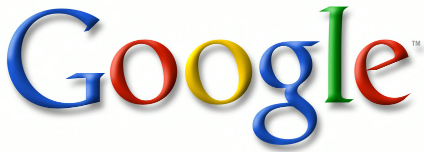
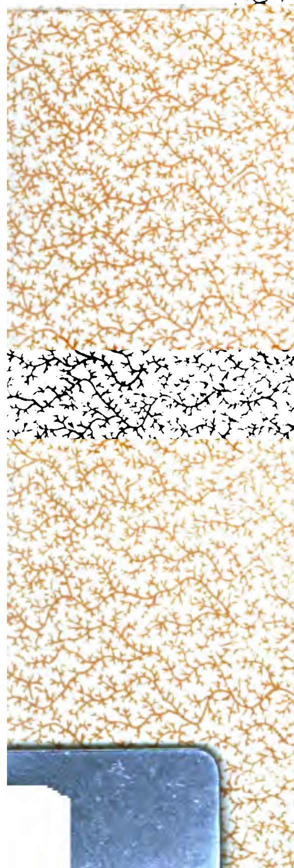
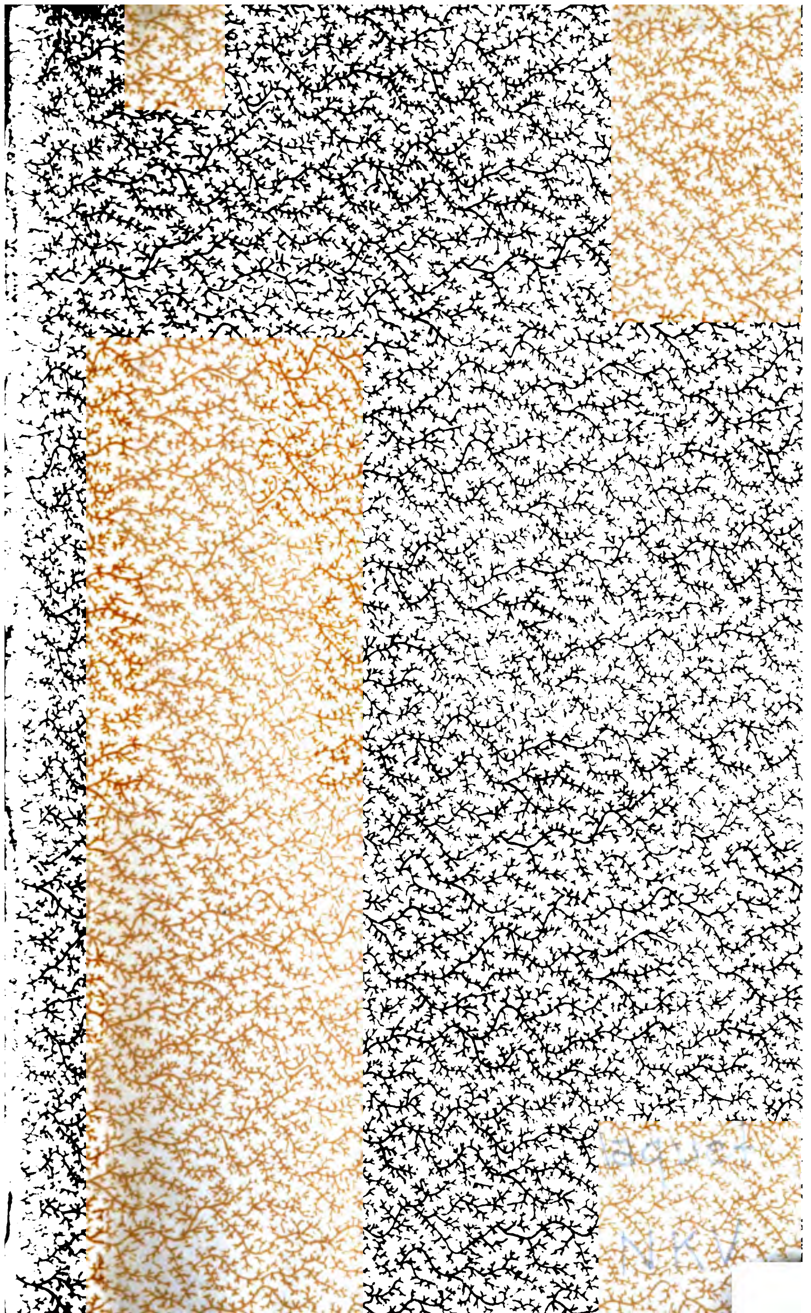



AUCTOR
PRETIOSA
FACIT







LA BELLE GABRIELLE

ASTOIN [illegible]

OUVRAGES DE M. AUGUSTE MAQUET

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DETTES DE CŒUR, 1 vol................................ 2 fr

LE COMTE DE LAVERNIE, 3 vol., chaque vol............... 2 fr.

LA BELLE GABRIELLE, 3 vol., chaque vol .... 2 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LA MAISON DU BAIGNEUR.

LA ROSE BLANCHE.

LE BEAU D'ANGENNES, etc., etc.

Paris.— Impr. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

AUGUSTE MAQUET

LA BELLE
GABRIELLE

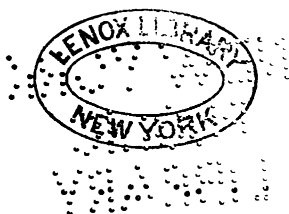


TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA BELLE GABRIELLE

I

L'ABJURATION

Le dimanche 25 juillet 1593 fut un grand jour pour la France.

Dès l'aube, on entendait au loin dans la campagne les volées mugissantes des cloches de Saint-Denis qui vibraient en passant sur chaque clocher de village, et allaient, jointes au bruit du canon, solliciter Paris et ses faubourgs défiants et silencieux.

Des courriers à cheval se croisant sur toutes les routes, traversant les hameaux et semant des billets aux portes même de Paris, avertissaient le peuple de la conversion du roi et invitaient chacun, de la part de Sa Majesté, à venir assister dans Saint-Denis à cette cérémonie, sans passe-ports ni formalités aucunes, garantissant à tous liberté et sécurité.

Aussi fallait-il voir l'empressement, la surprise, la joie de ceux qui avaient trouvé des billets ou entendu le rapport des courriers royaux.

A Paris, un ordre de Mme de Montpensier avait fait fermer les portes et défendre à tout Parisien, quel qu'il fût, de sortir et d'aller à Saint-Denis, sous les peines les plus rigoureuses. Cependant bon nombre de ces audacieux volontaires, qui ne risquent rien et ne craignent rien, pas même la potence, lorsqu'il s'agit d'un curieux spectacle, s'étaient déterminés à franchir les murs par les brèches, en sorte qu'on voyait courir dans la campagne, de tous les points de l'immense ville, des bandes d'hommes et de femmes qui, une fois dehors, riaient, chantaient, sautaient de joie et narguaient par leur nombre les soldats espagnols et les bourgeois ligueurs qui les regardaient avec rage du haut des murs.

Si l'ardeur d'assister à la cérémonie tenait ainsi les gens de Paris à Saint-Denis, elle n'était pas moindre dans le rayon de pays libre qui s'étendait de Saint-Germain et Pontoise à l'abbaye de Dagobert. Partout, invités par le roi et le soleil du plus beau mois de l'année, les hommes et les femmes, en habits de fête, traînant les enfants sur des ânes ou dans des chariots, désertaient les bourgs, les villages, et par tous les sentiers de leurs campagnes s'avançaient au milieu des blés murs, comme des fleurs mouvantes qui diapraient de blanc, de vert, de rouge et de bleu ces immenses tapis d'un jaune d'or.

Au château d'Ormesson, chez les Entragues, dès six heures du matin, les chevaux attendaient, sellés et harnachés dans la grande cour ; ils semblaient regarder avec dédain un cheval suant et poudreux qui venait d'arriver et soufflait encore. Pages et valets, richement vêtus, donnaient les derniers soins à leur minutieuse toilette. On n'attendait plus pour partir que la châtelaine encore enfermée, dans son cabinet, avec trois femmes acharnées contre les quarante-cinq ans de la maîtresse.

M. d'Entragues, radieux comme un soleil, descendit

de chez lui le premier pour donner le coup d'œil du maître aux équipages. Il fut satisfait ; sa maison devait fournir de lui bonne idée à Saint-Denis. Alors il se tourna vers le pavillon des marronniers, pour savoir s'il y avait lieu d'être aussi satisfait de sa fille.

Chemin faisant, sous les arbres, à dix pas du pavillon d'Henriette, il se trouva face à face avec la Ramée en habit de chasseur-voyageur, comme toujours. Le jeune homme, plus pâle et plus farouche que d'ordinaire, salua M. d'Entragues sans le regarder.

— Eh! bonjour la Ramée, dit le père d'Henriette. Vous voilà si matin à Ormesson ! Vous êtes donc converti aussi, vous, ligueur enragé, puisque vous venez voir la conversion du roi?

La Ramée pinça ses lèvres minces.

— Je ne suis pas converti le moins du monde, répondit-il, et je ne désire point assister à cette conversion dont vous me faites l'honneur de me parler. Mme d'Entragues m'a chargé de lui porter des nouvelles de mon père, et je lui en apporte. J'ignorais absolument que vous allassiez voir la cérémonie du renégat à Saint-Denis.

— Écoutez, la Ramée, dit M. d'Entragues avec colère, vous êtes de nos amis à cause de votre père que ma femme et moi nous aimons, mais je vous préviens que vos expressions sentent le païen et le ligueur d'une façon insupportable.

— J'ai cru, dit la Ramée, verdissant de dépit, que M. d'Entragues était ligueur aussi il y a quinze jours.

— Si je l'étais il y a quinze jours, cela ne vous regarde pas. Toujours est-il que je ne le suis plus aujourd'hui. J'aime mon pays, moi, et je sers mon Dieu. L'opposition que j'ai pu faire à un prince hérétique, je n'ai plus le droit d'en accabler un roi catholique. Mainte-

nant, libre à vous de vous liguer et religuer, mais ne m'en rompez point les oreilles, et ne compromettez pas ma maison par vos blasphèmes.

La Ramée s'inclina tremblant de rage ; ses yeux eussent poignardé M. d'Entragues, si le mépris assassinait.

Celui-ci continuait à marcher vers l'escalier d'Henriette.

— Puisque vous cherchez Mme d'Entragues, dit-il à la Ramée, ce n'est point ici que vous la trouverez.

— Je l'ai crue chez Mlle Henriette, murmura la Ramée, pardon.

Et il se retournait pour partir lorsque parut Henriette en haut de l'escalier.

— Bonjour, mon père, dit-elle en descendant avec précaution pour ne pas s'embarrasser dans les plis de sa longue robe de cheval que soutenait un page et une femme de chambre.

Au son de cette voix, la Ramée resta cloué sur le sol, et tous les Entragues du monde, avec leurs injures et leur profession de foi, n'eussent pas réussi à le faire reculer d'une semelle.

Henriette était resplendissante de toilette et de beauté. Sa robe de satin gris perle, brodée d'or, un petit toquet de velours rouge, duquel jaillissait une fine aigrette blanche, et le pied cambré dans sa bottine de satin rouge, et le bas de sa jambe ferme et ronde qui se trahissait à chaque pas dans l'escalier, firent pousser un petit cri de satisfaction au père et un rugissement sourd d'admiration idolâtre à la Ramée.

— Tu es belle, très-belle, Henriette, dit M. d'Entragues ; à la bonne heure, ce corsage est galant, penche un peu la coiffure, cela donne aux yeux plus de vivacité. Je te trouve pâle.

Henriette venait d'apercevoir la Ramée. Toute gaieté

disparut de sa physionomie. Elle adressa un long regard et un grave salut au jeune homme, dont l'obsession avide mendiait ce salut et ce regard.

— Ta mère doit être prête, allons la chercher, dit M. d'Entragues qui, tout en marchant, surveillait le jeu des plis et chaque détail de la toilette, à ce point qu'il redressa sur l'épaule de sa fille les torsades d'une aiguillette qui s'était embrouillée dans une aiguillette voisine.

Quant à la Ramée, il était oublié. Henriette marchait, inondée de soleil, enivrée d'orgueil, respirant avec l'air embaumé des lis et des jasmins les murmures d'admiration qui éclataient sur son passage dans les rangs pressés des villageois et des serviteurs accourus pour jouir du spectacle.

M. d'Entragues quitta un moment sa fille pour aller s'informer de la mère. La Ramée profita de ce moment pour s'approcher d'Henriette et lui dire :

— Vous ne m'attendiez pas aujourd'hui, je crois?

Elle rougit. Le dépit et l'impatience plissèrent son front.

— Pourquoi vous eussé-je attendu? dit-elle.

— Peut-être eût-il été charitable de m'avertir. Je me fusse préparé, j'eusse tâché de ne pas déparer votre cavalcade.

—Je n'ai pu croire qu'un ligueur convaincu comme vous l'êtes, se fût décidé à venir à Saint-Denis aujourd'hui.

— Vous savez bien, dit la Ramée avec affectation, que pour vous, Henriette, je me décide toujours à tout.

Ces mots furent soulignés avec tant de volonté, qu'ils redoublèrent la pâleur d'Henriette.

— Silence, dit-elle, voici mon père et ma mère.

La Ramée recula lentement d'un pas.

On vit descendre alors, majestueuse comme une reine, éblouissante comme un reliquaire, la noble dame d'Entragues, dont le costume flottait entre les souvenirs de son cher printemps et les exigences de son automne. Elle n'avait pu sacrifier tout à fait le vertugadin de 1573 aux jupes moins incommodes, mais moins solennelles de 1593, et malgré cette hésitation entre le jeune et le vieux, elle était encore assez belle pour que sa fille, en la voyant, oubliât la Ramée, tout le monde, et redevînt une femme occupée de trouver le côté faible d'une toilette de femme. M. d'Entragues enchanté put se croire un instant roi de France par la grâce de cette divinité.

La dame châtelaine fut moins dédaigneuse qu'Henriette pour la Ramée. Du plus loin qn'elle l'aperçut, elle lui sourit et l'appela.

— Qu'on amène les chevaux! dit-elle, tandis que je vais entretenir M. de la Ramée.

Tout le monde s'empressa d'obéir, M. d'Entragues le premier, qui dirigea lui-même les écuyers et les pages.

Marie Touchet resta seule avec la Ramée.

— Votre père, dit-elle, sa santé ?

— Le médecin m'a prévenu, madame, qu'il ne passerait pas le mois.

— Oh! pauvre gentilhomme, dit Marie Touchet; mais si vous perdez votre père, il vous restera des amis.

La Ramée s'inclina légèrement en regardant Henriette qui s'apprêtait à monter à cheval.

— Quoi de nouveau sur le blessé ? dit vivement Marie Touchet en lui frappant sur l'épaule de sa main gantée.

— Rien, madame. J'ai eu beau, depuis ce jour, chercher, m'enquérir assidûment, je n'ai rien trouvé. Les traces de sang avaient été, comme vous savez, interrompues par la rivière, et je me suis aperçu qu'à force

de questionner sur un blessé, sur un garde du roi, je devenais suspect. On me l'a fait sentir en deux ou trois endroits. Une fois, j'avais rencontré un meunier qui paraissait avoir eu connaissance de l'événement. Il avait, dans un cabaret de Marly, parlé d'un jeune homme blessé, de M. de Crillon, d'un cheval boiteux ; mais lorsque j'ai voulu faire parler cet homme, il m'a regardé si étrangement et s'est tenu avec tant de défiance sur la réserve, il a même rompu l'entretien si brusquement, que je l'ai soupçonné d'aller chercher main-forte pour m'arrêter. J'ai craint de vous compromettre en me compromettant moi-même, et j'ai retourné au galop chez moi.

— Vous m'avez rendue bien inquiète !

— Vous comprenez ma situation, madame : impossible d'écrire, impossible de quitter mon père, impossible de venir ici, où l'on ne m'appelait pas... car on ne m'appelait pas, et j'avoue que j'étais surpris.

Marie Touchet embarrassée :

— On était bien occupé ici, dit-elle. Et puis, il nous faut prendre grand soin de n'éveiller aucun soupçon : l'affaire a transpiré, malgré toutes mes précautions.

— Oh ! cela ne devait pas empêcher Mlle Henriette d'être un peu plus affable envers moi, ajouta la Ramée avec une sombre douleur.

— Pardonnez-lui, ç'a été un grand choc pour l'esprit d'une jeune fille.

— Non, je ne lui pardonne pas, répliqua-t-il d'un ton presque menaçant. Certains événements lient à jamais l'un à l'autre ceux qui s'en sont rendus complices.

Marie Touchet frissonna de peur.

— Prenez garde, dit-elle, voici qu'on vient à nous.

M. d'Entragues s'approchait en effet, un peu surpris

de voir ainsi se prolonger l'entretien de la Ramée avec sa femme.

Quant à Henriette, dans sa fébrile impatience, elle torturait sa monture pour l'obliger à faire face aux deux interlocuteurs, dont elle surveillait ardemment la conversation.

— Je demandais à M. la Ramée, se hâta de dire Marie Touchet, pourquoi il ne nous accompagne point à Saint-Denis.

—Bah ! monsieur veut faire le ligueur ! s'écria M. d'Entragues. D'ailleurs, il est en habits de voyage, et lorsqu'il s'agit d'assister à une cérémonie, l'usage veut qu'on prenne des habits de cérémonie.

La Ramée s'approcha du cheval d'Henriette, comme pour rattacher la boucle d'un étrier.

— Vous voyez qu'on me chasse, dit-il tout bas; mais moi je veux rester !

Et il s'éloigna sans affectation, après avoir rendu son service.

Henriette hésita un moment, elle avait rougi de fureur à l'énoncé si clair de cette volonté insultante. Mais un regard de la mère qui avait tout compris, la força de rompre le silence.

— Monsieur la Ramée, dit-elle avec effort, peut très-bien nous escorter jusqu'à Saint-Denis sans pour cela y entrer ni assister à la cérémonie.

— Assurément, répliqua-t-il avec une satisfaction hautaine.

— Comme vous voudrez, dit M. d'Entragues. Mais partons, mesdames. M. le comte d'Auvergne vous a dit, souvenez-vous-en, qu'il fallait, pour être bien placés, que nous fussions avant sept heures et demie devant l'église.

Toute la cavalcade se mit en marche avec un bruit

imposant. Les chiens s'élancèrent, les chevaux piaffèrent sous la porte, pages et écuyers demeurèrent à l'arrière-garde, deux coureurs gagnèrent les devants.

Henriette, par une manœuvre habile, se plaça au centre, ayant sa mère à droite, son père à gauche, de telle façon que, pendant la route, la Ramée, qui suivait, ne put échanger avec elle que des mots sans importance.

De temps en temps, elle se retournait comme pour ne pas désespérer tout à fait sa victime, qui, se rongeant et contenant sa bile, voulut cent fois s'enfuir à travers champs, et cent fois fut ramené par un fatal amour sur les pas de cette femme qui semblait tirer à elle ce misérable cœur par une chaîne invisible.

A Saint-Denis, il fut laissé de côté pendant que les dames placées par les soins du comte d'Auvergne pénétraient dans la cathédrale. Il eût dû partir. Il resta lâchement perdu dans la foule.

A huit heures sonnant, au son des cloches et du canon, parut le roi vêtu d'un pourpoint de satin blanc, de chausses de soie blanche, portant le manteau noir, le chapeau de la même couleur avec des plumes blanches. Toute sa noblesse fidèle le suivait, il avait Crillon à sa gauche comme une épée, les princes à sa droite. Ses gardes écossais et français le précédaient, précédés eux-mêmes des gardes suisses. Douze trompettes sonnaient, et par les rues tapissées et jonchées de fleurs, un peuple immense se pressait pour voir Henri IV, et criait avec enthousiasme : Vive le roi !

L'archevêque de Bourges officiait. Il attendait le roi dans l'église, assisté du cardinal de Bourbon, des évêques et de tous les religieux de Saint-Denis qui portaient la croix, le livre des Évangiles et l'eau bénite.

Un silence solennel éteignit dans la vaste basilique

tous les frissons et tous les murmures quand l'archevêque de Bourges allant au roi lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le roi ! répondit Henri IV.

— Que demandez-vous ? dit l'archevêque.

— Je demande à être reçu au giron de l'Église catholique, apostolique et romaine.

— Le voulez-vous sincèrement ?

— Oui, je le veux et le désire, dit le roi qui, s'agenouillant aussitôt, récita d'une voix haute, vibrante, et qui résonna sous les arceaux de la nef immense, sa profession de foi qu'il livra écrite et signée à l'archevêque.

Un long bruit d'applaudissements et de vivat éclata malgré la sainteté du lieu, et, perçant les murs de l'église, se répandit au dehors comme une traînée de poudre, enflammant partout la joie et la reconnaissance de la foule. Désormais rien ne séparait plus le peuple de son roi ; rien, que les murs de Paris.

Le reste de la cérémonie s'acheva dans le plus bel ordre, avec la même majesté simple et touchante.

Le roi à sa sortie de l'église, après la messe, fut assailli par le peuple qui s'agenouillait et tendait les bras sur son passage, les uns lui criant : joie et santé ! les autres criant : à bas la ligue et mort à l'Espagnol ! A tous, surtout aux derniers, le roi souriait.

Crillon, les larmes aux yeux, l'embrassa sous le portique de la cathédrale.

— Harnibieu ! dit-il, nous pourrons donc désormais ne nous quitter plus ! Autrefois quand j'allais à l'église vous alliez au prêche, c'était du temps perdu !... Vive le roi !

Et la foule non plus de répéter, mais de hurler : vive le roi ! à faire mourir de rage les Espagnols et les ligueurs qui durent en recevoir l'écho.

Tout à coup, quand le roi rentrait à son logis, envahi par les plus avides de contempler une dernière fois leur prince, Crillon, qui gardait la porte, aperçut le comte d'Auvergne fendant la foule et cherchant à entrer.

Crillon, de son œil d'aigle, aperçut en même temps Marie Touchet, sa fille et M. d'Entragues qui dominaient la foule du haut d'un perron où les avait placés le comte d'Auvergne pour qu'ils vissent mieux ou fussent mieux vus.

— Monsieur, dit le comte à Crillon, je suis bien heureux de vous rencontrer; j'ai là deux dames fort impatientes de présenter au roi leurs respects et leurs remercîments. Elles sont trop bonnes catholiques pour ne pas être admises des premières à féliciter Sa Majesté.

— Harnibieu! pensa Crillon qui savait bien de quelles dames le comte voulait parler, les pécores enragées veulent déjà manger du catholique! attends, attends!

— Monsieur le comte, dit-il au jeune homme, le roi m'a mis à sa porte pour empêcher qu'on n'entre.

— C'est ma mère et ma sœur...

— Je suis au désespoir, monsieur, mais la consigne est pour Crillon ce qu'elle serait pour vous. Si j'étais dehors et vous dedans, vous me refuseriez, je vous refuse.

— Des dames...

— Et d'illustres dames, je le sais, je dirai même de fort belles dames, mais c'est impossible.

— Plus tard, monsieur, vous m'accorderez bien...

— Vous perdriez le temps de ces dames. Plus tard je serai parti, car j'ai une affaire importante, et le roi part aussi.

Le comte d'Auvergne comprit qu'il échouerait en face

de Crillon. Il salua donc et se retira dépité, mais cachant soigneusement sa mauvaise humeur.

Comme il rejoignait les dames fort inquiètes du résultat de ces pourparlers, il se heurta à la Varenne.

— Est-il donc vrai, demanda-t-il, que le roi parte sitôt qu'on ne puisse l'aller saluer ?

— Aussitôt qu'il sera botté, monsieur le comte.

— Et l'escorte ?... A-t-on des ordres ?

— Sa Majesté ne prend pas d'escorte et n'en veut pas prendre.

— C'est dangereux. Où donc va le roi ?

— Faire une tournée dans les couvents voisins.

— Il n'y a pas d'indiscrétion à savoir lesquels ?

— Nullement. Sa Majesté commence par les génovéfains de Bezons. Puis nous irons à...

— Merci, dit le comte.

Et il s'empressa de rejoindre les dames.

— Nous avons été expulsés par M. de Crillon, dit-il. C'est un brutal, un sauvage qui, je ne sais pourquoi, nous en veut tout bas. Mais raison de plus pour voir le roi aujourd'hui même. Ne manifestons rien. Venez vous reposer quelques moments à mon logis, et quand la chaleur sera passée, je vous conduirai en un endroit où nous verrons Sa Majesté tout à fait à l'aise. Venez, mesdames, au frais et à l'ombre, pour ménager vos toilettes.

— Ce Crillon est jaloux ! murmura M. d'Entragues.

— Jaloux où non, dit le cynique jeune homme, il n'empêchera pas le roi de voir Henriette, qui n'a jamais été si belle qu'aujourd'hui.

La Ramée s'était glissé de nouveau derrière les dames, comme un chien battu qui boude, mais revient. Il entendit ces paroles.

— Ah ! je comprends, murmura-t-il tout pâle, pour-

quoi on a mené Henriette à Saint-Denis! Eh bien! moi aussi j'irai chez les génovéfains de Bezons, et nous verrons!

II

OU LE ROI VENGE HENRI

Le roi, accompagné seulement de la Varenne et de quelques serviteurs privilégiés, parcourait rapidement la route de Saint-Denis à Bezons. Las d'avoir travaillé pour la couronne, il voulait consacrer le reste du jour à son ami Henri.

Il respirait, le digne prince ; après tant de professions de foi et de cérémonies, tant de plain-chant et de clameurs assourdissantes, il se reposait. Tout en lui se reposait, hors le cœur. Ce tendre cœur, épanoui de joie, volait au-devant de Gabrielle, et devançait l'arabe léger que son escorte avait peine à suivre.

Cependant un peu d'inquiétude se mêlait à son bonheur. Chemin faisant, Henri s'étonnait de l'attitude étrangement hostile de M. d'Estrées, qui osait improviser ainsi un mari, brusquer si rudement des accordailles, épouvanter une pauvre fille jusqu'à la forcer d'appeler au secours! En effet, le roi avait reçu la veille le message apporté par Pontis et répondu sur-le-champ par le même courrier, qu'il arriverait le lendemain après son abjuration, que Gabrielle pouvait bien tenir ferme, jusque-là et qu'on verrait.

Pontis, selon le calcul du roi, avait dû revenir au couvent dans l'après-dînée. Gabrielle, forte du secours promis, aurait résisté, ne se serait pas mariée. Rien

n'était perdu, et l'arrivée d'Henri allait changer la face des choses, sans compter l'appui secret du mystérieux ami le frère parleur.

Telles étaient les chimères dont le pauvre amant se repaissait en poussant son cheval vers Bezons. Certainement l'absence de M. d'Estrées à la cérémonie de Saint-Denis, celle plus douloureuse de Gabrielle, que les yeux du roi avait partout cherchée, n'étaient point des indices rassurants ; mais comme tout peut s'expliquer, le roi s'expliquait facilement la conduite d'un père rigoureux qui ne veut pas rapprocher sa fille de l'amant qu'il redoute pour elle. Ces différentes alternatives de tant mieux et de tant pis conduisirent Henri jusqu'au couvent dans une situation d'esprit assez tranquille.

Comme il arrivait sous le porche, la première personne à laquelle il se heurta fut M. d'Estrées lui-même, qui, pour la dixième fois, depuis la veille, sortait pour aller s'enquérir de son gendre disparu. Le comte fut si troublé par l'aspect du roi, qu'il demeura béant, immobile, sans un mot de compliments, lorsque tout le monde s'empressait de saluer et féliciter le prince.

Henri sauta à bas de son cheval avec la légèreté d'un jeune homme, et de son air affable, tempéré par un secret déplaisir, il aborda le comte d'Estrées.

— Comment se fait-il, monsieur notre ami, dit-il, en lui touchant familièrement l'épaule, que seul de tous mes serviteurs et alliés, vous ayez manqué aujourd'hui au rendez-vous que je donnais ce matin à tout bon sujet du roi de France ?

Le comte, pâle et glacé, ne trouva point une parole. Il voulait répondre sans colère et la rancune bouillonnait au fond de son cœur.

— Que vous ayez perdu ce beau spectacle, ajouta le

roi, c'est d'un ami tiède; mais que vous en ayez privé Mlle d'Estrées, ce n'est pas d'un bon père.

— Sire, dit le comte avec effort, j'aime mieux vous dire la vérité. Mon absence avait une cause légitime.

— Ah! laquelle? je serais curieux de vous l'entendre articuler tout haut, répondit le roi pour forcer le comte à quelque maladresse.

— J'étais inquiet de mon gendre, sire, et je le cherchais.

— Votre gendre! s'écria Henri avec un soupir ironique, voilà un mot bien pressé de passer par vos lèvres. Gendre s'appelle celui qui a épousé notre fille. Or, ajouta-t-il en riant tout à fait, la vôtre n'est pas encore mariée, je suppose?

Le comte répondit en rassemblant toutes ses forces:

— Je vous demande pardon, sire, Mlle d'Estrées est mariée depuis hier.

Le roi pâlit en ne voyant aucune dénégation sur le visage des assistants.

— Mariée hier!... murmura-t-il le cœur brisé.

— A midi précis, répliqua froidement le comte.

Aussitôt le roi entra dans la salle, d'où tout le monde, sur un geste qu'il fit, s'écarta respecteusement.

— Approchez, monsieur d'Estrées, dit-il au comte avec une solennité qui fit perdre, à ce dernier, le peu d'assurance qu'il avait eu tant de peine à conserver.

Henri fit quelques pas dans la salle, et en proie à une agitation effrayante pour l'interlocuteur, si au lieu de s'appeler Henri, le roi se fût appelé Charles IX ou même Henri III, il s'arrêta tout à coup en face du comte.

— Ainsi, Mlle d'Estrées est mariée, dit-il d'une voix brève, et c'est à n'y plus revenir.

M. d'Estrées s'inclina sans répondre.

— Le procédé est étrangement sauvage, dit le roi, et

je n'y croirais point si vos yeux incertains et votre voix tremblante ne me l'eussent à deux fois répété. Vous êtes un méchant homme, monsieur.

— Sire, j'ai voulu garder mon honneur.

— Et vous avez touché à celui du roi! s'écria Henri. De quel droit? monsieur.

— Mais, sire... Il me semble qu'en disposant de ma fille je n'offense pas Sa Majesté.

— Vrai Dieu! dit Henri sans donner dans le piége, allez-vous jouer aux fins avec moi, par hasard? Quoi, je vous ai fait l'honneur de vous visiter chez vous, de vous nommer mon ami, et vous mariez votre fille sans même m'en donner avis! Depuis quand, en France, n'est-on plus honoré d'inviter le roi à ses noces?

— Sire...

— Vous êtes un méchant homme ou un rustre, monsieur, choisissez.

— L'irritation même de Votre Majesté me prouve...

— Que vous prouve-t-elle, sinon que j'ai été délicat lorsque vous étiez grossier, patient quand vous étiez féroce, observateur des lois de mon royaume, quand vous violiez toutes les lois de la politesse et de l'humanité. Ah! vous aviez peur que je ne vous prisse votre fille! Ce sont des terreurs de croquant, mais non des scrupules de gentilhomme. Que ne me disiez-vous franchement : Sire, veuillez me conserver ma fille. Croyez-vous que je vous eusse passé sur le corps pour la prendre! Suis-je un Tarquin, un Héliogabale? mais non, vous m'avez traité comme on traite un larron; s'il vient, on cache la vaisselle d'argent ou on la passe chez le voisin. Ventre saint gris! monsieur d'Estrées, je crois que mon honneur vaut bien le vôtre.

— Sire, balbutia le comte éperdu, écoutez-moi!...

— Qu'avez-vous à me dire de plus? Vous avez sour-

noisement marié votre fille, ajouterez-vous qu'elle vous y a forcé ?

— Comprenez les devoirs d'un père.

— Comprenez les devoirs d'un sujet envers son prince. Ce n'est point français, c'est espagnol ce que vous avez fait là. Pousser, le poignard sur la gorge, une jeune fille pour qu'elle aille à l'autel, profiter de l'absence du roi que cette jeune fille pouvait appeler à l'aide... Monsieur d'Estrées, vous êtes père, c'est bien ; moi, je suis roi, et je me souviendrai !

Après ces mots, entrecoupés de gestes furieux, Henri reprit sa promenade agitée dans la salle.

Le comte, la tête baissée, le visage livide, la sueur au front, s'appuyait à l'un des piliers de la porte, honteux de voir dans le vestibule grossir le nombre des témoins de cette scène, témoins bien instruits désormais, tant le roi avait parlé haut dans la salle sonore.

Tout à coup, Henri, dont la véhémente colère avait cédé à quelque réflexion, aborda brusquement le comte par ces mots :

— Où est votre fille ?

— Sire...

— Vous m'avez entendu, je pense ?

— Ma fille est chez elle, c'est-à-dire...

— Vous êtes bien libre de la marier, mais je suis libre d'aller lui en faire mes compliments de condoléance. Allons, monsieur, où est-elle ?

Le comte se redressant.

— J'aurai l'honneur, dit-il, de diriger Votre Majesté.

— Soit. Vous voulez entendre ce que je vais dire à la pauvre enfant ? Eh bien ! j'aime autant que vous l'entendiez. Montrez-moi la route.

M. d'Estrées, les dents serrées, le jambes tremblantes,

s'inclina et passa devant pour ouvrir les portes. Il conduisit Henri du côté du bâtiment neuf.

— Prévenez le révérend prieur, dit Henri à des religieux groupés sur son.passage, que je lui rendrai ma visite tout à l'heure.

Gabrielle, depuis les terribles émotions de la veille, avait gardé la chambre, veillée par Gratienne, qui lui rendait compte exactement du moindre bruit, de la moindre nouvelle. C'est par Gratienne qu'elle avait reçu la réponse du roi, apportée deux heures après le mariage par Pontis, et plus que jamais elle avait déploré sa défaite en voyant le roi si tranquille sur sa fidélité. Maintenant, il ne s'agissait plus que de lutter pour demeurer chez les génovéfains, au lieu de retourner, soit chez son père, soit chez son mari. En cela elle avait reconnu la secrète coopération du frère parleur. M. d'Armeval disparu, rien ne la forçait plus d'aller à Bougival, tout l'engageait à rester au couvent, autour duquel M. d'Estrées, effaré, cherchait son gendre, dont il attribuait l'étrange absence à quelque piége tendu par le roi.

Gabrielle ressemblait au patient dont le bourreau ne se retrouve pas à l'heure du supplice. Levée avant le jour, habillée depuis la veille, elle s'était mise à la fenêtre et interrogeait avec anxiété, tantôt la route pour voir si son père ramènerait le mari perdu, tantôt les jardins pour recueillir les signaux ou les messages que pourraient lui envoyer ses nouveaux amis.

L'agitation de Gabrielle envahissait par contre-coup la chambre d'Espérance. Pontis avait trouvé son blessé dans un état de surexcitation si incroyable, qu'il ne voulait pas croire que le mariage improvisé d'une fille inconnue avec un bossu pût amener de pareilles perturbations dans le cerveau d'un homme raisonnable. Il assemblait

les plus bizarres combinaisons pour découvrir la vérité. On le voyait, sautant et ressautant par la fenêtre, courir en quête d'un éclaircissement, comme un renard en chasse; et son ami, au contraire, restait couché, la tête ensevelie sous les oreillers, comme pour étouffer une secrète douleur.

Ce fut Pontis qui, au point du jour, apprit à Espérance que le petit mari n'était pas encore retrouvé.

Pourquoi Espérance se redressa-t-il avec une joie manifeste? pourquoi, ranimé par cette nouvelle, se leva-t-il allègre, souriant? pourquoi accabla-t-il de sarcasmes et de bouffonnes malédictions le seigneur Nicolas, indigne pourtant de sa colère? c'est ce que Pontis chercha vainement à deviner. Espérance y eût peut-être été fort embarrassé lui-même.

En attendant, les deux amis, après leur repas, s'allèrent installer sous les arbres de la fontaine, où Espérance sous prétexte de faire une plus heureuse digestion, se plongea dans l'engourdissement d'une rêverie mélancolique, tandis que Pontis, taillant des pousses de tilleuls, s'en confectionnait des petits sifflets destinés, disait-il, à fêter le retour de M. de Liancourt.

Sans doute, la nuit, cette mère féconde des songes, avait soufflé sur Espérance et Gabrielle quelques-uns de ces rêves qui, lorsqu'ils éclosent simultanément sur deux âmes, les font sœurs et amies malgré elles, par la mystérieuse intimité d'un commerce invisible. Car pendant toute cette matinée, Espérance regarda par une éclaircie des arbres la fenêtre de Mlle d'Estrées, et son regard eut la force d'attirer là Gabrielle, qui, à partir de ce moment, ne détourna plus les yeux de la fontaine.

Elle y était encore, pensive et larmoyante, pareille à la fille de Jephté, quand un bruit de voix dans l'allée principale changea tout à coup l'attitude des jeunes

gens sous le berceau. Ils se levèrent avec des marques de surprise et de respect qui furent aperçues de Gabrielle; et au même moment Gratienne accourut en s'écriant :

— Le roi!

Gabrielle vit dans le parterre M. d'Estrées qui s'avançait lentement; le roi venait à sa suite, et derrière eux, quelques religieux et les serviteurs de Henri formaient un groupe, discrètement écarté d'environ trente pas.

La jeune fille, oubliant tout, se précipita par les degrés, et vint, folle d'émotion, jusqu'à la séparation des deux jardins. Là, elle tomba agenouillée aux pieds d'Henri, en s'écriant avec un torrent de larmes :

— Oh! mon cher sire!...

Le roi si tendre et si affligé ne put tenir à un pareil spectacle, il releva Gabrielle en larmoyant lui-même et murmura :

— C'en est donc fait!

Qu'on se figure l'attitude de M. d'Estrées pendant ces lamentations. Il en mordait de rage ses gants et son chapeau.

— Mademoiselle, dit le roi, voilà donc pourquoi vous n'êtes pas venue à Saint-Denis aujourd'hui, joindre vos prières à celles de tous mes amis!

— Mon cœur a dit ces prières, sire, répliqua Gabrielle, et nul en votre royaume ne les a prononcées plus sincères pour votre bonheur.

— Pendant que vous étiez malheureuse! car vous l'êtes, n'est-ce pas, du mariage que l'on vous a fait faire.

— J'ai dû obéir à mon père, sire, répliqua Gabrielle en redoublant de soupirs et de larmes.

— Un roi, reprit Henri d'un air courroucé, ne violente pas les pères de famille dans l'exercice de leurs droits. Mais quand les femmes sont malheureuses et qu'elles se viennent plaindre à lui, le roi est maître d'y porter remède. Adressez-moi vos plaintes, mademoiselle. Hélas! je dois dire madame... mais telle a été l'incivilité de cette maison que j'ignore jusqu'au nom de votre mari.

M. d'Estrées crut devoir intervenir.

— C'est un loyal gentilhomme, serviteur dévoué de Sa Majesté. D'ailleurs, je crois pouvoir hasarder que vous le connaissez maintenant, sire.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit le roi avec hauteur.

— Mon père veut dire que M. de Liancourt a disparu depuis le mariage, s'écria Gabrielle, dont l'excellent cœur voulait à la fois rassurer l'amant et protéger le père.

— Disparu! dit le roi charmé.

— Et monsieur d'Estrées, ajouta Gabrielle avec un malicieux sourire, semble supposer que Votre Majesté pourrait en savoir quelque chose.

— Qu'est-ce à dire? demanda Henri.

— Le roi sait toujours tout, dit M. d'Estrées, fort gêné.

— Quand je sais les choses, monsieur, je ne les demande pas. A présent, grâce à madame, je sais que son mari s'appelle Liancourt, qui est, si je ne me trompe, une maison picarde.

— Oui, sire, dit M. d'Estrées.

— Mais le seul Liancourt que je connaisse est bossu.

— Précisément, s'écria Gabrielle.

— Je m'en attriste, dit Henri, cachant mal sa mauvaise humeur; mais ce dont je me réjouis, c'est qu'il

ait eu le bon goût de disparaître pour ne point gâter, papillon difforme, une si fraîche et si noble fleur.

M. d'Estrées grinçant des dents :

— J'oserais pourtant, dit-il, supplier Votre Majesté de donner des ordres pour que monsieur de Liancourt soit retrouvé. Une pareille disparition, si elle vient d'un crime, intéresse le roi, puisque la victime est un de ses sujets ; si elle n'est que le résultat d'une plaisanterie, comme cela peut être, la plaisanterie trouble et afflige toute une famille ; elle porte atteinte à la considération d'une jeune femme. C'est donc encore au roi de la faire cesser.

— Ah, par exemple ! s'écria Henri, vous me la baillez belle, monsieur. Que je m'inquiète, moi, des maris perdus, des bossus égarés !... Dieu m'est témoin qu'en un jour de bataille je cherche moi-même, bien bas courbé, bien palpitant, mes pauvres sujets, couchés blessés ou morts sur la plaine. Et je ne m'y épargne pas plus que le moindre valet d'armée. Mais, quand vous avez marié votre fille sans dire gare, me forcer à fouiller le pays pour retrouver votre gendre, moi qui suis enchanté de le savoir à tous les diables, ventre-saint-gris, vous me prenez pour un roi de paille, monsieur d'Estrées. Si je savais où est votre favori, je ne vous le dirais pas ; ainsi, allumez toutes vos chandelles, bonhomme, et cherchez !

Gabrielle et Gratienne, entraînées par cette verve irrésistible, ne purent s'empêcher, l'une de sourire, l'autre de rire immodérément. M. d'Estrées, plus pâle et plus furieux que jamais :

— Si c'est là, dit-il, une réponse digne de mes services, de ceux de mon fils et de notre infatigable dévouement, si c'est là ce que je dois rapporter à tous

mes amis qui attendent dans ma maison, où je n'ose retourner de peur des railleries...

— Si l'on vous raille, monsieur, répliqua le roi d'un ton de maître irrité par ces imprudentes paroles, vous n'aurez que ce que vous méritez, vous qui vous êtes défié du roi de France, d'un gentilhomme sans tache ni tare! Quant à vos services, que vous me reprochez, c'est bien, gardez-les! A partir de ce moment, je n'en veux plus! Demeurez chez vous; je vous enverrai demain votre fils, le marquis de Cœuvres, qui pourtant est un honnête homme, et que j'aimais comme un frère, tant à cause de son mérite, que par amitié pour sa sœur. Restez tous ensemble, monsieur, vous, votre fils et votre gendre. Je suis né roi de Navarre sans vous, devenu roi de France sans vous ni les vôtres, et je saurai m'asseoir sur mon trône en mon Louvre, sans votre service si mesquinement reproché.

— Sire! s'écria M. d'Estrées en se prosternant éperdu, car il voyait s'écrouler, ruinés à jamais, la fortune et l'avenir de sa maison, vous m'accablez!...

— Çà! dit le roi, livrez-moi passage. C'est rompu entre nous, monsieur.

Le comte s'éloigna suffoqué par la honte et la douleur.

— Et entre nous? demanda plus bas Henri à Gabrielle.

— Loyal vous avez été sire, dit la pâle jeune femme; loyale je serai. Vous avez tenu votre parole, et vous voilà catholique; je tiendrai la mienne, je suis vôtre; seulement, gardez votre bien.

— Oh! gardez-le-moi, vous! s'écria Henri avec les transports d'un amour passionné. Jurez-moi encore fidélité, en notre commun malheur! Si votre mari se retrouve, ne m'oubliez pas!

— Je me souviendrai que j'appartiens à un autre maître. Mais abrégez mon supplice, sire!

— Soyez bénie pour cette parole... Votre main.

Gabrielle tendit sa douce main, que le roi caressa d'un baiser respectueux.

— Je pars cette nuit même pour entreprendre contre Paris, dit le roi; avant peu vous aurez de mes nouvelles. Mais comment avez-vous pu me donner des vôtres, et par un de mes gardes encore?

— C'est l'un des deux jeunes gens logés au couvent, dit Gabrielle, deux cœurs généreux, deux amis pleins de courage et d'esprit.

— Ah! oui. L'un d'eux est ce blessé amené par Crillon, un beau garçon dont j'aime tant la figure!

Gabrielle rougit. Espérance, debout, devant une touffe de sureaux, la regardait de loin, immobile et pâle, un bras passé autour du col de Pontis.

Le roi se retourna pour suivre le regard de Gabrielle, et apercevant les jeunes gens :

— Je les remercierais moi-même, dit-il, si ce n'était vous trahir. Remerciez-les bien pour moi.

Et il fit un petit signe amical à Pontis dont le cœur tressaillit de joie.

— Sire, dit Gabrielle, autant par compassion pour son père que pour détourner l'attention du roi, dont un mot de plus sur Espérance l'eût peut-être embarrassée, vous ne partirez point sans pardonner à mon pauvre père. Hélas! il a été dur pour moi, mais c'est un honnête et fidèle serviteur. Et mon frère! souffrirait-il aussi de mon malheur? Le priveriez-vous de servir son roi?

— Vous êtes une bonne âme, Gabrielle, dit Henri, et je ne suis point vindicatif. Je pardonnerai à votre père d'autant plus volontiers que le mari est plus ridicule.

Mais je veux qu'il vous doive mon pardon, et que ce pardon nous profite. Laissons-lui croire jusqu'à nouvel ordre que j'ai conservé mon ressentiment. D'ailleurs, j'en ai, du ressentiment. Le coup vibre encore dans mon cœur.

— Ce sera vous honorer aussi, continua la jeune femme, que de ne point faire de mal à ce pauvre disgracié, mon mari. Continuez à le retenir loin de moi sans qu'il souffre autrement, n'est-ce pas?...

— Mais ce n'est pas de mon fait qu'il est absent! s'écria le roi, j'ai cru que vous lui aviez joué ce tour.

— Vraiment? dit Gabrielle, j'en suis innocente; que lui est-il donc arrivé alors?

Elle fut interrompue par l'arrivée de frère Robert qui, pour venir à la rencontre du roi, avait laissé quelques personnes qu'on apercevait de loin sous le grand vestibule du couvent.

— Il est bien triste, dit le roi, d'être forcé de partir à jeun lorsqu'on venait dîner chez des amis.

— Le révérend prieur, répliqua frère Robert, a préparé une collation pour Votre Majesté. Ai-je eu raison de la faire servir sous le bel ombrage de la fontaine?

— Ah, oui! s'écria Henri, en plein air, sous le ciel! On se voit mieux, les yeux sont plus sincères, les cœurs plus légers. Vous me ferez les honneurs de cette collation, n'est-ce pas, madame, ce sera votre premier acte de liberté.

— Permettez, sire, ajouta Gabrielle, que j'aille un peu consoler mon père.

— Bien peu!... revenez vite, car mes instants sont comptés.

Gabrielle partit. On vit des religieux dresser une table sous le berceau, d'où Espérance et Pontis s'était discrètement éloignés à leur approche.

Le roi s'avança vers le moine et le regarda d'un air d'affectueux reproche.

— Voilà donc, murmura-t-il en désignant du doigt Gabrielle, comment l'on m'aime et l'on me sert en cette maison ! J'avais un trésor précieux, on le livre à autrui ! oh ! frère Robert, j'ai décidément ici des ennemis !

— Sire, répliqua le moine, voici ce que répondrait notre prieur à Votre Majesté : — C'est un crime odieux d'enlever une jeune fille à son père. C'est seulement un péché d'enlever sa femme à un mari ; et lorsque la femme à été mariée par force, le péché diminue.

— Alors, à tout péché miséricorde, répliqua le roi en soupirant ; mais en attendant, Gabrielle est mariée.

— Votre Majesté ne l'est-elle pas ?

— Oh ! mais moi, je ferai rompre quelque jour mon mariage avec madame Marguerite.

— Si vous en avez le pouvoir sur une grande princesse soutenue par le pape, à plus forte raison pourrez-vous rompre l'union de madame Gabrielle avec un petit gentilhomme. Jusque-là, tout est pour le mieux.

— Si ce n'est qu'un mari est un mari, c'est-à-dire un danger pour sa femme.

— Présent, c'est possible, mais absent?

— Oh! celui-là reviendra.

— Croyez-vous, sire ? Moi je ne le crois pas.

— La raison ?

— Votre Majesté est trop en colère, et si ce malheureux se présentait il sait bien qu'il serait perdu.

— Il se cache, s'écria le roi dans un élan de gaieté gasconne. Où celà ? dis.

— Ouais !... déclama le moine avec un sérieux comique, pour que je le livre à votre vengeance, n'est-ce pas ? C'est là une question de tyran. Mais j'ai promis de

sauver la victime, et je la sauverai, dussiez-vous me demander ma tête !

En disant ces mots avec majesté, il remuait un formidable trousseau de clés à sa ceinture.

— Oh ! frère Robert ! que vous êtes bien toujours le même ! murmura le roi, riant et s'attendrissant à la fois.

— J'oubliais d'annoncer à Votre Majesté, interrompit le moine, que M. le comte d'Auvergne attend votre bon plaisir avec des dames et des cavaliers...

— Le comte d'Auvergne, que me veut-il ? demanda le roi surpris.

— Il vous le dira sans doute, sire, car le voilà qui vient avec sa compagnie.

III

COUPS DE THÉATRE

Sur un signe du frère parleur, les dames qui accompagnaient M. d'Auvergne s'avancèrent. Dieu sait la joie; elles étaient au comble de leurs désirs.

Henri se sentait trop heureux pour ne pas faire bon visage. Il accueillit gracieusement le comte d'Auvergne et salua les dames par un : « Voilà de bien aimables dames ! » qui acheva de lui conquérir M. d'Entragues, déjà fort disposé au royalisme le plus ardent.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté madame ma mère, ajouta le comte en désignant Marie Touchet.

Le roi connaissait l'illustre personne, il salua en homme qui sait pardonner.

— Mon beau-père, M. le comte d'Entragues, poursuivit le jeune homme.

Le beau-père se courba en deux parties égales.

— Et mademoiselle d'Entragues, ma sœur, acheva le comte en prenant par la main Henriette, toute frémissante sous l'œil attentif du roi.

— Une personne accomplie, murmura Henri, qui parcourut en connaisseur la toilette et les charmes de la jeune fille.

M. le comte d'Auvergne se rapprochant du roi avec un sourire :

— Votre Majesté, dit-il, la reconnaît-elle ?

— Non, je n'avais jamais vu tant de grâces.

Le comte se pencha à l'oreille d'Henri, et lui dit tout bas :

— Votre Majesté ne se souvient donc pas du bac de Pontoise et de cette jolie jambe qui nous occupa si longtemps.

— Si, pardieu! s'écria le roi, voilà que je me rappelle. Eh bien, est-ce que cette charmante jambe...

— Ce jour-là, sire, Mlle d'Entragues, revenant de Normandie, eut l'honneur de se rencontrer à Pontoise sur le chemin de Votre Majesté.

— Vous ne me l'avez pas dit, d'Auvergne.

— Je ne connaissais point encore ma sœur.

Pendant toute cette conversation, pour le moins singulière, Henriette, les yeux baissés, rougissait comme une fraise. M. d'Entragues faisait la roue, et Marie Touchet, dans sa gravité majestueuse, feignait de ne rien entendre, pour être moins gênée et n'être pas gênante.

Le roi, que deux beaux yeux enivraient toujours, comme certains vins capiteux qu'on fuit et qu'on aime, s'écria :

— Vous avez bien fait, d'Auvergne, de ne pas être

avare de vos trésors de famille; d'autant mieux que la présence de ces dames ici dément certains bruits de ligue mal sonnants avec les noms d'Entragues et de Touchet.

Ce fut au tour des grands parents à rougir.

— Sire, balbutia M. d'Entragues, Votre Majesté pourrait-elle soupçonner un seul instant notre respectueuse fidélité?

— Eh! eh!... en temps de guerre civile, dit le roi avec un sourire, qui peut répondre de soi?

— Sire, répondit Marie Touchet solennellement, le roi catholique est le roi de tous les bons Français, et nous avons fait quatre lieues à cheval pour venir le déclarer à Votre Majesté.

— Eh bien, s'écria gaiement Henri, à la bonne heure; j'aime cette réponse, elle est franche. Hier, je n'étais pas bon à jeter aux Espagnols; aujourd'hui, Vive le roi! Ventre saint-gris! vous avez raison, madame; et mon abjuration, ne m'eût-elle valu que d'être reconnu et salué des belles dames, je m'en réjouirais encore. Allons, allons, aujourd'hui n'est plus hier; enterrons hier, puisqu'il ne plaisait point à mes belles sujettes.

— Vive le roi! s'écria M. d'Entragues en délire.

— Oh! le roi, d'un seul mot, gagne les cœurs, dit Marie Touchet d'un air précieux qui eût donné de la jalousie à Charles IX, et contraria Henriette.

— Mademoiselle ne parle pas, fit remarquer le roi.

— Je pense beaucoup, sire, répliqua la jeune fille avec un regard près duquel ceux de sa mère n'étaient que feux follets.

Le roi, que toutes ces escarmouches galantes transportaient d'aise, remercia Henriette par un salut plus que courtois.

— Il me semble que nous allons bien, murmura le comte d'Auvergne à l'oreille de M. d'Entragues.

Frère Robert, qui pendant cette scène avait tout vu sans paraître rien voir, détacha un des religieux pour annoncer au roi que le couvert était mis.

— C'est vrai; j'oubliais la faim dit Henri avec une galanterie à double adresse. La collation attend; venez, mesdames; la route doit vous avoir bien disposées. Nous goûterons le vin du couvent.

Cette invitation faillit suffoquer les Entragues. L'orgueil, l'avarice et la luxure se regardèrent radieux, suant la joie par tous les pores. Déjà ils se croyaient couronnés.

— Et voici une charmante hôtesse qui nous en fera les honneurs, continua Henri en désignant Gabrielle, qu'on voyait s'avancer splendidement belle sous l'allée ruisselante d'un soleil qu'elle effaçait.

La scène changea, les Entragues pâlirent; Henriette fit un pas involontairement, comme pour combattre cette rivale qui arrivait. Elle en dévora les traits, le maintien, la taille, les mains, les pieds, la parure en un seul coup d'œil, empreint de toute sa haine intelligente et, de pâle qu'elle était, Henriette devint livide, car tout ce qu'elle venait de voir était incomparable, inattaquable, parfait.

M. d'Entragues, effrayé, dit tout bas à son beau-fils.

— Qui est celle-là?

— J'ai bien peur que ce ne soit la nouvelle passion du roi, dit le comte, cette d'Estrées dont je vous parlais.

— Elle est bien aussi, murmura M. d'Entragues, n'est-ce pas, madame?

— Elle est blonde répliqua Marie Touchet avec un dédain qui ne rassura pas ces messieurs.

Le roi était allé prendre la main de Gabrielle et l'avait amenée à table. Les dames frissonnèrent de rage lorsque Henri, au lieu de leur présenter Gabrielle, les présenta elles-mêmes à la jeune femme, qui salua la compagnie avec une grâce modeste et une sécurité plus désespérante encore que sa beauté.

Le roi s'assit, plaçant Gabrielle à sa droite, Marie Touchet à sa gauche. Henriette s'alla mettre en face, entre son père et son frère. Elle avait la ressource de plonger ses regards comme des coups d'épée dans l'âme de cette inconnue, qui venait lui voler sa place à la droite du roi.

Henri, s'étant fait verser à boire :

— Je bois, dit-il d'abord, au bonheur de la nouvelle marquise de Liancourt, qui s'appelait hier mademoiselle d'Estrées.

Chacun dut imiter le roi ; mais Henriette ne toucha pas même son verre de ses lèvres.

— Il va falloir déraciner cette fleur avant qu'elle n'ait pris croissance, murmura le comte d'Auvergne bas à sa mère, tandis que le roi souriait à Gabrielle, brusquez, et tranchez !

— Sire, dit Marie Touchet, notre visite avait un double but. Il s'agissait non-seulement de présenter nos humbles félicitations à Sa Majesté, — c'était là nous obliger nous-mêmes, — mais d'offrir au roi nos services au moment de la campagne qui va s'ouvrir. Il se répand partout que Votre Majesté marche contre Paris, or le roi n'a ni camp formé, ni quartier général digne d'un si grand prince.

— C'est vrai, dit Henri, sans comprendre encore le but de ce discours.

— J'ai souvent ouï dire, poursuivit Marie Touchet, à des hommes expérimentés dans la guerre, qu'une des

meilleures positions autour de Paris est l'espace compris entre la route de Saint-Denis et Pontoise.

— C'est encore vrai, madame.

— Nous y avons une maison assez simple, mais commode et fortifiée naturellement, à l'abri de toute insulte. Quel honneur pour nous si Sa Majesté daignait la choisir pour asile !

— Ormesson, je crois ? dit Henri.

— Oui, sire. Comblez de joie toute notre famille en acceptant. C'est une maison historique, sire : le feu roi Charles IX s'y plut quelquefois, et bon nombre d'arbres ont été plantés de ses mains royales... Dites un mot, sire, et cette maison sera à jamais illustre.

Henri regardait les yeux ardents de mademoiselle d'Entragues, qui le fascinaient sous prétexte de le supplier.

— De là, s'écria M. d'Entragues, pour décider le roi, on a le pied sur toutes les routes.

— On vient même ici en une heure et demie, ajouta le comte d'Auvergne.

— Sans compter que le roi étant chez lui, s'il daigne accepter, reprit Marie Touchet, trouvera des appartements à Ormesson pour toutes les personnes qu'il y voudra loger.

Cette dernière phrase contenait tant de choses ! Elle promettait si poliment une complaisance que réclament trop souvent les fausses positions amoureuses, que déjà Henri flottait, en interrogeant du regard Gabrielle.

Soudain il vit derrière Henriette, à quelques pas, osciller lentement le capuchon du frère parleur, comme si ce triangle de laine grise eût dit : Non ! non ! non !

Il regarda plus fixement, comme pour interroger le moine, et le capuchon répéta : Non ! non ! non !

— Chicot ne veut pas que j'aille à Ormesson, se dit Henri avec surprise. Il doit avoir ses raisons.

— Impossible, madame, répliqua-t-il avec un gracieux sourire. L'ordre de mes plans ne me permet point de faire ce que vous désirez. Je n'en reste pas moins votre obligé.

— Bien, fit le capuchon en s'inclinant de haut en bas jusque sur la poitrine du moine.

— Allons, se dit le roi avec un sourire que nul ne put comprendre, me voilà réduit au rôle du prieur Gorenflot, avec cette différence que je parle pour le frère parleur.

Le désappointement qui se peignit sur tous les visages eût pu montrer à Henri combien était avancé déjà l'édifice que son refus venait de faire crouler.

— Encore battus cette fois ; nous chercherons autre chose, se dit le comte d'Auvergne.

Gabrielle promenait autour d'elle, dans sa naïve innocence, des regards affables, caressants, qui eussent adouci de leur seul reflet tous ces fauves coups d'œil de tigres. Henriette allait se décider à battre en brèche l'esprit du roi puisque rien ne pouvait ébranler son cœur.

Et déjà elle commençait un de ces entretiens tout saccadés, où son génie brillant de malice et d'audace allait lui conquérir un triomphe. Déjà le roi, plus attentif, ripostait à ce bombardement, lorsque le frère parleur, s'approchant d'Henriette, lui dit avec bonhomie :

— N'est-ce point vous, madame, qui auriez perdu quelque chose ?

— Moi ? s'écria Henriette surprise.

— En route... un joyau.

— Mon bracelet peut-être. Mais qu'importe ?

— Il vous est rapporté par un gentilhomme qui l'a trouvé.

— Un gentilhomme ? demanda le roi.

— Je ne sais pas son nom, dit naïvement frère Robert.

— Eh bien ! qu'il entre et rende le bracelet, dit Henri.

Frère parleur fit un signe au religieux, et l'on vit s'approcher à grands pas quelqu'un dont la présence arracha à Henriette et à sa mère un mouvement de colère bientôt réprimé.

C'était la Ramée, le bracelet à la main.

— Qu'a donc cet éternel la Ramée, murmura le comte d'Auvergne à l'oreille de M. d'Entragues, on dirait une mouche altérée qui suit nos chevaux depuis ce matin.

— Voilà une mauvaise figure, dit le roi tout bas à Gabrielle, en considérant le pâle jeune homme. Savez-vous à qui il ressemble ?

— Non, sire.

— Vous allez voir ! N'est-ce pas, madame, ajouta étourdiment Henri s'adressant à Marie Touchet, que ce jeune homme ressemble à feu mon beau-frère Charles IX ?

— En effet... quelque peu, répondit Marie Touchet en se pinçant les lèvres.

La Ramée ne s'avançait plus ; il restait à moitié caché par les arbres, tenant toujours le bracelet que Mlle d'Entragues ne lui redemandait pas. Ce qu'il avait tant souhaité il l'avait enfin ! Surveiller Henriette, même dans l'endroit où elle se fût le moins attendue à le voir.

Et en effet, l'obsession victorieuse de ce gardien infatigable commençait à épouvanter la jeune fille, qui cherchait du secours dans l'œil froid et impénétrable de sa mère.

Ce petit malaise passá pourtant inaperçu, grâce à

l'habitude de dissimuler qui fait partie de toute éducation mondaine. La Ramée remit le joyau à Henriette, qui n'eut pas pour lui, même un remercîment. Le roi s'entretint encore quelques secondes de la ressemblance du personnage avec le feu roi. Les dames se rassurèrent, le comte d'Auvergne prit un parti, M. d'Entragues se promit de jeter à la porte sans rémission le malencontreux jeune homme qui se permettait d'avoir avec Charles IX un air, ou même un faux air de famille et, enfin, la Ramée profita de cette pause pour s'éloigner de quelques pas, et continuer, sans être remarqué, son rôle d'observateur.

Henriette, comme si, en se retirant d'elle, ce mauvais génie lui eût rendu l'esprit et la vie, commença ses saillies; plus hardie parce que le danger était plus grand, elle déploya tant de finesse et de méchanceté divertissante que le roi, piquant et gascon comme quatre, se mit à rire et rendit coup pour coup, épigramme pour épigramme, folie pour folie à cette sirène toujours l'œil alerte, toujours prête à la riposte, victorieuse souvent, vaincue jamais, et qui, plus sûre de son terrain, commençait, comme tout bon général après une heure d'équilibre dans la bataille, à faire charger sa réserve pour enlever la position et déloger l'ennemi.

Gabrielle avait ri d'abord comme tout le monde; elle avait fourni son mot sensé, délicat, tendre à la conversation générale; mais l'affaire dégénérant en un duel où Henriette et le roi s'engageaient seuls, elle se tut comme tout les esprits doux et graves auxquels le bruit fait peur, elle sourit des lèvres, puis ne sourit plus, et se contenta d'écouter, éblouie, fatiguée, gênée même par cet intarissable volcan d'explosions et d'étincelles.

— La blonde est battue, murmura Marie Touchet à l'oreille de son fils.

Tout à coup l'ombre du frère parleur s'interposa entre le soleil et Henriette.

— Sire, dit-il, ces jeunes gens que vous avez mandés sont là-bas qui attendent.

— Quels jeunes gens? demanda Henri tout à fait distrait par l'enchanteresse, et qui peut-être même en voulut à frère Robert de l'avoir troublé, je n'ai mandé personne que je sache.

— Ceux que Votre Majesté voulait remercier, continua le frère sans s'effaroucher de l'étonnement du roi.

— Ah! je sais, moi, dit tout bas Gabrielle rougissante à l'oreille d'Henri IV, ce garde, son ami...

— Très-bien! très-bien! s'écria Henri, oui, nos amis, appelez-les, frère Robert, ils ne sont pas de trop, et je les verrai volontiers avant mon départ.

Un religieux partit au signe du frère parleur.

Henri se retourna vers Mme d'Entragues et Henriette :

— Je veux que vous les voyiez; l'un d'eux, surtout, dit-il; l'autre est dans mes gardes, et n'a rien que de très-ordinaire; mais le blessé est ce qu'on peut appeler un charmant garçon.

— Le blessé? dirent à la fois plusieurs voix, il est blessé?

— Oui; Crillon qui l'aime et le protége, — entre nous, c'est une excellente recommandation, — l'a fait conduire ici, où ces dignes religieux l'ont guéri et rétabli comme par miracle. Et vraiment, c'est une bénédiction du ciel qu'il ait échappé ainsi à la mort, car la blessure était, dit-on, affreuse; n'est-ce pas, frère Robert.

— Un grand coup de couteau dans la poitrine, dit le moine qui, froidement, promena ses regards autour de lui, sans paraître remarquer ni le tressaillement d'Henriette, ni la rougeur de sa mère, ni le soubresaut convulsif que fit la Ramée derrière l'arbre qui l'abritait.

— Tenez, mesdames, ajouta le roi, voici ces jeunes gens qui arrivent; jugez vous-mêmes si celui dont je parle n'est pas d'une beauté à rendre les femmes jalouses.

— Voyons cette merveille, dit Marie Touchet.

— Admirons ce phénix, dit Henriette avec enjouement.

Tout à coup Marie Touchet pâlit et laissa tomber le verre qu'elle tenait à la main. Henriette, qui s'était retournée pour voir plus tôt, se leva comme à l'aspect d'un danger terrible. Elle poussa un cri, et ses doigts crispés se cramponnèrent convulsivement à la table qui retenait tout son corps cambré en arrière.

Espérance et Pontis, conduits par un servant, débouchaient de l'allée, et venaient d'entrer sous le berceau. Espérance, qui marchait le premier, s'était incliné pour saluer son hôte illustre. Lorsqu'il se redressa, il vit en face de lui, à trois pas, la figure livide d'Henriette, dont la terreur roidissait les lèvres et dilatait les yeux. Il saisit la main de Pontis et resta cloué au sol.

Au cri de la jeune fille, une rauque exclamation avait répondu sous les arbres. La Ramée aussi venait de reconnaître le fantôme d'Espérance et le couvait d'un regard épouvanté, comme Macbeth regarde l'ombre de Banquo, comme le remords regarde le châtiment.

Ni M. d'Entragues, ni M. d'Auvergne ne semblaient rien comprendre à cette scène. Quant au roi, après quelques mots vagues adressés à Espérance, il avait, pour s'instruire, attaché ses yeux sur le moine qui, en ce moment, rejeta son capuchon en arrière, pour mieux dévorer chaque détail du spectacle, et sa physionomie curieuse et maligne fit dire à Henri :

— Il faut qu'il se passe ici quelque chose d'extraordi-

naire, car notre ancien ami vient d'oublier un instant le rôle de frère Robert.

Henriette, après avoir essayé vainement de dominer son émotion, après avoir tenté de repousser l'apparition par toutes les forces de sa volonté, de sa nature énergique, ne résista plus au feu terrible qui jaillissait des prunelles d'Espérance. Elle chancela, la main qui lui servait d'arc-boutant fléchit, tout le corps s'affaissa, et sans le secours des deux bras de son père, elle fût tombée à la renverse.

La pâleur de Marie Touchet s'expliqua aussitôt par l'état douloureux de sa fille, et Gabrielle s'étant avec une vive compassion emparée de Mlle d'Entragues pour lui faire reprendre connaissance, le comte d'Auvergne ne s'occupa plus que de remettre en bonne voie l'esprit du roi qui faisait déjà des questions embarrassantes.

— Que peut avoir cette jeune fille? disait Henri en regardant frère Robert. Serait-ce la vue de notre Adonis qui l'aurait ainsi férue d'amour?

— Mademoiselle a vu sans doute quelque énorme araignée, dit tranquillement le moine, ou bien une chenille de celles que nous appelons *hirsuta ;* elles sont communes dans nos jardins.

— C'est cela, s'écria M. d'Entragues en essayant de redresser sa fille et sa femme, n'est-ce pas, madame, que c'est cela?

— A la bonne heure! dit le roi de plus en plus défiant à la vue du trouble général.

Marie Touchet balbutia quelques mots sans suite.

— Laissons les dames prendre soin des dames, ajouta Henri. Je vais remonter à cheval. Que nul ne se dérange. Tout le monde est trop occupé ici.

— Nous accompagnerons au moins Votre Majes

jusqu'aux portes, dirent le comte et son beau-père en se faisant force clins d'yeux désespérés.

Henri baisa tendrement la main de Gabrielle et se mit en route suivi des deux Entragues et du frère parleur.

Espérance et Pontis, les bras entrelacés, se montraient l'un à l'autre la Ramée immobile à distance, comme un serpent tenu en arrêt par un lion.

Deux traits de plume suffiront pour expliquer la position de chacun des personnages de ce tableau.

Gabrielle suivant des yeux le roi, et regardant avec curiosité soit Mlle d'Entragues, soit Espérance; Marie Touchet empressée de faire revenir sa fille; Henriette plus à l'aise depuis que le départ du roi empêchait toute explication.

Au fond du berceau Espérance et Pontis, et en face d'eux la Ramée.

— Voilà bien le scélérat, dit Pontis à son ami; il nous brave!

— Tu te trompes, répliqua Espérance; il est à moitié mort de peur.

— Il faudrait qu'il fût mort tout à fait, M. Espérance.

— Ah! souviens-toi de nos conditions. Pas un mot qui révèle jamais le secret d'Henriette. Vois sa pâleur; vois cet évanouissement, et avoue qu'elle m'a pris pour un fantôme. Crois-tu que je me venge!

— Médiocrement, dit Pontis.

— Cela me suffit, compagnon.

— Pas à moi, murmura le garde. En tout cas, si vous n'avez rien à demander à la demoiselle, j'ai encore un compte à régler avec le garçon. Il a voulu me faire pendre, moi!

— Vous me ferez le plaisir, Pontis, dit sévèrement

Espérance, de laisser votre épée au fourreau ! C'est une affaire qui me regarde seul. Ah ! pas de discussion, pas de coup de tête, — l'épée au fourreau !

— Soit, répliqua Pontis ; il sera fait comme vous le désirez.

— Tu le promets ?

— Je le jure !

— Eh bien ! suis-moi, nous allons prendre le drôle dans quelque coin, je lui dirai deux mots qu'il n'oubliera de sa vie.

Pontis, que les pourparlers impatientaient dans cette circonstance, où les coups lui paraissaient le seul dénoûment possible, haussa les épaules en grommelant une diatribe contre ces généreux absurdes qui sont l'éternelle pâture des lâches et des méchants.

Espérance lui prit le bras et commença de marcher avec lui vers la Ramée, dont les joues devenaient plus pâles à mesure que ses ennemis s'approchaient de lui.

Mais avant qu'ils se fussent joints, Henriette, qui avait compris sans l'entendre chaque nuance de ce dialogue, s'arracha des bras de sa mère et de Gabrielle. Elle courut à Espérance, lui saisit la main et l'entraîna, par un geste rapide comme la pensée, hors du berceau où l'intelligente Marie Touchet retint Gabrielle. Le champ demeura libre de cette façon à toutes les explications possibles.

Espérance essaya bien de résister, mais Henriette, cette fois encore, fut irrésistible. Pontis ne se sentit pas plus tôt libre, qu'il traversa le jardin à la course et disparut dans le rez-de-chaussée du couvent, en se disant avec une sombre ironie :

— J'ai mon idée, Espérance n'aura rien à dire et l'épée restera au fourreau !

Ce qu'il allait faire si vite et si loin, nous le verrons

tout à l'heure. Il est certain que la Ramée ne s'en doutait pas, et qu'Espérance en le voyant fuir si vite ne s'en fût jamais douté non plus quand même son attention n'eût pas été absorbée tout entière par Henriette.

Celle-ci, une fois hors de la portée des voix, arrêta Espérance, et le regardant avec des yeux noyés de larmes, qui n'étaient pas feintes :

— Pardon ! s'écria-t-elle. Oh ! pardon, monsieur, vous ne m'accusez point, n'est-ce pas de l'horrible aventure qui a failli vous coûter la vie.

— Je ne vous accuse, assurément, mademoiselle, dit Espérance d'un ton calme, ni de m'avoir assassiné vous-même, ni de m'avoir jeté sous le couteau.

— De quoi m'accuserez-vous alors ?

— Mais il me semble que je ne vous ai rien dit, mademoiselle. Je suis en ce couvent pour me rétablir. Je ne vous y ai pas appelée ; vous arrivez par hasard, vous me voyez, c'est tout simple, puisque j'y suis.

— Vivant ! Oh ! Dieu merci, ce remords va donc cesser d'empoisonner mes nuits.

— Enchanté, mademoiselle, d'avoir involontairement contribué à vous rendre le sommeil meilleur. Mais, puisque vous êtes rassurée, et que désormais vos nuits, comme vous dites, vont devenir charmantes, nous n'avons plus rien à nous raconter. Saluons-nous donc poliment. Pour ma part, je vous tire ma révérence. Tenez, voilà madame votre mère qui regarde de ce côté comme si elle vous rappelait.

— Ma mère ! ma mère ! il s'agit bien de ma mère. Elle doit être trop heureuse que je réussisse près de vous ! s'écria Henriette avec furie.

— Comme vous y allez ! Une mère si sévère, aux yeux de qui vous vous compromettez à me parler !

Cette ironie fit bondir Henriette comme un coup d'éperon.

— Par grâce! dit-elle, ne m'épargnez point la colère, les reproches, l'insulte même, cela se pardonne chez un homme aussi cruellement offensé; mais le sarcasme, le mépris..., oh! monsieur!

— Et pourquoi donc vous honorerais-je de ma colère? répliqua Espérance. Jalouse, un poignard à la main, vous m'eussiez troué la poitrine, bien, je vous redouterais, je ne vous mépriserais pas. Mais vous rappelez-vous cette femme, cette hyène, cette voleuse, qui s'est penchée sur mon cadavre? Vous l'avez peut-être oubliée, je m'en souviens toujours. Je ne veux plus avoir rien de commun avec cette femme. Allez de votre côté, madame, laissez-moi vivre du mien.

— J'ai été lâche, j'ai été vile, j'ai eu peur.

— Que m'importe, je ne vous demande point de justification. Ma blessure est cicatrisée, ou à peu près; tenez.

Il ouvrit sa poitrine dont la blanche et douce surface était sillonnée par une cicatrice encore rouge et enflammée.

Elle frissonna et cacha son visage dans ses mains.

— Vous voyez bien, reprit-il, que je n'ai plus le droit de garder rancune à l'assassin. Souffrance du corps, morsures dévorantes, brûlure amère, douze à quinze nuits de fièvre, de délire, qu'est-ce que cela?... c'est le payement des heures de volupté, d'ivresse, que ma maîtresse m'avait données. Nous sommes quittes. Quant à l'âme, oh! c'est différent. Effaçons, effaçons.

Il salua de nouveau et chercha une allée de traverse, elle le retint avidement.

— Et si je vous aime! s'écria-t-elle, si je vous trouve

beau, juste, sublime, si je m'humilie, si je me dénonce et que je vous avoue, si toute ma vie est suspendue à votre pardon, si, depuis que vous m'avez quittée, oh! quittée, comment, hélas! si depuis le terrible moment où je me suis réveillée, quand on n'a plus trouvé votre corps, quand ma mère et ce la Ramée maudissaient, menaçaient, si, depuis cette infernale nuit, Espérance, je n'ai pas dormi. Riez, riez... Si je n'ai pensé qu'à vous retrouver vivant ou mort. Mort, pour aller me rouler à deux genoux sur votre tombe et vous jeter mon cœur en expiation; vivant, pour vous prendre les mains comme je fais et vous dire: Pardonne, j'ai été infâme! Pardonne encore, j'ai été ambitieuse, j'ai caressé les chimères qui dessèchent le cœur, pardonne, je suis tantôt un démon, tantôt une femme frivole, tantôt une créature capable de tout le bien que ferait un ange. Fais plus que pardonner, Espérance, toi qui n'es pas composé de fiel et de boue comme nous autres, aime-moi encore, et je m'élèverai par l'amour à une telle hauteur, que de ces sphères nouvelles nous ne verrons plus la terre où j'ai été criminelle, où j'ai failli mériter ta haine et ton mépris. Espérance, je t'en supplie, le moment est solennel! Demain, ni pour toi ni pour moi il ne serait plus temps. Oubli, espoir, amour!

Il tenait ses yeux fixés sur le gazon comme l'ombre de Didon que suppliait Énée.

— Tu répondras, n'est-ce pas? dit-elle. Tu me fais attendre, tu veux me punir, mais tu répondras.

— A l'instant, répliqua le jeune homme d'une voix ferme, et avec un lumineux regard qui effraya Henriette tant il pénétrait dans les abîmes de sa pensée qu'elle venait de lui ouvrir. L'amour que vous me demandez, vous ne l'éprouvez pas vous-même. Ne m'interrompez point. C'est un reste de jeunesse, un des

derniers attendrissements de la fibre que l'âge n'a pas encore eu le temps de pétrifier tout à fait. Cet amour n'est autre chose que votre repentir d'avoir causé la mort d'un homme. Cet attendrissement, c'est le résultat de la peur que vous a causée mon fantôme.

— Oh! vous abusez de mon humiliation.

— Nullement, je vous dis la vérité; c'est un droit que j'ai payé cher. Je n'en profiterais même pas, croyez-le bien, si je n'espérais que le miroir brutalement présenté attirera votre attention sur la réalité désolante de votre image, et vos progrès dans le bien, si vous en faites, serviront à d'autres, je m'en applaudirai de loin. Quant à moi, que vous dites aimer, et que vous sollicitez de vous aimer encore, j'en suis pour le moins aussi incapable que vous-même. Cet amour que j'avais, était une séve exubérante qui a tari avec mon sang. Peut-être eût-il survécu, si quelque racine en eût été plantée dans le cœur, mais, je vous le déclare, — et cela sans chercher des mots qui vous choquent, je les évite au contraire soigneusement, — en appuyant la main sur ce cœur tant de fois joint au vôtre, je ne sens rièn qui batte, rien que le mouvement régulier et banal d'une vie tenace, il faut le croire, puisqu'elle a résisté à un si rude assaut. Je ne vous aime plus, mademoiselle, et je ne crois pas en conscience que vous soyez fondée à me le reprocher.

Henriette, les sourcils contractés par une souffrance inexprimable, tenta pourtant un dernier effort.

— Au moins, dit-elle, puisque vous me réduisez à demander l'aumône, au moins faut-il que je fasse valoir mes titres à votre charité. Tout à l'heure vous évoquiez des souvenirs qui m'ont fait tressaillir. Ce temps à jamais évanoui de l'amour, ces heures d'étreintes où votre cœur, glacé aujourd'hui, battait

si fort, ne plaideront-ils pas pour moi? Et au lieu de répéter avec moi : Oubli et amour; ne consentirez-vous pas à me tendre la main en répétant : Oubli et amitié!

Espérance attacha son regard sincère sur l'œil noir et profond d'Henriette. Il y lut une sorte d'avidité sinistre. Peut-être cette femme était-elle en ce moment sincère comme lui; mais Dieu, qui lui avait donné le pouvoir de brûler, d'entraîner les cœurs, lui avait refusé la douceur qui persuade, le charme qui endort les défiances. Si Espérance n'eût pas été l'esprit noble et choisi par excellence, on eût pu croire qu'il ne pardonnait pas à Henriette d'avoir tant surfait l'amour pour arriver à l'amitié.

— Eh bien, répliqua-t-il lentement, j'ai le regret de ne pouvoir encore vous satisfaire, je ne suis pas de votre opinion quant aux degrés que vous établissez; l'amitié vaut à mes yeux autant que l'amour, sinon plus; elle n'est pas le reste usé, fané, racorni de l'autre. Pour accorder de l'amitié à quelqu'un, il faut que je sois absolument sûr de cette personne. Pour aimer d'amour, je ne prends mes informations que dans des yeux, une taille, un pied, un sein qui me séduisent. Je vous ai aimée, je ne m'en repens point, mais je ne serai jamais un ami pour vous, n'y pensons pas plus qu'à l'autre chose.

Elle pâlit et se redressa.

— Cette fois, dit-elle, vous ne ménagez même plus en moi la position ni le sexe. Vous m'insultez comme si j'étais un homme.

— Vous n'en pensez pas un mot. Ma nature n'est ni provocante ni hargneuse, vous le savez.

— En quoi mon amitié peut-elle vous nuire?

— En quoi la mienne peut-elle vous servir?

— Ne fût-ce que pour les jours où le hasard nous rapprochera.

— Oh! ces jours-là, mademoiselle, deviendront de plus en plus rares. Nos astres ne gravitent pas dans le même sens. Et puis, c'est chose facile : lorsque nous nous rencontrerons, comme vous savez que je ne suis pas mort, vous n'aurez plus cette émotion désagréable; je n'aurai plus cette première surprise assez naturelle, nous nous tournerons civilement le dos ou nous nous saluerons plus civilement encore, si vous y tenez.

— Je n'y tiens pas, si j'y tiens seule, dit Henriette avec une hauteur qui prouva bien vite à Espérance que le vernis de douceur n'était point épais sur cette rude écorce. Ainsi, je suis refusée, bien refusée, monsieur?

Espérance s'inclina.

— Sur tous les points?

Il s'inclina encore.

— Il ne nous reste plus, dit Henriette les dents serrées, qu'à causer d'affaires.

Il la regarda d'un air surpris.

— Oui, monsieur. Un refus d'amitié signifie promesse de haine. Vous me haïssez, soit!

— Je n'ai pas dit cela, mademoiselle, et j'ai dit tout le contraire. Je répète ma profession de foi : Pas d'amour, pas d'amitié, pas de haine...

— Phrases! subterfuges! subtilités auxquelles je suis intéressée à ne me pas méprendre. Ne me regardez pas de cet œil étonné. Vous n'êtes pas plus étonné que je n'étais amoureuse tout à l'heure. Nous jouons une partie, n'est-ce pas? eh bien, cartes sur table. Puisque vous allez être libre, puisque je renonce bien complétement à vous, votre intention ne saurait être de me retenir votre esclave?

— Mon esclave?

— Je la suis. Vous tenez un bout de chaîne qui gênera perpétuellement mes allures, ma liberté, ma vie, une chaîne qui me déshonore! Rompez-la, monsieur, lâchez-la!

— Je fais tous mes efforts pour comprendre, dit Espérance, et je n'y parviens pas.

— Je vais vous aider. L'amant qui conserve des gages de sa liaison avec une femme, peut perdre cette femme, n'est-ce pas?

— Ah! s'écria Espérance, je comprends.

— C'est heureux.

— Votre billet, n'est-ce pas?

— Vous allez me répondre que vous ne l'avez pas sur vous.

— D'abord.

— Je le crois. Envoyez quelqu'un à Ormesson avec ce billet. Je remettrai en échange les diamants que vous avez oubliés chez moi.

— Inutile, mademoiselle, dit froidement Espérance, je n'enverrai pas chercher ces diamants, jetez-les dans la rivière, égrénez-les par les chemins, renvoyez-les-moi pour que je les donne aux pauvres, faites-en ce que bon vous semblera. Quant au billet...

— Eh bien!

— Vous ne le reverrez jamais. Il me plaît non pas de vous tenir esclave, comme vous disiez, ou de vous faire rougir à mon passage. Oh! je vous promets, je vous jure de tourner à droite quand je vous verrai à gauche. Mais, mademoiselle, il me plaît de garder contre vous cette arme terrible.

— C'est lâche! s'écria Henriette avec un regard effrayant.

— Si j'en crois vos yeux, c'est plutôt téméraire.

— Vous ne voulez pas me rendre ce billet?

— Non.

— Eh bien ! je vous le prendrai.

— Tant que vous ne m'aurez pas fait assassiner, tant que je serai debout, tant qu'il me restera une goutte de sang pour me défendre, je vous en défie.

— Encore une fois, réfléchissez !

Espérance haussa les épaules.

— N'ayez donc pas peur de moi, dit-il avec sérénité ; vous voyez bien que je n'ai pas peur de vous.

— Oh ! malheur, murmura la jeune fille avec un geste terrible. Adieu ! je ne vous dirai plus qu'un mot. Espérance, je vous hais ! prenez garde !

— Vous en avez dit deux de trop, répondit Espérance, tandis qu'Henriette regagnait rapidement le berceau.

Elle prit le bras de sa mère, ne salua pas même Gabrielle qui s'informait de sa santé, et traînant avec une vigueur inouïe la majestueuse Marie Touchet à la rencontre de M. d'Entragues et du comte d'Auvergne, qui revenaient au berceau après avoir assisté au départ de Henri IV, elle répéta plus de dix fois :

— Partons ! partons !

Cependant elle jetait à droite et à gauche des regards inquiet.

— Que cherchez-vous dit le comte d'un ton bourru, est-ce que votre syncope va vous reprendre ?

— Maladroite syncope ! murmura M. d'Entragues.

— Je cherche la Ramée, dit Henriette d'un ton farouche.

— Il s'agit bien de la Ramée, répondirent les deux courtisans de mauvaise humeur. Demandez-nous donc plutôt ce qu'a pensé le roi de votre évanouissement.

— Le roi, dit vivement Marie Touchet, sait bien qu'une jeune fille peut avoir des crises nerveuses.

— Et d'ailleurs, qu'importe, interrompit fiévreusement Henriette. Il me faut la Ramée.

Un jardinier qui travaillait dans le parterre entendit la question. Il avait vu le jeune homme attendre et guetter longtemps près du berceau tandis qu'Henriette causait avec Espérance.

— Ne cherchez-vous pas le gentilhomme en habit vert qui était là tout à l'heure ? dit-il.

— Précisément.

— C'est qu'on est venu l'appeler voilà dix minutes.

— Qui donc ?

— M. de Pontis, le garde du roi, qui loge ici.

— Ah ! murmura Henriette.

— Oui, le jeune homme pâle regardait là-bas au fond, du côté du berceau ; alors M. de Pontis s'est approché, lui a frappé sur l'épaule. L'autre s'est retourné vivement, je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais ils sont partis ensemble et d'un bon pas encore.

— C'est bien, c'est bien, dit Marie Touchet en serrant le bras de sa fille, on le retrouvera. Partons.

Toute la famille disparut sous le portique.

Espérance, à bout de forces, était tombé sur un banc.

Il cherchait des yeux Pontis, car il se sentait défaillir.

Gabrielle était retournée auprès de son père.

Soudain, un bruit pareil à celui du sanglier qui écrase un taillis réveilla le pâle jeune homme ; il vit ou plutôt il devina Pontis sous les traits d'un fou égaré, essoufflé, écorché, en haillons, trempé de sueur, qui faisait irruption dans le berceau par la charmille, et qui, l'embrassant à l'étouffer, lui dit d'une voix rauque :

— Adieu... à bientôt, mille compliments aux bons frères.

Et il s'enfuyait. Espérance le saisit par un des lambeaux de son pourpoint et s'écria :

— Au nom du ciel ! qu'y a-t-il, et dans quel état t'es-tu mis ?

IV

CHIEN ET LOUP

Voici à quoi Pontis avait employé son temps.

Après sa conversation avec Espérance, nous l'avons vu disparaître. Cependant la Ramée, d'abord menacé par les regards hostiles des deux amis, s'était trouvé tout à coup libre et seul, à partir du moment où Henriette avait pris le bras d'Espérance.

Le jardinier ne s'était pas trompé. La Ramée suivait avec une anxiété bien grande chaque mouvement de la jeune fille chaque geste d'Espérance. De quoi pouvaient-ils parler ? Comment s'était-elle si vite remise de son émotion, elle, une femme, tandis que lui, fort et hardi, tremblait encore à l'aspect de sa victime échappée à la mort ?

La tête de la Ramée se brouillait dans la contexture de toutes ces intrigues. Il ne pouvait suivre à la fois ni le génie astucieux des Entragues, ni le génie primesautier de la turbulente Henriette, et lorsque tout cela se compliquait de la présence d'Espérance, des serrements de mains que lui prodiguait la jeune fille, de la patiente complaisance de Marie Touchet, la Ramée n'y comprenait plus rien. Le comte d'Auvergne, le roi, Espérance, Ormesson, Saint-Denis, Bezons dansaient comme des visions de fièvre dans son cerveau vide, et, réelle-

ment, c'était trop d'impressions diverses pour la force d'une seule créature. La jalousie, la haine, la peur et le fanatisme religieux eussent suffi isolément à tourner quatre cervelles.

Le jeune homme s'appuyait donc à son arbre comme un captif à son poteau, et il attendait que le jour et le calme pénétrassent en maîtres dans son intelligence. Déjà même une idée lui apparaissait distincte, celle de marcher vers les deux interlocuteurs, Henriette et Espérance, de ramener celle-là près de sa mère, et d'en finir avec celui-ci par une explication décisive. Ce parti souriait à ses instincts de brutale domination. Henriette, subjuguée par la peur d'un scandale, céderait facilement. Elle y serait contrainte par sa mère. Quant à Espérance, on lui proposerait d'effacer ce coup de couteau par un coup d'épée lorsqu'il serait tout à fait guéri.

Soudain une main s'appuya sur l'épaule du jeune homme. Il se retourna et vit à un pied de son visage le visage souriant et narquois de Pontis.

C'était la seconde fois qu'il voyait en plein soleil cette mâle et bizarre figure. Dans leur rencontre nocturne à Ormesson, l'ombre les avait empêchés de se bien saisir l'un l'autre. Tout à l'heure au bras d'Espérance, Pontis n'avait été aperçu qu'à travers un rideau de feuillage. Ils ne s'étaient donc bien réellement trouvés face à face qu'au camp de Vilaines et dans le jardin du couvent des Génovéfains.

Ce que disait à la Ramée la figure de Pontis, beaucoup de lignes ne réussiraient pas à l'exprimer, cependant un seul regard le traduisit.

La Ramée se retourna, la main sur la garde de l'épée.

— Je vois, lui dit Pontis, que vous m'avez compris tout de suite ; c'est un plaisir d'avoir affaire aux gens d'esprit.

— Monsieur, répliqua la Ramée, je n'ai pas d'esprit du tout, et ne veux pas perdre de temps à essayer d'en faire. Vous avez à me parler, je suis prêt.

— Cette phrase vaut toutes les oraisons et harangues de l'antiquité, dit Pontis.

— Mais, interrompit l'autre, vous ne supposez pas que je vais tirer l'épée comme cela, en plein air, à deux pas des dames.

— Bon! Cela vous gêne-t-il? Monsieur de la Ramée, vous seriez donc bien changé depuis le dernier jour où nous nous sommes vus. Ce jour-là, sans reproche, vous avez tiré le couteau dans la poche même de deux dames.

La Ramée avec son regard venimeux :

— Criez cela bien haut, dit-il, vous me prouverez que vous cherchez à être entendu, pour qu'on nous empêche de nous battre.

— Erreur! il ne peut y avoir entre nous de scandale, monsieur; mon ami, qui est là-bas, me l'a défendu absolument. Il n'y aura qu'une muette explication. Si cependant vous refusiez de me suivre, oh! alors je prendrais un parti violent.

— Je vous répète que le lieu est mal choisi.

— A qui le dites-vous. Aussi j'en ai choisi un autre.

La Ramée tressaillit.

— Marchons! dit-il.

Puis, se ravisant :

— Où allons-nous?

— Vous aurez remarqué, répliqua Pontis, que tout à l'heure, au lieu de venir droit à vous, j'ai pris le travers du jardin.

— Je l'ai vu.

— A la façon dont je courais, vous avez dû vous dire:

Ce Pontis n'est pas un sot, il va préparer quelque chose pour moi.

— J'ai eu cette idée.

— Je vous répète que vous êtes plein d'esprit. Venez donc sans avoir l'air de rien. Tenez, marchons comme deux amoureux qui devisent; comme les deux amoureux de là-bas; chemin faisant, je vous expliquerai mes petites finesses.

La Ramée frissonna d'être obligé de quitter Henriette dont l'entretien avec Espérance atteignait en ce moment le maximum de l'animation. Mais Pontis le tenait galamment par le bras et le conduisait vers les bâtiments du couvent. Il fallait marcher.

— Voyez-vous, dit Pontis, j'habite ce couvent depuis assez de temps pour en avoir sondé, visité, éventé tous les bons coins et les cachettes; je ne saurais vous détailler tout ce qu'il m'a fallu d'artifices pour me glisser soit dans les offices, soit dans la cuisine, afin de dérober, à l'insu du frère parleur, les potages, bouillons, cuisses ou blancs de volaille, qui m'ont ainsi redressé, fortifié, enluminé le pauvre Espérance. Vous lui avez tiré tant de sang!

— Vous pourriez bien marcher sans tant de verbiage, grommela la Ramée.

— C'est pour que la route vous semble moins longue. Je réponds d'ailleurs à votre question : Où allons-nous? Eh bien, nous allons gagner un petit degré derrière la cuisine, tourner le long de l'office, puis autour de la chapelle, descendre à l'étage souterrain où se trouvent les bûchers. Rassurez-vous, les caves sont plus bas. Ce couvent est supérieurement bâti, monsieur; il y a trois étages de caves.

A ce moment, en effet les deux jeunes gens pénétraient dans le corridor où commençait l'escalier annoncé par Pontis, et que peut-être nos lecteurs se rap-

pelleront pour y avoir vu descendre le frère parleur et M. de Liancourt.

C'était, en effet, un endroit désert, sans communication utile, et qui prenait son jour ou plutôt son crépuscule par les soupiraux d'une cour intérieure.

La Ramée s'arrêta sur le point de descendre.

— Comme nous n'allons pas sans intention dans cet endroit, monsieur, dit-il à son guide, comme ces intentions ne sont pas caressantes, vous trouverez bon que je prenne mes précautions.

— Comment donc, monsieur, lesquelles?

— Je tire d'abord mon épée.

— Comme vous voudrez, moi je laisse la mienne au fourreau.

— Ensuite, vous, passez le prèmier.

— Oh! mais, monsieur, c'est beaucoup exiger, dit Pontis. Car enfin, je suppose que le pied vous manque, et que sans mauvaise volonté aucune, vous tombiez sur moi, vous étendrez la main pour vous retenir, et cette diablesse d'épée que vous tenez à la main m'entrera dans le corps, ce qui vous chagrinerait et moi aussi. Non, prenons d'autres arrangements.

— Sais-je, moi, si vous n'avez pas préparé quelque piége dans cette obscurité?

— Vous avez raison, cela peut se supposer. Eh bien, gardez votre épée nue si bon vous semble. Mais pour vous prouver mon désir de vous être agréable, partageons le différent par la moitié : vous aurez les deux épées, voici la mienne, et vous descendrez le premier. Cela vous va-t-il? Si l'escalier était assez large nous descendrions de front, mais il ne l'est pas.

La Ramée prit les deux épées avec une satisfaction féroce, et il se mit à descendre à reculons, les épées

sous le bras, l'œil avidement fixé sur le moindre mouvement de son adversaire.

Ils arrivèrent ainsi dans un corridor long et sablé de sable fin. Il y régnait une fraîcheur charmante. Le jour qui descendait par les guichets était bleuâtre, et se jouait en tons blafards sur les vieux murs.

— Voyez! s'écria Pontis, si l'on n'est pas ici à merveille. La porte que vous voyez là, et dont l'imposte est garnie de barreaux de fer, c'est sans doute une cave à vins fins.

— Eh bien, faisons vite, dit la Ramée. Mais le corridor est trop étroit, nos épées toucheront les murailles à chaque parade.

Pontis, avec un sourire étrange :

— C'est assez large pour ce que j'en veux faire, s'écria-t-il. Mesurons d'abord les épées.

— Que de formalités, dit la Ramée; on dirait que vous cherchez à gagner du temps; les voici, ces épées, mesurez.

Il les tendait en disant ces mots. Pontis les saisit toutes deux ensemble et les jeta derrière lui à plus de dix pas.

— Que faites-vous? s'écria la Ramée, reculant effrayé.

— Ah! lui dit Pontis, qui tout d'un coup changea de physionomie et de langage, tu crois que je tirerai l'épée contre toi! Parce que je t'ai appelé homme d'esprit, tu t'es laissé amener ici, trimple imbécile! Des épées!... ah! bien oui! As-tu ton petit couteau sur toi?

— Monsieur! s'écria la Ramée, je vais appeler.

— Essaye, dit Pontis, qui d'un bond lui sauta à la gorge et le colla sur la muraille.

Mais la Ramée était vigoureux, la frayeur doublait ses forces, il fit un effort surhumain et s'échappa des poignets nerveux qui avaient commencé à l'étrangler.

— De près ou de loin, dit Pontis en marchant sur lui les mains crispées, je t'atteindrai! Tu as beau reculer, le corridor n'a pas d'issue.

La Ramée, effrayant à voir, se pelotonna comme le chat sauvage qui prépare son élan.

— Je ne te prends pas en traître, ajouta Pontis; regarde cette porte et les barreaux de fer. Tu les vois; remarque la corde qui s'y balance. Eh bien! je suis venu l'attacher là tout à l'heure. C'est la surprise dont je te faisais fête.

— Misérable! hurla la Ramée.

— De quoi te plains-tu, tu as vingt ans, moi aussi, je suis petit, tu es grand, nous n'avons d'épée ni l'un ni l'autre; tu m'as voulu faire pendre, je veux te pendre à mon tour; seulement tu as une chance que je n'avais pas au camp; si le prévôt m'eût tenu, je ne pouvais faire résistance, tandis que si tu veux bien résister, tu peux avoir la satisfaction de m'accrocher à la corde que je te destinais. Je t'avoue que je n'en crois rien, et j'espère bien que je serai le plus fort comme à Ormesson tu as été le plus traître. Allons! tiens-toi bien! défends ton cou! allons! égratigne, mords!... c'est le combat du chien Pontis contre le loup la Ramée!

Il n'avait pas achevé que son adversaire s'était précipité sur lui avec la rage et la vigueur du loup auquel on l'avait comparé. Ce fut un terrible spectacle. Ces deux hommes enlacés, tordus, égaux en courage, sinon en vigueur, luttèrent pendant quelques minutes qui épuisèrent leurs forces et ne firent qu'accroître leur fureur. Cependant la Ramée, plus grand et peut-être plus industrieux, roula sous lui Pontis qu'il maintint terrassé, grâce à l'appui que ses longues jambes et ses poignets surent prendre sur les deux murailles. Mais

alors Pontis se ramassa en boule, saisit la Ramée par le milieu du corps, le lança en l'air comme eût fait une catapulte, et le voyant étourdi du choc, il le traîna vers la corde à laquelle il l'accrocha par le nœud qu'il avait préparé. Ni ongles, ni dents, ni coups de pieds désespérés, ne rebutèrent le garde. En vain le vaincu lui arracha-t-il des poignées de son épaisse crinière, en vain lui déchira-t-il les flancs et le visage à coups d'éperon, Pontis tira la corde et hissa jusqu'à l'imposte le misérable la Ramée, qui perdit bientôt la vue et la parole.

Mais alors, n'en pouvant plus, et arrivé à cet état d'exaltation nerveuse où les sens perçoivent toute impression décuple, Pontis entendit des pas dans l'allée du jardin que longeait ce corridor, il crut voir une ombre se pencher à l'un des soupiraux, il crut même entendre sortir de la porte un cri ou un frémissement d'horreur, et c'est alors qu'il remonta l'escalier en trébuchant à chaque marche, et nous l'avons vu arriver aveugle, sourd, brisé, sanglant, jusqu'au berceau où son ami l'attendait.

Espérance, en voyant ce désordre affreux, fut frappé de la seule idée qui pût l'expliquer à ses yeux.

— Tu as rencontré la Ramée ? dit-il.

— Sambioux ! je crois bien.

— Qu'en as-tu fait ? Où est ton épée ?

— Nous causerons de cela plus tard. Dépêche-toi de m'embrasser ; donne-moi une ou deux pistoles, et adieu ! Il ferait mauvais ici pour moi.

— Parle, au nom du ciel ! tu t'es battu avec ce misérable ?

— Moi, pas du tout, c'était défendu.

— Il t'a battu alors ?

— Allons donc, non; c'est un petit malheur qui m'est arrivé; nous discutions ensemble...

— Au sujet d'Henriette?

— Jamais, c'était encore défendu; nous discutions sur je ne sais plus quoi, tout à coup il s'est pris dans quelque chose qui traînait...

— Dans quoi donc, mon Dieu?

— Je crois que c'était une corde. Il est entêté, je le suis, il a tiré de son côté, moi du mien, de telle façon que j'aime mieux m'en aller. Adieu.

— Tu l'as tué, malheureux!

— J'en tremble. Adieu. Excuse-moi près de cet excellent frère Robert; dis-lui que j'ai horreur des confrontations, des interrogatoires, des procès-verbaux.

— Tu me laisses?

— Tu es grand garçon, et la nouvelle mariée te servira de garde-malade. Embrassons-nous.

En achevant ces mots il s'enfuit. Puis ayant couru dix pas fit une glissade pour s'arrêter et revint dire :

— Je retourne près de M. de Crillon, je me confesserai à lui et il aura de l'indulgence.

Trois minutes après, il avait sauté par-dessus une haie, puis par-dessus le mur et n'était plus dans le couvent.

Espérance, demeuré seul, se demandait avec effroi quel parti lui restait à prendre; il voulait aller trouver le frère Robert, il voulait tout lui dire et tout excuser, lorsque Gabrielle revint et poussa un petit cri à l'aspect du bouleversement qu'elle remarqua sur les traits du jeune homme.

— Je suis sûre, s'écria-t-elle, que la conversation de Mlle d'Entragues vous a fait plus de mal que de bien.

— Je crois que oui, madame, dit Espérance, à qui le son de cette douce voix et l'enjouement de ce suave regard fit l'effet d'une musique après l'orage, d'un rayon de lune après l'éclair.

— Je voudrais être assez votre amie, ajouta Gabrielle, pour savoir ce qu'elle vous disait avec tant de véhémence. Vous étiez bien pâles tous les deux.

— Moi, d'abord, je suis toujours pâle.

— Sans doute; mais elle? Enfin, je sens que ma curiosité vous gêne; excusez-moi.

— Oh! madame, répondit Espérance en serrant avec reconnaissance les doigts effilés qui venaient de presser les siens, vous n'êtes ni curieuse, ni gênante; mais vos yeux sont si limpides, votre âme s'y reflète si pure que je craindrais de souiller ce beau cristal en y versant mes noirs chagrins.

— Vos chagrins! cette femme vous fait souffrir!

— Elle m'a fait souffrir, mais c'est fini.

— En partant, elle semblait vous menacer. Tenez, je m'accuse, mais tout en feignant d'écouter sa mère, c'est elle que j'ai écoutée; elle vous a dit : Prenez-garde!

— Il est vrai.

— Eh bien! j'ai eu peur pour vous, et je me suis promis, aussitôt que j'aurais fait ma paix avec mon père, de revenir pour que vous me rassuriez.

— Merci, madame.

— Car nous sommes amis, n'est-ce pas? Vous m'avez rendu un service...

— Un si grand service, madame, dit Espérance en souriant, qu'il doit à jamais me mériter votre reconnaissance. Et malgré le serment que je m'étais fait de ne plus jamais sourire aux gracieusetés d'une femme, votre offre me séduit, je l'avoue, et je tenterai une dernière

épreuve. J'accepte. Toute mon âme vole au-devant de votre amitié.

— C'est conclu. Vous me direz toujours la vérité; vous me donnerez des conseils. Lorsque je souffrirai aussi, vous me consolerez.

— Hélas! dit tristement Espérance, vous aurez peut-être bien besoin que je vous console.

— Pourquoi? demanda Gabrielle, effrayée.

— Parce que... parce que vous êtes entrée dans le même chemin que cette femme dont nous parlons; parce que vous lui faites obstacle, et que tout ce qui la gêne...

— Eh bien!

— Elle le foule aux pieds, sans daigner dire comme à moi : prenez garde!

— Oh! alors vous me défendrez!

— Je ne serai plus là, madame; il faut que j'aie quitté cette maison ce soir.

— Vous! dit Gabrielle en pâlissant, car elle venait de sentir son cœur habitué à cette amitié d'un jour.

— Où va mon ami il faut que j'aille, répliqua le jeune homme, pour éviter d'épouvanter une femme par ses terribles confidences.

— Mais il part donc, M. de Pontis?

— Il est parti.

— Oh! mon Dieu! murmura Gabrielle. En tous cas, on se retrouve, nous nous retrouverons.

— Je n'irai pas où vous serez. Vous allez briller, vous allez régner, madame; l'éclat qui vous attend éblouirait mes yeux.

Elle baissa la tête en rougissant.

— Quoi, dit-elle d'une voix faible et harmonieuse comme un chant lointain, cette belle amitié promise

tout à l'heure est morte déjà ! Oh ! monsieur, c'est qu'elle n'était pas née !

Espérance fit un mouvement pour répondre ; mais comme il rencontra les yeux de Gabrielle et que ces yeux lui eussent arraché plus de paroles qu'il n'en voulait dire, il se détourna et ne répondit rien.

Soudain il vit au bout de l'allée apparaître frère Robert toujours enfoui sous son capuchon.

— Madame ! s'écria-t-il, il faut que je vous quitte ; je dois tout avouer à ce bon religieux, et après, il me faudra partir, trop heureux si l'on ne me chasse point d'ici avec horreur.

— Mon Dieu ! mais qu'est-il arrivé ? dit Gabrielle en suivant Espérance à la rencontre de frère Robert.

— Une dernière grâce, madame, n'écoutez pas ce que je vais dire.

— Vous m'effrayez tout à fait, murmura-t-elle.

— Pourquoi vous effrayer ? dit la voix perçante de frère Robert qui, à cette distance, avait entendu.

— Monsieur prétend qu'il veut partir d'ici, répondit Gabrielle.

Espérance tremblait.

— A quel propos ? dit tranquillement le moine. Monsieur n'est pas guéri, et nos soins lui sont encore nécessaires.

— Voyez-vous ! s'écria Gabrielle, vous restez ! nous restons !

Le moine saisit cette parole au passage.

— Madame, vous retournez ce soir à Bougival, dit-il. M. d'Estrées vient d'en faire prévenir notre révérend prieur. Les chemins sont libres et vous ne devez plus avoir aucune raison de rester ici.

Gabrielle pâlit à son tour.

— Mais mon père ne m'en a rien dit, balbutia-t-elle ;

mais le roi me croit ici, mais si M. de Liancourt revenait...

— M. de Liancourt ne revient pas, interrompit gravement le moine. Quant aux dangers que vous pourriez courir, je crois qu'ils ne sont plus à Bougival.

En disant ces mots, frère Robert laissa tomber son vague regard comme un rayon lumineux qui fit rougir Espérance et Gabrielle.

Ils se saluèrent. L'un, suivi du moine, retourna vers sa petite chambre; l'autre regagna le bâtiment neuf. Leurs deux soupirs n'en firent qu'un à l'oreille du frère parleur.

V

AU DERNIER LES BONS

Les amis du roi ne s'étaient pas trompés. Son abjuration avait enlevé aux ligueurs leur dernier prétexte. Le peuple de Paris, sachant le roi catholique, ne se gêna plus pour témoigner hautement combien il préférait le joug d'un roi français à l'occupation espagnole.

Cette ville affamée, épuisée, avait dépensé depuis cinq ans toute sa force et tout son esprit. A Paris, quand on a si longtemps crié, chanté, promené des épigrammes et des anagrammes, on se demande si le sujet en valait la peine; on cherche en quoi Mayenne vaut mieux que Crillon, Philippe II que Henri IV, et le procès est perdu pour les mousquets devant les chansons.

Mais l'Espagnol ne voulait pas perdre le procès; Mme de Montpensier non plus. C'étaient donc à Paris de grandes agitations depuis le coup retentissant que le roi venait de frapper.

Un matin, Paris se réveilla cerné par de nouvelles troupes espagnoles, wallonnes et italiennes. On annonçait fastueusement l'arrivée de chariots remplis de doublons, pour allécher les rentiers et les pensionnaires. Et c'était entre les Espagnols triomphants et les ligueurs enchantés un échange de civilités et des accolades à n'en plus finir.

M. de Brissac, qui tenait soigneusement les portes fermées, reçut bientôt la visite du duc de Feria, chef des troupes espagnoles, suivi d'un cortége trop nombreux pour être rassurant.

Le gouverneur de Paris, derrière ses rideaux, avait vu entrer dans la cour de sa maison cette troupe empanachée, brodée et pommadée, dans laquelle se faisait remarquer notre vieille connaissance, le seigneur José Castil, capitaine de l'une des portes de Paris.

Au premier mot que lui rapportèrent ses huissiers, il donna ordre qu'on introduisît les Espagnols.

Nous savons que M. de Brissac avait soulevé des défiances, que sa dernière aventure avec José Castil avait encore envenimées. Cette visite matinale, dont il soupçonnait le but, le trouva néanmoins poli et impassible.

Il alla recevoir gaiement les Espagnols et les introduisit dans sa salle de cérémonie, feignant de ne remarquer ni l'air embarrassé du duc de Feria, ni les sournois coups d'œil que don José, resté en arrière, échangeait avec l'état-major espagnol.

— Eh bien! s'écria-t-il, messieurs, que dit-on? qu'il arrive du renfort?

— Et de l'argent, monsieur, répondit le duc en s'approchant de Brissac.

— L'un et l'autre sont les bienvenus.

— Vos portes cependant sont fermées, dit M. de Feria.

— On les ouvrira, s'écria Brissac gaiement. Ce que nous avons à craindre, c'est que le convoi d'argent ne soit un peu écorné, s'il faut qu'on nourrisse tout ce peuple qui a faim.

— Ce n'est point à nourrir les Parisiens, monsieur, que le roi Philippe prétend employer les doublons d'Espagne, répondit M. de Feria d'un ton presque sec. Mais Brissac était décidé à ne pas se formaliser.

— Tant pis, répliqua-t-il, des estomacs creux se battent mal, et vous savez qu'il faudra en découdre. Le roi de Navarre approche, il resserre chaque jour ses lignes autour de Paris. Il va l'assiéger.

— Nos renforts suffiront à contenir les assiégeants et même à donner du courage aux assiégés, interrompit le duc.

— Vous me réjouissez avec toutes ces bonnes paroles, dit le gouverneur; mais voudriez-vous me faire la grâce de me confier à quoi est destiné l'argent qui nous arrive?

— A deux choses : la première à payer nos soldats; la seconde à lever les derniers scrupules de quelques membres du parlement.

Brissac fit un mouvement de surprise qui fit dire à l'Espagnol :

— Qu'éprouvez-vous donc, monsieur?

— J'éprouve un étonnement des plus vifs. Vous avez l'intention d'acheter le parlement et vous promenez comme cela l'argent devant tout le monde? Vous avez donc l'intention que votre négociation ne réussisse pas?

— Pourquoi échouerait-elle?

— Parce qu'un homme qu'on achète n'aime pas que

la vente de son honneur et de sa conscience soit affichée en pleine rue. Moi j'aurais cru plutôt autre chose.

— Quoi donc?

— J'aurais cru que cet argent, ainsi promené, servirait à ameuter la populace contre le parlement qui résiste.

— Je ne comprends pas bien, dit le duc troublé par l'habile manœuvre de Brissac.

— Je vais me faire comprendre, ajouta de son air souriant le gouverneur, sûr d'avoir touché juste. Le parlement de Paris est plein d'honneur, de loyauté, de patriotisme à sa façon, monsieur, à sa façon. Il prétend que le véritable maître de la France doit être un Français. Utopie de robins, monsieur. Il en résulte qu'il a fait traîner jusqu'ici toutes les négociations de l'Espagne tendant à donner la couronne à l'infante. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué cela.

— Eh bien, monsieur, que concluez-vous?

— Je conclus que le temps se passe, que l'argent de votre gracieux maître est dépensé, puisqu'il a fallu en faire venir d'autre. Bon nombre d'Espagnols gisent plus ou moins enterrés sur tous les champs de bataille de France, il a fallu aussi en faire venir d'autres. Cependant, au lieu d'avancer, votre but se recule; l'ennemi, c'est le roi que je veux dire, fait chaque jour des progrès : il a été vainqueur assez brillamment dans plusieurs rencontres. Son abjuration n'est pas d'un maladroit : il vient, il vient peu à peu. Que faire?

— Comment, que faire? s'écria le duc de Feria avec une raideur de blaireau qui se prend le col dans un piége.

— Pardon! vous ne saisissez pas bien ma pensée.

L'expression vous échappe. En français, que faire signifie : Que ferez-vous ?

— C'est ce que dirait un politique, un royaliste; mais moi, Espagnol, je ne puis dire cela. Je sais bien ce que je ferai.

Brissac se mordit les lèvres et se gratta le nez ; ce fut sa seule concession à la dévorante démangeaison qu'il éprouvait de jeter ce fanfaron gourmé par les fenêtres.

— Si vous savez ce que vous ferez, mon cher duc, dit-il, moi je ne le sais pas, et j'ai cru un moment que vous me faisiez l'honneur de me visiter pour me le dire.

— Je venais vous demander pourquoi les portes de Paris sont fermées?

— Elles le sont toujours, monsieur, vous le savez mieux que personne, puisque vous y avez des Espagnols.

— Vos Français ont refusé de les ouvrir.

— C'est une loi absolue de l'état de siége, vous ne devez pas l'ignorer davantage. Si une troupe française se fût présentée ce matin pour entrer, vos Espagnols l'eussent empêchée d'entrer, comme mes Français l'ont fait pour vos Espagnols.

— Je vous demande passage, alors.

— Voici les clefs, monsieur le duc, et vous ne ferez jamais entrer chez nous autant d'Espagnols que je le désire.

— Voilà une excellente parole, dont j'ai l'honneur de vous remercier, dit le duc froidement.

On apporta les clefs à l'Espagnol ; c'était le congédier, mais il était loin d'avoir rempli sa tâche.

— Vous m'avez dit tout à l'heure, reprit-il plus bas

en tirant Brissac à l'écart, quelques mots qui m'ont frappé.

— Bah! pensa Brissac.

— Cette attitude du parlement est inquiétante, et pourtant il faut que les volontés de mon maître s'exécutent.

Le grand mot était lâché, Brissac sentit qu'il n'était plus temps de jouer aux fins.

— Quelles volontés? dit-il.

— Il faut, dit l'Espagnol en fixant sur le visage du gouverneur des regards pénétrants, il faut, entendez-vous, qu'aujourd'hui même le parlement ait accepté notre infante.

— Et s'il ne l'accepte pas, demanda tranquillement Brissac.

— On lui donnera douze heures pour se décider.

— Et après ces douze heures?

— Il faudra qu'il accepte, dit le duc.

— Le parlement fera peut-être appel à la garnison parisienne?

— Ce n'est pas impossible, monsieur.

— Et la garnison naturellement obéira à son gouverneur.

Le duc, regardant Brissac en face :

— Le gouverneur, à qui obéira-t-il?

Brissac comprit alors plus que jamais pourquoi M. de Feria était venu chez lui si bien accompagné, pourquoi il avait demandé la clef des portes.

— J'obéirai à monseigneur le duc de Mayenne, répliqua-t-il d'un air dégagé.

— Eh bien, monsieur, c'est au mieux. Veuillez être assez bon pour achever de vous habiller. Pendant ce temps, je vais faire entrer nos renforts, et dans une heure environ nous irons trouver ensemble M. de Mayenne, qui s'expliquera devant vous catégoriquement.

Brissac salua le duc avec sa courtoisie ordinaire et le reconduisit jusque sur le palier.

— Et d'un! dit-il en le voyant descendre l'escalier avec ses gardes. Il poussa même la bonne grâce jusqu'à envoyer un petit salut particulier à don José qui répondit par un sourire assez ironique.

Brissac s'était remis à son observatoire derrière les rideaux, lorsqu'il vit une litière qui entrait dans sa cour avec un cortége de soldats ligueurs et de pages. Les armes de Lorraine brillaient aux tapisseries de cette litière. Mme de Montpensier en descendit, de sorte que le duc de Feria et la duchesse purent échanger leurs compliments, l'un, descendant les degrés du perron, l'autre les montant appuyée sur son jeune favori, M. Jean Chatel.

Cette rencontre donna, il faut le croire, quelques soupçons au duc; car il laissa dans la cour du gouverneur don José Castil avec un détachement. L'œil vigilant de Brissac y compta jusqu'à douze hommes.

Ce qui ne l'empêcha pas de courir à la rencontre de la duchesse, et de lui épargner, avec l'adresse exquise qu'il mit à la soutenir, le désagrément de boiter d'une manière visible.

La duchesse aussi, laissa en bas douze hommes qui se mêlèrent amicalement aux Espagnols.

— Mon cher Brissac, dit-elle lorsqu'ils furent seuls, je viens vous ouvrir mon cœur. Nous sommes de vieux amis, nous autres.

— Pas si vieux, dit le comte avec une œillade assassine, car il y avait longtemps qu'il n'avait payé ses redevances à Mme de Montpensier.

— Le Béarnais nous gagne, l'Espagnol nous amuse, les Parisiens sont indécis: il s'agit aujourd'hui de frapper un grand coup.

— Elle aussi, pensa Brissac.

— Il faut m'aider à forcer le parlement d'asseoir mon neveu de Guise sur le trône.

— Eh! eh! dit-il.

— Est-ce que ce n'est pas votre avis?

— Vous savez bien, duchesse, que mon avis est toujours le vôtre; mais c'est difficile. Les Espagnols en veulent aussi, de ce trône de France!

— Ce n'est pas là le plus difficile, car les Espagnols nous secondent sans s'en douter avec leur fantaisie de marier l'infante; mais c'est M. de Mayenne qu'il va falloir faire consentir à couronner son neveu. Il ne s'y prête guère et on ne peut pourtant se passer de lui.

— Je le crois bien, c'est le maître de Paris.

— Il est si maître que cela? demanda la duchesse.

— Tellement, duchesse, que sans lui pas un des ligueurs ne marchera.

— Eh bien! j'ai prévu cela: vous allez me faire le plaisir de le venir trouver avec moi. Vous êtes pour moi, n'est-ce pas? et non pour lui.

— Pardieu!

— Vous êtes indépendant, vous, et vos troupes n'obéissent qu'à vous.

— Ventrebleu! je voudrais bien voir qu'il en fût autrement.

— Cela me suffit. Déclarez purement et simplement à mon frère ce que vous venez de me dire là en quatre mots.

— Et il cédera?

— Que ferait-il, pris entre vous et l'Espagnol?

— Vous êtes un ange d'esprit. Je m'habille.

— Je vous attends, dit la duchesse en passant ave un sourire galant dans la pièce voisine.

— Et de deux, murmura Brissac.

Brissac était à peine sur pied que le duc de Feria revint. Il fut surpris de trouver encore la duchesse et bien plus surpris quand Brissac lui déclara que Mme de Montpensier leur faisait l'honneur de les accompagner chez M. de Mayenne.

Le duc fronça le sourcil et voulut adresser quelques questions à Brissac ; mais ce dernier avait offert déjà sa main gantée à la duchesse. Il la conduisit à sa litière, monta à cheval, et les trois troupes se dirigèrent vers l'hôtel de Mayenne.

Nous disons les trois troupes uniquement par politesse pour le parti parisien, car ce dernier n'était représenté que par Brissac, un laquais et un soldat.

Chemin faisant, Brissac causa librement, soit avec le duc, soit avec la duchesse, clignant de l'œil à celle-ci, souriant à celui-là de manière à les enchanter tous les deux.

On arriva chez M. de Mayenne. Là, un spectacle singulier s'offrit aux yeux des trois partis.

Force valets, sellant les chevaux, descendant des coffres et des portefeuilles, force gens affairés se croisant dans l'escalier, toutes les portes ouvertes, un désordre, une activité, un pêle-mêle général.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le duc de Feria.

— Nous l'allons savoir, s'écria Mme de Montpensier en montant précipitamment les degrés qui conduisaient à l'appartement de son frère.

Elle trouva le duc tout habillé, son ventre énorme serré dans le ceinturon, le chapeau sur la tête : il achevait de fermer un petit coffret dont son valet de chambre allait prendre la poignée. Le duc de Mayenne, malgré son prodigieux embonpoint, était alerte, agile, et ses yeux brillaient d'un feu intarissable sous les épais sourcils qui les ombrageaient.

— C'est ma sœur! s'écria-t-il avec une feinte surprise en voyant entrer la turbulente duchesse. Tiens! le duc de Feria... Bonjour, ma sœur. Monsieur, je vous salue. Ah! c'est toi, Brissac.

Tout en parlant ainsi, M. de Mayenne se faisait agrafer son manteau et mettait ses gants.

— On dirait que vous allez sortir, mon frère, dit la duchesse.

— Nous ne vous retiendrons pas longtemps, ajouta l'Espagnol.

— Oui, dit tranquillement M. de Mayenne, je sors.

— Désirez-vous que nous attendions votre retour? s'écria le duc.

— Vous attendriez trop longtemps, monsieur, répliqua M. de Mayenne avec le même calme.

— Où donc allez-vous, monseigneur, dirent les deux visiteurs avec anxiété.

— En Artois.

— Vous partez! s'écria la duchesse.

— Vous quittez Paris! s'écria le duc.

— Comme vous voyez, répliqua l'énorme seigneur, tandis que Brissac, dans un coin, dévorait cette scène si curieuse.

— Mais c'est impossible! ajouta Mme de Montpensier.

— Vous ne pouvez abandonner vos alliés! dit l'Espagnol, blême de saisissement.

— Je n'abandonne personne, répliqua Mayenne, vous êtes assez forts ici pour vous passer de moi, tandis que la province a besoin de ma présence. Vous ne savez donc pas que M. de Villeroy a rendu Rouen au roi, que Lyon vient de se rendre lui-même. Si Paris allait en faire autant, messieurs, écoutez donc!

— Oh! jamais, hurla la duchesse.

— Nous sommes là, dit l'Espagnol avec furie.

— Si vous y êtes, interrompit Mayenne froidement, raison de plus pour que j'aille ailleurs.

— Mais enfin, mon frère, vous m'expliquerez...

— Je le veux bien, ma sœur.

— Monseigneur, ajouta le duc de Feria, au nom du roi, mon maître...

— J'ai l'honneur de vous répondre, monsieur, dit sèchement Mayenne, que le roi votre maître fait comme il veut, et moi comme je peux. Je ne suis pas Espagnol, que je sache.

— Mais il y a ici une garnison espagnole, votre alliée.

— On s'est bien passé de moi dans le cabinet, on s'en passera bien sur le champ de bataille, dit Mayenne.

— Monseigneur, entendons-nous.

— Je m'entends parfaitement. Serviteur!

L'Espagnol furieux :

— Monseigneur ! vous désertez donc ?

— Je vous trouve un plaisant personnage, s'écria M. de Mayenne, rougissant de colère, d'oser parler un langage dont vous vous servez si mal. — Déserter? dites-vous... Apprenez qu'en France on appelle déserteur celui qui abandonne le service de France. Çà, défendez vos portes, vos murs et vos casernes; vous avez de l'argent et des soldats pour faire vos affaires. Quant à moi, je pars avec ma femme et mes enfants. Gardez-vous bien, je me garderai aussi.

Le duc de Feria se tournant vers M. de Brissac :

— Monsieur, dit-il, souffrirez-vous que le prince nous quitte en un tel embarras.

— Que voudriez-vous que je fisse, répliqua le gouverneur avec bonhomie. Monseigneur est mon maître.

— Représentez-lui du moins...

— Épargnez les discours à Brissac, ce n'est pas un

orateur, et demandez-lui ce qu'il sait faire. Or, je l'ai nommé gouverneur de Paris, qu'il le gouverne.

Puis se tournant vers la duchesse :

— Vous avez désiré des explications, dit-il, les voilà.

— J'en attends d'autres, murmura-t-elle outrée de rage.

Le duc de Feria comprit qu'on le congédiait. Il se trouvait dans la plus horrible perplexité. Le départ de M. de Mayenne, c'était un coup mortel pour la Ligue. Comme elle se composait de deux éléments, le français et l'espagnol, dont le premier seul faisait tolérer le second aux ligueurs de bonne foi, cet élément retiré de la question changeait la Ligue en une occupation étrangère. Il n'y avait plus en présence des Français contre des Français : la France se dessinait d'un côté, l'Espagne de l'autre. Philippe II n'avait pas prévu cette solution.

La duchesse elle-même ne l'avait pas soupçonnée ; sa pâleur et son tremblement nerveux l'indiquaient suffisamment. Lorsque le duc espagnol, vacillant, hébété, tournait et retournait sans pouvoir se décider à sortir, malgré le triple salut que venait de lui adresser Mayenne.

— Veuillez, monsieur le duc, dit-elle tout bas, me laisser causer seule avec mon frère ; je le ramènerai.

Brissac s'inclinant fit mine de partir pour entraîner M. de Feria.

— Oh ! vous pouvez rester, s'écria-t-elle, monsieur le gouverneur.

L'Espagnol, piqué au vif, sortit sans dissimuler son trouble et sa colère.

Brissac, qui flairait l'orage, se mit dans le plus petit coin qu'il put trouver.

— Mon frère ! s'écria la duchesse avec l'impétuosité

d'un torrent, vous êtes bien dans votre bon sens, n'est-ce pas?

— Si bien, ma sœur, répliqua Mayenne, que je vais vous dire des choses qui vous surprendront.

— Si elles me prouvent qu'en partant vous ne laissez pas la couronne au Béarnais, j'accepte.

— Oh! loin de là! Mais, entre nous, en famille, on peut bien être franc. Oui, je laisse la couronne au Béarnais; mais, qu'importe?

— Comment, qu'importe! vociféra la duchesse, c'est un Guise qui parle ainsi?

— Pardieu! qu'ont fait toujours les Guise? Ils ont voulu régner, n'est-ce pas? Mon grand-père y a tenté, mon père aussi, moi aussi, vous aussi, ma sœur, et votre neveu aussi. Chacun pour soi, en ce monde. Tant que j'ai travaillé pour moi, j'allais bravement; mais depuis qu'il s'agit de faire mon neveu roi de France, je renonce. Écoutez donc, j'ai des enfants, moi, et je ne me soucie pas qu'ils soient au-dessous de leur cousin.

— Ah! voilà donc le motif, murmura la duchesse avec un sombre dédain.

— Assurément le voilà; je n'en ai pas d'autre. Vous vous en étonnez?

— J'en suis honteuse.

— Vous devriez garder cette pudeur pour vos propres intrigues. Que vous conspiriez contre un roi pour venger votre frère, passe encore; mais que vous vendiez à l'Espagnol votre frère mille fois trahi, mille fois sacrifié, pour assouvir cette rage que vous avez de gouverner sous un enfant, je ne vous le passerai point. Vous complotiez avec l'Espagnol; tirez-vous d'affaire avec lui.

— Vous vous repentirez.

— Moi? jamais.

— Je triompherai seule.

— A votre aise.

— Et je prouverai qu'en notre famille il y a toujours un héros. Tant pis pour vous, ce sera moi!

— Je vous laisse mon casque et ma cuirasse.

— Le casque est trop petit, la cuirasse trop large.

— Je vous abandonnerais bien mon épée, mais elle est trop lourde, duchesse.

— J'ai mes armes, répliqua-t-elle avec une éclatante fureur.

— C'est vrai, le couteau de frère Clément. Adieu, ma sœur.

La duchesse, écrasée par ce mot terrible, ne trouva qu'un regard de serpent pour y répondre. Elle passa fièrement devant Mayenne et sortit la mort dans le cœur.

Brissac s'approcha du prince.

— Que ferai-je, moi? dit-il.

— Tu feras qu'on ne m'arrête point au passage, répliqua Mayenne en rentrant.

— Vous pouvez y compter, dit Brissac.

Le duc rentra chez lui pour donner l'ordre de son départ.

— Et de trois! fit Brissac en rejoignant lentement l'Espagnol et la duchesse, qui tenaient conseil dans la cour, où tout le monde s'était tumultueusement assemblé.

Sur l'escalier désert, il aperçut Arnault, ce fidèle agent du roi, qui l'attendait, déguisé en laquais.

— Ah! dit-il; tu arrives bien. Que veux-tu?

— Quel jour le roi peut-il venir?

— Demain.

— A quelle heure?

— Trois heures du matin.

— Par quelle porte?

— Par la porte de l'École.

Arnault se glissa dans les groupes et disparut.

— Et de quatre! au dernier les bons, murmura Brissac.

V

LES BILLETS D'ABSOLUTION

Le duc de Mayenne était parti. Paris frémissait agité de souffles opposés. La Ligue décontenancée par l'abandon de son chef, murmurait tout bas le mot trahison. Les royalistes ou politiques, comme on les appelait, relevaient la tête, et semblaient se dire les uns aux autres : les temps sont proches !

Quant aux Espagnols, livrés à leurs propres ressources, ils avaient redoublé de vigilance. C'était pour eux une question de vie ou de mort. Désignés par leurs habits, par leur langage, par la longue habitude du peuple parisien, ils se sentaient à la merci du premier caprice de l'émeute ; l'indécision, la division des Parisiens avait jusque-là fait toute leur puissance.

Le duc de Feria et ses capitaines, concentrant leurs défiances et leur colère, faisaient la cour à Mme de Montpensier, qu'au fond peut-être ils soupçonnaient de complicité avec son frère, et que, d'ailleurs, ils avaient pour but de sacrifier comme lui à l'ambition de Philippe II. De son côté, la duchesse, n'ayant que Brissac pour appui, cajolait aussi les Espagnols pour qu'ils l'aidassent à éviter le malheur qu'elle craignait par-dessus tout, c'est-à-dire l'entrée à Paris du nouveau roi catholique.

Il fallait la voir levée avant le jour, parcourir les rues de Paris à cheval, avec un cortége de capitaines. Partout, sur son passage, des ligueurs s'empressaient d'aller chercher un peu d'espoir. Elle criait à s'enrouer : « Je reste avec vous, Parisiens ! » Elle agitait des écharpes, elle inventait des devises, elle se donnait enfin plus de mouvement qu'il n'en fallait pour que les tièdes ligueurs la trouvassent souverainement ridicule.

Brissac l'animait à cette dépense d'activité. Il courait de son côté, les Espagnols couraient du leur ; et c'était un curieux spectacle que de les voir tous trois se rencontrer tout à coup nez à nez sur quelque place à laquelle, arrivés chacun par un chemin différent, ils se heurtaient au grand rire des badauds qui attendaient l'événement sans se donner autant de mal.

Telle fut une de ces rencontres le lendemain du départ de Mayenne. La duchesse venait de déboucher de la rue Saint-Antoine sur la place de Grève. Brissac arrivait par les quais, le duc de Feria venait avec son état-major par la rue du Mouton. Un grand peuple était rassemblé sur la place, car l'on allait y pendre un homme.

La potence était dressée. On n'attendait plus que le patient.

Brissac s'étant informé de ce qui se passait, le duc de Feria lui répondit que le coupable était probablement un émissaire du roi de Navarre pris une heure avant, et sur lequel on avait saisi un billet destiné à jeter l'alarme et la discorde dans Paris, à l'aide de promesses faites par le Béarnais.

— C'est bien imaginé, s'écria la duchesse. Qu'on le pende !

— Mais, dit Brissac, qui se voyait entouré d'une foule considérable dans laquelle il savait distinguer cer-

taines figures plébéiennes peu bienveillantes pour l'Espagnol, a-t-on interrogé cet homme ?

Le groupe se rapprocha, chacun voulait entendre le dialogue des maîtres de Paris.

— Je l'ai interrogé, moi, dit le duc de Feria, et j'ai vu le billet.

— Bien, mais qui l'a condamné ?

— Moi, ajouta l'Espagnol d'un ton hautain. Est-ce que le crime n'est pas flagrant ?

— Pardieu ! dit la duchesse.

— C'est que, répondit Brissac avec un petit coup d'œil à des robes noires qu'il voyait sur la place, l'usage de Paris est que tout criminel soit interrogé par ses juges naturels.

— Voilà bien des subtilités, dit l'Espagnol surpris, et autour duquel commençaient à murmurer les gens du petit peuple.

— Quelle chicane cherchez-vous donc au duc? dit tout bas la duchesse à Brissac.

— Laissez-moi faire, répliqua ce dernier du même ton.

Au même instant parut à l'angle du quai le patient entouré d'une escouade de gardes wallons et espagnols.

C'était un brave bourgeois tout pâle, tout larmoyant ; une honnête figure bouleversée par le désespoir.

A la vue de la potence, il joignit les mains et se prit à gémir si pitoyablement en appelant sa femme et ses enfants, qu'un long frémissement de compassion courut dans la foule.

— Mordieu ! c'est triste à voir ! dit Brissac tout haut en se détournant comme si le spectacle eût été au-dessus de ses forces.

Les robes noires et quelques gros bourgeois s'étaient

pendant ce temps rapprochés de lui et touchaient pour ainsi dire son cheval.

— N'est-ce pas, monsieur, dit un de ceux-ci, que c'est à fendre le cœur ? Voir pendre un honnête homme innocent !

— Innocent ? s'écria le duc de Feria pâlissant de colère ; qui a dit cela ?

— C'est moi, répliqua l'homme qui venait de parler, et qu'à son costume noir, méthodiquement attaché, brossé et compassé, le peuple reconnut vite pour un de ses magistrats ; c'est moi, Langlois, échevin de cette ville.

— Langlois ! Langlois ! répéta le peuple en s'attroupant autour de son échevin, dont le calme et la froideur, en présence du furieux Espagnol, ne manquaient ni de noblesse ni de cette signification que le peuple saisit toujours dans les moments de crise.

— Innocent ! répéta le duc, l'homme qui colporte des promesses du Béarnais.

— Quelles promesses donc ? demanda Brissac avec bonhomie, il faut pourtant tirer cela au clair.

Le duc chercha vivement dans sa manche un billet imprimé qu'il passa à Brissac en lui disant :

— Voyez !

Le comte, entouré d'une foule innombrable, qu'il dominait du haut de son cheval, et dont le silence était si profond qu'on entendait au pied de la potence les lamentations du patient à qui le bourreau laissait du répit pour ses prières, Brissac, disons-nous, déplia le billet et lut à claire et intelligible voix :

« De par le roi,—Sa Majesté désirant de retenir tous ses sujets et les faire vivre en bonne amitié et concorde, notamment les bourgeois et habitants de Paris, veut et

entend que toutes choses passées et avenues depuis les troubles soient oubliées...

— Monsieur! monsieur, interrompit le duc en grinçant des dents, assez!

— Il faut bien que je sache, continua Brissac dont chaque parole était avidement recueillie par la foule. Et il reprit :

» Oubliées... hum... défend à tous ses procureurs et autres officiers d'en faire aucune recherche, même à l'encontre de ceux qu'on appelle vulgairement les Seize.

— Quoi, murmura le peuple, il pardonne même aux Seize!

— Par grâce, comte, dit la duchesse, cessez.

— Laissez donc faire, répliqua Brissac, qui acheva sa lecture.

» Promettant, Sadite Majesté, en foi et parole de roi, de vivre et mourir en la religion catholique, apostolique et romaine, et de conserver tous sesdits sujets et bourgeois de ladite ville en leurs biens et priviléges, états, dignités, offices et bénéfices.

« Signé Henri. »

La fin de cette lecture souleva comme un enthousiasme dévorant parmi le peuple.

— Si c'était vrai pourtant! s'écrièrent cent voix.

— Voilà donc ce billet, dit Brissac, le fait est qu'il est incendiaire, et s'il était répandu, je pense qu'il ferait tort à la Ligue.

— Vous en convenez un peu tard, répliqua le duc, je dis donc qu'il faut pendre le coquin qui l'a voulu propager.

En achevant, il fit signe au bourreau de saisir la victime.

Langlois, l'échevin, se jetant à la bride du cheval de Brissac:

— Mais, monsieur, s'écria-t-il, il faut nous pendre tous alors.

— Pourquoi? dit Brissac.

— Parce que nous avons tous de ces billets.

— Comment! s'écrièrent le duc et la duchesse.

— Tenez!... tenez!... dirent les échevins en tirant de leurs poches le pareil billet qu'ils élevaient en l'air.

—Tenez! tenez! tenez! s'écriaient les bourgeois et force gens du peuple, montrant le même billet et l'agitant de façon à éblouir l'Espagnol et M[me] de Montpensier.

— C'est pourtant vrai qu'ils en ont tous, dit tranquillement Brissac, et je ne sais moi même si je n'en ai pas un dans ma poche.

M. de Feria faillit s'évanouir de rage.

— Raison de plus, murmura-t-il.

— Non pas! non pas! dit l'échevin; ce brave homme qu'on veut pendre était dans la rue comme moi, comme nous, lorsque s'est faite la distribution de ces billets, on lui en a donné un comme à moi, comme à mes collègues, comme à tous ceux qui sont là.

— Oui, oui, dirent mille voix tumultueuses.

— Il n'est donc pas coupable, continua l'échevin, ou bien nous le sommes tous. Qu'on nous pende avec lui.

— Ce serait trop de potences, dit Brissac, qui, allant au duc, lui glissa à l'oreille :

— Laissons cet homme, sinon on va nous le prendre.

— Demonios! bégaya l'Espagnol ivre de fureur.

— Qu'on lâche ce brave homme, cria Brissac, dont la voix fut couverte par dix mille acclamations.

— Vous aviez bien besoin de lire tout haut ce billet, dit l'Espagnol.

— Pourquoi non, puisque tout le monde l'a lu tout bas ? Tenez, monsieur, vous prenez au rebours le peuple de Paris. Faites-y attention ! Voyez-les emmener ce bourgeois pour le rendre à sa femme. Il y a là vingt mille bras, monsieur !

Le duc, sans lui répondre, se tourna vers la duchesse, à laquelle il dit :

— Tout cela est bien étrange ; causons-en, madame, si vous voulez bien.

Et tout deux commencèrent à voix basse une conversation animée qui ne promettait pas grande faveur à Brissac.

Celui-ci se sentit toucher le bras par l'échevin Langlois qui lui dit :

— Après ce que vous venez de faire là, monsieur, je crois comprendre qu'on pourrait vous parler.

— Je le crois, dit Brissac.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Où ?

— Au milieu même de cette place qui est vide. Allez m'y attendre avec vos amis que je reconnais, et qui sont, si je ne me trompe, M. le procureur général Molé et le président Lemaître ?

— Oui, monsieur.

— Allez-y donc, au beau milieu. De là, nul ne pourra nous entendre ; on pourra nous voir, c'est vrai, mais les paroles n'ont ni forme ni couleur.

Le président et les échevins obéirent, et sans rien feindre de ce qu'ils voulaient, s'allèrent promener au milieu de la place, que toute la foule avait désertée pour suivre le patient délivré ; le peu de peuple qui était resté entourait les chevaux du duc et de la duchesse. Les

soldats espagnols eux-mêmes, à qui on avait arraché leur proie, se tenaient confus et dépités sous l'auvent du cabaret de l'Image Notre-Dame.

Brissac, après avoir donné quelques ordres à la garde bourgeoise, voyant que le colloque dirigé contre lui durait toujours, mit pied à terre et alla joindre les trois magistrats parisiens au milieu de la place.

Ce fut une scène étrange, et que ceux-là même qui la virent n'apprécièrent point selon son importance.

L'échevin et les deux présidents s'étaient placés en triangle, de telle sorte que chacun d'eux voyait et tenait en échec un tiers de la place.

— Me voici, messieurs, dit Brissac, qu'avez-vous à me dire?

Molé commença.

— Monsieur, il faut sauver Paris. Nous y sommes résolus. Et dussions-nous vous livrer nos têtes, nous venons vous supplier comme bons Français de nous aider dans notre entreprise.

— Je me livre comme otage, ajouta le président Lemaître.

— Je vous supplie de me faire incarcérer, dit l'échevin Langlois, car je conspire pour faire entrer le roi dans la ville.

Brissac regarda fixement ces trois vaillantes probités qui s'abandonnaient ainsi à son honneur.

— Eh bien, dit-il, quels sont vos moyens?

— Nous voulons ouvrir au roi une porte, et notre garde bourgeoise est prévenue à cet effet.

Brissac regardait autour de lui du coin de l'œil.

— On est inquiet de nous là-bas? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et je crois qu'on va nous envoyer des espions. Mais nous les verrons venir.

— Faisons vite, dit Brissac; la porte qu'il faut ouvrir à Sa Majesté, c'est la porte Neuve.

— Pourquoi? dirent les trois royalistes.

— Parce que c'est celle que je lui ai fait désigner hier et vers laquelle il se dirigera cette nuit.

Les trois magistrats étouffèrent un cri de joie et éteignirent sur leurs traits la reconnaissance dont leur cœur était inondé.

— Voici des Espagnols qui viennent, dit Langlois.

— Ils ont encore deux cents pas à faire, répliqua Brissac. Sachez ce soir, quand vous assemblerez vos miliciens pour garder ma porte, me réserver quelques places dans leurs rangs, pour des hommes à moi que j'ai fait entrer dans Paris.

— Bien! dit Molé.

— Des vaillants? demanda Lemaître.

— Vous les verrez à l'œuvre.

— Silence!

Brissac se retourna tout à coup: don José Castil s'approchait avec six gardes wallons.

— Oui, messieurs, dit le comte tout haut aux magistrats, je n'aime pas ces masses de terre qu'on a jetées ainsi devant les portes de Paris. Ce sont des remparts bons à rassurer des enfants.

— Quelles masses et quelles portes? dit l'hidalgo en plongeant dans cette conversation comme une fouine dans un nid de lapins.

— Ah! bonjour, cher capitaine, s'écria Brissac, j'explique à ces messieurs, dont l'état n'est point la guerre, que Paris n'est pas défendu par ces ridicules amas de terres qu'on a fait entasser devant les portes. Trente pionniers du Béarnais avec des pelles et des pioches auront mis bas vos fortifications en deux heures. Faites-moi déblayer toutes ces terres inutiles

et que, cette nuit même, on me bâtisse en belles pierres, avec du bon ciment, des enceintes capables de résister au canon. Demandez au seigneur don José Castil, qui s'y connaît, s'il ne dormirait pas plus tranquille derrière un mur de pierre que derrière ces gabions à moitié écroulés.

— Certes, dit l'Espagnol, dont la défiance n'était pas encore endormie.

— Eh bien! à l'œuvre, monsieur l'échevin, envoyez vos piocheurs, vos terrassiers.

—Où ? dit l'Espagnol.

— A toutes les entrées qu'on a protégées par de la terre, à la porte Saint-Jacques, à la porte Saint-Martin, à la porte Saint-Denis, à la porte Neuve...

— Fort bien, monsieur, répliqua Langlois en s'inclinant, et qui partit suivi de ses deux collègues.

— M. le duc de Feria tient conseil avec la duchesse et voudrait avoir votre avis, dit l'hidalgo en désignant le groupe formé par ces deux illustres à l'extrémité de la place.

— Je m'y rends, dit Brissac. Ah! don José, quels ânes que les échevins.

— Vraiment ? dit l'Espagnol avec ironie. Cependant vous avez mis de la complaisance à les entendre.

— Oh! pensa Brissac en couvant le capitaine d'un regard oblique, tu as trop d'esprit, toi, tu ne vivras pas !

Et il aborda d'un air dégagé la duchesse et son allié.

— Nous disions, monsieur le comte, dit Mme de Montpensier, que vous avez bien imprudemment agité cette foule.

— Et moi, dit Brissac, j'ajouterai que vous la provoquez bien impudemment.

— Plaît-il ?

— Je dis que vous êtes fous, je dis que vous feignez de ne pas voir que vous êtes dix mille contre cinq cent mille, et que vous y succomberez si vous ne remplacez point la force par l'adresse.

— Oh! nos dix mille hommes battront vos cinq cent mille Parisiens.

— Vraiment? Essayez donc! Vous ne savez donc pas qu'ici tout le monde conspire?

— Ah! dit le duc ironiquement avec un sourire malicieux à l'adresse de don José.

Brissac saisit l'intention et le regard.

— Vous ne savez donc pas, continua-t-il que vous êtes trahis?

— Par qui?

— Par tout le monde, vous dis-je. Je quitte trois magistrats, n'est-ce pas, trois zélés ligueurs à ce qu'on pourrait croire, eh bien! ils vous trahissent!

Josè Castil dressa l'oreille.

— Oui, poursuivit Brissac, et sans la crainte où je suis de soulever une sédition, je les eusse fait mettre en prison sur l'heure.

— Que savez-vous de nouveau? dirent vivement le duc et la duchesse.

— Je sais qu'on veut livrer une porte au roi de Navarre.

— Laquelle, dit froidement le duc.

— Si je le savais... répliqua Brissac.

— Eh bien, moi, je le saurai, répliqua l'Espagnol.

— Et moi aussi, dit la duchesse.

— Et je saurai de même, ajouta M. de Feria, le nom de tous les traîtres quels qu'ils soient.

En disant ces mots, il regardait Brissac qui lui répondit avec calme :

— Faites votre liste, je ferai la mienne.

— Et demain matin, continua l'Espagnol, je ferai arquebuser beaucoup de gens qui ne s'en doutent guère.

— Et moi, dit Brissac en souriant et en lui touchant familièrement l'épaule, je ferai rouer quantité de gens qui ne s'en doutent pas.

— Pour commencer, dit l'Espagnol, je change ce soir tous les postes.

Brissac répondit :

— J'allais vous le proposer, monsieur.

— Je ne me fie qu'à mes Espagnols.

— Et vous avez raison. Ils y sont bien intéressés, car si le roi entrait, quel hachis d'Espagnols! les cheveux m'en dressent sur le crâne. Tandis que, vous avez vu le billet du roi : quartier pour tous les Français !

— Je suis très-heureux de vous voir en ces dispositions, dit M. de Feria, et je vais distribuer mes ordres à l'effet d'exclure des postes toute la troupe française.

— A merveille! à merveille! s'écria la duchesse tandis que le duc parlait bas à ses capitaines.

— Seulement, dit Brissac à l'oreille de Mme de Montpensier, vous voilà dans le panneau, ma belle amie. Demain, vous vous réveillerez Espagnole.

— Comment cela, comte ?

— Ah! vous vous défiez de moi au point de vous livrer toute à cet insolent! Vous êtes folle et vous perdez la partie belle!

— Mais...

— Vous ne savez donc pas ce que me disaient les échevins tout à l'heure quand vous m'avez fait interrompre par l'espion Castil.

— Ma foi non, mais vous aviez bien l'air de conspirer tous ensemble.

— Ils me disaient : prendre un roi français, bien. Prendre M. de Guise, puisque M. de Mayenne nous

abandonne, très-bien; mais que ce soit tout de suite, et qu'on nous délivre des Espagnols.

— Ils disaient cela?

— Faites-les venir, et ouvrez-vous-en à eux. Voilà les gens que vous dégoûtez en les éloignant. Souvenez-vous donc que vous êtes Française. La Lorraine est en France, duchesse!... Moi aussi, je suis Français, et vous vous liguez contre moi avec l'Espagnol.

— Écoutez donc, s'il est vrai que vous vouliez favoriser ce Béarnais....

— Propos de Feria! Eh bien! admettons cette absurdité. Mais lui, cet Espagnol, il va faire nommer son infante reine de France et coffrer votre neveu.

— Oh! nous verrons.

— Avec quoi le défendrez-vous, malheureuse aveugle, quand toute la garnison sera espagnole? Comment! vous ne comprenez pas que je me tue à lui faire peur du fantôme de Henri IV, pour qu'il ait besoin de vous et de la Ligue, et voilà que d'un côté M. de Mayenne quitte Paris, et que de l'autre vous en livrez les clés à l'Espagne. Allons faites comme vous voudrez; et puisque nous ne sommes plus amis, moi sans rien dire, je vais imiter M. de Mayenne, je vais faire mes paquets, et, une fois dehors, s'en tirera qui pourra.

En disant ces mots qui firent une impression profonde sur la duchesse, il tourna les talons et s'en alla rejoindre les quelques gardes qui l'accompagnaient.

Mme de Montpensier ayant réfléchi, poussa son cheval vers celui du duc, à qui elle dit:

— Monsieur, nous ne pouvons exclure les Parisiens de la garde de leur ville.

— Pourquoi?

— Parce que ce serait leur déclarer la guerre.

— Et pourquoi non? dit le duc.

— C'est votre politique, monsieur, s'écria la duchesse; mais ce n'est pas la mienne. Aussi vous voudrez bien faire en sorte que les portes soient gardées cette nuit par des Espagnols et des Parisiens.

Le duc fut saisi de surprise.

— On voit bien que vous venez de causer avec M. de Brissac, dit-il.

— Oh! je n'ai pas besoin d'une conversation avec Brissac pour prendre le bon parti.

— Vous croyiez l'avoir pris tout à l'heure, madame; mais, comme disait le roi François Ier, notre prisonnier: souvent femme varie!

Brissac s'était approché.

— Ce n'est pas poli, ce que vous dites là, monsieur, s'écria-t-il.

— Laissez, Brissac, laissez! interrompit la duchesse; je vois bien que je contrarie monsieur le duc, et il se défend. Mais je tiendrai bon, et Paris sera gardé par les Parisiens comme par les Espagnols.

— A la bonne heure! murmura Brissac.

— Vous entendez, monsieur, répéta la duchesse enivrée du plaisir de commander.

— J'ai entendu, dit l'Espagnol en prenant congé plus promptement que ne l'eût voulu la politesse.

— A ce soir, aux postes, que j'irai visiter moi-même, lui cria la duchesse.

— A ce soir! répliqua le duc en s'éloignant.

— Soyez calme, Brissac, dit Mme de Montpensier en serrant la main du gouverneur. Ce n'est pas cette nuit qu'il proclamera son infante.

— J'en réponds! répondit Brissac.

A ce moment, un page de la duchesse s'approcha d'elle et lui annonça qu'un gentilhomme arrivait de la campagne pour lui remettre une lettre importante.

— Connaît-on ce gentilhomme? demanda-t-elle.
— Il s'appelle la Ramée, répondit le page.

VI

LA PATROUILLE BOURGEOISE

Le soir était venu après cette journée agitée. Les bourgeois paisibles, ceux qui n'ont d'autre souci que de dormir leurs dix heures, s'étaient retirés chez eux.

Il en était de même des ligueurs, qui, déjà émus par la distribution des billets d'absolution, avaient été prévenus amicalement de rester dans leurs logis et de s'y bien barricader, attendu que les promesses du Béarnais cachaient quelque piége — une Saint-Barthélemy, peut-être.

Toute l'activité belliqueuse des Parisiens se déployait autour des portes. C'était l'heure à laquelle rentraient les retardataires, ceux qui, appelés par la promenade ou le négoce dans la banlieue, reviennent chaque soir avant le couvre-feu.

Et pour un observateur qui eût pu planer sur la ville, le spectacle eût été bizarre. Les figures qui rentrèrent ce soir-là par les différentes portes de Paris ne se fussent certainement par hasardées à se présenter au grand jour.

C'étaient des tournures si raides sous l'habit bourgeois, des femmes d'une si prodigieuse hauteur, bien qu'elles marchassent courbées sous un fardeau; c'étaient des meuniers montant de si beaux chevaux de guerre ou des colporteurs manœuvrant des caisses de formes si

étranges, que le défiant Espagnol ne les eût pas laissés passer en plein jour sans un examen approfondi.

Tous ces visiteurs bizarres se dirigèrent par des routes bien différentes vers l'Arsenal, quartier désert, et prirent position en silence, comme des gens qui installeraient un marché, au bord de la rivière, au delà des contrescarpes de la Bastille.

Un marché à pareille heure et dans un pareil endroit, c'était peu vraisemblable ; aussi trouvèrent-ils dès leur arrivée un échevin préposé à l'ordre des subsistances et denrées qui les séparait en petits groupes et les envoyait à une petite maison située en face l'île Louvier.

Là, chose singulière, ils disparaissaient, et pour chaque groupe de douze hommes ou femmes qui étaient entrés, il sortait, une demi-heure après, une troupe de douze soldats de la garde bourgeoise, vêtus et équipés plus ou moins grotesquement, selon les traditions de cette respectable milice. Ces pelotons avaient chacun leur officier qui les guidait vers un poste quelconque, où ils prenaient position.

Quand l'échevin qui présidait à toutes ces opérations mystérieuses eut achevé sa tâche, il prit avec lui le dernier groupe de douze miliciens, qu'il conduisit à la porte Neuve.

Chemin faisant, il regardait marcher au pas ces singuliers soldats qui, malgré eux, imprimaient à leur allure une telle régularité, un tel aplomb que, partis en trébuchant et se marchant sur les talons l'un à l'autre, ils avaient fini, au bout de cinq minutes, par ne plus former qu'un seul corps marchant sur vingt-quatre jambes dont le compas s'ouvrait d'un seul coup, dont le pas sonnait d'un seul coup sur le pavé.

Ils étaient pourtant bien ridicules pour marcher si bien ! Les uns, maigres, vêtus d'un pourpoint de velours,

portaient dessus une énorme cuirasse qui eût tenu deux poitrines comme la leur; les autres, enterrés dans une vaste salade, semblaient n'avoir plus de tête sur le cou; d'autres pliaient sous les brassards et les cuissards d'une armure antique; quelques-uns avaient la rondache du temps de Charlemagne; aucun n'avait su attacher son épée à la longueur voulue; ceux-ci avaient l'arquebuse, ceux-là une hache ou une masse d'armes. Les enfants, s'il y eût eu des enfants à cette heure par les rues, n'auraient pas manqué de suivre cette troupe avec des cris de carnaval.

Mais l'officier surtout était remarquable. Son casque, contemporain de la dernière croisade, était orné d'une visière qui, détraquée, retombait perpétuellement sur le nez du patient. Les larges épaules et le ventre rond de ce digne bourgeois faisaient craquer un pourpoint jaune, à nœuds de rubans verts et rouges. Il portait le colletin et le baudrier de buffle brodé. C'était le plus bouffon des ajustements, la plus triviale tournure qui, parfois, quand l'homme se redressait sous ce harnois grotesque, s'ennoblissaient soudain par le vigoureux élan des bras, et la fière cambrure de ses reins puissants.

Cet officier marchait sur le flanc de sa colonne et l'échevin venait immédiatement derrière lui. Tout à coup une patrouille espagnole déboucha d'une rue latérale et cria: *que viva!*

Il eût fallu voir se redresser ces douze bourgeois par un mouvement électrique, et leurs mains saisir l'arme, et leurs poitrines s'effacer, et leurs têtes prendre la fierté rapide du commandement à l'exercice.

Le chef espagnol et le chef bourgeois échangèrent le mot d'ordre, et les deux troupes continuèrent à marcher en sens inverse, non sans que l'Espagnol se fût retourné

plus d'une fois pour admirer la tenue si militaire de ces gardes bourgeois.

L'échevin s'approcha vivement de l'officier milicien :

— Oh ! monsieur, lui dit-il, prenez bien garde, vous êtes trop noble sous les armes, on vous reconnaîtra.

— Vous croyez, cher monsieur Langlois, répliqua le gros homme.

— Certes, monsieur. — Et vos soldats qui emboîtent le pas comme des gardes du roi ! Pour des bourgeois, c'est invraisemblable.

Le gros officier sourit avec satisfaction.

— C'est que les Espagnols se retournent, monsieur, poursuivit l'échevin, et je ne serais pas surpris qu'ils vous fissent suivre.

— Je les défie bien de me reconnaître sous ce bât de bête de somme, murmura l'officier ; je dois être abominable à voir. — Et ces malheureux, ajouta-t-il en regardant obliquement sa troupe, sont-ils humiliés !... Vous les avez habillés en Carême-prenant. Je les trouve ignobles.

— Mais non, mais non, dit Langlois.

— Nous sommes bientôt arrivés, n'est-ce pas ? continua l'officier. J'ai assez de ma visière ; elle me scie le front et finira par me couper le nez... Je suis tout écorché, harni...

— Chut !... fit l'échevin. Nous y voici.

— Rompez donc le pas ! coquins, dit l'officier à voix basse.

Les douze hommes se mirent aussitôt à s'entre-choquer les uns les autres.

— A la bonne heure, dit Langlois.

On était arrivé sur une petite place entre la rue du Coq et la rue Saint-Honoré.

Là étaient rangés, d'un côté, environ cent hommes de

la garde bourgeoise, et de l'autre un bataillon espagnol tout entier, au nombre d'environ deux cents hommes, armés de mousquets et d'épées.

Sur le milieu de la place se promenaient le président Lemaître et le procureur général Molé avec don José Castil, capitaine commandant le bataillon.

— J'amène du renfort, s'écria Langlois.

Lorsque parurent les douze miliciens amenés par Langlois, ce fut dans les rangs de ce bataillon un fou rire inextinguible qui gagna même les miliciens bourgeois rangés en face.

Il faut dire que jamais la parodie n'avait été poussée à un si haut degré de perfection. Les files en zigzags, le cliquetis des fourreaux d'épée contre les canons de mousquets, la démarche vacillante, le bruit des cuirasses entre-choquées formaient un spectacle rare qui attira bientôt l'attention de don Josè.

— En voici de curieux, dit-il.

— Il faut leur pardonner, répliqua l'échevin Langlois, ce sont des apprentis tanneurs et quincailliers que j'ai fait armer pour la première fois et qui ne sont pas encore des Césars.

— Et voilà sur quoi vous comptez pour défendre votre ville? ajouta l'Espagnol avec un sourire de pitié.

Langlois plia humblement les épaules.

— S'il fallait que ces gens-là fissent feu, ils se massacreraient les uns les autres, dit le président Lemaître.

— J'ai donné ce que j'avais de mieux, répliqua Langlois en achevant de placer ses hommes à la suite des cent autres.

Soudain on entendit un piétinement de chevaux du côté de la rue Saint-Honoré, et le duc de Feria déboucha sur la place, suivi de ses gardes et de plusieurs des

Seize, qui ne le quittaient pas depuis l'annonce d'une attaque.

Brissac arriva, lui par la Croix-du-Trahoir. Il était à cheval aussi et armé comme pour la bataille. Son premier regard fut pour Langlois, qu'il aperçut devant ses douze hommes.

L'Espagnol, à l'arrivée de Brissac, courut à lui, et d'une voix émue :

— Que viens-je de voir, dit-il, on démolit les remparts de terre qui fermaient la porte Neuve, et les ouvriers prétendent que c'est par vos ordres ?

— Oui, monsieur, répliqua Brissac. J'en ai averti ce matin le capitaine Castil. Je veux des pierres à la place de cette terre, et vous avez dû voir arriver déjà le ciment et la chaux que MM. les échevins y ont expédiés.

— Je trouverais cette mesure excellente, dit tout bas le duc de Feria à Brissac, si elle ne venait pas précisément aujourd'hui.

— En quoi aujourd'hui ne vaut-il pas hier ou demain ?

— C'est qu'aujourd'hui, à ce que l'on m'annonce, le roi de Navarre doit faire une entreprise contre Paris.

En parlant ainsi, l'Espagnol regardait Brissac jusqu'au fond de l'âme.

— Monsieur, lui dit le comte, vous avez une habitude des plus désobligeantes ; vous dévisagez les gens avec vos yeux comme un chat ferait avec ses griffes. En France ce n'est pas l'usage ; j'excuse votre qualité d'étranger.

— Oh ! ne l'excusez pas si vous voulez, dit insolemment le duc.

— Bien, monsieur le duc, nous nous en expliquerons quand j'aurai fini mon service ; et je ne serai pas fâché

de voir si votre épée entre aussi avant que vos regards; mais ne nous fâchons point pour le présent.

— Monsieur, on commencera par interrompre le travail de l'enlèvement des terres.

— Monsieur, on n'interrompra rien du tout.

— J'ai Paris à garder, monsieur, et j'en réponds.

— J'en réponds bien plus que de vous, répliqua Brissac, puisque j'en suis le gouverneur.

—Et quand je devrais employer la force pour chasser les travailleurs...

— N'y essayez pas, dit Brissac froidement, car je vous avertis que si l'on touche à un seul de mes piocheurs, je fais sonner le tocsin et jeter tous vos Espagnols dans la rivière.

— Monsieur!... s'écria le duc blanc de colère.

— Tenez-vous pour averti; et ne vous avisez jamais de me menacer, car si je ne servais la même cause que vous, si je ne redoutais plus que vous l'approche du Béarnais, contre lequel j'ai besoin de votre garnison, il y a déjà longtemps que vous seriez tous enterrés dans les plus vilains endroits de ma ville.

Le duc, grinçant des dents :

— Nous verrons plus tard, dit-il.

— Bah! nous sommes d'excellents amis, et plus tard nous oublierons tout cela. Voyons, pensons au service de nuit, et ne donnons pas à nos hommes qui nous observent, le spectacle d'une querelle entre les chefs. Nous sommes ici à la porte Neuve. Que mettons-nous ce soir pour garder la porte Neuve?

Le duc essuya son front mouillé de sueur.

— Je verrai, murmura-t-il.

— Mettez-y beaucoup de monde, puisque vous avez de l'inquiétude à cause de cet enlèvement des terres.

— J'y mettrai beaucoup d'Espagnols, monsieur le gouverneur.

— Soit. Mais dépêchons-nous. Il y a seize portes à Paris, et si nous allons de ce train, la clôture de nuit ne se fera pas avant le jour.

— Je vais me consulter avec mes capitaines.

— Fort bien. Et moi avec mes bourgeois.

Le duc appela don José et ses officiers; Brissac alla trouver Langlois et les deux magistrats.

— Tout notre monde est-il entré ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Sans soupçons nulle part ?

— Aucuns.

— A quelle heure le roi viendra-t-il avec ses troupes ?

— Vers trois heures et demie du matin.

— Pas avant ?

— Il ne part de Saint-Denis qu'à deux heures.

— Il suffit.

Brissac se retourna au bruit d'un commandement militaire. Le duc de Feria venait de désigner le détachement chargé de garder la porte Neuve.

— Soixante-hommes, compta Brissac.

— Commandés par don José, dit Langlois.

— Hors les rangs, soixante hommes ! s'écria Brissac à ses bourgeois.

Le duc de Feria s'approcha vivement.

— Monsieur, dit-il, c'est trop.

— Vous avez mis soixante des vôtres, monsieur le duc.

— Mais je vous prie de me laisser la supériorité du nombre. Cette porte aura un grand service à faire.

— Raison de plus pour que j'y envoie autant d'hommes que vous.

— Tenez, monsieur, dit l'Espagnol, cédez-moi sur ce point.

— A cause de votre défiance éternelle, monsieur le duc. Eh bien ! soit, je n'enverrai que quarante hommes.

— C'est encore trop ; il n'en entre que soixante-douze dans le poste de la porte Neuve.

— Eh ! monsieur de Brissac, dit Langlois présent à ce colloque, prouvons à M. le duc toute notre sincérité, n'envoyons que douze hommes, puisqu'il le désire.

— Je choisis les derniers venus, s'écria don José en désignant avec un rire moqueur la troupe amenée par l'échevin.

— Va pour les derniers venus, dit Langlois en poussant le coude à Brissac au moment du défilé de ces douze hommes.

En effet, l'officier au gros ventre souleva sa visière en passant devant Brissac, et le comte, à l'aspect de ce visage, ne put retenir un tressaillement de surprise.

— Peste ! dit-il à don Josè qui épluchait au passage chaque tournure et chaque accoutrement de ces douze bourgeois, vous avez eu la main heureuse, mon cher capitaine.

— N'est-ce pas, répliqua Castil, qu'il n'y en a pas de pareils dans tout Paris ?

— Ni ailleurs, dit Brissac.

Les douze hommes, suivis du capitaine espagnol, entrèrent dans le poste de la porte Neuve, dont les grilles se fermèrent sur eux.

Langlois et les deux magistrats échangèrent avec Brissac un coup d'œil furtif qui voulait dire aussi que don José avait eu la main bien heureuse.

A peine cette opération était-elle achevée que la duchesse de Montpensier apparut sur la place ; elle faisait

piaffer un cheval ardent, et traînait après elle une armée de serviteurs et d'officiers de toute espèce.

— Eh bien ! dit-elle à Brissac, partage-t-on la garde comme je l'avais ordonné ?

— C'est fait pour la porte Neuve, répliqua le comte, et nous allons passer aux autres.

— Vous savez qu'on parle d'une alerte pour cette nuit ?

— On dit tous les jours la même chose.

— Comment sommes-nous avec le duc ?

— Au mieux.

— A propos, comte, si j'avais quelque message à vous transmettre, je vous enverrais mes aides de camp, En voici un nouveau ; regardez-le bien pour le reconnaître.

— Qui est monsieur ?

— M. de la Ramée, un gentilhomme qui vient de perdre son père, et m'est arrivé tantôt avec un zèle et une foi admirables pour la Ligue.

— Très-bien, dit Brissac.

— Il était aussi recommandé aux Entragues, mais il paraît que les Entragues sont devenus plus royalistes que le roi. M. de la Ramée a donc préféré venir me trouver à Paris, au centre de l'action. C'est d'un bon augure.

— Nous donnerons de l'ouvrage à monsieur, répliqua Brissac, dont le coup d'œil observateur avait toisé le nouveau venu des pieds à la tête.

— Surveillez bien l'Espagnol, dit tout bas la duchesse au comte ; j'ai ouï dire qu'il voulait vous jouer un tour.

— Merci, répliqua Brissac.

La duchesse caracolant disparut dans la rue Saint-Honoré, au milieu d'un tourbillon de canailles qui criaient à s'étrangler : Vive Guise !

— Elle s'enivre avec ce gros vin ! murmura Brissac

en dirigeant son cheval du côté de la porte Saint-Denis.

Mais il fut rejoint par le duc de Feria, qui guettait tous ses mouvements et lui barra le passage.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Brissac.

— Deux mots, comte. Est-il bien nécessaire que nous nous promenions tous deux dans Paris, lorsque le danger est à la fois dedans et dehors ?

— Non, dit Brissac, il y a de la besogne pour deux bons chevaux.

— D'autant plus, ajouta l'Espagnol, qu'il court un bruit très-grave.

— Bah ! lequel ?

— On assure qu'on a vu force cavalerie ennemie du côté de Saint-Ouen et de Montrouge.

— Voilà des chimères !

— L'homme que voici, dit froidement le duc en désignant un soldat wallon, a vu cette cavalerie.

Le soldat affirma.

— C'est différent, répliqua Brissac, et la chose mériterait examen.

— Voilà pourquoi je vous ai consulté, monsieur le comte. La chose mérite examen, et il faudrait l'examiner.

— Vous avez raison, monsieur le duc.

— Eh bien ! dit vivement l'Espagnol, est-ce que vous auriez de la répugnance à pousser une reconnaissance autour des remparts extérieurement ?

— Moi ? répliqua Brissac un peu troublé, car il voyait clairement le piége de cette proposition. Je n'ai jamais de répugnance à faire ce qu'il faut pour le service.

— Eh bien ! monsieur, soyez donc assez bon pour faire cette ronde.

— Très-volontiers.

— Je ne vous dissimulerai pas ce qu'on dit.

— On dit encore quelque chose?

— On assure que nous sommes trahis.

— C'est moi-même qui vous en ai averti tantôt, monsieur le duc.

— Et si réellement il y a de la cavalerie ennemie dans la campagne, c'est que la trahison existe, n'est-il pas vrai?

— Assurément.

Le duc écouta attentivement cette réponse, et parut la faire écouter aux hommes qui l'environnaient.

— Il n'y a pas de temps à perdre, continua-t-il, et puisque vous avez l'obligeance de faire cette ronde en personne, il est l'heure de partir, je crois.

— Partons, dit Brissac, dont le cœur battait. Mais je ne la ferai pas tout seul, je suppose, et il faut que j'aille chercher une escorte.

— Voici huit hommes sûrs que je vous donne, monsieur le gouverneur.

— Huit Espagnols!

— Castillans, tous gentilshommes, tous d'une bravoure et d'une fidélité dont je réponds; tous gens qui ont la trahison en horreur.

Brissac examina ces huit physionomies assombries par le soupçon, ces huit regards tout brillants du feu d'une résolution inébranlable.

— Diable! murmura-t-il, mais le vin est tiré, il faut le boire.

On était arrivé à la porte Saint-Denis, les huit hommes attendaient leur nouveau chef pour sortir derrière lui. La nuit était noire et pluvieuse. Un mauvais fallot du corps de garde éclairait seul les figures d'un reflet rougeâtre.

— Eh bien! adieu, dit Brissac au duc; faut-il que je vous dise au revoir?

Le duc conduisit la troupe hors des murs, et là s'étant arrêté dans l'obscurité, le silence et la solitude :

— Au revoir, dit-il, si vous ne rencontrez pas en chemin la cavalerie du roi de Navarre ; autrement, adieu.

— Ah! ah! fit Brissac, je comprends, c'est-à-dire que si je la rencontre...

— Ces huit gentilshommes vous tueront, répliqua froidement le duc en revenant vers la ville.

Brissac, après trois secondes de réflexion, haussa les épaules et poussa résolûment son cheval dans la campagne. La troupe sinistre l'escorta sans prononcer une parole.

La cloche de Notre-Dame sonna lugubrement douze coups que le vent portait dans la plaine sur ses ailes humides.

— C'est égal, pensa Brissac, si l'armée du roi n'est pas disciplinée comme une phalange macédonienne, ou si l'horloge de Sa Majesté avance sur celle de Notre-Dame, mon bâton de maréchal de France est bien aventuré.

VII

LA PORTE NEUVE

La porte Neuve fermait Paris sur les bords de la Seine, au quai du Louvre, à peu près au point où la rue Saint-Nicaise venait aboutir à la galerie de ce château.

Comme la plupart des portes de Paris, c'était un bâtiment flanqué de tours propres à la défense. La principale de ces tours, à la porte Neuve, s'appelait la tour

du Bois; elle était contiguë à une longue et étroite tourelle qui renfermait l'escalier de la grande tour. Les meurtrières et les fenêtres donnaient sur l'eau, assez profonde en cet endroit, encaissée qu'elle était par les fondations de la porte Neuve. Un pont-levis servait de communication, et c'est le terre-plein qui enterrait la porte précédée par ce pont-levis, que Brissac avait fait démolir par ses ouvriers, en sorte que ces hommes n'avaient qu'à se tourner à droite pour jeter la terre de leurs pelles dans la Seine.

La tour, à son rez-de-chaussée, formait une salle ronde de trente pieds de diamètre environ. Au-dessus était le logement du concierge de la porte Neuve, vieux soldat éclopé que les discordes civiles avaient oublié dans ce poste peu fatigant et peu important, puisque la porte Neuve, remblayée comme nous l'avons dit, ne s'ouvrait jamais.

Du logement de ce bonhomme, la vue était belle sur la Seine et la campagne qui se développait sans obstacles dans tout le périmètre d'un horizon de plusieurs lieues.

Quant à la salle ronde qu'il avait sous les pieds, c'était le corps de garde. Les murs tout nus n'avaient pour ornement que des clous énormes destinés à supporter les armes, et la plus indépendante irrégularité avait présidé à la disposition de ces clous, fichés selon le caprice ou suivant la taille du soldat.

Le concierge descendait là par le petit escalier de la tourelle, lorsque la garde, altérée par le voisinage de la rivière, réclamait de lui certaine liqueur fermentée, composé de grain et de miel, qu'il était censé fabriquer et faire cuire au soleil de sa plate-forme, mais qu'il achetait bel et bien au plus prochain cabaretier, après

avoir eu la précaution de l'édulcorer par un raisonnable mélange d'eau de Seine.

Dans la nuit dont il s'agit, après que le poste de la porte Neuve eut été composé, comme nous l'avons vu, par le duc de Feria et Brissac, le capitaine Castil, en vigilant officier et surtout en officier qui s'ennuie avec ses soldats, monta du rez-de-chaussée chez le concierge pour se rendre compte de la situation exacte de son poste.

Il vit dans un petit taudis l'invalide occupé à transvaser du tonneau dans des pots d'étain la liqueur écumeuse que les hôtes du rez-de-chaussée allaient bientôt lui demander. Les parfums de ce breuvage étaient violents, ils saturaient l'air d'une forte odeur d'anis et de poivre, qui eût délicieusement caressé les narines d'un lansquenet allemand.

Mais don José était un homme sobre, il fronça le sourcil en respirant cette vapeur traîtresse.

— Mon capitaine, dit l'invalide employant avec adresse toutes les ressources de la langue française mêlée aux séductions de quelques mots espagnols, vous plaît-il un verre de liqueur, vous en aurez l'étrenne, voyez comme elle est claire, et comme elle mousse à flocons brillants.

— Pouah ! on s'enivrerait rien qu'à la respirer, ta liqueur maudite ! s'écria don José. On suffoque dans ton laboratoire.

En disant ces mots, le capitaine s'approchait d'un petit balcon fermé par une tenture en lambeaux, par laquelle, lorsqu'il la souleva, s'engouffra une bonne brise fraîche venant de la rivière.

— Tiens, dit José, tu as du monde ici.

En effet, sur ce balcon formé par des ais mal joints que supportaient deux potences de fer, on voyait, l'un

assis sur un escabeau, l'autre debout et appuyé sur la balustrade, deux hommes que le reflet de la lumière du concierge fit apparaître aussitôt que Castil eût levé la tapisserie.

Le personnage assis était vêtu d'une robe grise; la tête enveloppée de son capuchon, c'était un moine. Il surveillait avec l'attention la plus profonde le travail des piocheurs qui déblayaient le pied de la tour. Il ne se retourna point au son de la voix du capitaine.

L'autre était un grand jeune homme dont les cheveux blonds flottaient au vent mouillé; l'intérêt qu'il portait aux terrassiers n'était pas des plus vifs, et il parut accueillir avec assez de plaisir l'arrivée d'un nouvel interlocuteur.

— Qui sont ces deux personnes? demanda le défiant Espagnol au concierge.

— Le moine, seigneur capitaine, est un vieil ami à moi, presque un parent. N'est-ce pas, frère Robert?

Le moine acquiesça imperceptiblement.

— Est-ce que les moines découchent? dit Castil.

— Il le faut bien, quand on leur ferme les portes, répliqua le concierge. Frère Robert n'a pu retourner à son couvent ce soir, et m'a demandé asile pour la nuit.

— Et son compagnon, ce grand garçon, est-ce aussi un moine?

Le jeune homme, se tournant vers Castil avec une assurance exempte de bravade :

— Vous faites là, dit-il, monsieur, une question inutile; vous n'avez qu'à regarder mon habit et mon épée pour vous convaincre que je ne suis pas moine.

— Qui êtes-vous alors?

— C'est mon neveu, répliqua le moine d'une voix creuse. Est-ce que nous vous gênons, ici?

Don José, au lieu de répondre, se mit à penser.

Les gens soupçonneux ont toujours beaucoup d'imagination.

L'invalide continuait à faire mousser sa marchandise.

— Vous saurez, dit Castil, que je ne veux pas d'ivrognes à mon poste, et que j'interdis toute espèce de boisson pendant ma garde.

L'invalide, saisi d'étonnement, voulut hasarder l'éloge de sa liqueur, mais l'Espagnol lui ferma la bouche par un mouvement si péremptoire, que le débitant reversa en soupirant tous ses pots d'étain dans le tonneau.

— Quant à vos hôtes, ajouta Castil, je n'entends pas qu'ils restent ici. Un accident peut arriver. Votre lumière peut mettre le feu au plancher, et j'ai au-dessous de la poudre. Vous me ferez donc le plaisir de renvoyer ces deux seigneurs au corps-de-garde. Ils passeront la nuit près de nous.

— Je ne hante pas les soldats, répliqua le moine.

— Une nuit est bientôt passée, mon frère. D'ailleurs, les soldats espagnols ne sont pas des païens, et je ne tolère ni jurons ni blasphèmes chez moi.

— Mais moi, monsieur, répliqua le jeune homme avec une certaine hauteur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, et si vos soldats espagnols sont en odeur de bons chrétiens, ils n'exhalent pas moins des parfums de cuir et de vieux oint qui me déplaisent.

— Eh! vous êtes bien dégoûté, beau sire, dit Castil en élevant la voix.

— Je suis comme je suis, seigneur espagnol.

— Allons, mon neveu, allons, dit le moine, ne faites pas la mauvaise tête; monsieur le capitaine a raison.

n homme de guerre obéit à des exigences que les étudiants comme vous et les moines comme moi ne comprennent pas assez. Qui dit Espagnol, dit fervent catholique.

— Oui, mais le cuir?

— La feue reine Catherine disait que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon; je dis, moi, qu'un bon serviteur de Dieu fleure toujours comme baume.

— Bien répondu, dit Castil; je vous attends en bas d'ici à une demi-heure.

Et il sortit après ces mots.

A peine fut-il dehors que le jeune homme s'adressant au moine avec une impatience manifeste :

— Vraiment, dit-il, frère Robert, j'admire votre sang-froid. Quoi ! vous voyez que je meurs d'ennui au couvent depuis le départ de Pontis et la leçon que vous m'avez faite au sujet de Mme Gabrielle. Je cherche à fuir un danger et un ennui, vous me proposez de me conduire près de M. de Crillon, chez qui je voulais me rendre, et voilà où nous aboutissons ; à regarder jeter de la terre dans l'eau et à nous faire molester par un rustre espagnol !

— Cher monsieur Espérance, dit le moine, je ne commande point aux événements. J'avais une mission du révérend prieur pour Mme la duchesse de Montpensier, à Paris, je vous voyais dépérir d'ennui. Je vous voyais aussi convoiter par désœuvrement la femme du prochain.

— Par désœuvrement! murmura Espérance avec une profonde mélancolie.

— Du prochain, continua le moine qui avait remarqué l'altération des traits d'Espérance, au seul souvenir de Gabrielle. Ce prochain est un des amis de notre couvent, un brave seigneur.

— Un lâche coquin qui se cache pendant qu'on lui prend sa femme.

— Cela ne vous intéresse point, monsieur, dit le moine.

— Mais ce qui m'intéresse, c'est la stupidité de ce belître qui vient de se vanter à moi d'avoir coupé la corde à laquelle mon brave Pontis avait pendu l'assassin! De quoi se mêlait-il, ce poltron, et que ne laissait-il accroché ce qui était accroché.

— Écoutez donc, un corps tout en travers de ses barreaux, cela gênait sa vue.

— En attendant, voilà un brigand ressuscité, un scélérat qui me tuera encore si je ne le préviens. Oh! votre prochain, comme vous dites, a fait là de bel ouvrage.

— Le fait est qu'il a perdu une corde toute neuve, dit le moine. Mais ce n'était pas une raison pour que vous lui prissiez sa femme. Ces choses-là se font dans le monde, mais jamais dans les couvents. Donc, je vous ai emmené.

— Pour voir M. de Crillon.

— Patience.

— Vous êtes allé chez Mme de Montpensier que vous n'avez pas trouvée. Ce n'est pas là que vous espériez rencontrer M. de Crillon, je suppose.

— Est-ce qu'on sait jamais où sont les gens. Mais, voilà du monde qui vient à la porte Neuve.

L'invalide, qui s'était penché au balcon :

— M. de Brissac! dit-il.

— Il nous faut descendre, répliqua le moine. Si vous ne voyez pas M. de Crillon, au moins verrez-vous M. de Brissac. C'est toujours un homme de guerre.

L'invalide, en soupirant :

— Si M. de Brissac voulait, dit-il, il autoriserait ma vente pour cette nuit.

— Ne vois-tu pas, compère, répliqua le moine, que cet Espagnol a peur qu'on n'endorme ses soldats avec ta liqueur.

Ces mots firent réfléchir Espérance, à qui d'ailleurs il n'en fallait pas tant pour se croire dans des circonstances exceptionnelles.

Dans l'escalier, qui criait sous leurs pas, le moine se penchant à l'oreille du jeune homme, de façon que les deux têtes fussent enveloppées sous le capuchon :

— Faites attention, dit-il, qu'avec les Espagnols il faut être prudent. Regardez, écoutez, et que pas un muscle de votre visage ne parle !...

Espérance fit un mouvement, comme pour demander la raison de ce conseil.

— L'Espagnol est défiant, répliqua le moine en appliquant son doigt sur ses lèvres.

— Tiens, tiens, pensa Espérance, y aurait-il en bas plus de chance de distraction qu'en haut?

Tous deux pénétrèrent dans le corps de garde, sans que leur présence y produisît aucune sensation. Tous les assistants s'occupaient uniquement du gouverneur de Paris qui, de retour, venait de se faire ouvrir, et que ses huit gardes du corps échinés, fangeux, trempés, avaient ramené à la porte du poste, n'ayant pas eu l'occasion de le poignarder comme ils en avaient reçu l'ordre.

— Eh bien ! capitaine, s'écria Brissac en abordant don José avec cet air d'enjouement qui ne l'abandonnait jamais, nous venons de faire une rude promenade, demandez à vos amis qui m'attendent là dehors. N'est-ce pas, messieurs, que vous en avez assez? Vous êtes libres, allez dire au duc de Feria ce que vous avez vu !

Un multiple grognement du dehors répondit à son interpellation, et les huit Espagnols ne se firent pas répéter l'ordre ; ils disparurent.

— Nous avons fait au moins huit lieues, continua Brissac, sans rencontrer un seul éperon de tous ces cava-

liers royalistes, qui, au dire de M. le duc, inondaient la campagne.

— Ah! fit Castil.

— Il fait trop mauvais temps pour les royalistes, poursuivit Brissac. La pluie, la bise ,la boue, c'est bon pour les braves Espagnols. En voilà des centaures! Ma foi, quant à moi, je suis roué. Je vais dormir, et je vous conseille, señor Castil, d'en faire autant, vous et les vôtres.

L'Espagnol avec un air rogue :

— Ces messieurs de la garde bourgeoise, ronflent déjà, dit-il ; écoutez-les.

On voyait, en effet, sur les bancs et la table qu'ils avaient accaparés, les douze bourgeois ensevelis dans un épais et bruyant sommeil.

Le moine avait compté les Espagnols pendant toute cette scène. Il s'approcha de Brissac et de Castil.

— Quoi! dit-il, messieurs, vous n'avez pas même rencontré le grand convoi qui passe à Rueil cette nuit?

— Quel convoi? demanda Brissac en se retournant pour examiner l'étrange figure qui venait de se mêler à la conversation.

— Je croyais bien que vous auriez fait cette capture, continua le moine ; et je disais tout à l'heure à mon neveu que voici, au moment où le concierge vous a annoncé, je lui disais : M. de Brissac a de la chance, c'est lui que Mme la duchesse aura envoyé à la découverte, et qui aura pris le convoi d'argent du Béarnais.

— Le convoi d'argent! s'écrièrent à la fois Brissac et Castil.

Le moine, en s'approchant, frôla comme par hasard le bras du gouverneur.

— Seize cent mille livres, dit-il, en écus neufs.

— Peste ! le beau denier, s'écria Brissac avec un re-

gard plein de convoitise, et un choc invisible de sa botte contre la sandale du moine. Mais ce convoi est une invention, comme la cavalerie.

— Comment savez-vous cela, d'ailleurs? demanda don José au moine.

— Mon couvent est à Bezons, tout près de Rueil où le convoi doit passer. Il doit passer, puisqu'on a ce matin préparé des relais pour quatre chariots, et qu'à cet effet on nous a même pris nos chevaux.

Les yeux de l'Espagnol devenaient de plus en plus brillants.

— Vous parliez de Mme de Montpensier? interrompit-il.

— Oui, notre révérend prieur, qui est de ses amis, m'avait envoyé la prévenir du passage de ce convoi. Je n'ai pas trouvé la duchesse à son hôtel, mais j'y ai laissé un avis écrit. Voilà pourquoi, sachant M. de Brissac dehors, je me disais : Il aura été envoyé au-devant du convoi, et aura eu bonne aubaine.

— Seize cent mille livres! dit Brissac, et la duchesse ne m'en a pas parlé!

— Et c'est en sortant de chez la duchesse que vous êtes venu ici? dit Castil dont la curiosité redoublait.

— Oui, señor, et la porte était fermée.

— Vous savez bien qu'elle l'est toujours.

— Non, puisqu'on la débouche.

— Mais pourquoi prendre ce chemin pour retourner à votre couvent?

— C'est le plus court.

Toutes les réponses du moine étaient si nettes, si simples, l'accent dont elles étaient prononcées portait l'empreinte d'une si admirable sincérité que l'Espagnol fut troublé jusqu'au fond du cœur.

— Seize cent mille livres! répéta-t-il.

— Je les ai manquées, s'écria Brissac, c'eût été un beau bénéfice.

Et il soupira.

— Allons dormir, dit-il. Quoi qu'il en soit, mon digne frère, je ne vous remercie pas moins de vos révélations. Si en chemin je trouve un ami ayant cheval frais et bourse vide, je lui passe l'affaire. Bonne nuit, messieurs; bonne garde, don José; je vais retourner chez moi.

— Est-ce que vous ne pourriez pas me faire ouvrir la porte, demanda le moine à Brissac, qui se retirait.

— Ah! cela regarde le seigneur capitaine, moi je ne peux rien chez lui.

— Reste encore, glissa Castil à l'oreille de frère Robert, nous allons causer de cela.

— Il n'y résistera pas, il ira chercher le convoi, pensa Brissac, et dégarnira son poste. Brave moine, va!

— Si vous vous ennuyez, mon neveu, dit le moine béatement à Espérance, allez un peu faire la conversation avec ces messieurs de la garde bourgeoise, qui parlent français comme nous.

Espérance obéit au singulier regard de frère Robert, et, parvenu au groupe des miliciens dont la plupart dormaient avec tant d'éclat, il se sentit arrêté au passage par une main qui serra fortement la sienne, sous la table, à droite.

Il tressaillit et faillit pousser un cri en reconnaissant dans l'un de ces prétendus dormeurs, Pontis, dont le bras gauche enveloppait la tête, tout en laissant à découvert, pour l'occasion, cet œil malin petillant comme une escarboucle.

Il n'était pas encore revenu de sa surprise quand, à gauche de cette même table, deux genoux saisirent sa

jambe comme les deux crampons d'un étau. Et l'officier des bourgeois, soulevant avec effort sa tête alourdie par le sommeil, montra sous la visière au jeune homme un visage à la vue duquel Espérance pensa tomber à la renverse.

Tous les mystères de la nuit lui étaient révélés. Il serra sans affectation la boucle de son ceinturon, et s'assura que la poignée de l'épée était bien à sa main ; puis il s'assit près de Pontis, laissant le moine à qui Castil, même avant le départ de Brissac, demandait encore des explications.

Tout à coup un galop rapide retentit; une voix vive et claire comme un son de trompette, appela du dehors : Monsieur de Brissac! monsieur de Brissac est-il ici ?

Au même moment, un jeune homme couvert de sueur et trempé de pluie se jetait à bas de son cheval et se précipitait dans le poste en s'écriant :

— Monsieur de Brissac !

— Me voici, dit le gouverneur.

— De la part de Mme la duchesse: alarme ! la cavalerie ennemie paraît dans la campagne. Alarme !

— La Ramée ! s'écrièrent Espérance et Pontis qui bondirent au son de cette voix et se trouvèrent face à face avec l'aide de camp de la duchesse.

— Eux ici ! dit la Ramée, devenu pâle comme un spectre.

Au cri d'alarme, tout le poste avait couru à ses mousquets, à ses hallebardes. Les bourgeois debout s'étaient armés en un clin d'œil. Tous les visages respiraient la haine et la guerre.

— Messieurs ! s'écria la Ramée en désignant son ennemi qui se serrait près d'Espérance, cet homme s'appelle Pontis, c'est un garde du roi ! Trahison !

— Misérable ! murmura l'officier bourgeois en assénant un coup de poing sur la tête de la Ramée.

— M. de Crillon ! hurla celui-ci.

Au nom redouté de Crillon, don José, les Espagnols, le poste entier poussèrent un rugissement de terreur et de rage. On se montrait l'officier bourgeois, on apprêtait les armes.

C'était dans l'enceinte circulaire de la tour un de ces désordres passionnés comme les aimaient Bourguignon et Terburg.

— Harnibieu ! oui, je suis Crillon, dit le chevalier d'une voix retentissante en jetant loin de lui, par un geste sublime, le ridicule armet qui cachait sa tête, je suis le brave Crillon ! A moi, mes gardes, et nous allons voir !

En disant ces mots, il avait mis l'épée à la main, cette terrible épée qui en jaillissant du fourreau sembla partager la tour en deux morceaux comme l'éclair coupe un nuage.

Derrière lui, à ses côtés, sa petite troupe s'était formée avec un ensemble, un aplomb, une vigueur qui firent reculer les Espagnols jusqu'au centre de la salle.

Le moine, froid et impassible, poussa dehors M. de Brissac qui dégaînait comme les autres et ferma les énormes verrous de la porte du corps de garde. Puis il s'adossa à cette porte, les deux mains appuyées sur une hache qu'il avait détachée de la muraille.

— Gardez la fenêtre, dit-il à Espérance, qui courut aussitôt de ce côté.

— Soixante contre douze ! s'écria don José en désignant à ses hommes la poignée de Français qui lui barraient le chemin.

— Douze contre soixante ! répondit Crillon avec une voix de lion rugissant. Et souvenez-vous, enfants, qu'il ne faut pas qu'un seul de ces coquins sorte vivant de la tour, car il ferait manquer l'entrée du roi ! Espérance, je vous ai promis de vous montrer Crillon sur la brèche, regardez !

Une décharge des mousquets espagnols alla cribler la muraille. Crillon et les siens s'étaient jetés à plat-ventre ; ils se relevèrent agiles comme des léopards.

— Maintenant, dit le chevalier, en avant ! ils sont à nous !

Il s'élança ; ses yeux de flamme avaient choisi deux hommes pour ses deux premiers coups d'épée. Les deux hommes roulèrent à ses pieds. Quand ses gardes et lui se retrouvèrent dans la fumée, dix Espagnols jonchaient le plancher de la salle, tous frappés à la gorge ou au cœur, tous tués raides. Pas un Français n'avait été touché.

La Ramée, au milieu des Espagnols, avait une épée à la main comme les autres ; mais il ne frappait pas encore ; on eût dit que ce spectacle effrayant l'avait privé de sa raison ; il restait immobile, hébété, ne pouvant s'accoutumer à cette situation terrible.

Pontis l'appelait dans la mêlée, vociférant son nom, et il ne répondait pas.

Don José ramena les siens à la charge ; il était quelquefois brave, le ridicule señor, mais ce jour-là il tremblait comme tout animal qui sent le lion. Sa troupe vint se heurter en tumulte sur les ressorts d'acier des gardes ; une nouvelle jonchée de morts s'entassa, la vapeur du sang et de la poudre s'épaissit sous les voûtes lugubres de la tour. Don José tomba expirant, la tête fendue. Les Espagnols hésitèrent.

— Allons, puisqu'ils ne vont plus ! s'écria le chevalie

en prenant l'offensive, et il fondit de nouveau sur la bande décimée; les uns, effarés, cherchèrent à ouvrir les verrous de la porte, mais ils trouvaient là le moine silencieux qui les assommait de sa masse; d'autres couraient comme des papillons à la fenêtre, d'où Espérance les faisait tomber à coups d'épée.

On en vit grimper le long des barreaux des meurtrières, d'autres cherchaient à s'accrocher aux parois de cette cage fermée, d'autres imploraient le vainqueur en jetant leurs armes.

La Ramée, se voyant perdu, prit une résolution sauvage, il avait trois fois reculé devant la porte défendue par l'assommoir du moine; il se jeta sur la fenêtre, en croisant le fer avec Espérance; puis, tout à coup, feignant d'être blessé, il tomba. Espérance, généreux, releva son épée. Alors la Ramée le saisit par les jambes et le renversa sur le plancher.

Pendant ce temps, d'autres blessés épouvantés ouvrirent la fenêtre et se précipitèrent dans la Seine, non sans avoir reçu en chemin de nouveaux coups.

Pontis furieux avait tout quitté pour voler au secours d'Espérance : il cherchait dans ces deux corps qui s'entrelaçaient et se roulaient une place pour enfoncer son épée; mais comment frapper l'ennemi sans blesser l'ami? Les têtes seules étaient reconnaissables dans cet affreux bourbier de sang et de débris. Pontis saisit le moment où la tête de la Ramée lui apparaissait bien distincte, et il frappa dessus un effroyable coup du pommeau de sa lourde épée.

Le misérable, étourdi, lâcha prise. Espérance se releva. Tous deux, Pontis et lui, par un mouvement spontané, saisirent l'ennemi sans connaissance et le précipitèrent par la fenêtre. Puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en murmurant :

— Pour cette fois, il est bien mort.

A partir de ce moment, le combat se changea en massacre. Les rares blessés qui restaient furent poussés par le même chemin, et Crillon fumant de sueur et de carnage put se reposer avec ses compagnons sur un monceau de cadavres.

— Il est quatre heures, je crois que voici Sa Majesté, dit tranquillement frère Robert. Alors, il ouvrit la porte du corps de garde. On entendit au dehors le chant de la trompette, c'étaient les clairons de l'armée royale qui frappaient à la porte Neuve.

Frère Robert, à coups de hache, fit voler en éclats le madrier qui soutenait les chaînes du pont-levis, et d'un revers de cette même masse, il ébranla la lourde porte qui craqua en tournant sur ses énormes gonds.

Aussitôt, un cavalier ruisselant de pluie, une écharpe blanche sur la cuirasse, la physionomie radieuse, l'œil étincelant, les bras levés au ciel pour lui rendre grâces, poussa le premier sur le pont-levis, son cheval dont les pieds retentirent. — J'y suis ! s'écria-t-il ; merci, Dieu qui protéges la France !

— Vive le roi ! dit d'une voix émue et solennelle le moine en retenant la porte par laquelle se précipita l'héroïque cavalier palpitant de joie.

— Vive le roi ! répétèrent au seuil du corps de garde Crillon et ses hommes brandissant leurs épées rouges.

Henri IV entra ainsi dans sa ville, et ses yeux obscurcis par de douces larmes cherchèrent en vain l'ami qui lui avait ouvert la porte.

Frère Robert avait rabattu son capuchon sur ses yeux et repris lentement par la campagne le chemin de son monastère.

VIII

L'ÉCHÉANCE

Ne voyant pas revenir la Ramée, n'entendant plus de bruit autour d'elle, et croyant à une fausse alerte, la duchesse de Montpensier s'était couchée à trois heures, bien fatiguée de sa nuit. Un général d'armée a tant à faire!

Après avoir congédié ses femmes et ses capitaines, elle dormait comme un simple soldat.

Tout à coup un bruit inaccoutumé retentit dans ses antichambres, des rumeurs confuses la réveillent, sa porte s'ouvre et son intendant effaré annonce :

— Un gentilhomme de la part du roi!

La duchesse se souleva.

— Quelle impudence! dit-elle. De quel roi veut-on parler, et pourquoi ce roi, s'il y en a un, se permet-il de troubler mon sommeil?

Mais déjà le gentilhomme était arrivé au seuil de la chambre.

— Ordre de Sa Majesté, dit-il.

La duchesse furieuse s'écria :

— Je veux voir en face l'audacieux qui vient ici prononcer le mot Majesté, accolé à ce mot : ordre, s'adressant à ma personne.

— Madame, dit en saluant profondément le gentilhomme qui n'était autre que Saint-Luc, l'ancien ami du roi Henri III, c'est moins un ordre qu'une prière que j'ai l'honneur de vous transmettre de la part du roi. A peine aux portes de Paris, Sa Majesté a pensé à vous.

— Il est aux portes ! s'écria-t-elle, et on ne me le disait pas... Je m'en doutais !

En disant ces mots, elle se jetait dans sa ruelle, où ses femmes, tremblantes de ce qui allait arriver, l'habillaient précipitamment.

— Dieu merci, j'arriverai à temps, murmura l'amazone. Mon épée !

— Pourquoi faire, madame ? dit doucement Saint-Luc.

— Et d'abord, monsieur, retournez d'où vous venez ; dites à celui qui vous envoie que je n'ai à entendre aucunes propositions de sa part. Ajoutez que les Espagnols....

— Pardon, madame, mais, vous vous méprenez.

— Assez, vous dis-je, assez ! Où sont mes officiers, mes gardes ? Comment a-t-on laissé pénétrer ici un envoyé du Béarnais ?

— Ni gardes, ni officiers ne répondront, madame, dit Saint-Luc avec un sourire, vous n'en avez plus besoin. Vous serez admirablement gardée. Quant à moi, je suis entré en même temps que mon maître, qui ne s'appelle plus le Béarnais, mais le roi de France, et je viens de son Louvre.

La duchesse pâlit.

— Le Louvre n'est à personne, que je sache, dit-elle.

— Mais pardonnez-moi, madame, il est bien au roi puisque Sa Majesté l'occupe.

La duchesse bondissant :

— Le roi occupe le Louvre ? s'écria-t-elle.

— Parfaitement, madame.

— Depuis quand, mon Dieu ?

— Depuis quatre heures du matin.

— Le roi est à Paris !...

— Vous pouvez vous mettre à la fenêtre, vous l'allez voir passer se rendant à Notre-Dame.

— Oh! et je n'étais pas là! murmura-t-elle. Je dormais! Mais les Espagnols?

— Vous auriez bien de la peine à en trouver dans ce moment, tant ils sont bien cachés.

— Le roi à Paris! balbùtia la duchesse en cherchant un appui comme si elle allait s'évanouir.

Saint-Luc s'avança poliment.

— Je vous comprends, s'écria-t-elle en se redressant avec une énergie sauvage, vous venez accomplir les ordres du vainqueur. Vous venez me demander mon épée, m'arrêter; mais dites bien à votre maître que je resterai dans les tortures ce que doit être une princesse de mon nom. Allons, monsieur, montrez-moi le chemin. Est-ce au Châtelet, est-ce à la Bastille que nous allons? Je vous suis.

— Mais, madame, votre imagination va trop loin, dit Saint-Luc, et au lieu d'une arrestation, c'est une simple invitation que j'ai l'honneur de vous apporter de la part de Sa Majesté.

— Expliquez-vous, monsieur, répliqua la duchesse un peu calmée par la parole d'un homme de cette qualité.

— Madame, le roi vous convie à faire la collation aujourd'hui en son Louvre, après l'office du soir.

— Quelle raillerie est-ce donc, monsieur de Saint-Luc?

— C'est tout le contraire d'une raillerie, madame.

— Le roi, comme vous dites, et moi nous sommes ennemis mortels, qui ne pouvons faire aucune collation ensemble.

— Ce n'est pas l'opinion de Sa Majesté à ce qu'il paraît, madame, car vous êtes attendue au Louvre, et

Sa Majesté aurait, m'a-t-elle dit, grand déplaisir si vous n'y veniez.

En disant ces mots avec une courtoisie parfaite, Saint-Luc, sans paraître remarquer le trouble inexprimable de la duchesse, la salua profondément et s'en retourna, tandis que Mme de Montpensier courait comme folle à la fenêtre, l'arrachait plutôt qu'elle ne l'ouvrait, et, voyant l'émotion générale, les écharpes blanches, entendant les cris de joie, les souhaits de gloire et de paix au roi, tombait en une seconde défaillance dans les bras de ses femmes et de ses laquais, les seuls courtisans qui ne l'eussent pas quittée, parce qu'ils craignaient de perdre leurs gages.

Sur ces entrefaites accourut essouflé, défait, le jeune favori de la duchesse, Châtel, qui traversa les antichambres, et vint tomber éploré aux pieds de son auguste souveraine.

— Mon pauvre Châtel, dit la languissante princesse, c'en est donc fait.

— Hélas! madame.

— Vaincus!...

— Non, trahis!

— Par qui donc?

— Par M. de Brissac?

— L'infâme! Mais on n'a donc pas résisté?

— Le poste de la porte Saint-Honoré s'est rendu; les portes Saint-Denis et Saint-Martin ont été livrées par les échevins.

— Mais nos amis, le duc de Feria...

— En se réveillant il a trouvé son vestibule gardé par les chevau-légers du Béarnais.

— Qu'avait-on fait des Espagnols?

— Ils étaient enfermés par les soldats royalistes.

— Mais le peuple! mais la Ligue!

— Le peuple a lâchement abandonné la sainte Ligue; il chante, il rit, il crie vive le roi! Veuillez prêter l'oreille.

En effet, on entendait dans le lointain des acclamations formidables mêlées au bruit du canon.

— Mais on se bat! s'écria la duchesse.

— Non, c'est la Bastille qui se rend, et les canonniers royalistes en déchargent les pièces.

— Le roi! le roi! vive le roi! crièrent un millier de voix enthousiastes dans la rue même, sous les fenêtres de l'hôtel.

— Qu'on me cherche M. la Ramée! dit la duchesse d'un air sombre.

— Ah! madame, répliqua le jeune drapier en baissant les yeux, ce pauvre gentilhomme...

— Eh bien?

— Eh bien, madame, vous l'aviez envoyé à la porte Neuve.

— C'est vrai, pour prévenir M. de Brissac.

— Le poste de la porte Neuve a été massacré; les Espagnols qui le composaient, tués par les bourgeois, ont été jetés à la rivière.

— Mais la Ramée?

— S'il n'est pas revenu, c'est qu'il aura partagé leur sort.

— Ah! murmura la duchesse d'un air égaré, c'en est trop, c'en est trop, il faut mourir!

— Madame!

— Il faut mourir! s'écria-t-elle avec rage. Voyons! une épée, un poignard!...

— Madame, chère maîtresse, au nom du ciel...

— Quelqu'un aura-t-il pitié de mes souffrances, vociféra la terrible personne, se trouvera-t-il un ami qui

m'épargne la honte de voir le vainqueur? Par grâce, c'est un service à me rendre, la mort!

Elle s'animait par degrés, et tous ses nerfs vibraient comme les cordes d'une harpe détendue.

— Tue-moi! comme s'est fait tuer Brutus, comme s'est tué Caton, tue-moi, et je te bénirai; j'implore cette grâce.

En disant ces mots, elle découvrit une poitrine encore plus blanche que son âme n'était noire.

Le naïf jeune homme, électrisé par cette fureur tragique et familiarisé par la lecture de Tite-Live avec les beaux dévouements de l'antiquité, se crut appelé à jouer le rôle d'un affranchi romain.

Il prit la duchesse au sérieux, et ce vacarme de cris lui montant à la tête, il tira sa petite dague et courut sur Mme de Montpensier pour la poignarder à l'antique.

Mais celle-ci, rappelée à la réalité par la vue du fer, repoussa Châtel avec force et le regardant en face :

— J'étais bien folle! s'écria-t-elle. Crois-tu que ce soit moi qui doive mourir!

L'accent dont ces paroles furent prononcées pénétra jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Il remit son poignard dans le fourreau.

— Vous avez raison, dit-il, madame; je comprends.

Et leurs yeux achevèrent d'interpréter leur pensée.

Soudain, le peuple se ruant sur la place avec une joie qui tenait du délire, annonça l'arrivée du roi.

On vit paraître Henri, la tête nue, sans défense. Il était entouré de ses amis fidèles, Rosny, Crillon, Saint-Luc, Sancy, tous ses capitaines, tous ses conseillers. La foule venait baiser son cheval et ses habits. Le roi se rendait à Notre-Dame pour remercier Dieu de son succès.

Brissac était nommé maréchal de France.

— Il pleut, disaient les ligueurs, mauvais augure.

— Il pleut, disaient les royalistes, c'est une bénédiction du ciel pour éteindre les mèches des mousquets ligueurs, qui auraient pu assassiner le roi.

Cependant un magnifique spectacle attendait les Parisiens au sortir de la cathédrale; le roi avait voulu en finir avec les Espagnols.

Ceux-ci, rassemblés tumultueusement au nombre de trois mille, leurs chefs perdant la tête, avaient préparé leurs armes et attendaient la mort.

Isolés entre l'immense population qui les haïssait, et la puissante armée du roi qui les tenait à sa merci, la moindre bravade pouvait les perdre. On entendait parmi le peuple ces sourdes rumeurs qui précèdent l'accomplissement des grandes vengeances.

Tout Paris savait déjà que les Espagnols réunis près de la porte Saint-Denis allaient enfin recevoir le châtiment dû à leur longue tyrannie, à leur déloyauté contre le prince qui ne les avait jamais combattus qu'en face.

La foule avide des sanglants spectacles se préparait à celui-là; l'extermination d'une armée, quelles représailles! Aussi les alentours de la porte Saint-Denis étaient-ils assiégés par cent mille spectateurs, qui n'attendaient qu'un signe pour devenir acteurs dans la tragédie.

Les soldats espagnols, appuyés sur leurs piques ou sur leurs mousquets, se courbaient sombres, découragés, honteux, sous le poids de tous ces regards irrités. Quelques-uns avaient leurs femmes, leurs enfants auprès d'eux ; les bagages rassemblés à la hâte, les chevaux épuisés complétaient le tableau. Sur chaque visage, on pouvait lire la terreur, le désespoir et la faim.

Le duc de Feria, tombé du haut dc son orgueil, n'était plus qu'un rebelle, un voleur surpris, dont la grandeur consistait à subir le premier les volontés du vain-

queur. Entouré de ses officiers pâles comme lui, il se taisait et ne songeait plus qu'à bien mourir.

On annonça le roi ; déjà un long cordon de gardes et d'archers, occupant toutes les issues, cernait la troupe espagnole et l'enfermait dans un cercle de fer et de feu. Devant le roi venait le maréchal de Brissac, escorté par un gros de cavalerie.

A l'arrivée de ces nouvelles troupes, il se fit dans la foule un mouvement pareil au reflux de la mer. Les vagues tourbillonnant et se poussant l'une l'autre laissèrent à sec les rues et les places; les fenêtres seules et les portes et les remparts de la ville s'emplirent de spectateurs dont la plus grande partie étaient armés.

Les Espagnols ne virent plus autour d'eux que les soldats du roi et les pièces d'artillerie toutes prêtes à faire feu.

Le moment était solennel. Tous les cœurs palpitèrent. Les Espagnols recommandaient leur âme à Dieu.

Alors, Brissac s'approchant, la tête nue, du duc de Feria, avec un visage impassible, chacun se figura qu'il lui venait annoncer l'arrêt fatal; et un silence de plomb comprima jusqu'au battement des cœurs.

— Monsieur le duc, dit le maréchal, le roi m'envoie à vous pour vous dire que ce jour de victoire est un jour de pardon. Vous êtes libre. Sortez de Paris sans crainte, vous et les vôtres, avec vos armes et bagages : les portes vous sont ouvertes, partez quand il vous plaira.

A peine eut-il achevé que, passant de la plus profonde terreur à la joie la plus folle, soldats et officiers, qui se croyaient déjà massacrés ou tout au moins prisonniers de guerre, jetèrent leurs chapeaux en l'air et firent retentir le quartier de leurs transports. On voyait les femmes de ces malheureux, avec leurs enfants, s'a-

genouiller et adresser à haute voix au ciel des prières ferventes pour le monarque généreux qui les sauvait de la plus cruelle extrémité.

Le duc de Feria, touché profondément, s'inclina pour remercier Brissac. La parole expira sur ses lèvres. Toute la multitude des spectateurs oublia sa haine pour admirer la clémence du vainqueur. Si les Parisiens perdaient un spectacle difficile à remplacer, celui d'une pareille extermination, ils gagnaient la certitude d'être gouvernés par le prince le plus magnanime.

On vit Henri IV se placer à l'une des fenêtres de la porte Saint-Denis, celle qui était précisément au-dessus de la porte et plongeait dans toute la longueur de la rue Saint-Denis. Sur un signe des chefs, les soldats de l'armée étrangère prirent leurs rangs et se mirent en route quatre par quatre, les armes bas, les mèches éteintes, les enseignes ployées et les caisses derrière le dos.

Les Napolitains passèrent les premiers sous la porte, puis les Espagnols, et enfin les Wallons et les lansquenets; chacun, jusqu'au dernier valet de l'armée en regardant le roi à sa fenêtre, s'inclinait et saluait profondément le chapeau à la main. Quelques-uns, dans l'élan de la reconnaissance criaient vive le roi de France, et s'agenouillaient avec force souhaits de prospérité.

Lorsque le duc de Feria défila à son tour, il arrêta son cheval pour faire plus d'honneur au brave prince qui lui donnait la vie, et on l'entendit murmurer un compliment, dans lequel il remerciait Henri IV d'avoir épargné ses pauvres soldats.

Le roi toujours riant et spirituel :

— Voilà qui est bien, monsieur le duc, dit-il, recommandez-moi à Philippe II, votre maître; mais n'y revenez plus.

Paroles qui firent fortune, on le comprend, chez le peuple le plus spirituel de la terre.

Les Espagnols furent reconduits, par Saint-Luc, avec la plus grande politesse jusqu'au Bourget; de là on les conduisit à la frontière, et ainsi se termina la prise de Paris.

Quant au roi, qui avait hâte de donner quelque distraction à Henri, le soir même, il reçut au Louvre la visite de Mme de Montpensier, avec laquelle il joua aux cartes, et il lui gagna son argent pour toute vengeance.

Mais si la distraction n'était pas des plus amusantes, au moins la vengeance était-elle assez complète. La duchesse avait vu deux heures après l'entrée du roi, au lieu du massacre et de la terreur qu'elle espérait, se rouvrir toutes les boutiques, se tapisser et se fleurir toutes les maisons, les bourgeois se mêler et causer joyeusement avec les gens de guerre, le peuple rire et chanter avec les bourgeois, la Ligue se fondre comme neige au soleil, et le dernier espoir de l'ambition des Guise s'évaporer comme fumée au vent. Elle rentra chez elle sérieusement malade, et se mit au lit sans que personne s'occupât d'elle; on parla bien plus de la femme d'un boucher ligueur qui était morte de rage en apprenant l'entrée du roi dans la ville.

Vers dix heures du soir, la Varenne s'approcha du roi, lui dit quelques mots à l'oreille, et aussitôt Sa Majesté, avec un rayonnant sourire, quitta l'assemblée et se retira dans son appartement.

Le lendemain matin vers l'aube, dans une des salles du Louvre, bon nombre de gentilshommes autour d'un grand feu, fêtaient joyeusement les restes d'un grand festin, et s'entretenaient avec vivacité non plus du passé, mais de l'avenir de la France ainsi régénérée.

C'étaient d'abord les gardes de service, puis quelques

courtisans privilégiés, qui avaient obtenu la faveur de garder le roi dans son palais la première nuit qu'il venait d'y passer, après tant d'années d'exil et de combats. Et ces heureux, à voir le nombre des flacons vides, n'avaient pas dû s'ennuyer pendant que le roi dormait,

Parmi les gardes on remarquait Pontis, parmi les courtisans chacun admirait Espérance, que Crillon avait présenté au roi comme un des vaillants champions de la porte Neuve, et à qui sa faveur, sa bravoure et sa généreuse mine avaient fait tout d'abord quantité d'amis.

Mais un autre personnage attirait aussi l'attention : c'était le seigneur de Liancourt, plus bossu, mais plus enchanté de lui que jamais.

Pontis, un peu agacé par le vin et fatigué d'avoir été discret toute une nuit, décochait à ce digne seigneur des traits que chacun entendait siffler et que lui seul ne sentait pas, bien qu'ils arrivassent tous en plein but.

Le bossu, portant pour la vingtième fois la santé du roi :

— Vous êtes donc bien réconcilié avec Sa Majesté? s'écria Pontis. Il me semblait vous avoir connus mal ensemble.

— Sans doute; mais c'est fini. Le roi a été clément, j'ai été spirituel; nous avons réussi à nous entendre.

— Contez-nous cela, dit Pontis, malgré tous les signaux d'Espérance.

— Je dois mon retour en grâce au bon conseil du révérend prieur des génovéfains, répliqua M. de Liancourt. C'est lui, par interprète, qui m'apprenant hier l'entrée du roi et la générosité de S. M. pour les Espagnols, m'insinua qu'il était temps de ne plus bouder le roi.

— Vous boudiez? s'écria quelqu'un.

— Monsieur s'était retiré dans ses caves ; pardon, dans ses terres, s'écria Pontis.

—Mais pourquoi boudait-il ? demanda un curieux impertinent.

— Affaires de famille, dit Espérance, qui tremblait d'entendre profaner le nom de Gabrielle.

— Eh bien! continua le bossu, j'ai suivi le conseil du révérend, et hier soir, à peine délivré, je suis arrivé au Louvre pour saluer le roi. S. M. m'a reçu avec bonté, m'a souri, et au lieu de me laisser retourner à Bougival, m'a fait la faveur de me retenir à toute force au palais, parmi vous, où j'ai passé une nuit charmante, une nuit comme assurément le roi n'en a point passé une pareille.

Un malin sourire effleura les lèvres de la Varenne qui causait, dans une embrasure, avec le gros financier Zamet.

— Voilà le roi qui prend ce malheureux par la douceur, dit tout bas Pontis à Espérance ; c'est bien plus dangereux.

—Heureusement pour lui, répliqua Espérance avec un rire forcé, que sa femme n'a pas encore, comme le roi, fait son entrée à Paris.

Il achevait à peine qu'un capitaine des gardes appela M. de Pontis pour affaire de service. La conversation se trouva ainsi rompue au grand plaisir d'Espérance qu'elle faisait souffrir.

Pontis sortit, mais au bout de quelques minutes il revint, et appela Espérance, qui s'empressa de courir à lui.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme.

—Une grande faveur qui m'est faite, mais une corvée: j'ai, de la part du roi, et dans le plus grand secret, quelqu'un à escorter à la campagne.

— Un prisonnier, sans doute ?

— Probablement. Ce sera très-ennuyeux. Veux-tu m'aider à faire la corvée. Au moins serons-nous à cheval ensemble, et nous causerons.

— Volontiers.

— Je vais faire seller ton cheval avec le mien ; attends-moi dans cette allée, là-bas, près de la rivière ; c'est par-là que le prisonnier va sortir. J'amènerai nos deux montures, ne t'occupe de rien.

— Bien, dit Espérance.

Et il s'achemina vers l'endroit désigné, le cœur pénétré du charme secret qui embellissait toute la nature.

Le jour naissait. La pluie de la veille avait cessé ; une brise douce et fraîche ridait le fleuve et agitait avec un mystérieux murmure les arbres, qui se penchaient sur l'eau.

Une litière sortit du palais par une porte dérobée ; elle était fermée de grands rideaux à fleurs, deux mules blanches la firent rouler moelleusement sur le sable.

— C'est un prisonnier pour lequel on a des égards, pensa Espérance quand la litière passa près de lui.

Les rideaux s'agitèrent au vent, et il en sortit une vapeur parfumée qui frappa le cerveau d'Espérance comme un soudain ressouvenir.

— Suivez la route jusqu'à Bougival, dit au cocher une voix de femme qui fit tressaillir le jeune homme.

Au même instant le rideau s'ouvrit, et une tête curieuse regarda dehors.

— Gratienne ! s'écria Espérance.

— Monsieur Espérance ! murmura la jeune fille qui, dans son ébahissement inconsidéré, retenait les rideaux ouverts.

En face d'elle était assise Gabrielle qui, au nom d'Espérance, avait caché son visage empourpré dans ses mains.

Le jeune homme pâlit et s'appuya sur un arbre, comme si la terre manquait sous ses pieds. Un voile noir s'étendit de ses yeux à tout l'univers. Il n'entendit pas Pontis arriver tout courant avec les deux chevaux.

— A cheval ! dit le garde tout joyeux. Vois la belle matinée ! Après une veille si belle, nous allons faire une promenade enchantée. Eh bien ! tu n'es pas encore en selle ?

— Je ne suis pas garde du roi, répliqua Espérance d'une voix morne. Fais tout seul ton service. Adieu !

Et il s'enfuit le cœur navré, tandis que la litière se mettait en marche.

Les rideaux en retombant étouffèrent un soupir douloureux comme un sanglot.

— Quel caprice a donc Espérance ? se demanda Pontis, forcé de suivre la litière.

Gabrielle avait tenu sa parole au roi.

IX

A PROPOS D'UNE ÉGRATIGNURE

Dix mois s'étaient écoulés depuis la reddition de Paris, l'année touchait à sa fin. Décembre semait sur les campagnes ses plus noirs brouillards, ses neiges les plus profondes. Depuis longtemps l'hiver n'avait sévi en France avec cette rigueur.

De Montereau à Melun, sur la route blanche au bord de laquelle se tordait çà et là, les bras au ciel, un arbre

épargné par la hache, on entendait la nuit hurler les loups. Le jour tout était silencieux, les gens de la campagne avaient trop faim pour chanter, trop froid pour sortir ; et la crainte de l'Espagnol n'était pas encore effacée. Des loups et des Espagnols à la fois, c'est trop sur une grande route, et l'œuf de la poule au pot n'était pas encore pondu.

D'ailleurs, le maître était absent pour les affaires de la maison. Henri refoulait en Picardie M. de Mayenne, lutteur découragé. Quant au roi, tout l'encourageait. Partout Dieu lui faisait sentir sa protection : chacun de ses souhaits s'accomplissait à peine formé. Un fils venait de lui naître de Mme de Liancourt, et cet enfant, né au milieu des victoires, allait être baptisé à Notre-Dame aussitôt que le roi serait de retour.

Cette nouvelle, promptement répandue partout, n'était pas accueillie sans commentaires, et, pour quiconque connaît l'esprit français, il est aisé de comprendre qu'elle préoccupait beaucoup plus les peuples que le froid, la disette et la guerre.

Nous ne saurions dire si tel était le sujet de conversation qu'avaient choisi deux bizarres personnages qui s'acheminaient, en décembre, vers les portes de Melun. Tous deux à cheval, enveloppés, ou pour mieux dire ensevelis dans de vastes manteaux rayés semblables au burnous arabe, ils allaient côte à côte, dans la neige, alternant, non pas des distiques de Théocrite ou de Virgile, mais de belles et bonnes imprécations italiennes qui, basse-taille et soprano aigu, eussent fait fuir tous les loups de France.

La basse-taille s'exhalait des cavernes d'une large et puissante poitrine. Le cheval était petit, mais le cavalier superbe, rien qu'à en juger par l'œil noir et la barbe

de jais que les plis du manteau ne dérobaient pas toujours au vent glacé.

Le soprano était une petite femme au regard tantôt mélancolique, tantôt brûlant comme un éclair. Elle grelotait sur sa mule, ne songeant qu'à se garantir de la bise, et interpellant avec fureur tantôt son compagnon, tantôt la route glissante, tantôt cet abominable pays de France où il gèle, tantôt ces odieuses portes de Melun qui n'arrivaient pas.

Cependant on y arriva enfin à ces portes.

La route, il faut le dire, était moins déserte à l'approche de la ville. Quelques voyageurs dépassèrent les deux Italiens, d'autres demeurèrent derrière, et tous s'accordaient à trouver singulière la figure de ces étrangers. Eux, trouvaient aussi bizarres ces Français curieux et railleurs, ils se le disaient probablement dans leur jargon, et s'ils ne se le disaient pas, les yeux de la jeune femme et son ironique sourire parlaient assez.

Aux portes, il y avait un poste de soldats et un receveur de gabelle qui examinait chaque passant avec plus d'attention qu'il n'en eût fallu pour l'exercice des droits de péage.

La tournure des nouveaux venus frappa cet homme; il arrêta les deux étrangers qui hâtaient le pas de leurs montures, sans doute pour arriver plus vite au feu et au gîte.

— Holà! dit-il, comme nous sommes pressés! Examinons ces valises.

Et sur son geste plusieurs soldats prirent à la bride le cheval et la mule.

— *Siamo forestieri!* cria la jeune femme en se montrant avec impatience.

— Oh! oh! des Espagnols! dit le percepteur qui prenait pour de l'espagnol ce pur italien.

— Des Espagnols! répétèrent autour de lui les soldats,

que l'habitude de la guerre disposait mal en faveur de leurs ennemis ordinaires.

On visita les valises, qui ne renfermaient rien de suspect. Beaucoup de gens s'attroupaient. Les prétendus Espagnols dialoguaient entre eux avec vivacité, sans pouvoir réunir deux mots de français pour les jeter en réponse aux questions du percepteur.

Pendant ce débat, la femme, plus irritable, avait découvert entièrement son visage, qui était, comme nous l'avons dit, régulier, fin et fortement empreint du type méridional.

La malice de ses yeux, la mobilité de sa physionomie, le jeu de ses lèvres, qui laissèrent voir une double rangée de dents magnifiques, ne satisfirent pas le commissaire-percepteur, qui répéta plus opiniâtrement :

— Espagnols! Espagnols! vos papiers!

L'attitude du compagnon de la dame était, pendant toute cette scène, incroyablement calme, imperturbable. Il ne se donnait pas la peine de remuer. Était-ce un effet de la terreur? On a vu souvent les poltrons ou les mauvaises consciences user de l'immobilité comme d'une ressource. Était-ce seulement inintelligence de ce qui se passait? Mais en attendant, il restait roulé dans son manteau, qui lui partageait verticalement en deux le visage, et ne semblait vivre que par un seul œil, dont la prunelle roulait rapidement de l'un à l'autre des assistants, après qu'elle avait d'abord interrogé l'expression du visage de sa jeune femme.

Tout à coup le percepteur parla bas au chef des soldats, et celui-ci s'écria :

— C'est vrai qu'il cache son œil.

— Découvrez votre œil, dit le percepteur à l'Italien, qui ne comprenait pas.

— Il fait semblant de ne pas comprendre, murmurèrent les assistants.

— Votre œil, votre œil ! répétèrent vingt voix impatientes.

L'Italien étourdi regardait sa compagne et ne bougeait pas. Aussitôt le chef du poste, par un mouvement brusque, déroula les plis du manteau qui cachait la tête de l'inconnu, dont le visage apparut à son tour. Il était beau, assez fier d'expression, malgré certaine trivialité qui n'exclut pas la beauté dans les classes inférieures des races orientales.

— Son œil est éraillé, cria le percepteur, c'est lui.

— C'est lui ! répétèrent plusieurs des assistants qui paraissaient être dans le secret.

— C'est lui ! c'est lui ! crièrent cent voix qui ne savait pas même de quoi il s'agissait.

En effet, l'Italien avait l'œil droit sillonné sous la paupière par une excoriation un peu enflammée qui s'étendait jusqu'à la tempe.

Les soldats sautèrent sur cet homme qu'ils mirent bien vite à bas de son petit cheval, et sur la foi des soldats, bon nombre de spectateurs commencèrent à rudoyer et à gourmer le malheureux dont ils ne savaient ni le nom ni le crime.

Ce que voyant, la jeune femme sa compagne se mit à pousser des cris lamentables, perçants, entrecoupés d'interjections italiennes que la foule s'obstinait à vouloir dire espagnoles à cause des désinences.

— Ne le battez pas, disaient les soldats, nous allons le faire rôtir.

— Non pas, non pas, disait le percepteur, il faut qu'il avoue ses complices.

— Ah ! scélérat d'Espagnol ! criait l'un.

— Ah ! misérable assassin ! hurlait l'autre.

— *Oime! o povero Concini!* gémissait la petite femme en disputant bravement à coups d'ongles son infortuné compagnon à tous ces furieux.

Mais elle n'était pas la plus forte, et peu à peu le torrent l'entraînait elle-même vers la petite échoppe du percepteur, qui promettait de se changer pour tous les deux en chambre de torture.

Cependant, un grand jeune homme blond, monté sur un beau cheval turc et suivi d'un valet aussi bien monté que lui, était arrivé à la porte de Melun, et dominait toute cette mêlée dont les anneaux, en se heurtant, venaient battre le poitrail de sa monture.

Lorsqu'il vit cette scène dont le prélude présageait un si triste dénouement, lorsqu'il entendit les cris de détresse de la jeune femme, il fit faire deux pas à son cheval, et frappant sur l'épaule d'un soldat qui tirait par un bras la malheureuse cramponnée aux habits de son compagnon :

— Eh! l'ami, dit-il, vous allez écarteler cette pauvre créature, voyez son petit bras à côté de votre rude poignet.

— Bah! mon gentilhomme, répondit le soldat avec un certain respect pour la majestueuse apparence de l'étranger, il n'y a pas grand mal, c'est une Espagnole.

— *Pieta! pieta! signor*, cria celle-ci en se raidissant à la vue d'un intercesseur qu'elle devinait.

— D'abord ce n'est pas une Espagnole, c'est une Italienne, répliqua le jeune homme, qui mit pied à terre rapidement et secoua le soldat avec tant de vigueur qu'il lui fit lâcher prise.

— Une Italienne! dit la foule surprise en se groupant du côté le plus nouveau de l'intérêt.

Le soldat, d'autant plus respectueux qu'il avait reconnu des muscles de maître, se rapprocha en disant :

— Voudriez-vous défendre les assassins de notre bon roi?

— Oh! oh! ceci est différent, répliqua le jeune homme. Mais la petite femme avait compris qu'il lui arrivait un interprète, et se mit à parler vivement en italien à l'étranger qui lui répondit dans la même langue.

La joie de la pauvre accusée fut si expressive, elle battit des mains avec une ivresse si triomphante que la foule en fut touchée et se dit:

— Voici un gentilhomme qui les connaît.

Quant à l'Italien, au premier son des syllabes italiennes, il avait tendu les bras vers l'étranger en criant:

— Qu'ai-je fait? que me veut-on?

Percepteur et soldats furent bien forcés de s'arrêter devant l'incident. Notre jeune homme fut entouré, regardé; ses beaux yeux resplendissaient de franchise, de courage, d'intelligence. Il avait du premier abord conquis toute l'assemblée.

— Monsieur, lui dit le percepteur, est-ce que vous comprenez le baragouin de ces Espagnols?

— Ce sont des Italiens, monsieur, répliqua le jeune homme, et ils parlent le plus pur toscan. Qu'ont-ils fait pour qu'on les malmène si durement?

— Regardez son œil droit, dit le percepteur.

— Il est un peu écorché, c'est vrai.

— Eh bien! monsieur, c'est le signalement qu'on nous a transmis d'un homme qui doit passer par ici pour aller assassiner le roi à Paris.

— Je ne croyais pas Sa Majesté dans la capitale.

— Le bon roi y est attendu pour le baptême de son fils.

— De quel fils? demanda l'étranger.

— César, monsieur, fils de la belle Gabrielle et du roi.

L'étranger pâlit.

— Fort bien, murmura-t-il, en étreignant avec effort sa poitrine gonflée. Ah! cet homme doit aller assassiner le roi... c'est donc toujours à recommencer?

— Tous les huit jours, monsieur, la vie de notre père est menacée; aujourd'hui c'est le tour du coquin que voici.

— Il vous l'a dit?

— Il n'en a eu garde; d'abord il feint de ne pas nous comprendre, et nous sommes de force à le deviner, Dieu merci! Mais pardon, monsieur, ajouta le percepteur avec défiance, vous défendez trop ces coquins, seriez-vous ligueur ou Espagnol, car vous leur avez parlé leur langue? Avez-vous des papiers?

— Certes oui, monsieur, répliqua froidement le jeune homme, et je ne ferai aucune difficulté de vous les montrer.

— D'où venez-vous?

— Je viens de Venise où j'ai été me promener, monsieur.

— Où allez-vous?

— A Paris, où M. de Crillon m'appelle.

— M. de Crillon! exclama le percepteur avec un saisissement de respect.

— M. de Crillon, répétèrent les soldats en tressaillant à ce nom si cher.

— Voici sa lettre; faites-moi le plaisir de la lire, continua le jeune homme en tendant un papier déplié au péager.

Celui-ci courbant la tête, lut avec de profondes révérences et rendit la lettre au jeune homme, devant qui presque tout le monde se découvrit en murmurant:

— Un ami du brave Crillon!

Cependant les deux Italiens avaient pu respirer, se

rajuster. La jeune femme, saisissant le bras de son protecteur, lui parlait avec volubilité.

— Madame, dit le jeune homme en italien, on vous accuse, vous et votre compagnon, de vous rendre à Paris dans de mauvais desseins.

Les deux Italiens pâlirent.

— Lesquels? balbutia la jeune femme.

— On prétend que vous voulez assassiner le roi.

— Nous! s'écria l'Italienne avec explosion. Nous, assassiner le... ah! bien au contraire.

— Qui êtes-vous? Tachez de ne pas hésiter, car tout ce peuple vous observe. Tâchez de nè pas mentir, car moi-même je ne vous pardonnerais pas un mensonge en présence d'une si terrible accusation.

— Je m'appelle Leonora Galigaï, dit-elle, et mon mari que voici s'appelle Concino Concini.

— Que faites-vous?

Elle hésita.

— Mon mari est fils d'un notaire de Florence.

— Mais vous?

— Moi... je suis sa femme.

— Et que venez-vous faire en France?

— Mais, ce que fera Concino.

— C'est répondre avec esprit, mais ce n'est pas répondre loyalement. Vous me cachez quelque chose, et tant pis pour vous; car j'aime le roi, et pour détourner de lui un malheur, je vous abandonnerai à la colère de cette foule dont vous vous tirerez comme vous pourrez.

Cette menace parut faire grand effet sur les deux Italiens.

— Réfléchissez, continua le jeune homme, qui se rapprocha du percepteur et du chef des soldats en leur disant:

— Ces gens ne me paraissent pas être des malfai-

teurs, mais je les croirais volontiers des aventuriers qui se cachent. Je viens de les intimider, ils se consultent et nous allons savoir la vérité.

— Pourquoi a-t-il l'œil éraillé? demanda l'opiniâtre percepteur.

— C'est vrai, je n'y songeais plus, interrompit le jeune homme qui se tourna vers les Italiens.

— Pourquoi cet œil écorché? dit-il.

— Signor, dit vivement la petite femme, je suis jalouse. Concino est coquet, il a fait des œillades hier à certaine grande dame qui passait en litière, et je lui ai un peu arraché les yeux; mesurez, si vous voulez, l'écartement de mes ongles.

— C'est vraisemblable, répondit le jeune homme en considérant la main de l'Italienne, véritable petite griffe d'oiseau, armée de beaux ongles roses et recourbés comme des serres. Il reste à me dire ce que vous venez faire en France; je vous ai donné le temps nécessaire pour faire une réponse qui concilie vos intérêts avec la vérité. Prenez garde, il y a dans la cabane du percepteur un bon feu, et des fers sont si vite chauffés.

— *Per che fare!* s'écrièrent les deux Italiens avec angoisses.

— Mais pour vous appliquer à la question, dit le jeune homme. Tout le monde ici est curieux, et je n'aurai pas plus tôt tourné les talons que l'on saura vous faire parler.

— C'est un galant homme, dit l'Italien bas à sa compagne. Montrons-lui la recommandation.

— Essayons de différer encore, répliqua plus bas l'Italienne.

Mais le jeune homme voyait les assistants se fatiguer de tant d'hésitation, et grommeler entre eux. Lui-même se lassait.

— Adieu, dit-il, tirez-vous d'affaire.

Et il se tourna pour prendre la bride de son cheval que les soldats caressaient. L'Italienne bondit pour le retenir, et d'une voix troublée :

— Demandez, dit-elle, qu'on vous laisse entrer avec moi dans un endroit où nous soyons seuls.

— Que de mystères, signora !

— Vous comprendrez pourquoi, répliqua-t-elle.

Le jeune homme dit deux mots au percepteur, qui ouvrit sa porte. L'Italienne entra, vive comme un écureuil. Concino resta dehors impassible au milieu des gardes ; le jeune homme avait suivi Leonora dans l'échoppe.

— Tournez-vous un peu, dit-elle en souriant.

Il obéit, mais pas assez vite pour ne pas voir, qu'elle fouillait sous ses robes. Il distingua un caleçon de laine rouge, des jambes un peu fines mais gracieuses, et tout cela apparut et disparut avec la rapidité de l'éclair. L'Italienne se montra, un papier à la main.

— Tenez, dit-elle, voici une lettre de recommandation qu'on m'a donnée à Florence ; elle n'est pas fermée. Lisez, et après avoir reconnu qui nous sommes, promettez-moi, foi de gentilhomme, d'oublier ce que vous aurez lu, noms et choses.

— Adressée au seigneur Zamet, dit-il.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai vu au Louvre.

— Ah ! vous allez au Louvre ! s'écria vivement l'Italienne.

— Comme tout le monde y va, pour apercevoir le roi, reprit le jeune homme qui s'était oublié. Il lut donc ces mots :

« Je recommande à Zamet ma Leonora et Concino,

qui vont pour quelques affaires à Paris. Il faut se fier à eux ; ce sont mes serviteurs dévoués.

» MARIE. »

— Quelle Marie? dit le jeune homme.

— Regardez ces armes si connues.

— Les tourteaux des Médicis.

L'Italienne posa un doigt sur ses lèvres.

— Ainsi, vous êtes au service de Marie de Médicis, nièce du grand-duc régnant de Toscane?

Leonora composant lentement sa réponse :

— Je suis sa sœur de lait, dit-elle, la fille de sa nourrice. J'ai épousé Concino ; nous sommes pauvres et nous cherchons fortune. La princesse, qui n'est pas riche elle-même, nous adresse au seigneur Zamet qui roule sur l'or, parce que, nous a-t-elle dit, on fait promptement fortune en France quand on a de bons yeux pour voir et de beaux yeux pour être vue.

— C'est bien, dit le jeune homme rêveur; et il regarda longuement la petite femme qui déjà lui avait arraché la lettre et la cachait de nouveau sous son caleçon et ses jupes.

— Sommes-nous encore des assassins? demanda en riant l'Italienne.

— Non signora.

— Eh bien, veuillez le dire à ces brutes. Mais rappelez-vous votre parole. Ni noms! ni choses! Vous seul savez, vous seul saurez.

Le jeune homme sortit de l'échoppe.

— Messieurs, dit-il, au percepteur et au chef de poste, qu'il prit à part, ces Italiens sont des marchands chargés de valeurs qu'ils n'osent laisser voir au peuple de crainte des larrons. Je sais leurs noms : Leonora et Concino. Écrivez-les, je vous prie, sur votre registre, à

côté du mien qui leur servira de garant. Je m'appelle, moi, Espérance. Je vous laisserai, si vous le désirez, la lettre de M. Crillon comme caution.

— Je vous remercie, monsieur, dit le percepteur ; mais l'œil...

Espérance raconta le combat conjugal de la veille, et tout le monde daigna rire.

Les deux Italiens, réconciliés avec le peuple de Melun, reçurent même du percepteur le salut gracieux, que l'octroi de tout temps et de tout pays, n'a jamais refusé au voyageur riche.

L'Italien enfourcha son petit cheval, l'Italienne se fit placer sur sa mule par Espérance, dans les bras duquel elle s'était jetée avec toute la familiarité d'une ancienne connaissance. Et le fait est que si quelque chose peut faire marcher promptement l'intimité, c'est la vue d'un caleçon rouge et d'une jolie jambe en des circonstances délicates.

Cet événement avait fait oublier à l'Italienne la fatigue et le froid. On déjeuna dans une belle auberge, et deux bouteilles de vin de France chauffé et sucré achevèrent de dissiper le nuage sinistre suspendu un moment sur la tête des deux voyageurs. Heureux de trouver un interprète, ceux-ci questionnèrent Espérance, qui devenait moins communicatif à mesure que les interrogations se multipliaient.

La petite femme, affolée de ce beau gentilhomme dont elle exaltait les mérites, eût fini par donner de la jalousie à Concino, et, s'il eût été vindicatif, se fût attiré les représailles de plusieurs égratignures. Le nom d'Espérance, qu'elle appelait seigneur Speranza, lui caressait, disait-elle, les lèvres ; mais elle eût parlé plus vrai en disant qu'il lui caressait le cœur.

Concino, sans partager le délire de cet enthousiasme,

ne tarissait pas sur le service qu'Espérance lui avait rendu.

— J'allais être déchiré, disait-il, mis en lambeaux par cette populace; je sentais déjà leurs ongles et leurs dents... Ce doit être affreux de mourir ainsi! Grâces soient rendues à l'ange que Dieu m'a envoyé.

Et il lui baisait les mains à la mode italienne, tandis que, sous la table, Léonora, non moins reconnaissante, enfermait ses deux petits pieds entre ceux du sauveur Speranza. Il est vrai qu'il fait très-froid en France.

Le sauveur, plus ému qu'il n'eût voulu l'être, se leva pour en finir avec la reconnaissance. Il manifesta le désir d'arriver à Paris avant la fin du jour, et aussitôt Léonora, guérie de ses fatigues, résolut de partir avec lui.

On commanda les chevaux, qui s'étaient reposés, on s'enveloppa de doubles couvertures, et la caravane, augmentée, reprit le grand chemin.

Chaque fois que la jambe ou l'épaule purent se rencontrer, Leonora, toujours par gratitude, n'en perdit pas l'occasion. Ses yeux ne quittèrent pas un moment ceux de son nouveau compagnon. Concino rêvait philosophiquement ou admirait le paysage.

L'Italienne demanda mille détails à Espérance sur les coutumes françaises. Il y répondit avec la galante politesse d'un gentilhomme bien élevé.

Elle passa très-habilement de l'esthétique à la politique, et il se refroidit.

Elle parla du roi. Il ne tarit pas en éloges. Elle questionna sur la vieille femme de Henri IV, la délaissée Marguerite-Margot.

Espérance raconta ce qu'il savait.

Elle en vint à la nouvelle passion du roi pour Mme de Liancourt, et, plus attentive que jamais, amena l'entre-

tien sur le degré d'attachement que le roi pouvait avoir pris pour cette favorite. Espérance ne répondit que des monosyllabes. Leonora voulut savoir si ce feu durerait.

— Je n'en sais rien, dit le jeune homme, j'arrive de Venise.

— Elle est donc bien belle, demanda l'Italienne, qu'on la nomme la belle Gabrielle ?

— Je ne la connais pas, répliqua Espérance, qui rompit ainsi l'entretien.

Après mille et mille circonlocutions des plus adroites, Leonora ne tira rien d'Espérance sur ce chapitre qui paraissait lui tenir le plus au cœur. En revanche le jeune homme redevenait aimable et causeur quand la rusée Italienne lui prodiguait les caresses de son regard et de son langage.

Et comme Concino, enfin réveillé, surveillait d'un peu plus près, en désespoir de cause, on s'entretint des écus du seigneur Zamet.

C'est ainsi qu'on atteignit vers sept heures du soir, par une nuit éblouissante d'étoiles la barrière de Paris.

Espérance voulut conduire les voyageurs jusqu'au logis de Zamet, rue de Lesdiguières, derrière l'Arsenal.

— Cela vous dérangera peut-être de votre chemin ? dit Concino inquiet des frôlements perpétuels du genou de Leonora, qui rencontrait si souvent le genou d'Espérance.

— Nullement, je vais à l'Arsenal, répliqua le Français, c'est le même quartier.

Il leur indiqua la porte du riche financier, et les adieux s'échangèrent, empressés d'une part, polis de l'autre, tandis que Concino levait le lourd marteau.

— *A rivedere*, murmura Leonora en posant un doigt sur ses lèvres.

VII

COMMENT ESPÉRANCE EUT PIGNON SUR RUE

Espérance, en arrivant à l'Arsenal, apprit que M. de Crillon n'était pas encore de retour d'une inspection qu'il avait dû passer de troupes nouvelles. Mais des ordres étaient donnés pour qu'on préparât une chambre à la personne qui se réclamerait de lui.

Le jeune homme vit par là que Crillon ne l'avait pas oublié. Il entra dans la vieille chambre gothique où brûlait un feu d'arbres sciés par la moitié. Son valet bassina les draps, servit le souper auquel il fit fête lui-même après que le maître, harassé de fatigue, se fut mis au lit avec cent chances de bien dormir.

Espérance ne se demanda pas pourquoi Crillon logeait à l'Arsenal. Le lendemain, il était à peine réveillé et s'habillait quand le chevalier entra dans sa chambre les bras ouverts, avec tous les signes d'une joie affectueuse.

— Eh bien, coureur, enfant perdu, ingrat, vous voilà donc, s'écria le héros en embrassant Espérance pour la deuxième fois. C'est donc une rage qui vous tient de fuir ceux qui vous aiment? Comment! vous annoncez un petit voyage de quinze jours, vous nous quittez au milieu des fêtes de l'entrée à Paris, et vous restez dix mois absent? Tenez, mon ami, c'est vouloir nous persuader que vous manquez de cœur et de mémoire, car enfin on vous traitait bien ici.

Espérance, attendri par ces témoignages d'affection

et ces reproches trop vrais, essaya d'abord de répondre en faux-fuyants. Il cherchait à maîtriser ou tout au moins à dissimuler son émotion réelle.

— Monsieur, répliqua-t-il, vous savez ce que c'est que le voyage : on se promet de faire cent pas, on en fait mille. La route a des attraits mystérieux, les arbres semblent vous tendre les bras et vous appeler, de sorte que de l'un à l'autre on va très-loin sans s'en apercevoir.

— Je ne vous connaissais pas ce goût pour la pérégrination, vous aimiez vos aises.

— Je les aime, monsieur, mais partout où je les trouve.

— Les avez-vous donc si bien trouvées ? Il me semble que votre visage est pâli ; vous avez maigri même.

— La chaleur.

— Il gèle à fendre les pierres.

— En France, mais non d'où je viens.

— D'où venez-vous donc ? de Chine ?

— Comment M. le chevalier, dit Espérance surpris, vous ignorez d'où je viens ?

— Puisque je vous le dis.

— Mais, vous m'avez écrit où j'étais.

— J'ai écrit, assurément, mais sans savoir où j'écrivais. Vous avez donc reçu ma lettre ?

— Voilà qui est bizarre, s'écria Espérance ; vous m'écrivez sans savoir à quel endroit, votre lettre me parvient et vous ne me l'avez pas envoyée.

— Ces choses-là n'arrivent qu'à vous, mon cher Espérance, dit Crillon gaiement. Mais pour ne pas vous intriguer trop longtemps, apprenez comment tout cela s'est fait. Vous aviez pris congé brusquement de Pontis et de moi, sous prétexte d'un voyage. Quinze jours après vous m'écrivez que vous irez plus loin que vous

n'aviez projeté. Pendant quatre mois, plus de nouvelles de vous, c'était affreux, car enfin on vous porte intérêt.

— Excusez-moi, j'avais écrit à Pontis.

—Attendez. Pontis courait le monde avec l'armée du roi. Pontis n'était plus à Paris; on se battait ici aujourd'hui, là demain. Votre lettre a d'abord attendu Pontis à Paris, chez moi, pendant deux mois, ce qui fait six. Puis, par un hasard fort heureux, on me l'a envoyée à Avignon, dans ma famille, où j'étais. J'allais la renvoyer à Pontis, qui était en Artois, quand j'ai reconnu l'écriture et décacheté le billet. Malheureux que vous êtes, vous ne donniez seulement pas votre adresse.

— Voilà pourquoi je m'étonne si fort, dit Espérance en souriant, que vous m'ayez répondu, et que votre lettre me soit parvenue. Mais vous êtes si bon et vous avez le bras si long...

— Pas du tout, ne me faites pas meilleur que je ne suis. J'étais courroucé, je n'eusse pas répondu, lorsqu'au moment où je me dépitais le plus, en octobre dernier, je reçus la lettre que voici.

Crillon alla ouvrir un coffre placé sur son buffet chargé d'armes.

« Monsieur le chevalier, il importe de faire revenir M. Espérance de l'endroit où il est. Il y court de grands dangers. Veuillez le rappeler par une lettre que je me charge de lui faire parvenir. Vous seul avez autorité sur lui: fixez-lui un rendez-vous à Paris vers le mois de décembre. La présente n'a d'autre but que l'intérêt du jeune M. Espérance. Il faut à tout prix le garder près de vous. Je ferai prendre la lettre demain à votre logis. »

— De qui est-ce signé? s'écria Espérance.

— Ce n'est pas signé. L'écriture est belle, mais un peu tremblée comme celle d'un vieillard.

— Et vous m'avez écrit de revenir...

— Sur-le-champ; j'y voyais aussi votre intérêt. Mais où étiez-vous donc pour courir de si grands dangers?

— J'étais à Venise, dit Espérance.

Crillon bondit sur sa chaise.

— A Venise, murmura-t-il, tandis que son sang généreux affluait à ses joues. Mon Dieu, mon ami, qu'alliez-vous faire à Venise?

— Mais, pour voyager, Venise est un but qui en vaut bien un autre.

— Espérance, vous ne me traitez pas en ami, dit Crillon, dont le cœur battait avec violence, vous êtes plein de réticences et de réserves. Parti sans explication, absent, perdu, vous revenez défait, triste, allongé, vous le plus gai, le plus rose et le plus franchement jeune des jeunes gens que je connais. Je vous interroge, vous balbutiez, j'insiste, vous mentez, oui. Eh bien, soit, ne me dites rien. Parlons d'autre chose. L'amitié de Crillon. Bah!... Qu'est-ce que Crillon? Un vieux soudard qui n'a plus souvenir de sa jeunesse.

— Oh! monsieur, monsieur, s'écria Espérance, quelle cruauté! Vous m'arrachez les secrets du cœur.

— C'est donc bien douloureux?

— Hélas! je serais tenté de le croire. Car moi qui n'ai jamais connu l'ennui, j'ai tellement souffert de m'ennuyer...

— La cause de cet ennui soudain? Venise? C'est une ville monotone, en effet.

— Oh! non, je ne me suis pas ennuyé à Venise, dit lentement Espérance. J'ai vécu heureux, adorablement heureux.

— Le fait est qu'à tout prendre, dit Crillon d'une voix émue, c'est un joyeux séjour pour les jeunes gens.

— J'y ai bien pleuré, continua Espérance avec un charmant sourire.

— Ah! mais vous m'embrouillez horriblement, mon jeune ami, dit le chevalier fort embarrassé de sa contenance, vous étiez heureux et vous pleuriez toujours, comment arrangez-vous cela?

— Monsieur, dit le jeune homme, je n'avais jamais pleuré de ma vie. C'est un plaisir très-grand. Cela m'a pris tout de suite.

— A propos de quoi?

— Oh!... de beaucoup de choses.

— Mlle d'Entragues, la coquine.

— Non, non, s'écria vivement Espérance.

— Je dis cela, parce qu'on l'a vue courir après vous chez les génovéfains, elle voulait vous rattraper, la traîtresse, et moi, qui connais vos faiblesses, je me suis dit: Il en tient toujours, et par un bon effort il cherche à s'en débarrasser, voilà pourquoi il voyage.

— Il y a bien un peu de cela, dit Espérance charmé de voir Crillon interpréter ainsi les choses.

— Mais, ce n'est point une raison pour pleurnicher, harnibieu! il y a assez d'eau à Venise.

— Aussi n'ai-je pas pleuré Mlle d'Entragues, monsieur le chevalier.

— Quoi alors?...

— Eh bien! monsieur, en considérant mon sort, en me voyant isolé sur la terre, privé d'amour, froissé dans mes premières illusions, j'ai conçu un ennui mortel. C'est que j'ai déjà été bien éprouvé, voyez-vous. Mon cœur et mon corps ont reçu de rudes coups. Avec quoi me consoler? dans quel sein me réfugier? Dieu ne peut pas s'occuper de moi; j'ai trop de jeunesse, de santé, de bien-être. On n'a pas le droit de fatiguer Dieu de ses plaintes, lorsqu'on a vingt ans et des muscles pa-

reils aux miens. Il y a bien vous qui m'aimez, mais je serais un belître d'aller semer mes misérables petites épines dans votre glorieuse carrière. Pontis m'aime aussi, mais c'est un écervelé. — Savez-vous à quoi j'ai pensé?

— Ma foi, je ne me l'imagine pas, dit Crillon.

— J'ai pensé à ma mère.

Nouveau soubresaut du chevalier, qui rendit un regard effaré en échange du regard calme et plein d'innocence que le jeune homme attachait sur lui.

— Votre mère... articula sourdement le digne guerrier. Mais quelle singulière idée, puisqu'elle n'est plus de ce monde.

— C'est pour cela, précisément, que j'ai songé à elle.

— Pour qu'une pareille idée vous vînt, il vous a fallu un motif nouveau?

— J'ai relu de nouveau sa lettre d'adieu. Ah! monsieur, un homme heureux a pu ne pas comprendre tout ce qu'il y avait dans cette lettre; mais un cœur brisé l'a compris tout de suite. Voilà pourquoi j'ai été à Venise.

— Je ne saisis pas davantage, poursuivit Crillon. Vous avez donc quelque renseignement qui rattache à Venise le souvenir de votre mère? Il me semblait vous avoir ouï dire que vous ne saviez rien, et cette lettre dont vous me parlez et que vous m'avez fait lire, ne dit pas un mot à ce sujet.

— La mienne, non, répliqua Espérance; mais souvenez-vous que je vous en ai porté une aussi à vous, une de la même écriture.

— C'est vrai; eh bien?

— Celle-là, vous la teniez ouverte à la main, le premier

jour que j'eus l'honneur de vous entretenir à votre camp.

— Peut-être ; qu'en concluez-vous ?

— Mes yeux, en s'y portant par hasard, — oh ! sans indiscrétion, je vous jure, ont lu ces mots : *de Venise, au lit de la mort.*

Crillon tressaillit.

— Et ces mots-là, monsieur le chevalier, je ne les ai jamais oubliés depuis, car ils avaient été tracés par la même main qui m'avait écrit à moi, — la main de ma mère ! et ce lit de mort était celui de ma mère...

Crillon garda le silence.

— De sorte que l'envie de pleurer m'ayant pris, ajouta Espérance, j'ai été m'enfermer à Venise, et j'ai cherché avec les yeux du corps, avec ceux de l'âme, l'endroit où s'était exhalé le dernier soupir de ma mère infortunée. Nul ne me connaissait. Je ne voulais interroger personne. Il y avait un mystère sacré pour moi autour de cette tombe. Mais j'ai continué à chercher. Les palais, les églises, les couvents, tout ce qui est silencieux et sombre, tout ce qui est pompeux et bruyant, la basilique peuplée et le cloître désert, la ruine où pend le lierre, le jardin où vient le jasmin et la rose, j'ai tout exploré, tout questionné dans mes épanchements douloureux. Je me suis fait une loi de fouler dalle par dalle toute la place Saint-Marc, toute la Piazzetta, tout le quai des Esclavons jusqu'aux Cantieri, persuadé qu'il n'est pas une âme à Venise qui n'ait promené là son corps, persuadé, par conséquent, que ma mère avait posé le pied là où je marchais. Combien de fois j'ai, le dernier, quand tous les bruits s'éteignent, promené ma gondole par les détours de la lagune, et regardé le ciel, et regardé les palais qui se mirent dans l'eau, et regardé le lion d'airain, ce ridicule mélancolique que ma mère

avait regardé aussi. Que de fois, traversant par une belle lune les méandres fleuris des îles voisines, ne me suis-je pas dit que c'était une belle place pour une tombe mystérieuse, que ces oasis de joncs odorants, de grenadiers, d'aloès et de tamarins aux senteurs de miel, et là dans ces solitudes, partout où j'ai vu brûler la lampe tremblotante d'une obscure Madone, partout où j'ai vu monter les cyprès dans l'herbe derrière les contreforts d'une église en ruine, je me suis dit: Cette lumière est peut-être entretenue aux frais de ma mère. Peut-être elle dort sous ces grands arbres noirs! Et je pleurais. Et j'aimais ma mère! c'est si bon d'aimer quelqu'un!

Crillon s'était levé, tournait le dos à Espérance et marchait par la chambre en bousculant du pied, du coude et de l'épaule chaque meuble qui se rencontrait sur son capricieux chemin.

— Vous riez de moi, n'est-ce pas? dit Espérance.

Crillon, sans montrer son visage, sans répondre, haussa deux ou trois fois les épaules, et après s'être enseveli dans la cheminée:

— Il fume beaucoup, dit-il, dans cette chambre; j'en suis aveuglé en vérité.

Et il ouvrit rudement les deux battants de la fenêtre. Apparemment c'était la fumée qui avait rougi les paupières du bon chevalier.

L'air emporta bientôt tout cela, fumée ou souvenir.

— Je suppose que vous avez assez pleuré comme cela, dit Crillon, puisque vous voilà revenu.

— Je reviens parce que vous m'appelez.

— Mais, moi, je vous appelais pour obéir à l'injonction de l'épître anonyme; vous ne me parlez pas des dangers que vous avez courus?

— Moi, s'écria Espérance, je n'en ai couru aucun, et

je fusse resté certainement là-bas, sans deux causes qui m'en ont fait partir.

— Ma lettre, n'est-ce pas, et puis?

— Et puis une raison... des plus prosaïques.

— Laquelle?

— Je n'avais plus d'argent.

Crillon se mit à rire.

— Vous avez été volé peut-être?

— Non pas. J'ai cessé de recevoir mes revenus.

— Quoi! cette magnifique régularité dont vous vous émerveilliez chaque mois...

— Évanouie. Voilà trois mois que je n'ai rien reçu. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment?

— Un second Spaletta?

— Mieux que cela. Ma fortune était une chimère; le vieillard aux cheveux blancs sera mort, on aura servi mes rentes à quelque autre.

— Allons donc.

— Ruiné en amour, ruiné en finance, je suis ruiné partout, monsieur le chevalier.

— Voilà qui est bon, dit Crillon en lui frappant affectueusement sur l'épaule, n'ayant plus d'argent vous serez moins volage; vous resterez près de moi. Mais que dis-je, vous aurez toujours de l'argent, Espérance, puisque j'en ai toujours.

— Monsieur...

— Ah! je n'y vais pas par vingt mille écus comme le vieillard aux blancs cheveux; mais j'aurai sur lui l'avantage de tenir plus que je n'aurai promis. Ainsi donc, réconfortez-vous un peu; frappez-moi dans la main, et puisez dans ma bourse.

En disant ces mots, le brave Crillon ouvrait son coffre. Espérance l'arrêta.

— Pardon, dit-il, n'allez pas vous fâcher contre moi.

— Pourquoi me fâcherais-je? répliqua le chevalier en remuant ses pistoles.

— Parce que je n'accepterai pas vos offres généreuses, dit froidement Espérance.

Crillon lâcha la poignée d'écus, et se tournant vers le jeune homme avec un froncement de sourcils significatif :

— Holà! dit-il, vous allez trop loin. Me prenez-vous pour un croquant, mon maître?

— Voyez-vous que vous vous fâchez?

— Harnibieu! si je me fâche. Vous me faites cet affront de me refuser?

— Veuillez me comprendre. Je ne suis ni un grossier ni un sot. Assurément j'accepterai votre première poignée de pistoles.

— Eh bien! c'est tout ce qu'on vous demande.

— Mais je ne prendrai pas la seconde. Vivre dans la paresse aux dépens de celui qui paye de son sang chaque pièce d'or... jamais.

— C'est un bon sentiment, mais que prétendez-vous faire? Ah! j'ai une idée. Entrez aux gardes. Avant six mois, je vous garantis une enseigne.

— Je n'aime pas la guerre, vous savez, et la discipline me fait peur.

— Je parlerai à Rosny; nous vous aurons un emploi à la cour.

— Merci. Rien de la cour.

— Vous avez tort. Elle est galante. Le roi a pris une jeune maîtresse qui mène fort bien les violons.

Espérance rougit.

— On va banqueter, danser, baptiser perpétuellement à la cour, poursuivit Crillon.

— C'est si gai que cela? dit funèbrement Espérance.

— C'est trop gai. Cela ne durera pas.

— Pourquoi ? si le roi aime tant sa nouvelle maîtresse.

— Lui n'est pas tout le monde.

— Se fait-on un bonheur qui appartienne à tout le monde?

— Quand on est roi, oui.

— Alors la nouvelle maîtresse déplaît à certaines personnes?

— A beaucoup?

— On la disait douce et... charitable.

— Eh, mon Dieu! elle l'est.

— Alors, pourquoi ne l'aime-t-on pas?

— Mon cher ami, ce n'est pas une maîtresse qu'il faut au roi, c'est une femme.

— Mais le roi en a déjà une.

— Oui, mais il lui en faut une autre; et surtout ce qu'il lui faut, c'est un enfant, dix, vingt enfants.

— Il a un fils, ce me semble, murmura Espérance.

— Un bâtard!... la belle avance!

— Allons, dit le jeune homme, ce pauvre roi était heureux à sa guise, et voilà qu'on verse déjà du fiel dans son nectar.

— Bah! des bonheurs comme celui-là, il en aura tant qu'il voudra. Après la belle Gabrielle, une autre.

— Il se séparerait de... cette femme.

— On l'en séparera.

— Mais la pauvre abandonnée?

— Se remariera, pardieu! et bien dotée!

— Mais elle est déjà mariée, monsieur le chevalier.

— Ah bien oui, le roi a fait rompre tout de suite le mariage et elle est libre.

— Sous quel prétexte?

Crillon se mit à rire.

— Ce pauvre monsieur de Liancourt, dit-il, a été dé-

claré par le tribunal incapable de perpétuer sa noble race.

— Mais il a eu, dit-on, de son premier mariage onze enfants.

— Raison de plus, a dit le juge, pour qu'il n'en puisse plus avoir.

Espérance, malgré son serrement de cœur, ne put résister à cette bouffonnerie.

— C'est pourtant la vérité, dit Crillon, et on en a tant ri par ici que je m'étonne d'en pouvoir rire encore. J'espère que je vous apprends des nouvelles capables de vous remettre en belle humeur.

— Certes, monsieur, balbutia le jeune homme en serrant ses ongles dans ses mains. Mais malgré toute cette hilarité, je vois un roi malheureux et une femme bien à plaindre.

— Oh! le roi n'est pas de nature à se chagriner longtemps, et si l'on en croit les caquets de la cour, il prend déjà ses mesures.

— Pour renvoyer Mme de Liancourt?

— Ne l'appelez plus comme cela. Elle est marquise de Monceaux depuis la naissance du petit César, un admirable enfant, après tout. Eh bien! je ne dis pas que le roi veuille la renvoyer, il l'aime passionnément, mais il se distrait un peu çà et là. Pourtant, la marquise est bien belle Ah! qu'elle est belle! Jamais elle n'a été plus belle.

— Monsieur le chevalier, interrompit vivement Espérance, si nous parlions un peu de ce cher Pontis, m'a-t-il oublié?

— Lui, oh! non pas. Mais depuis que vous n'êtes plus là, le drôle a repris ses allures. Il a beaucoup fait la guerre, c'est une excuse. Car avec le roi la guerre est

maigre et nourrit peu le soldat. Il n'y a pas d'eau à boire.

— Pourvu qu'il y ait un peu de vin, dit Espérance.

— Oh! Pontis en trouve toujours. Il en a su trouver en Artois! Il est impayable pour flairer les dames-jeannes. En vérité, ce serait charitable de votre part d'entrer aux gardes, vous feriez de Pontis un sujet parfait. Il vous aime, il vous craint. Entrez aux gardes.

— N'insistez pas, monsieur, je vous prie, dit Espérance avec douceur; mon parti est pris sans retour. Tout ce que vous venez de me dire m'a étonné le cerveau. Je n'aime pas la cour, je n'aime plus le monde; je n'ai qu'un seul désir...

— D'aller pleurer encore?

— Oh! non, c'est fini cela, dit Espérance avec enjouement. Je veux aller chasser dans des pays très-éloignés, des pays entièrement neufs. J'attends que Pontis revienne. Est-ce bientôt?

— Mais avec le roi, ce matin, vers dix heures au plus tard; pour le baptême.

— Très-bien. J'embrasserai donc l'ami Pontis, et aussitôt je reprends ma route.

— Harnibieu! nous verrons cela, s'écria le chevalier. Que vous refusiez mon argent, passe, que vous refusiez une place aux gardes, un poste à la cour, passe encore; mais que vous retourniez en exil, je vous le défends!

— Monsieur le chevalier!

— Je vous le défends, dit Crillon en écrasant de sa botte un tison qui jaillit en myriades d'étincelles, je suis quelque chose, harnibieu! et votre mère vous a laissé à moi.

— Enfin, monsieur, si je suis malheureux!

— Vous serez malheureux à mes côtés tout à votre aise. Vous n'étiez pas un Jérémie quand j'ai fait votre

connaissance, et vous voilà maintenant prêt à fondre en eau comme une nymphe des métamorphoses... Non pas, je vous raffermirai la fibre.

— Faites attention que j'ai souffert.

— Vous avez reçu un coup de couteau, je n'en disconviens pas; j'en ai reçu plus de soixante, sans compter les balles et la menue grenaille; vous avez perdu trois litres de sang, j'en ai perdu un baril, et je ris, mordieu! et je fais les cornes à l'ennui, cordieu! et je danserai au baptême du petit César, harnibieu! nous y danserons ensemble.

Espérance pâlit à faire pitié.

Heureusement, son laquais, après avoir gratté à la porte de la chambre, passa timidement sa tête et son bras armé d'une lettre.

— De quelle part cela? s'écria le chevalier.

— De quelqu'un qui s'est informé si monsieur Espérance était arrivé céans, dit le laquais.

Espérance prit le billet, d'où tomba une petite clé dès qu'il fut ouvert.

— Est-ce déjà votre invitation au bal? demanda Crillon, voyant la stupéfaction se répandre sur les traits du jeune homme.

— Ma foi, monsieur, c'est encore plus extraordinaire, dit Espérance.

— Avec vous, c'est toujours du nouveau, mon cher ami. Mais ce nouveau est-il bon, du moins?

— Jugez-en, monsieur.

Crillon lut à haute voix :

« Monseigneur...

— Il n'y qu'une personne qui m'appelle ainsi, se hâta de dire Espérance, c'est le vieillard dont nous parlions tout à l'heure.

— L'homme aux vingt mille écus de rente; voyons son style :

« Monseigneur, puisque vous voilà dans Paris, qui est le meilleur séjour pour un homme comme vous, je pense que vous allez habiter bientôt la maison que vous venez d'acheter rue de la Cerisaie...

— Vous avez acheté une maison? dit Crillon saisi d'étonnement.

— Il paraît, répondit modestement Espérance. Mais continuez.

» ...... rue de la Cerisaie, sur vos économies des trois derniers mois. J'espère que vous la jugerez digne de vous, et que vous daignerez approuver les dispositions que j'ai cru devoir y prendre.

» Monseigneur trouvera dans un coffre, sur la cheminée de sa chambre, les titres de sa propriété et ses autres clés qu'y a déposées son fidèle serviteur,

» GUGLIELMO. »

La lecture finie, Crillon laissa échapper le papier. Espérance et lui se regardaient béants.

— Ceci est très-fort, dit enfin Crillon. Est-ce que vous y croyez?

— Ma foi, oui, pourquoi pas? répliqua Espérance en tournant dans ses doigts la petite clé ciselée.

— Au fait, pourquoi pas? C'est égal, la rue de la Cerisaie n'est pas loin d'ici, c'est derrière la rue de Lesdiguières, où Zamet a son hôtel, vous savez, Zamet le financier italien.

— Je sais, dit Espérance; est-ce que vous auriez envie...

— D'aller voir votre maison; j'en dessèche d'impatience.

— Eh bien, allons-y, monsieur le chevalier.

— Mon chapeau et mon épée, cria le héros d'une voix de stentor ; et en route, harnibieu !

XI

JOIE ET FESTINS

La rue de la Cerisaie, dont le nom indique assez l'origine, aboutissait d'une part à la rue du Petit-Musc, de l'autre à une fausse porte de l'arsenal, et, parallèle à la rue Saint-Antoine, se trouvait couper à angle droit la petite rue de Lesdiguières, dans laquelle Zamet, le riche financier, s'était bâti un hôtel d'une magnificence alors célèbre.

Ce quartier, presque perdu aujourd'hui, gardait, en 1594, des restes de splendeur et de vie. Ce n'était pas encore le beau temps de la place Royale, bâtie seulement dix ans après, mais on s'y souvenait du palais des Tournelles, si longtemps habité par Catherine de Médicis, et bon nombre de riches hôtels de la noblesse peuplaient encore les rues Saint-Paul, Saint-Antoine et les environs de la Bastille.

Il était donc parfaitement raisonnable qu'un seigneur opulent choisît ce quartier pour s'y construire une demeure. Les jardins par là étaient nombreux, vastes et plantés de vieux arbres. Air pur, silence et solitude à deux pas du mouvement de la ville, voies assainies, larges pour le temps, étaient de brillants avantages à une époque où les rues s'effondraient souvent sous les pieds du passant, où le coin du mur se changeait plusieurs fois par nuit en coupe-gorge, où bien souvent le

piéton était forcé de monter sur la borne pour éviter d'être écrasé par une mule.

Espérance, en pénétrant avec Crillon dans la rue de la Cerisaie, n'y aperçut que deux maisons assez modestes dans le bout qui touchait au Petit-Musc. Ces habitations, déjà vieilles, furent dédaignées par les deux visiteurs.

Mais bientôt, à l'extrémité d'un mur construit en belles pierres et surmonté d'arbres couverts d'une neige brillante, ils virent au fond d'une vaste cour s'élever un palais de style florentin, dont les fines sculptures et les merveilleuses fenêtres à petits vitraux de cristal faisaient l'admiration de quelques passants arrêtés devant ce nouveau chef-d'œuvre.

L'édifice était relié à la rue par deux ailes formant pavillons avec des balcons de pierre niellée et des balustres de fer forgé dont l'industrieux travail figurait des corbeilles de fruits et de fleurs.

Une porte de chêne massif sculpté dans son épaisseur, et dont chaque panneau à facettes comme celles d'un diamant, était armé d'un clou d'acier poli, porte à l'épreuve du boulet, défendait et ornait l'entrée sous sa niche de pierre à colonnes torses. C'était d'un aspect rassurant et séduisant à la fois.

Crillon et Espérance s'arrêtèrent comme les curieux, et cherchant des yeux aux environs, ne virent plus d'autres maisons dans la rue.

— Si la lettre du vieillard aux vingt mille écus n'est pas une plaisanterie, dit Crillon, ceci est votre château.

Et il se disposait à frapper. Espérance l'arrêta.

— Monsieur, dit-il, voilà le doute qui me prend, cette maison dont parle mon gouverneur, mon homme d'affaires, a été achetée, dit-il, avec les économies de trois mois, soit six mille écus; est-ce que vous pensez qu'on

puisse se procurer une habitation pareille pour une pareille somme?

— La porte seule et son cadre ont dû coûter cela, répliqua Crillon. Mais qu'importe, entrons toujours.

— Permettez, dit Espérance, que nous questionnions ces honnêtes gens qui contemplent l'édifice.

— Vous avez raison. Holà ! monsieur mon ami, à qui appartient cette maison, je vous prie ?

— On ne sait pas, monsieur, répondit le bourgeois, et cependant nous sommes du quartier.

— Cela va bien, dit tout bas Espérance à Crillon, qui lui poussa le coude.

— Comment ne sait-on pas? continua le chevalier; un pareil monument honore tout un quartier. Il ne s'est point bâti tout seul, que diable!

— Oh ! non, dit un autre bourgeois d'un air fin; mais quand bien même on saurait, si l'on ne peut dire ce qu'on sait, n'est-ce pas équivalent ?

— Bah ! si vous savez, dites toujours, mon cher monsieur, interrompit Crillon ; je suis bon homme, incapable de vous faire tort.

— Vous en avez l'air, monsieur; et d'ailleurs une supposition peut s'émettre sans crime de lèse-majesté.

— Pardieu !

— Où veut-il en venir avec sa majestée lésée ? grommela Espérance.

— Eh bien, messieurs, poursuivit le digne bourgeois, qui brûlait de semer sa petite nouvelle, on dit, on prétend, je n'affirme rien, mais on assure que cette maison...

— Vous me faites frire à petit feu, mon brave homme.

— Que cette maison est bâtie par le roi.

— Aïe ! fit Crillon en regardant Espérance.

— Mais le roi a son Louvre, hasarda celui-ci.

— Pas pour y loger ses maîtresses, monsieur, dit le bourgeois, tandis qu'ici, à deux pas de chez M. Zamet, son ami, son compère, son...

— Oui, interrompit Crillon, son compère Zamet.

— Cela va mal, dit-il bas à Espérance.

— Vous comprenez, monsieur, continua le narrateur enchanté d'avoir ébranlé la conviction de son auditoire. Le roi entre par la rue de Lesdiguières chez M. Zamet, c'est tout naturel. On croit qu'il va chez M. Zamet, n'est-ce pas, en tout bien tout honneur ?

— Eh bien, après...

— Eh bien, il va chez la dame de la rue de la Cerisaie ; l'honneur est sauf.

— Mais Mme la marquise de Monceaux loge rue du Doyenné, près du Louvre, s'écria Crillon, quand elle ne loge pas au Louvre même. Vous voyez bien que pour aller chez elle, le roi n'a pas besoin de bâtir rue de la Cerisaie.

— Aussi ne parlé-je pas de la belle Gabrielle, riposta le bourgeois en clignant l'œil avec malice. Le roi est un vert galant ; le roi s'amuse, le cher sire ; le roi est capable de se bâtir dix maisons pareilles et de les occuper toutes.

— Si l'on frottait les oreilles à cet imbécile, dit Crillon à Espérance, que cette conversation mettait au supplice.

Mais pendant le colloque, qui avait amené devant la maison comme un rassemblement inusité dans ce tranquille quartier, un homme de haute taille, une sorte de gardien bien vêtu et bien armé, avait ouvert le guichet de la porte et regardait.

A la vue d'Espérance, il poussa un cri de surprise, et sortant précipitamment, vint saluer le jeune homme

avec toutes les marques d'un empressement plein de respect.

— Que faites-vous ? demanda Espérance ?

— J'ouvre à monseigneur, répondit cet homme ?

— Pourquoi ? balbutia Crillon.

— Pour que monseigneur n'attende pas devant la porte au lieu d'entrer chez lui.

A ce nom, *monseigneur*, à ce mot *chez lui*, les gens groupés se dispersèrent effarés de surprise et de peur, redoutant d'avoir avancé tant de suppositions compromettantes en présence du seigneur propriétaire de la maison.

Crillon et Espérance suivirent le gardien qui, après les avoir introduits, ferma sur eux la porte. Ils se regardaient l'un l'autre, hésitant toujours.

— Ah çà, dit Espérance au gardien, qui suis-je ?

— Monseigneur Espérance, notre maître.

— Fort bien; mais, comment me connaissez-vous, je ne vous connais pas.

— Je reconnais monseigneur, parce qu'il ressemble, comme on nous l'a dit, à son portrait.

— Quel portrait ?

— Le portrait de monseigneur qui est dans la chambre de monseigneur.

Espérance faisait claquer nerveusement ses doigts l'un contre l'autre, signe précurseur de ses colères.

— Vous êtes bien sûr, dit-il, que vous ne raillez pas ?

Le visage du gardien passa du sourire à l'effroi.

— Moi, railler ! pourquoi donc ?... parce que je prétends reconnaître monseigneur ? mais monseigneur va voir si toute sa maison ne le reconnaîtra pas comme moi.

En disant ces mots, il agita une cloche qui fit de tous les points du palais accourir sous le vestibule immense

une nuée de serviteurs du plus beau choix et de la plus riche livrée.

Le gardien leur montrant Espérance :

— Monseigneur ! s'écrièrent-ils d'une seule voix en saluant et se découvrant.

— Allons, dit Crillon, il n'y a plus à en douter.

— Qu'on me montre ce portrait, demanda Espérance.

Après une montée de vingt marches taillées dans le marbre et couvertes d'un tapis de Perse, il se trouva dans une admirable chambre d'honneur, où son portrait fidèle, irréprochable, vivant, apparaissait au-dessus de la cheminée, dans un cadre à feuillages dorés.

— Je comprends, dit-il, que tous ces gens me connaissent.

— Et moi aussi, ajouta Crillon en extase devant ce chef-d'œuvre.

— Mais ce que je ne devine pas, dit Espérance, c'est qu'on m'ait peint à mon insu. Où, quand, comment le peintre m'a-t-il saisi ?

Crillon s'approchant pour examiner la signature :

« François Porbus, lut-il. Venise, 1594. »

— Ah ! s'écria Espérance, m'y voici ! Un jour, adossé à l'un des piliers de la nef, paresseusement assis sur un banc, j'étais resté plusieurs heures dans Saint-Marc à rêver, à prier. Un peintre, entouré de spectateurs respectueux, dessinait en face de moi. Je crus qu'il peignait la baptistère et j'entendis prononcer par des Vénitiens le nom illustre de Porbus.

— Il faisait votre portrait, dit Crillon. Mais tandis que les valets se sont retirés discrètement à la porte, n'oubliez pas ce que dit la lettre.

— Quoi donc ?

— Nous sommes dans votre chambre. Les titres de la

propriété doivent se trouver sur la cheminée, dans un coffre, avec vos clés.

Espérance s'approcha en souriant. La petite clé du billet ouvrait le coffre.

Là, Crillon et son ami recueillirent une liasse de parchemins en règle, qui établissaient authentiquement la possession du terrain et des bâtiments.

Sous les parchemins était un trousseau de clés portant chacune son étiquette. Le mot coffre-fort sauta d'abord aux yeux d'Espérance.

— Ce doit être ce bahut en bois de rose, cerclé de fer, dit Crillon.

— Justement, répondit Espérance qui venait d'y appliquer la clé.

Le coffre contenait des sacs couverts de cette inscription: *Dix mille écus.*

— Harnibieu ! s'écria le chevalier dans un transport d'admiration, si le roi en avait autant !

Espérance ne disait pas un mot. Tout cela le suffoquait. Il sortit de la chambre et parcourut avec le chevalier les galeries, la bibliothèque, les salles, les cabinets où tout respirait la splendeur et le haut goût d'un luxe de prince.

Un valet de chambre guidait les deux amis dans leur exploration. Après la maison et ses détails, après la revue des cristaux et de l'argenterie, on passa aux écuries où huit chevaux croquaient le foin et l'avoine sans honorer d'un regard leur maître futur dont sans doute on ne leur avait pas montré le portrait. Sous une remise voisine se prélassait un carrosse doré tapissé de velours. Ce dernier trait de magnificence arracha un cri au chevalier.

— Un carrosse ! et le roi n'en a pas ! dit-il. Le chevalier d'Aumale avait le seul qui fût dans tout Paris.

Harnais, équipages, chiens au chenil, armes aux crocs

et vins à la cave, rien ne manquait; le dîner cuisait sur les immenses fourneaux de la cuisine.

— Passons aux jardins, dit Crillon.

L'hiver n'en avait confisqué qu'une partie. Des lauriers, des pins, des lierres, des buissons de rododendrons avaient secoué le givre et poli leur feuillage vigoureux comme pour récréer par un aspect printanier les regards du maître. Une longue serre fermée en plaques de verre, coûteuse prodigalité à cette époque, enfermait une allée de citronniers et d'orangers odorants. Le soleil riait sur tout cela; il versait à la cime des grands marronniers ses feux qui changeaient les glaçons en opales ou les fondaient en diamants lumineux. Des merles s'échappaient, avec leur cri guttural, des massifs dont ils secouaient la neige; le sable, fraîchement versé sur les allées, offrait partout une moelleuse promenade. Ce jardin, immense d'ailleurs, promettait un paradis au printemps.

Lesdeux amis étaient arrivés à l'extrémité. Ils virent que la clôture était une haute muraille dont un pan tout entier s'était écroulé sous la morsure de la gelée et le poids des lierres séculaires qui s'y étaient accrochés. Il y avait là une brèche que des ouvriers s'apprêtaient à réparer.

Espérance ayant témoigné son étonnement.

— Monseigneur, dit le jardinier, ce mur menaçait ruine depuis longtemps, mais on le respectait à cause des beaux lierres. Il s'est écroulé il y a deux jours seulement. Pour le réparer, il eût fallu entrer chez M. Zamet, qui habite de l'autre côté, Or, M. Zamet est absent, et ses gens, un peu jaloux de la maison de monseigneur, n'ont pas permis l'entrée à nos ouvriers. Mais on attend, disent-ils, M. Zamet, qui revient ce matin avec le roi, et sans doute il permettra.

— Je me charge d'obtenir sa permission, dit Crillon,

et la brèche sera fermée demain. Dans tous les cas, une communication avec Zamet n'est pas bien dangereuse. Il craint les voleurs autant que nous.

— Oh! monsieur! répliqua le jardinier, on le dit bien riche, mais il ne peut pas l'être autant que monseigneur.

— Bon, murmura Espérance en revenant vers la maison, voilà que je vais détrôner l'homme aux dix-sept cent mille écus.

— Mon cher ami, lui dit Crillon, peut-être y a-t-il plus d'écus chez Zamet. Mais ici, cela sent la jeunesse, l'amour et l'art. La maison de Zamet est un coffre-fort, soit; la vôtre est un écrin. Quand vous voudrez séduire une femme, faites-lui voir cette maison-là; jamais on n'aura vu ce que vous réunissez ici... Ah! interrompit-il, j'ai vu, moi, autrefois, une certaine chambre...

— Plus belle que celles-ci? demanda naïvement Espérance.

Crillon répondit par un coup d'œil et un silencieux sourire.

Ils passaient à ce moment devant l'aile du rez-de-chaussée, longue et haute galerie dont toutes les fenêtres et les volets étaient soigneusement fermés. Espérance y attacha machinalement sa vue rassasiée de tant de merveilles.

Un valet parut et offrit au jeune homme une clé nouvelle sur un bassin d'argent doré.

— Qu'est-ce encore? dit Espérance.

— Monseigneur voudra certainement visiter son cabinet de méditation, répliqua le serviteur en indiquant une porte de citronnier incrustée d'ébène.

— Nous n'avons pas vu de ce côté, dit Crillon.

Espérance mit la clé dans la serrure.

Le serviteur salua et disparut.

A peine la porte était-elle ouverte, qu'un délicieux parfum d'aloès envahit jusqu'au vestibule où s'étaient arrêtés les deux amis. Espérance souleva une portière, et ne put retenir un cri de surprise.

Il voyait une vaste salle à boiseries et à colonnettes de cèdre, meublée de fauteuils en frêne sculpté d'un travail bizarre et prodigieux; un lustre de cristal de Murano, à fleurs de verre rose, bleu, jaune et blanc, où brûlaient des cires de pareilles couleurs, des tapisseries inestimables, des tableaux de Bellini, de Giorgion et de Palma le Vieux, des tables d'ébène incrustées d'ivoire, un dressoir garni d'aiguières et de plats d'or ciselé. Toute cette féerie illuminée avait ravi Espérance, qui rayonnait de joie et d'admiration. Mais lorsqu'il voulut faire partager ces sentiments à Crillon, il le vit pâle et tremblant tomber sur un fauteuil, les yeux dilatés, fixes, la sueur au front, comme s'il s'attendait à voir la muraille s'ouvrir en face de lui pour donner passage à une ombre.

— Qu'avez-vous, chevalier? s'écria-t-il; est-ce donc cette admirable Diane au bain, signée Giorgion? est-ce cette Madone de Jean Bellini, ou cette Suzanne de Palma qui vous écrasent?

Crillon respirait à peine et ne répondait pas.

— Vous avez vu, disiez-vous, une belle chambre, Valait-elle ceci?

Crillon se leva, promena un regard enivré sur tout ce qu'il voyait. Un soupir pareil à un sanglot s'échappa de sa poitrine en la déchirant.

— Dans celle que j'ai vue, murmura-t-il, était un trésor qui n'est pas ici et qui ne se retrouvera pas sur la terre! Sortons, sortons d'ici!

En disant ces mots d'une voix entrecoupée, il s'acheminait à grands pas vers la porte. Soudain, se retour-

nant dans un brusque élan du cœur, il saisit Espérance entre ses bras et l'étreignit avec une tendresse passionnée.

— Adieu, dit-il, l'heure a passé. Le roi doit être de retour. Il m'attend. Adieu.

— Vous reviendrez, j'espère?

— Oh! oui, je reviendrai, balbutia Crillon, qui s'enfuit dans un trouble inexprimable, car il n'avait pu sans frissonner et trembler comme un enfant retrouver vivant dans les meubles de cette chambre son poétique souvenir de Venise.

Espérance, demeuré seul, s'étendit sur les coussins, cacha son front dans ses mains et se demanda si tout cela n'était pas un rêve. Le feu petillait dans l'âtre, les bougies se consumaient dans leurs girandoles, et quelques heures délicieuses, heures de mémoire et d'oubli tout à la fois, étaient tombées goutte à goutte sur son cœur blessé. Il repassait ainsi sa vie avec la douleur de n'y trouver que dégoût et ténèbres, lorsqu'une voix joyeuse, perçante, accompagnée d'un bruit d'éperons, retentit dans le vestibule. Cette voix appelait Espérance; elle sonnait, comme une fanfare, la déroute de la mélancolie et de l'ennui.

— Ah! s'écria Espérance, c'est Pontis!

Et il s'élança hors du cabinet pour embrasser son ami qui, en l'apercevant, fit voler son chapeau à vingt pieds en l'air.

A peine Espérance était-il rendu à la lumière du jour, aux étreintes jeunes et chaleureuses de son turbulent compagnon, qu'il crut renaître; les yeux petillants du garde venaient de rallumer la cendre de son cœur.

— Sambioux! tu es donc prince, dit Pontis, embrassons-nous encore.

— D'où viens-tu?

— De partout.

— Comment de partout ?

— Oui, j'ai vu les chambres, les corridors, les écuries, le jardin, la cave.

— Quoi tu as déjà...

— M. de Crillon m'a expédié tout de suite après la cérémonie ; j'arrive ici, on me répond que tu es dans tes méditations, je me promène en t'attendant. Je vois, je vois... ô mon ami ! le Louvre est bien peu de chose près de ton château.

— Dis près de notre château, car tu en auras ta part.

— Vrai !

— Tu as été un bon ami pour moi, je te serai un ami meilleur.

— J'aurai des chevaux ?

— Certes.

— Une de ces chambres ?

— Choisis.

— Quelques-uns de ces écus ?

— Puise.

Pontis se jeta au cou d'Espérance.

— Tu es un vrai seigneur, dit-il, et Dieu a bien placé ses grâces. On mangera ici, n'est-ce pas ?

— Mettons-nous à table, si tu veux.

— Monseigneur est servi, dit le maître d'hôtel à Espérance.

— Marchons, Pontis.

— Tout de suite, et tu me raconteras ce beau voyage où tu as fait fortune. C'est par héritage, n'est-ce pas ?

— Oui, par héritage.

— Je m'en doutais. Sambioux ! que la belle Entragues se mordra les lèvres d'avoir perdu un si riche parti.

— A propos, qu'est-elle devenue ?

— Elle tend ses gluaux pour prendre une belle proie.

— Peine inutile, n'est-ce pas ?

— Eh ! eh !... le gros gibier a l'aile téméraire. Si tu avais vu les yeux qu'elle faisait aujourd'hui au roi pendant le baptême c'était scandaleux !

— Tu as vu le baptême ?

— J'étais de garde devant les fonts. L'enfant est gros comme un mouton. A propos, tu auras des dragées.

— Es-tu fou ?

— Est-ce que l'accouchée n'est pas notre amie ? est-ce que la marquise de Monceaux peut nous faire oublier notre charmante Gabrielle des Génovéfains ?

— Tais-toi, tais-toi.

— Fais le dédaigneux tant que tu voudras, mais moi je veux mes dragées, et je les aurai, dussé-je m'adresser à M. de Liancourt. Il en a bien gagné sa part, lui qui a tant manqué d'être le père de l'enfant.

Espérance se mit à rire. Pontis, tout en riant, dévorait un excellent dîner.

— Égaye-moi, dit Espérance, car j'ai le cœur malade.

— Allons donc ! avec tous ces trésors, avec ce vin-là ?

— Je ne bois pas. Et tant de trésors ne servent de rien à un homme seul.

— Nous sommes deux, et si tu veux que nous soyons trois, tu n'as qu'à parler. Mon cher, j'ai vu aujourd'hui toute la cour. Il y a des femmes superbes ! des femmes, vois-tu, à vous faire rêver tout éveillé. Toutes ces femmes-là, tu peux les épouser si tu veux.

— Toutes ?

— Tu choisirais au besoin. Oh ! quelle gaieté ! quel festin perpétuel ! quelles promenades ! Mon ami, tu as des chevaux étonnants.

— Vraiment ?

— Les femmes adorent les chevaux ; montre vite tes

chevaux aux femmes. Avec une figure comme la tienne, je ne voudrais pas en laisser respirer librement une seule, je voudrais en voir des bataillons s'égorger tous les jours à ma porte. De temps en temps tu inviterais des hommes en l'honneur du vin, on illuminerait la maison, il y aurait bals, mascarades. Ah! dieux! si j'étais à ta place, Espérance, ma maison serait si divertissante, que, dès demain, la belle Gabrielle quitterait pour moi le roi de France.

Espérance se leva tout pâle.

— Malheureux, dit-il d'une voix sombre, tais-toi, tu es ivre.

Pontis stupéfait laissa tomber sa main et son verre.

— Oui, répéta Espérance, vous avez beaucoup trop bu, Pontis. C'est votre défaut, et quand la tête est prise on parle à tort et à travers. Il ne convient pas qu'un garde du roi parle irrévérencieusement de son maître et des personnes qui lui sont chères. J'ai ici des valets qui peuvent vous entendre.

— C'est vrai, balbutia Pontis naïvement, mais je t'assure que je ne suis pas ivre.

— N'en aie donc pas les apparences.

— La preuve que je suis de sang-froid, c'est que je vais achever cette bouteille.

— Non, je t'en prie; M. de Crillon me disait ce matin encore de te surveiller, de t'empêcher de boire.

— Eh, sambioux!...

— Écoute. J'ai besoin de toi : sois raisonnable. Tu sais que nous avons un secret à garder; tu sais que ce secret a failli me coûter la vie et a causé la mort d'un homme.

— Ah! dit Pontis à Espérance, tu veux parler de la Ramée. Il est mort, le beau malheur!

— Enfin, c'était une âme dont nous rendrons compte à Dieu.

— Il n'avait pas d'âme.

— Sois sérieux. Il reste ce billet, tu sais, le billet d'Henriette, la seule arme que j'aie gardée contre cette ennemie mortelle. Voilà dix mois que j'en suis embarrassé de ce billet. Je n'ai pas voulu t'en charger tant que tu tenais la campagne, tu pouvais être tué, on l'eût trouvé sur ton corps. Mais aujourd'hui tu vas le reprendre à ton tour, car aussitôt qu'Henriette me saura revenu, son premier soin sera de me faire voler sa lettre.

— Donne, dit Pontis, je ne suis pas de ceux qu'on vole.

— Tu vois, je l'ai fait enfermer dans cette petite boîte plate comme un reliquaire ; c'est commode à porter, à cacher ; et la lettre y est restée fraîche comme si elle eût été écrite hier.

— Joli bijou qui parera au besoin les coups d'épée que M[lle] d'Entragues nous fera donner. Je les attends, et la boîte sera en sûreté sur ma poitrine, je te le jure. Maintenant, pour achever de te prouver ma raison, je te rappellerai que je suis de garde ce soir, et, tandis que tu resteras bien chaudement en face de ce brasier joyeux, fais-moi reconduire au poste.

— Volontiers.

— Oh ! mais en cérémonie ! dans le carrosse ! Sambioux ! je veux aller en carrosse au Louvre. Étrennons le carrosse, mon prince. Et des flambeaux, s'il vous plaît !

— Va pour l'étrenne, dit Espérance rendu à toute sa belle humeur par cette fougue communicative. Va pour les flambeaux.

— Vous entendez ! cria Pontis à un valet. Et demain,

monseigneur, nous établirons un programme de fêtes qui fera danser hors de terre tous les pavés de Paris.

— Va pour les fêtes et la danse des pavés.

Un quart d'heure après, maître Pontis roulait en carrosse vers le Louvre, au milieu d'un grand concours de populaire, qui, à l'aspect de cette nouveauté, poussait des acclamations comme sur le passage d'un empereur.

Espérance, pour se dégourdir, endossa une pelisse fourrée et se mit à arpenter ses belles allées, au clair de lune.

A ce moment, une litière remonta la rue de la Cerisaie jusqu'au passage de l'Arsenal, et s'alla mystérieusement ensevelir dans l'ombre, à vingt pas de la maison d'Espérance.

XII

LE RENDEZ-VOUS

Dans cette litière bien fermée à cause du froid, il n'y avait que deux femmes dont l'une, enveloppée de fourrures, s'appuyait dans les bras de l'autre. Elles se préparaient à reconnaître la localité déserte où on les avait conduites, lorsqu'un homme de haute taille, svelte, à la démarche hardie, accourut rapidement du bout de la rue et vint, sans hésitation, entr'ouvrir les rideaux de la litière. Il y mit si peu de politesse et de ménagement que les deux femmes ne purent retenir un faible cri.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? demanda l'une d'un ton de voix mal assurée.

— Je suis, madame la marquise, celui qui vous a donné l'avis à la suite duquel vous êtes venue ici, et si je me permets de vous aborder ainsi c'est pour achever mon œuvre. Assurément ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire n'était pas complet et a pu vous paraître obscur.

— En effet, répliqua celle des deux femmes que l'inconnu avait appelée marquise, j'ai mal compris...

— Et cependant vous êtes venue.

— Votre lettre me disait de me rendre rue de la Cerisaie pour une importante affaire concernant le roi...

— Le roi qui trompe la marquise de Monceaux, oui, madame.

— Et vous vous engagiez à le prouver.

— C'est aisé : puisque vous avez bien voulu venir, vous verrez de vos propres yeux.

Il y eut dans la litière un soupir, accompagné d'un geste désespéré.

— Expliquez-vous, murmura une voix émue ; mais d'abord quel est votre but ?

— Oh! madame, je pourrais vous dire que c'est votre intérêt personnel. Mais je ne mens pas : c'est dans mon intérêt à moi que j'agis, et comme je vous sers en même temps, j'ai pensé que vous me viendriez en aide.

— Où tend votre intérêt, monsieur ? n'est-ce pas à quelque machination contre la personne sacrée de Sa Majesté? Je vous avertis qu'en me déterminant à venir ici, j'ai prévenu main-forte, et je n'aurais qu'à appeler...

— Inutile, madame ! je n'entreprendrai pas contre la vie du roi, dit amèrement l'inconnu ; je ne m'occupe que d'une chose, je ne tends qu'à un but : empêcher une certaine dame, que j'aime, de succomber à la tentation de remplacer Mme la marquise de Monceaux.

— Le roi y pense donc ?

— Vous allez vous en convaincre, madame. Le roi a soupé chez la marquise après la cérémonie, n'est-ce pas ?

— Ou plutôt il a feint de souper. Je me souviens qu'il n'a touché à rien que des lèvres.

— Il se réservait pour un autre souper, sans doute.

— Le roi a voulu s'aller coucher aussitôt après le repas, fatigué, disait-il. Et quand j'ai voulu pénétrer chez lui, on m'a refusé la porte.

— Sa Majesté avait un rendez-vous chez M. Zamet ce soir. Là on soupera, là on aura bon appétit; là on ne se rappellera plus la fatigue.

— Chez Zamet !...

— Soulevez-vous dans votre litière, madame, et voyez au loin, à travers ces jardins, les fenêtres enflammées de l'hôtel de la rue Lesdiguières; entendez même les flûtes et les violes du concert.

— Le roi viendrait là !...

— Le roi vient d'y arriver, madame. Il est entré masqué, avec un seul gentilhomme; mais je l'ai aussi bien reconnu que j'ai reconnu à son entrée la femme pour laquelle il vient chez Zamet. Cependant elle aussi a pris le masque.

— Le nom de cette femme, monsieur ?

— C'est mon secret, pardon, dit assez rudement l'inconnu. Que la marquise de Monceaux se conserve le roi, je le veux bien, mais je ne veux pas qu'elle perde cette femme.

— Hélas ! monsieur, si la marquise était plus prompte à la défense, si elle savait haïr et se venger, on la ménagerait plus qu'on ne fait tous les jours. Mais, puisque vous refusez de me nommer la complice du roi, il suffit. En attendant, le roi est au milieu de cette fête avec

celle que vous teniez tant à éloigner de lui. Singulier plan que vous avez adopté, monsieur. Il eût été plus simple d'empêcher cette femme d'entrer.

— Je suis arrivé trop tard. Mais la fête sera troublée, madame, je vous en réponds.

— Comment cela ? s'écria la jeune femme avec inquiétude ; il n'arrivera rien au roi, je suppose.

— Il n'arrivera au roi que le désagrément d'être surpris au rendez-vous. Il craindra un éclat public. Il craindra que le scandale n'arrive jusqu'à vous, il fuira. C'est alors que vous le verrez sortir et pourrez le convaincre d'infidélité.

— Il faut alors me placer en face de l'hôtel de Zamet.

— Rue de Lesdiguières ? à l'entrée commune ? là où les chevaux, les laquais et les gens de toute sorte abondent en ce moment ? là où vous pourriez être reconnue ? Non, non, madame ; d'ailleurs, ce n'est pas par là que le roi sortira.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a deux autres issues. D'abord une porte dérobée de l'hôtel Zamet. C'est moi qui m'y placerai pour que la dame en question ne s'échappe point par là et n'aille, on ne sait où, retrouver Sa Majesté.

— Quelle est la troisième issue ?

— Vous y êtes, madame ; c'est la porte de cette belle maison neuve dont vous ne connaissez peut-être pas bien la destination.

— Non, quelle est-elle ?

— Le bruit court que c'est une fondation du roi pour assurer le secret de ses infidélités.

— Mon Dieu !

— Et en effet, jusqu'à ce jour on n'a pu encore connaître le propriétaire de ce palais, dont la dépense et la beauté sont tout à fait royales.

— Je comprends : le voisinage de Zamet est le prétexte.

— Précisément; et de chez Zamet, par quelque passage, on va dans la maison nouvelle. Sortir par là est chose facile. Le roi sortira par là. Mais vous en gardez la porte, et, malgré leur masque, vous reconnaîtrez bien ceux qui sortiront.

— Certes !

— Maintenant, la cachette est éventée; engagez Mme de Monceaux à veiller sur son bien.

— J'empêcherai le roi de s'exposer à des dangers mortels pour un bénéfice douteux.

— Ah ! le bénéfice est nul ! dit l'inconnu avec une sorte de rage injurieuse pour la femme à laquelle il faisait allusion, car le roi trompe une belle et bonne maîtresse pour.... Mais adieu, madame; veillez de votre côté, je retourne à mon poste.

— Il faut que je vous remercie, monsieur.

— Ce que je fais n'en vaut pas la peine, répliqua l'inconnu avec une ironie sauvage, car je vous déchire le cœur; mais le mien est en lambeaux. Cependant, si vous êtes jalouse, vous allez pouvoir savourer à longs traits cet affreux bonheur qui consiste à surprendre la personne qu'on aime en flagrant délit de trahison. Adieu ! madame.

En parlant ainsi, ce singulier personnage s'enfuit avec l'agilité d'un cerf poursuivi, et disparut dans la courbe de la rue.

— Madame, madame, du courage, murmura l'autre femme en serrant sur son cœur la marquise tremblante.

— Toute ma vie est perdue, répondit celle-ci. Mais j'aurai du courage, Gratienne. Voyons, de l'endroit où

nous sommes, nous plongeons obliquement dans cette rue. Ma vue est troublée par le froid.

— Et par les larmes, chère maîtresse.

— Enfin, je vois confusément. Il faut nous rapprocher.

— Et si le roi nous apercevait ! S'il se savait épié par vous, il ne vous le pardonnerait pas ! Quel éclat ! sans compter les risées de vos ennemis.

— J'ai des ennemis, c'est vrai ; et d'ailleurs, il ne faut pas donner au roi la satisfaction de me voir jalouse... C'est pour moi seule cette satisfaction, interrompit la pauvre femme avec un rire fiévreux ; il faut que je voie et ne sois pas vue. Comment faire ?

— Me permettez-vous de vous donner un moyen ?

— Oui, Gratienne.

— Retournez chez vous, chère maîtresse, couchez-vous, calmez-vous, et vous me croirez bien si je vous dis que j'ai vu ou que je n'ai pas vu sortir le roi.

— Non, Gratienne, je ne te croirai pas, parce que je connais ton cœur. Et la réponse que tu me rapporterais de peur de m'affliger, je la sais d'avance.

— Je vous promets...

— Non, te dis-je, je verrai de mes yeux ! Et ce mortel bonheur, comme disait cet homme, je le boirai jusqu'à la dernière goutte !

— Alors, je chercherai une autre idée. Vous ne pouvez, dans votre état de convalescence, rester exposée au froid. Qui sait combien de temps vous allez attendre !

— J'attendrai s'il le faut jusqu'à la mort.

— Quel mot ! Laissez-moi descendre ; je vois de la lumière dans le pavillon. Laissez-moi, vous dis-je ; j'ai trouvé le moyen.

Elle s'élança légèrement hors de la litière et courut à

la porte demeurée entr'ouverte, parce que le gardien attendait pour refermer, le retour du carrosse. Elle se glissa comme une belette par l'étroite ouverture. Quelques minutes après, elle accourait vers la litière.

— Venez, dit-elle, madame ; tout est arrangé.

— Quoi ?

— J'ai parlé au gardien de cette maison. Je lui ai annoncé une dame effrayée par des voleurs, qui voulait reprendre connaissance près du feu, et surtout n'être pas vue.

— Mais...

— Mais, du coin de ce feu, vous verrez sortir ou entrer tout le monde, car la porte touche au pavillon de ce gardien.

— Allons ! dit la marquise qui à son tour pénétra dans la maison, il me verra peut-être, mais moi aussi je le verrai !

L'inconnu n'avait pas menti. C'était bien le roi, qui, sorti du Louvre quand chacun le croyait couché, s'était acheminé vers l'hôtel de Zamet.

Henri avait le cœur troublé comme un malfaiteur. Son escapade l'embarrassait. Le plus tendre et le plus infidèle des amants, il passait son temps à défaire à coups d'épingle les grands bonheurs de sa vie.

Quelque chose de nouveau s'offrait à lui, des yeux noirs après des yeux bleus, un esprit de démon après une âme d'ange, il croyait avoir tout sauvé en n'emportant que son cerveau et en laissant son cœur à la maison.

— D'ailleurs, se disait-il, c'est une heure, c'est une moitié de nuit, c'est quelque gai refrain entre deux baisers folâtres, et tout s'éteindra avec la flamme des bougies de Zamet.

Ce Zamet, quel brave compère ! toujours au guet

pour distraire son prince. Riche d'imagination plus encore que d'écus, il me rend la royauté amusante. Chacun me croit au lit, dormant; ce Zamet va me faire rire. Demain matin, en me réveillant au Louvre, sous mon dais royal, je croirai avoir fait un charmant rêve... Et puis après, comme j'aimerai ma douce Gabrielle!

C'est dans de telles dispositions que le roi entra par la porte où l'attendait Zamet, qui lui dit à l'oreille :

—Elle est venue, elle est seule.

Il y avait fête chez Zamet le Florentin. Les danseurs, choisis et peu nombreux, s'escrimaient dans la grande salle à essayer des danses nouvelles. Quelques joueurs s'étaient attablés en un coin. Le masque couvrait la plupart des visages. Quand le roi fit son entrée, masqué aussi, nul ne bougea et ne sentit la présence du maître.

Henri n'était pas un danseur vaillant. Il n'aimait le jeu que pour gagner. Ces deux passe-temps ne lui agréant pas, Henri promena autour de lui des regards découragés. Zamet, qui s'en aperçut, songea bien vite à lui en procurer un troisième.

Une femme masquée, enveloppée dans les fines draperies d'un voile oriental, était assise à l'écart, en face du roi, qui admirait déjà les riches contours de sa taille, sa cambrure hardie, la blancheur de ses épaules, sur lesquelles s'attachait un cou d'ivoire.

Zamet, en passant dans la salle, fit un signe imperceptible à cette femme, pour lui désigner le roi.

Elle se leva, lente et souple. Ses yeux lançaient deux rayons de flamme par les trous du masque. Sa robe, avant de retomber sur ses pieds délicats, laissa voir la cheville d'une jambe de nymphe.

Cette femme vint au roi et le regardant en face avec une fixité qui fascinait.

— Voilà, dit-elle d'une voix assourdie par le bruit des

musiques ; voilà, si je ne me trompe, un cavalier qui s'ennuie.

— C'est vrai, répliqua le roi, mais je sens que l'ennui s'éloigne à mesure que vous approchez.

— Un cavalier, poursuivit l'inconnue avec une légère ironie, qui sans doute est las de la perfection.

— Hélas ! dit Henri, un peu lâchement, existe-t-elle cette perfection dont vous parlez ?

— Ce n'est pas à moi de répondre.

— Cependant, vous le pourriez plus que personne.

— Je n'ai qu'un mérite, c'est de bien vouloir ce que je veux. Si je prends le bras de quelqu'un, je le tiens ferme ; si je prends son esprit, je le garde.

— Mais son cœur ?

— Ne parlons pas de cela. On saisit un bras, on captive un esprit, mais le cœur, où est-ce ?

— Le cœur, dit Henri en abaissant son regard brûlant, doit être sous ces nœuds de rubans brodés d'or que je vois frissonner à votre côté gauche ; le satin s'agite : c'est qu'au-dessous bat quelque chose. Appelons cela le cœur.

L'inconnue, troublée par cette galante attaque, baissa la tête, et les nœuds de ruban palpitèrent plus fort que jamais.

— Vous m'avez défié continua le roi. Voici mon bras. Quant à mon esprit, il vous écoute.

— Je prends donc votre bras, s'écria l'inconnue avec une sorte de triomphe. Cela d'abord. Et, pour causer plus librement, quittons, si vous voulez bien, cette salle pour la galerie des fleurs qui y aboutit. Je crois que j'ai à dire à mon cavalier beaucoup de choses qui l'intéresseront.

— Puissiez-vous ne pas mentir !

Ils entrèrent dans cette galerie à peine foulée par de rares promeneurs.

— Mais d'abord, interrompit cette femme étrange avec un regard qui fit courir le frisson dans les veines de Henri, comment convient-il que je lui parle à ce cavalier inconnu? l'appellerai-je monsieur? Il rirait.

— Mais non, je ne rirai pas.

— Si je l'appelle sire, je n'oserai plus être franche.

— Il paraît que je suis reconnu, dit le roi. Eh bien, soit. D'ailleurs je vous connais aussi. Supprimons les qualités et en même temps l'artifice. Sous le masque, mademoiselle, on se doit la vérité.

— Je devrais me jeter aux pieds du roi pour le remercier de la faveur qu'il m'accorde.

— Si nous étions assez seuls, mademoiselle, c'est moi qui me jetterais aux vôtres. Seulement, au lieu de remercier, je demanderais.

— Sire, avant toute chose, pourquoi me haïssiez-vous? Quelqu'un m'avait donc nui près de Votre Majesté?

— Mais, dit le roi embarrassé, je vous assure...

— Oh! vous me haïssiez. Vous affectiez de détourner de moi vos regards. Cette rigueur durerait encore si quelqu'un, à qui j'avais fait confidence de mon chagrin, si M. Zamet n'eût charitablement raconté à Votre Majesté que sa cruauté injuste me faisait mourir.

— Mademoiselle, j'aurais dû remarquer tant de grâces.

— Oh! ce n'est pas cela qu'il fallait remarquer, s'écria vivement la femme masquée, c'était mon profond respect et mon ardent désir de complaire à mon prince. Cependant vous m'avez refusé toute occasion de vous les déclarer.

— Si cela était, répliqua Henri, tournant habilement cette position délicate, je ne mériterais point de pardon. Mais cela n'est pas. On comptait la maison d'Entra-

gues parmi les alliés de la Ligue, et vous savez qu'aujourd'hui il n'y a plus de Ligue, même dans mon souvenir.

— Oh ! sire, ce n'est pas un pardon que je demande, c'est bien plus que cela, vous êtes tenu d'aimer vos fidèles, sire !

— Vraiment, s'écria le roi, subissant la brûlante influence de ce contact de plus en plus familier, vous voulez que je vous croie une amie ? vous pensiez au roi Henri ?

— J'en rêvais ! et c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, car j'ai ouvert mon cœur. Pour venir ici, j'ai bravé les plus grands dangers. Vienne maintenant une séparation douloureuse, vienne le bannissement, que Votre Majesté ne manquera pas de m'imposer...

— Moi ! je vous bannirais !

— Sinon vous, du moins mes ennemis. Vienne, dis-je, mon éternel exil, j'emporte un souvenir qui changera toutes mes heures en fêtes et en triomphes.

— Oh ! mais je n'exilerai point ce charmant esprit, ces yeux divins, ce tendre cœur.

— J'ai donc un cœur, moi ? Ah ! c'est vrai, sire, voilà la première fois que je le sens !

Elle s'était appuyée sur Henri, le dévorant avec ses yeux de flamme. Les parfums de cette éclatante beauté commençaient à enivrer le roi qui, sans s'en apercevoir, avait franchi le seuil de la galerie pour trouver plus de solitude.

Soudain Zamet accourut, troublé, tremblant.

— M. d'Entragues ! s'écria-t-il du ton qu'il aurait pris pour dire : Sauve qui peut !

— Mon père !... murmura la jeune fille en se serrant près du roi au lieu de s'enfuir.

Mais Henri se dégageant :

— Oh ! oh ! dit-il, que vient-il faire ?

— Il demande sa fille, il prétend savoir qu'elle est ici. Il s'irrite.

— On m'a trahie, s'écria Henriette; mais le roi est là pour me défendre.

— Moi ! balbutia Henri avec un soubresaut de frayeur.

— Le roi est le maître, continua l'arrogante fille, et suffira à me protéger.

— Le roi ne se heurte jamais à l'autorité des pères de famille, répliqua Henri. Un père !... du bruit !... Eh ! mademoiselle, cachez-vous au moins pour éviter le premier choc.

Henriette ne bougeait pas; elle semblait provoquer l'orage.

— Ah ! compère, dit Henri bas au Florentin, ces gens-là veulent un esclandre, par où puis-je me dérober ?

— Sire ! dit encore Henriette qui voyait échapper sa proie, ne m'abandonnez point à la colère de M. d'Entragues.

— Mademoiselle, devant des Espagnols on resterait, mais devant un père qui crie, adieu.

— Par le jardin, sire, dit Zamet en dirigeant les premiers pas du roi.

Henri disparut.

Cependant on entendait la voix de M. d'Entragues dans les vestibules; et Zamet, d'un seul coup frappé sur le plancher, avait fait monter une cloison qui tout à coup sépara la galerie de la salle. Lumières, musique, danseurs, jeux, tout disparut et s'éteignit comme touché par une fée. Henriette resta seule, désespérée, humiliée, sur un banc, dans une pénombre lugubre.

— Je me suis en vain perdue, dit-elle en arrachant

son masque, et je ne pourrai dire ce qui m'amène ici.

Zamet, au lieu de répondre, ouvrit une porte dans la tapisserie, et montra Henriette à une jeune femme au teint pâle, aux yeux noirs, à laquelle il adressa quelques mots en italien. Cette femme s'assit près d'Henriette sans dire une syllabe.

On vit alors apparaître le père Entragues, échevelé, majestueux, se drapant dans son rôle de père. Il s'arrêta au seuil de la chambre, aperçut sa fille, et, quand il ne vit pas près d'elle ce qu'il y comptait trouver, son visage exprima le plus naïf désappointement.

Déjà sa bouche s'ouvrait pour crier : où est le roi?... Mais une lueur de bon sens, un reste de pudeur se firent jour dans son esprit troublé par d'ignobles ambitions ; il se contenta de croiser les bras d'une façon tragique et de demander avec solennité :

— Que faites-vous ici, mademoiselle, quand on vous cherche chez votre mère?

Elle ne répondit rien.

— C'est à M. Zamet que je serai forcé de demander raison, ajouta M. d'Entragues, poussé dans ses derniers retranchements.

— Monsieur, répliqua celui-ci, j'ai soixante ans, et ne puis vous inspirer de soupçons pour mon compte. Me demandez-vous sérieusement ce que mademoiselle est venue faire ici?

— Il le faut bien, balbutia le père.

— Alors, monsieur, je répondrai que j'ignorais absolument la présence de mademoiselle. Mes convives sont venus masqués, et mademoiselle n'était pas du nombre de mes convives ; je ne l'eusse jamais devinée si elle n'avait pas quitté son masque.

— Dans quel but est-elle venue ici?

— Interrogez-la elle-même. Mais c'est une peine superflue quand vous voyez près d'elle Leonora.

— Qu'est-ce que Leonora?

— La célèbre devineresse italienne qui prédit l'avenir à toutes les dames de la cour.

Leonora froidement étalait des tarots sur la table, et de ses yeux hardis semblait rallumer le courage et la vie sur les traits pâles d'Henriette.

Celle-ci saisit le prétexte. Elle était sauvée.

— En effet, murmura-t-elle, je désirais avoir mon horoscope.

M. d'Entragues aussi se contenta du prétexte. Il se fût contenté à moins.

— A la bonne heure, dit-il en regardant autour de lui avec un soupir étouffé; mais pour satisfaire un caprice innocent, vous ne deviez pas craindre de prévenir votre père. Je ne vous eusse pas privée de cet horoscope.

— C'eût été bien dommage, dit Zamet en montrant au complaisant seigneur l'assemblage des cartes groupées par l'astucieuse Italienne, car il annonce pour mademoiselle une prodigieuse fortune.

— Laquelle?

— Ce seigneur demande quelle fortune est réservée à sa fille, dit Zamet à Leonora.

— Couronne! dit la Galigaï impassible comme une sibylle sur son trépied.

Sur ce mot magique, elle rentra chez elle par la porte secrète. M. d'Entragues emmena sa fille en lui disant tout bas:

— Avouez au moins que le roi est venu ici et qu'il vous a parlé.

— Bah! répliqua Henriette avec une sourde fureur, avec une ironie farouche, peut-être le roi était-il occupé

à placer la couronne sur ma tête; mais la vertu, la morale de la famille a fait irruption, et la couronne est tombée par terre.

— Je t'expliquerai comment j'ai été forcé de faire cet éclat, murmura le courtisan au désespoir.

Ils disparurent.

Cependant Zamet courait à la recherche du roi, qu'il supposait encore dans le jardin en attendant qu'on lui ouvrît la petite porte.

Mais en dehors de cette porte veillait un homme dont la présence effraya Zamet. Le financier se hâta de rentrer pour questionner ses valets et retrouver la trace d'Henri IV.

Quant au roi, troublé par la crainte du scandale et complétement refroidi sur les mérites d'une conquête aussi disputée, il avait gagné à la course la plus sombre allée du jardin.

Il se trouva en face d'un mur ruiné dont la brèche semblait une vaste porte ouvrant sur la liberté. Il franchit cette brèche et courut encore. Il était sans le savoir chez le voisin.

A peine avait-il fait vingt pas, qu'il fut arrêté par Espérance lequel, interrompu dans sa promenade, lui barrait le passage.

Le roi était masqué. Espérance voyant un homme qui ne répondait pas aux questions et cherchait à se dérober, demanda d'une voix ferme de quel droit on s'introduisait chez lui, masqué comme un malfaiteur, et il menaça d'appeler main-forte.

La lune se dégageant d'un nuage éclaira le visage d'Espérance, et le roi, avec un cri de surprise :

— Ventre saint-gris! dit-il, il me semble que je vous connais.

En même temps il arracha son masque.

— Le roi! murmura Espérance, saisi de stupeur.

— Oui, le roi qui est fort embarrassé de sa personne, le roi qui se sauve à toutes jambes et ne veut pas être vu. Avez-vous une sortie sûre, mon gentilhomme?

— Oui, sire, répliqua Espérance avec empressement, quand je devrais démolir toutes mes murailles.

— Merci. Par où va-t-on?

— Veuillez me suivre.

Ils arrivèrent à la cour immense que la lune frappait d'une lumière crue comme celle d'un soleil du pôle.

— Le temps de prendre mon épée, dit Espérance, et je rejoins Votre Majesté.

Henri arrêta le jeune homme.

— Ne m'accompagnez pas, dit-il, trop de respect me ferait reconnaître. Ne mettez pas non plus trop de mystère. Commandez de loin qu'on m'ouvre la porte. Voilà tout.

— J'obéis. Mais quelle imprudence. Sortir seul par la ville, exposé aux poignards... Ah! sire, et les gens qui vous aiment!

— Oh! que ceux-là, dit le roi en soupirant, ignorent ma folie de ce soir; voilà tout ce que je désire.

— Ce n'est pas moi qui parlerai, répondit Espérance en s'inclinant.

Le roi lui tendit la main avec un loyal et affectueux sourire.

— Merci, dit-il, et adieu.

— La porte! cria du dehors le cocher qui ramenait le carrosse vide.

Le roi traversa la cour rapidement en essayant de dissimuler son visage. La porte s'était ouverte, il la franchit comme un trait.

Mais par la fenêtre du pavillon, si rapide qu'eût été son élan, il avait été reconnu au passage.

— C'est bien lui, dit la marquise en étreignant le bras de sa compagne qui la reconduisait à la litière, ma vie est brisée. Gratienne, mon père avait raison de me maudire, et voilà mon pauvre enfant orphelin.

XIII

CŒURS TENDRES, CŒURS PERCÉS

Le roi arriva heureusement au Louvre, rentra sans être vu par la petite porte de l'ouest, et le lendemain, après le bon sommeil qu'il s'était promis sous le dais royal, il se leva comme d'habitude, aux lumières, pour faire sa part quotidienne du travail immense d'un conquérant organisateur.

Il avait déjà demandé plusieurs fois des nouvelles de Gabrielle et du petit César. La réponse fut que madame la marquise, fatiguée de la cérémonie de la veille, s'était couchée de bonne heure et dormait encore profondément.

Henri s'était frotté les mains avec un sourire et remis de grand cœur à l'ouvrage.

Zamet se présenta aussi. Le roi avait donné ordre de le recevoir, et le financier satisfait du bon visage du prince commençait à s'informer des détails de sa disparition; Henri, de son côté, racontait la brèche, ses tâtonnements, l'heureuse rencontre de ce jeune homme dans le jardin voisin, sa complaisance, sa délicate réserve, et il ajoutait que le secret de l'escapade se trouvait assuré, quand le médecin de service, soulevant la tapisserie, vint avertir le roi que madame la marquise à son lever

s'était trouvée mal et désirait entretenir le roi sans perdre de temps.

Henri se leva inquiet, congédia Zamet et ordonna que Sully ou Crillon, attendus pour le travail du matin, fussent envoyés chez la marquise aussitôt qu'ils arriveraient.

Le chemin n'était pas long du Louvre à l'hôtel de la marquise; on le pouvait franchir entièrement par des passages ou des ruelles fermées au public. Henri, accompagné de deux serviteurs, fut bientôt près de Gabrielle.

La jeune femme, debout, pâle et portant sur son charmant visage les traces d'une altération profonde, attendait le roi en haut des premiers degrés.

Gratienne et ses femmes, à quelques pas, semblaient ne se tenir là que pour soutenir leur maîtresse dont le corps chancelait pareil à un roseau dans la tempête.

Le roi accourut, vit ce front assombri, ces yeux cerclés d'un nuage violet, et aussitôt, s'emparant de la main de Gabrielle, il la conduisit dans son appartement avec la plus touchante sollicitude.

— M'attendre ainsi, s'écria-t-il, au froid, debout, quand vous souffrez!

Elle s'inclina respectueusement.

— Pas tant de révérences pour moi, ma Gabrielle, et plus d'attention pour vous, ajouta-t-il; vous souffrez donc?

Elle congédia d'un signe Gratienne et ses femmes.

— Oui, sire, dit-elle, je souffre; mais ce n'est point ce qui m'occupe le plus. Je fusse allée au Louvre ce matin, si mes jambes affaiblies eussent pu me porter jusque-là. Mais, ajouta-t-elle avec un pâle sourire, elles ont refusé le service.

— Me voici, me voici, ma belle adorée! qu'aviez-vous

à me dire? Oh! nous rappellerons bien vite cette fraîche santé. Bonheur et santé ne se quittent guère.

— Voilà pourquoi je suis malade, sire, dit Gabrielle; permettez-moi de m'asseoir, approchez-vous et faites-moi la grâce de m'écouter sans m'interrompre, car je suis mauvais orateur, et mon pauvre esprit est fort troublé.

En achevant ces mots, elle s'assit avec un violent effort pour empêcher les larmés d'arriver jusqu'à ses paupières rougissantes.

Ce préambule avait embarrassé le roi. Il étendit les bras pour enfermer sur son cœur la chère affligée ; elle écarta doucement ces bras et les contint de sa main glacée.

— Mon Dieu! mais qu'est-il arrivé, Gabrielle? s'écria Henri pâlissant lui-même.

— Sire, j'avais le bonheur de vous connaître lorsque vous luttiez encore pour le maintien de votre couronne, vous m'aviez honorée de votre recherche, vous m'aviez inspiré une tendre affection qu'à cette époque mes ennemis acharnés n'ont pu croire mêlée d'ambition. Alors vous partagiez vos instants entre la guerre et cet amour dont j'étais fière, et je régnais sur vous, je puis le dire, et je pouvais vous rendre malheureux en refusant de vous appartenir.

— C'eût été, en effet, le malheur de ma vie. Mais vous avez été bonne et loyale; votre parole, librement donnée, vous l'avez courageusement tenue.

— N'est-ce pas? J'ai souffert les reproches, la colère, la haine de mon père. J'ai laissé abreuver de mépris un homme dont le nom, parce que je l'ai porté, est devenu ridicule. Enfin, j'ai inscrit le nom de d'Estrées parmi ceux que le peuple ne prononce jamais sans un sourire insultant.

— Ma mie, vous dominez l'insulte.

— Inutile de me consoler, sire. J'avais pris mon parti de tous ces malheurs. Être l'amie, la confidente, la compagne de mon roi ; adoucir ses peines, ses souffrances par mon sourire, par ma constante vigilance à lui plaire; faire du bien pour répondre au mal qu'on me fait, tel était le rôle que je m'étais tracé, avec la volonté inébranlable de n'y point faillir.

— Mais pourquoi tous ces discours, Gabrielle?

— Qu'il me soit permis de faire un peu mon éloge, continua la jeune femme dont le front s'éclaircit sous un rayon moins sombre. Rien ne plaide pour moi que moi-même.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez comprendre, sire; et d'abord, avant que j'aborde le sujet principal, laissez-moi vous faire remarquer que je ne m'irrite pas, que je ne récrimine pas. On m'a bien dit que votre abjuration, dont j'attribuais l'initiative à mon faible mérite, avait été résolue par vous avant que je vous la demandasse; que, par conséquent, en me livrant à vous comme rançon de ce sacrifice, j'avais été dupe. Mais être dupe de son cœur, c'est un titre de gloire; je ne vous ai jamais inquiété à cet égard. Mes yeux vous sont restés riants et caressants, mon humeur ne vous a point contrarié, ma compagnie fut toujours affable et douce, n'est-ce pas, sire?

— Hélas! hélas! vous m'effrayez avec cette mélancolie, s'écria le roi, que l'allusion faite à sa supercherie de l'abjuration avait ému comme un reproche de conscience. Vous ne dites tout cela que pour en venir à un reproche plus sérieux.

— Oui, sire, et le voici. Malgré tout mon espoir de conserver votre affection par ma bonne conduite, il faut que je vous perde. Vous me trompez.

— Moi !

— Et c'est mal. Je n'ai ni défiance ni jalousie. Je crois ce que vous me dites. Comme un chien fidèle je puise chacun de mes sentiments dans vos yeux; triste quand vous souffrez, joyeuse quand vous souriez, toute et toujours à vous, j'avais droit de réclamer une affection réciproque.

— Tout mon amour vous appartient, Gabrielle, dit Henri le cœur plein d'angoisses.

— Non, sire !

— Je vous jure...

— Inutile. Le roi ne doit pas s'abaisser à mentir. Je suis la très humble servante de Votre Majesté, seule je dois souffrir des nuages qui s'élèvent dans notre ciel. Le roi fait selon sa volonté, selon son goût. Ses caprices doivent être sacrés pour tout le monde, pour moi toute la première. Je connais trop mes devoirs pour oser adresser un reproche à mon maître, et Dieu m'est témoin que mes lèvres ne dissimulent rien de ce qui se passe en mon cœur.

— Mais d'où vous vient cette fatale idée ?

— La vérité n'est pas une idée, sire.

— Voyons cette vérité, du moins, examinons-la bien tous deux.

— Puisque vous me faites cette grâce, volontiers. Hier, sire, Votre Majesté s'est retirée chez elle de bonne heure ?

— Mais, oui... vous avez vu.

— Et s'est mise au lit ?

— Immédiatement.

— Seulement vous vous êtes relevé vite, car une heure après Votre Majesté sortit du Louvre.

Le roi était sur les épines.

— Qui dit cela ? murmura-t-il.

— Votre Majesté avait rendez-vous hors du Louvre, chez Zamet.

— Marquise...

— Où vous vous êtes rendu fidèlement... Oh ! sire, ne niez pas, je vous en supplie !

— Il faut tout vous dire. Oui, j'avais à entretenir Zamet de diverses affaires.

— Votre Majesté est un cœur d'or; elle daigne me ménager encore, pauvre femme, et je ne sens que plus vivement le chagrin d'avoir perdu ce cœur généreux.

— Vous n'avez rien perdu, ma douce Gabrielle.

— Votre Majesté allait trouver chez Zamet une femme...

— Qui pourrait dire ?...

— Votre Majesté, au lieu de sortir de chez Zamet, s'est glissée furtivement par une maison voisine....

— On m'espionne donc ! s'écria Henri, blessé d'être convaincu.

— A Dieu ne plaise ! murmura Gabrielle. Mais est-ce la vérité ?

— Qui vous l'a rapportée, madame ?

— Oh ! une personne bien instruite.

— Une seule a pu savoir...

— C'est celle-là, dit Gabrielle qui pour rien au monde n'eût avoué qu'elle avait guetté elle-même.

— Un jeune homme, n'est-ce pas ? dit Henri avec une sourde colère.

— Mettons que c'est un jeune homme, interrompit Gabrielle, désireuse de couper court aux explications qui la gênaient.

— C'est une trahison infâme, murmura le roi.

— Sire, la trahison, c'est vous qui vous qui vous en êtes rendu coupable envers moi, qui ne le méritais pas. Vous avez brisé mon cœur, d'où la confiance et la ten-

dresse débordaient à votre seule pensée. Vous avez fait plus que de me tromper, sire, vous avez détruit à jamais le repos de ma vie. Que dis-je? Ma conscience n'est plus tranquille.

— Comment, dit le roi éperdu de gêne, de colère, de douleur, votre conscience?

— Oui; forcé de vous cacher pour me tromper, comme si je vous épiais, vous vous échappez furtivement du Louvre, vous courez seul, sans défense, ce sombre Paris où respirent tant d'ennemis acharnés à votre perte, tant d'assassins! Votre vie en danger, sire, pour moi, parce que vous avez besoin de vous dérober à ma surveillance! Votre précieuse vie mise à la portée du premier bandit qui, pour arracher une bourse, ouvrirait le cœur du roi, ce cœur par lequel respire toute la France!

En disant ces mots, Gabrielle, vraie dans sa douleur, se répandit en larmes et en sanglots déchirants, et se renversa presque mourante sur les coussins de son fauteuil.

— Ah! misérable délateur, grommela le roi, je reconnais jusqu'à ses expressions! Gabrielle, ma vie, mon âme, reviens à toi! Pardonne!

La jeune femme, oppressée, ne pouvait parler.

Le roi s'agenouilla, l'enlaça de ses bras, réchauffa de baisers brûlants ses mains tremblantes de fièvre.

— Veux-tu que je meure de regret, de honte? dit-il. Je m'accuse; je te demande pardon. Un sot orgueil m'a emporté. Je suis un fol, un lâche cœur. Tout me prend: un œil qui supplie, un sourire qui promet. J'ai une mesquine vanité: je fais le jeune homme. Oh! mais si tu savais le fond de mon cœur! si tu savais comme je t'aime! Est-il un ange plus doux que toi, plus riant, plus digne de tout mon amour! Tu le possèdes sans partage, crois-moi. Mon imagination s'est égarée peut-

être, mais je te jure que ce tendre cœur n'a pas même été effleuré. Gabrielle ! ma vie! reviens à toi ! écoute-moi !

— Oh! sire, que de bontés. Mais le coup m'a trop profondément atteinte.

— Tu oublieras, j'ai oublié moi-même.

— La blessure ne guérira pas.

— Ce n'est pas possible : je n'ai pas même été coupable d'intention. Parti étourdiment, sans but, courant après un caprice, je ne pourrais me reprocher une seule pensée mauvaise contre vous.

— Écoutez, sire, une femme autre que moi vous remercierait et vous dirait qu'elle vous croit et vous pardonne, mais je suis trop vraie pour cacher mon inconsolable douleur.

— Inconsolable?

— Oui, ce que vous dites avoir fait par caprice, sans but et sans réflexion, c'est par nature que vous l'avez fait, sire, et un grand roi, si occupé d'intérêts gigantesques, ne peut travailler à corriger sa nature. D'ailleurs, je vous l'ai dit, vous êtes le maître, et rien ne doit entraver sur terre l'exercice de vos volontés. Vous me promettriez aujourd'hui de vous réformer, vous y essayeriez même, et demain, voyant combien le sacrifice est au-dessus du gain, vous reprendriez le cours de ces infidélités qui me tuent et vous exposent aux plus grands dangers.

— Que concluez-vous donc, Gabrielle, dit le roi très-agité de cette persistance d'un esprit ordinairement sans obstination et sans rancune. Vous voudriez me voir me corriger, indiquez-moi le moyen.

— Je l'ai trouvé, sire, répliqua la jeune femme avec l'accent d'un morne désespoir, il faut laisser dans son ombre, dans son humble condition la femme que vous

n'aimez plus, il faut renoncer à toute gêne, partant à tout mystère, il faut me quitter, sire.

— Parlez-vous sérieusement? articula Henri d'une voix tremblante.

— Vous devez voir ma résolution écrite sur mon triste visage, elle s'exhale de mon cœur en sanglots.

— Tu veux me quitter?

— J'y suis résolue, et demain, sans bruit, sans pleurs, sans éclat, j'irai, avec mon fils, me retirer à Monceaux en attendant que j'aie trouvé une retraite inviolable.

Le roi atterré ne put trouver une parole. Il se promenait tout bouleversé dans l'appartement.

— Vous ne m'aimiez pas? dit-il enfin.

— Je ne l'ai point prouvé, sire, murmura-t-elle.

— Une femme qui refuse même les assurances que je lui offre de ma fidélité!

— Qui a le cœur n'a pas besoin de garanties; qui demande des garanties se défie; qui se défie n'aime pas! N'insistez plus, mon cher sire, rentrez dans vos droits, reprenez votre liberté.

— Mais vous pleurez, Gabrielle.

— Vous ne voyez que la moitié de mes larmes.

En ce moment on entendit dans la chambre voisine les faibles cris du petit César.

Gabrielle se leva chancelante comme pour aller consoler son fils. Mais Henri la retint, courut plus vite qu'elle; il ouvrit la porte, et se baissant vers le berceau où reposait frais et vermeil l'enfant de son amour, il l'embrassa si tendrement que les pleurs lui vinrent aux yeux.

L'enfant étendit ses petites mains d'ange, qui caressèrent la barbe grise du bon roi.

Devant ce spectacle touchant, Gratienne attendrie se détourna et cacha son visage dans les rideaux.

Sully apparut au seuil de la chambre.

Henri se releva les yeux humides. Son cœur défaillait. Il revint à Gabrielle qui, renversée, palpitante, étouffait convulsivement ses sanglots sur un coussin.

— Pardonnez-vous ? dit-il en lui tendant doucement la main.

— Vous voyez, Henri, répliqua-t-elle, j'y brise mon cœur sans pouvoir y parvenir. Adieu !

— Adieu donc ! balbutia le roi en suffoquant.

Sully fit un pas vers son prince, qui lui dit :

— Tu vois, Rosny, Gabrielle me quitte.

Et il sortit précipitamment, le visage inondé de larmes.

En traversant le vestibule, on entendit Henri répéter entre ses dents, avec une colère exaltée :

— C'est ce jeune homme qui est cause de tout cela ! Le traître ! le lâche ! je lui avais serré la main ! Mais, ventre-saint-gris ! je me vengerai !...

Sully alla saluer Gabrielle, et suivit son maître.

XIV

BATAILLE GAGNÉE

Henriette était rentrée chez elle la rage dans le cœur. Pendant le chemin, muette, concentrée, rudoyant M. d'Entragues, qui s'épuisait en sollicitations avides, en lâches excuses, elle l'avait dominé par l'ascendant de sa mauvaise nature. Depuis qu'elle avait deviné les ignobles calculs du comte, elle n'éprouvait plus auprès de lui ni crainte ni respect. Il était devenu pour elle un

instrument, et comme l'instrument avait mal obéi et mal servi en cette circonstance, elle le punissait.

Le misérable père baissa la tête, et accepta cette humiliation nouvelle.

Henriette se mit au lit; mais elle ne put dormir. Déjà cette enfant connaissait l'insomnie du remords; il ne lui manquait plus que celle de l'ambition déçue.

Elle recommanda soigneusement à sa caméristе, fille dévouée comme il en faut aux femmes d'intrigue, de lui apporter tout message, de quelque nature qu'il fût, sous quelque forme qu'il se présentât. Elle ne pouvait s'imaginer que le roi, chevalier courtois, ne la dédommagerait pas de ce qu'elle avait dû souffrir pour lui. Elle s'estimait à un prix trop élevé pour ne pas attendre un regret ou une espérance de Sa Majesté. Les rois sont puissants, ingénieux, soit par eux-même, soit par leurs serviteurs. Et la maison d'Entragues n'était pas fermée pour un billet ou même pour une visite de quelque mandataire.

Mais, de toute la nuit, rien ne parut. Henriette en fut pour son insomnie, qu'obscurcirent çà et là des rêves fugitifs, pareils à ces vapeurs sinistres qui marchent détachées en tons livides sur le fond noir d'un ciel d'orage.

Le lendemain, elle était encore au lit, quand son père entra dans sa chambre. Il prit un siége et s'approcha du chevet d'Henriette. Son visage avait perdu l'humilité de la veille. Sur son front, moins bas, on eût pu distinguer quelque énergie semblable à un reflet de colère. A lui aussi, la nuit avait porté conseil.

Henriette, qui s'était préparée à continuer le rôle de plaignante, comprit qu'il fallait écouter avant de s'irriter. Elle écouta. M. d'Entragues débuta par le ton solennel.

— Vous ne m'avez pas bien expliqué, dit-il, le but de

votre visite chez M. Zamet. L'horoscope est une invention plus ou moins adroite dont je ne suis pas dupe. Car, pour avoir un horoscope, on n'a pas besoin, jeune fille, de se compromettre par des allures équivoques, de courir, les rues au risque d'être insultée, de donner lieu à des scandales.

— Que fait-on, je vous prie? interrompit Henriette, blessée de ce ton sévère.

— On fait ce que j'ai fait, mademoiselle, on écrit à M. Zamet qu'on le prie d'envoyer sa devineresse au domicile de M. le comte d'Entragues, attendu que ces sortes de femmes font payer leurs consultations, et que, lorsqu'on paye, on a le droit d'attendre tranquillement chez soi.

— Vous avez écrit à M. Zamet? s'écria Henriette.

— Oui, mademoiselle.

— Pour faire venir Leonora?

— Oui. M. le comte d'Auvergne, votre frère, à qui j'ai conté, en tremblant, il est vrai, votre équipée, a jugé aussitôt, avec son tact parfait, que tout cela produirait un bruit fâcheux pour votre réputation, et, afin de perdre ce bruit dans un autre, il m'a engagé à convoquer chez nous la devineresse, de sorte que peu de gens seront tentés de vous reprocher ce qui se sera passé en présence de votre père et de votre frère.

— Qu'a dit ma mère? demanda Henriette.

— Madame votre mère ne sait rien, Dieu merci. J'ai prié M. votre frère de se rendre au Louvre par la même occasion, et d'y recueillir, tant de la part des courtisans que de celle du roi, les bruits et les impressions de la nuit. Ainsi, votre faute sera palliée, et vous ne demeurerez plus coupable qu'envers moi d'un manque de confiance qui, réitéré, pourrait vous perdre à jamais.

Une jeune fille, si heureusement douée qu'elle puisse être, n'a point la maturité dans ses desseins, la précision dans ses plans et combinaisons. Elle court aveuglément là où reluit son but, but frivole et trompeur le plus souvent. Tandis que si elle acceptait les conseils, les idées d'un guide, rien de ce qu'elle entreprend n'échouerait.

Cette abominable morale, débitée sérieusement, n'était pas perdue pour la jeune fille. Elle sentait bien que le père Entragues cherchait à reprendre sur elle l'autorité, la direction; mais elle comprenait sa propre faiblesse, son insuffisance en des démarches difficiles; et d'ailleurs elle ne voulait pas repousser une composition qui lui assurait un allié pour son plan de campagne.

— Je suis loin, dit-elle, de refuser vos conseils, monsieur; mais vous ne me les avez pas offerts. C'est vous qui avez manqué de confiance envers moi; on m'a inspiré dans votre maison un violent amour pour quelqu'un, et des espérances... Puis on m'abandonne à moi-même.

— Le chemin où vous marchez, où nous marchons est semé d'obstacles et de périls. La personne que vous aimez n'est pas libre, c'est de sa volonté qu'elle n'est pas libre. Obstacle! En vous obstinant, vous risquez de rencontrer des rivalités qui vous perdraient. Danger!

— Oh! murmura la jeune orgueilleuse avec un sourire de dédain, ces obstacles, ces dangers sont bien peu de chose, tout au plus effrayeraient-ils des cœurs pusillanimes. Mais moi!... La personne en question n'est pas libre, dites-vous? Mais c'est parce qu'on l'a confisquée. Cette personne se laissera toujours prendre par quiconque osera. Osons. Quant aux rivalités, permettez-moi de sourire encore. Si mince que soit ma valeur personnelle, je m'en connais une cependant. C'est une

question de préférence, la préférence résulte nécessairement d'une comparaison. J'allais obtenir cette comparaison quand vous m'avez interrompue. J'allais essayer si l'esprit, le feu des reparties, la véhémence de la passion, secondés par quelques avantages physiques, peuvent combattre avec avantage la torpeur, la langueur, la douceur, soutenues par une certaine beauté, que les uns appellent blonde, les autres dorée, et que moi j'appelle fade. Quelque chose me dit que j'allais faire partager mon opinion *à la personne* dont il s'agit, lorsque mon prétendu allié a chargé sur moi et a tout mis en déroute. Et l'on dit maintenant que je manque de maturité, je m'en pique ; de combinaison, je le nie.

— Cela, dit froidement M. d'Entragues, nous ramène tout droit à l'explication de ce qui s'est passé hier. Comme je ne veux pas non plus être accusé par vous d'une faute, comme cette faute je ne l'eusse pas commise, comme il m'était facile, voulant vous surveiller et vous empêcher de tomber en quelque piége, comme il m'était facile, dis-je, de vous guetter sous le masque, de suivre vos entretiens et chacune de vos démarches, si j'ai crié, forcé les portes et fait esclandre, j'avais ma raison et la voici :

En disants ces mots, le comte d'Entragues jeta sur le lit de sa fille une lettre que celle-ci se mit à parcourir avidement.

« Monsieur, disait ce billet, votre fille Henriette est sortie du logis. Elle est allée chez M. Zamet à un rendez-vous du roi. Peut-être a-t-elle envie d'illustrer votre famille par une royauté pareille à celle de sa mère. Peut-être fermez-vous les yeux sur ce noble dessein. Mais j'ai moins d'indulgence et vous déclare que si vous n'allez de ce pas la retirer du gouffre, je signalerai votre

complaisance à toute la cour; faites du bruit, sinon j'en vais faire.

» UN AMI. »

Henriette atterrée, rejeta la lettre.

— Veuillez me dire ce que vous eussiez fait, dit le père.

— Quel est l'infâme délateur qui me poursuit ainsi? s'écria-t-elle.

— Ne pas faire ce que j'ai fait, reprit M. d'Entragues, c'était nous déshonorer. L'avouez-vous?

— Oh! rugit Henriette, en reprenant le papier maudit, quelle est cette écriture?

Cependant, la porte s'était ouverte, et Marie Touchet, déjà plâtrée, vermillonnée et zébrée des nuances de la jeunesse, s'approchait majestueusement du lit de sa fille.

A son aspect, M. d'Entragues se leva; Henriette voulut cacher la lettre. Mais sa mère l'arrêtant d'un geste :

— Je sais tout, dit-elle avec placidité. Mon fils m'a raconté l'événement.

— Et vous connaissez cette lettre aussi? demanda Henriette avec un regard d'intelligence qui sollicitait de sa complice un plus attentif examen.

— La lettre aussi, ma fille. M. d'Auvergne avant de se rendre chez le roi, m'a consultée, selon son habitude, sur le parti qu'il fallait prendre.

— Et, qu'avez-vous arrêté, demanda M. d'Entragues, à qui cette solennelle assurance imposait toujours malgré lui, car cette lettre émane d'un ennemi, elle semblerait indiquer une vengeance. J'y devine comme la suite de quelque intrigue.

Henriette pâlit. Marie Touchet interrompit son époux.

— Vous jugez sainement, dit-elle, c'est un ennemi, c'est une vengeance, voilà pourquoi M. le comte d'Au-

vergne a dû ce matin même aller rendre visite à la personne.

— A qui, madame ?

— Cela est simple à deviner. Cherche à qui il importe, dit l'axiome. A qui importe-t-il de garder la personne du roi ?

— La marquise de Monceaux ! s'écria M. d'Entragues.

— Précisément.

— Vous avez raison, je n'y avais pas songé.

— C'est vrai, murmura Henriette, trompée elle-même au calme de sa mère, oui, elle seule a intérêt à m'éloigner.

— Sait-elle...

— Elle sait tout.

— Elle avait donc des soupçons ?

— Demandez à Henriette de quel visage farouche elle nous accueillit dans cette rencontre aux Génovéfains.

— Lorsqu'elle força le roi à refuser notre hospitalité, ajouta Henriette.

— C'est possible, dit le comte. Elle a des espions. Voilà qui serait sérieux.

— C'est pour cela que j'ai envoyé mon fils près d'elle ; il verra le roi en même temps, et nous rapportera les impressions des deux parties. N'ai-je pas raison ?

M. d'Entragues approuva sans réserve.

— Le comte d'Auvergne, dit Marie Touchet, m'a aussi instruite du désir que vous aviez eu de mander ici la devineresse. J'approuve. Recevez-la vous-même. Vous entendez l'italien, je crois, Henriette ?

— Vous me l'avez appris, madame.

— Veuillez, comte, dès que cette Italienne arrivera, l'envoyer à ma fille, en ma présence, et que nos gens voient bien que nous n'en faisons pas mystère. Et puis, s'il ve-

nait quelque messager de la part de mon fils, qu'on me prévienne et qu'on l'introduise.

Le complaisant époux salua, et sortit.

A peine fut-il dehors que Marie Touchet, perdant un peu de sa gravité, alla s'assurer que nul n'écoutait aux portes. Puis, revenant près du chevet d'Henriette.

— Vous n'êtes pas dupe, j'imagine, dit-elle tout bas, de ce que j'ai assuré à votre père?

Henriette la regarda avec des yeux effarés.

— Vous ne supposez pas, continua Marie Touchet, que cette lettre vienne de Gabrielle d'Estrées ?

— Et de qui viendrait-elle? murmura Henriette.

— Elle est terrible cette lettre, mademoiselle.

— Certes... ma mère.

— Elle est d'un ennemi mortel. Elle promet une implacable vengeance. Elle annonce en espion invisible, vivant dans votre maison, habitant pour ainsi dire votre pensée.

— Mon Dieu!

— N'avez-vous pas quelqu'un qui vous haïsse à ce point? Cherchez bien dans votre passé, Henriette, dans votre passé déjà sanglant et sombre.

— Ma mère!

— Cherchez bien! vous dis-je.

Henriette baissa la tête, et ses yeux trahirent par leur douloureuse fixité l'effroi d'une conscience où passaient lugubrement des fantômes.

— Vous ne trouvez pas? Eh bien! je vais aider votre mémoire. Ce jeune homme blessé?

— Oh! il est trop généreux pour avoir écrit ces lignes! s'écria la jeune fille, qui rendit hommage involontairement à la noblesse de sa victime. D'ailleurs il a disparu; il est parti à jamais.

— Alors, si ce n'est pas celui-là, pourquoi ne serait-ce pas...

— Celui dont vous voulez parler, madame, serait peut-être capable d'une menace infâme, mais il est mort.

— Il faut croire que j'ai l'esprit troublé, mademoiselle, car hier, pas plus tard, en rentrant au logis, j'ai cru voir, comme on verrait une ombre, passer la figure de ce malheureux.

— Madame, il s'était jeté dans le parti de Mme de Montpensier, ne l'oubliez pas. Elle l'avait fait son secrétaire, M. de Brissac nous l'a dit, et, le jour de l'entrée du roi à Paris, il s'est trouvé enfermé dans la Tour du Bois à la Porte-Neuve, parmi tous ces Espagnols que M. de Crillon a massacrés et jetés à la rivière.

— Je sais cela, mais...

— Mais s'il eût survécu, madame, nous ne l'eussions pas ignoré longtemps. Celui-là n'est pas de ceux qui se laissent oublier.

Elle parlait encore lorsque derrière la tapisserie on entendit la camériste annoncer que M. le comte d'Auvergne venait d'entrer dans la maison.

La mère se leva. Henriette se jetant dans sa ruelle, dont les rideaux retombèrent, fut en un moment vêtue de sa robe de chambre; elle pouvait se présenter quand le comte d'Auvergne entra chez elle suivi de M. d'Entragues :

— Eh bien? demanda Marie Touchet.

— Eh bien! mesdames, grand événement. Toute la cour est révolutionnée.

— Quoi donc?

— Le roi quitte la marquise.

— Est-il possible? s'écrièrent les deux femmes.

— Il y a eu bruit, larmes. On ne sait lequel a com-

mandé, lequel a obéi. Mais ce qu'on sait, à n'en plus douter, c'est que le roi s'est enfermé chez lui, la marquise chez elle, et que les ordres sont donnés pour que ses équipages partent demain pour Monceaux.

Henriette et sa mère se regardèrent avec ravissement.

— Ajoutez, je vous prie, les commentaires, dit M. d'Entragues.

— Les commentaires, les voici. Le roi a un nouvel amour en tête. Il a été aidé par quelque ami fidèle. Un rendez-vous aurait eu lieu que la marquise a voulu troubler : colère du roi; je rapporte les on dit, vous comprenez; colère de la marquise ; scène violente.

— Et puis? dit Henriette.

— Et puis conseils de M. de Rosny. La marquise a contre elle le ministre. On prétend même que le roi a sacrifié sa maîtresse à M. de Rosny. Toujours est-il que le Louvre est plein de gens affairés, circonspects, encore flottants, mais tout prêts à prendre parti.

— Nomme-t-on quelqu'un pour ce rendez-vous? demanda M. d'Entragues.

— Eh! eh !...

— Et pour ce nouvel amour du roi ? demanda Henriette.

— Eh! eh!...

— Ne faites pas le caché, mon frère.

— Instruisez-nous, mon fils.

— Un peu de confiance, monsieur le comte.

— Eh bien! oui, on nomme... mais tout bas...

— On nomme! murmura M. d'Entragues rayonnant. Mais qu'on ne nomme pas trop tôt, grand Dieu !

— Et M. Zamet, quel rôle joue-t-il dans ces commentaires? dit Henriette.

— On dit que le rendez-vous a eu lieu chez lui.

— Mais le roi se renferme, dit Marie Touchet, c'est donc qu'il a du chagrin.

— Oh ! pour cela, oui ; il ne faut pas se le dissimuler; oui, le roi a du chagrin.

Henriette fronça le sourcil.

— C'est preuve de son excellent cœur, de son noble cœur ! s'écria M. d'Entragues. Mieux vaut qu'il ait de l'attachement, le digne prince.

— Elle n'est pas encore partie, murmura Marie Touchet.

— Quelque démarche serait nécessaire, ajouta Henriette ; il faudrait voir M. Zamet.

— Oh ! prudence ! prudence ! dit M. d'Entragues.

— Ce qu'il faudrait, dit Marie Touchet, ce qui sauverait tout, ce serait l'éloignement du roi pendant vingt-quatre heures. Pendant ce temps, pas de réconciliation possible.

— Si l'on consultait la devineresse? dit M. d'Entragues. Ce serait le moyen de voir en même temps M. Zamet.

— Je l'attendais presque ce matin, murmura Henriette.

— Vous comprenez combien en ce moment il craint de se compromettre, dit le comte d'Auvergne. Allons le trouver, M. d'Entragues et moi, comme pour le remercier des explications qu'il a données hier, comme pour le prier de garder le silence sur la soirée. Il est possible que Zamet ait le pouvoir d'éloigner le roi de Paris jusqu'à ce que la marquise soit partie elle-même.

— Et puis, n'oublions pas, dit Henriette, que lui-même a fait remarquer hier que l'horoscope de Leonora signifiait : Couronne !

— Allez, messieurs, dit Marie Touchet, et rapportez-

nous des nouvelles. Cependant Henriette va achever de s'habiller et sera prête à tout événement.

Le comte d'Auvergne et M. d'Entragues étaient partis, et les deux femmes dans leur joie infâme avaient oublié tout ce qui n'était pas le succès. La maison entière était encore troublée, émue, lorsque, par le corridor mal gardé, un homme s'avança jusque sur le seuil de la chambre d'Henriette. Il put voir la mère embrasser la fille, cette dernière prendre et froisser dédaigneusement, pour la jeter au feu, la lettre, leur effroi naguère. Alors, il heurta brusquement la tapisserie et entra dans la chambre.

Les deux femmes se retournèrent au bruit :

— La Ramée ! s'écrièrent-elles ensemble.

— Moi-même, répliqua le jeune homme, dont le pâle visage faisait ressortir l'œil étincelant de tous les feux d'une résolution implacable.

XV

BATAILLE PERDUE

Les deux dames n'étaient pas encore bien revenues de leur stupeur, elles regardaient encore la Ramée avec une crainte superstitieuse lorsqu'il leur dit :

— Je vous parais une ombre, n'est-ce pas, mesdames ?

Marie Touchet, la première, retrouva son sang-froid.

— Il faut avouer, dit-elle, monsieur, que si vous êtes bien une créature réelle et vivante, la façon dont vous vous êtes présenté annoncerait plutôt un fantôme.

— Voilà le véritable ennemi, murmura Henriette assez haut pour que la Ramée l'entendît.

Mais au lieu de répondre, il continua à s'adresser à Marie Touchet.

— Vous dites cela, madame, à cause de ma longue absence, de ma disparition.

— En effet, monsieur, on vous disait mort.

— J'aurais dû mourir si je n'eusse reçu en partage qu'une dose ordinaire de vitalité. Mais, ajouta-t-il avec un effrayant sourire, j'appartiens à la classe des êtres surnaturels. Tout ce qui suffirait à tuer un autre homme me régénère et me rajeunit; ne me trouvez-vous point rajeuni, madame?

Marie Touchet prenait peu de goût à ce badinage, et d'autres sujets de conversation, des sujets plus sérieux lui convenaient mieux en un tel moment. Mais, au fond de cette plaisanterie sarcastique, elle sentait l'inimitié, la menace, et de la part de la Ramée, une menace avait sa valeur.

— Oui, continua-t-il, je suis de fer, d'airain, je suis sinon invulnérable, du moins immortel. Et je m'en réjouis, exposé comme je l'ai été, comme je le serai encore à tant de catastrophes. Mes amis s'en réjouissent avec moi.

— Vous nous expliquerez bien un peu cette absence et cette résurrection, dit Marie Touchet en redressant d'un coup d'œil Henriette abattue par l'inquiétude.

— Volontiers, madame. On vous aura dit que j'avais été jeté avec les mourants et les morts par une fenêtre de la Tour du Bois?

— On nous l'a dit, et votre silence nous avait confirmées dans cette triste conviction.

La Ramée se tut. Il regardait ou plutôt dévorait des yeux Henriette.

— J'avais, dit-il enfin, plusieurs motifs pour ne plus reparaître. Le premier de tous, celui-là eût pu suffire, c'était le soin de ma guérison. En tombant, je m'étais heurté la tête sur un pilotis à fleur d'eau, une affreuse blessure, mortelle pour tout autre. Pendant six mois j'ai été presque fou.

— Il en a gardé quelque chose, se dirent la mère et la fille du regard.

— Ensuite, lorsque je fus guéri, continua la Ramée, je ne m'appartenais plus. Je me devais à la personne généreuse qui m'avait couvert de sa protection.

— Ah! quelqu'un vous avait protégé! dit Marie Touchet.

— Vous ne supposez pas que je sois sorti seul de l'eau avec une tête fendue comme une grenade trop mûre, répliqua la Ramée brutalement. Certes oui, j'ai été protégé efficacement et grandement.

— Tout ce que vous dites, interrompit Marie Touchet, soulève en nous un intérêt profond. Vous savez combien nous avons d'amitié pour vous.

— Je le sais, dit la Ramée avec un étrange sourire, dont Henriette et sa mère furent visiblement embarrassées. Aussi n'ai-je donné au silence et à la retraite que le temps strictement nécessaire. Aussitôt qu'il m'a été permis de revenir à Paris j'y suis revenu.

— Vous revenez aujourd'hui?

— J'y suis venu plusieurs fois en secret déjà. Oh! sans que vous vous en doutassiez, je veillais sur vous.

— Comment, demanda Marie Touchet avec un vif sentiment d'orgueil froissé, vous veilliez?...

— Sans doute. N'est-il pas naturel de s'occuper des gens qu'on aime, des amis qu'on regrette?

— Vous n'eussiez rien risqué à vous montrer, monsieur la Ramée, dit la mère en se pinçant les lèvres.

Vous nous eussiez empêchées de regarder comme mort un vivant, et cette amicale préoccupation que vous aviez à notre sujet, nous vous en eussions été reconnaissantes.

— Je ne pouvais, madame, dit sèchement la Ramée, et je ne devais pas me montrer.

— Votre protecteur se cache, peut-être?

— A peu près, madame; ou du moins sans se cacher on peut désirer de rester à l'écart. Madame la duchesse, vous le savez, n'est pas bien vue à la cour nouvelle.

— Quelle duchesse? demanda tranquillement Marie Touchet, qui savait bien, mais voulait paraître ignorer.

— Madame la duchesse de Montpensier, répondit la Ramée avec une certaine emphase, ma protectrice!

— Vous avez là une illustre protection, monsieur la Ramée.

— N'est-ce pas, madame? Illustre et dévouée. J'en attends de grands avantages sous tous les rapports.

La façon dont il appuya sur ces derniers mots donna beaucoup à penser aux deux femmes. Elles en cherchèrent mentalement le sens. La Ramée jouissait de leurs angoisses. La conversation tomba tout à plat.

— Il vous reste à nous apprendre, reprit courageusement Marie Touchet, ou pourquoi vous nous avez si longtemps oubliées, ou pourquoi vous vous souvenez de nous aujourd'hui.

— Ah! voilà, dit la Ramée avec son aplomb cynique, nous touchons à la question, à la brûlante question.

— Expliquez-vous, monsieur, car, en vérité, je ne comprends plus rien à vos manières, à votre langage. Je vous ai connu très-réservé, très-civil, plutôt obéissant que libre avec nous.

Elle faisait allusion à l'état d'infériorité, de vasselage

dans lequel la Ramée avait toujours vécu par rapport aux Entragues ; situation qu'il acceptait, on l'a vu, malgré sa complicité dans la plupart des secrets de famille.

— Il est vrai, répondit-il, que j'ai toujours été discret et soumis, madame ; je m'y étudiais. J'espérais alors ; je sentais ma jeunesse, j'en avais la patience et la timidité. Je me disais : mon tour viendra.

Il ponctua cette phrase d'un sinistre éclat de rire.

Henriette frémit.

— Pour avouer que vous n'êtes plus avec nous l'homme d'autrefois, monsieur, reprit la mère, vous nous accusez donc d'avoir changé pour vous? En un mot, répondez à ma question : pourquoi revenez-vous aujourd'hui plutôt qu'il y a quatre mois ?

— Parce qu'aujourd'hui le moment est favorable à mes desseins. Mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis revenu.

En parlant ainsi, il accablait Henriette du poids de son insoutenable regard.

Fascinée, écrasée, elle prit une résolution désespérée : elle fit comme les coursiers fous de terreur qui se jettent sur le fer des piques.

— Comprenez donc, ma mère, s'écria-t-elle en serrant la main de Marie Touchet, monsieur veut dire que c'est lui qui a envoyé à M. d'Entragues la lettre d'hier.

De la main gauche elle tendit au jeune homme le papier froissé tout à l'heure.

Il y jeta un coup d'œil indifférent et répondit :

— C'est moi, en effet.

On peut se faire une idée de l'attitude que prirent les deux femmes en entendant cette déclaration de guerre.

— Ah ! c'est vous, murmura Marie Touchet toute pâle, vous qui commettez un pareil guet-apens !

— Et qui venez l'avouer, ici ! dit Henriette.

— Et qui signez : *Un ami*, la dénonciation laplu mortelle pour l'honneur d'une femme !

— Jamais ami sincère n'a rendu un plus grand service, jamais on n'a maintenu plus fermement une femme dans son honneur.

— Cette lettre est un tissu de mensonges et d'injures.

— Cette lettre est pleine de vérités, que j'ai adoucies.

— Monsieur la Ramée !...

— Est-il vrai que mademoiselle ait été hier chez M. Zamet ?

Les deux femmes voulurent placer une exclamation.

— De même, interrompit la Ramée, que je savais votre dessein d'aller rue de Lesdiguières, de même je vous ai vue entrer chez Zamet. Ah ! je crois qu'ici une bonne réponse serait difficile.

— Si j'allais chez M. Zamet, mon père et ma mère en savent le motif.

— Et nous l'avons approuvé, dit Marie Touchet avec sa dignité de reine.

— Voilà qui est exemplaire, madame ! Vous savez que Mlle d'Entragues allait chercher le roi, lui faire sa cour ; vous savez les habitudes de cette barbe grise, qu'une vieillesse prématurée n'a pas refroidie pour le péché ; vous savez qu'une jeune fille à qui le roi parle deux fois de suite, est corrompue et perdue ; vous savez tout cela, dites-vous ! Mais, madame, c'est invraisemblable ; si vous le saviez, vous ne l'approuveriez pas.

— Calomnie ! injure ! s'écria Henriette.

— Lèse-majesté ! dit Marie Touchet.

— Là ! là ! diminuez les mots, interrompit sourdement la Ramée ; plus gros, ils font plus de bruit, mais ne sont pas moins vides. D'ailleurs, votre déclaration est

trop positive, vous venez de flétrir trop énergiquement cette spéculation pour que je ne rétracte pas mon écrit et mes paroles. Je m'étais trompé, vous êtes la plus honorable des mères, madame, comme mademoiselle est la plus vertueuse demoiselle de la cour. Voilà qui est entendu, je vous fais réparation d'honneur.

Marie Touchet ne comprit-elle pas, feignit-elle de ne pas comprendre l'amertume cachée sous cette palinodie? Toujours est-il qu'elle répliqua :

— Ce n'était pas la peine, monsieur, de soulever un pareil ouragan pour aboutir à des soupirs de doléance. Nous savons mépriser les attaques, comme nous savons nous passer de justifications. Je m'applaudis que vous n'ayez pas rencontré ici M. d'Entragues ou mon fils, M. le comte d'Auvergne; car ils n'eussent pas pris aussi patiemment que nous, la scène d'incroyable démence que vous venez de nous faire subir. Retournez donc, croyez-moi, près de votre protectrice qui est femme, et vous apprendra peut-être les égards qu'on doit à des femmes. Oubliez-nous puisque vous êtes heureux. Ce sera tout à la fois d'un galant homme et d'un esprit prudent. Adieu, monsieur la Ramée.

Au lieu d'obéir à ce congé, la Ramée fit deux pas en avant.

— Mais, dit-il, ce que vous venez de me déclarer, madame, me ferait rester éternellement près de vous. Depuis que je suis certain de la probité de la famille, de la pureté de cette jeune personne, rien ne s'oppose plus à la démarche que j'étais venu faire.

— Quoi donc? murmurèrent les deux femmes.

— Madame, continua la Ramée avec un cérémonial funèbre, j'aime passionnément mademoiselle Henriette de Balzac d'Entragues, votre fille aînée, et j'ai l'honneur de vous la demander en mariage.

Un coup de foudre éclatant sur la tête d'Henriette l'eût moins épouvantée que ces terribles paroles. Elle se jeta dans les bras de sa mère comme dans un asile sacré. Marie Touchet tremblait de fureur et d'effroi. Ni l'une ni l'autre ne répondit.

— Ai-je eu l'honneur d'être entendu ? dit la Ramée après un long silence.

Marie Touchet, s'armant de toute son énergie, regarda fixement l'audacieux provocateur.

— Votre tête blessée, dit-elle, n'a donc pas été guérie complétement ?

— Complétement, madame.

— Alors c'est une insulte que vous venez nous faire, en face, dans notre logis ?

— Où est l'insulte ? Me dites-vous cela parce que je suis le fils de M. la Ramée, obscur gentilhomme ? mais il me semble qu'un la Ramée vaut une Entragues !

— Oh ! comme vous abusez lâchement de notre faiblesse de femmes.

— J'ai eu affaire plus d'une fois à des hommes, et je ne me suis pas montré timide, vous le savez !

— Encore une lâcheté ! vous faites allusion à nos secrets.

— Oui, madame.

— Vous vous en servez pour nous dicter vos lois.

— Je n'ai que ce moyen, je l'emploie.

— C'est une infâme noirceur !

— Non, c'est un infâme amour ! Je vous dis que j'aime Henriette. Pourquoi ? je n'en sais rien. On comprendrait mieux que je ne l'aimasse point. Toute enfant je l'aimais. Après avoir adoré sa beauté, j'ai admiré sa vigueur, son énergie, j'ai admiré l'élan qui la poussait au crime. Je suis une étrange créature, moi, et le démon a pétri mon âme du soufre et du feu les plus violents de son

enfer ! Henriette avilie, Henriette criminelle, ressemble mieux à l'ange déchu ; son amour m'a rendu coupable, mais notre crime commun nous a liés l'un à l'autre. C'est une chaîne qu'elle essayerait en vain de rompre. Je l'ai tenté, moi, sans y pouvoir réussir. Et cependant, si vous saviez ce que j'ai fait ! Si vous m'aviez vu pleurant, hurlant de rage, la maudire, l'exécrer, hacher à coups de poignard ses images, son nom même que j'écrivais sur les arbres de ma solitude !... Si vous pouviez voir repasser devant vous tous les songes de mes nuits haletantes, où elle m'apparaissait souriant à mes victimes, les caressant, tendant ses lèvres à ces beaux jeunes gens que je tuais dans ses bras, l'un d'une balle, l'autre d'un coup de couteau. Oui, madame, vous avez raison, un misérable homme devrait être devenu fou cent fois à l'idée seule des tortures que m'a infligées cet épouvantable amour. Mais je suis debout, je vois mon but, je vous dénonce clairement ma résolution, ma volonté. Cet amour, j'en boirai le poison jusqu'à ce qu'il m'enivre, jusqu'à ce qu'il me tue. Donnez-moi donc votre fille, madame, je l'ai payée assez cher, elle est bien à moi ! Je la veux !

Marie Touchet et Henriette avaient reculé livides devant l'explosion de ce cœur brisé.

— Oh ! n'hésitez pas, reprit la Ramée, ce serait inutile. Quand on a dit ce que je viens de dire, c'est qu'on a tout prévu, c'est qu'on n'a plus rien à ménager. Henriette ne sera pas malheureuse, ou si elle doit l'être, eh bien, elle subira sa destinée. J'ai bien subi la mienne. Vous êtes effrayées du visage que je viens de vous montrer ; mais rassurez-vous, je reprendrai le masque. J'étendrai comme un fard joyeux, mon sourire de bonheur sur l'épouvantable ulcère qui s'est trahi un moment à vos yeux. Le protégé de Mme la duchesse devien-

dra un honnête mari, zélé pour la fortune et l'honneur de sa nouvelle famille; n'hésitez pas, vous ne pouvez faire autrement. Si vous continuez à hésiter, vous me laisserez croire que j'avais deviné vos projets sur le roi.

— Et quand cela serait ? dit follement Henriette, qui espéra un moment faire reculer la Ramée par la menace d'un déshonneur nouveau.

Il sourit de pitié.

— Cela ne sera pas, répliqua-t-il. Vous voyez bien que je l'ai empêché une fois déjà ; je l'empêcherai toujours !

— Vous ? dit-elle avec un rire de défi.

— Cette fois, Henriette, je m'étais contenté de prévenir votre père et la marquise de Monceaux...

Les deux femmes tressaillirent.

— Mais à la prochaine occasion je préviendrai le roi lui-même.

— Oh !...

— Je dirai au roi tout ce que je sais, tout ce qu'il ignore; je lui expliquerai vers quels nuages s'est exhalée la fraîcheur de votre premier baiser.

— Misérable ! le roi saura que mon dénonciateur est un assassin.

— Oh ! je le lui dirai moi-même, car c'est une page de votre histoire. Et quand j'aurai convaincu le roi, je parlerai à la cour, à la ville ; j'apprendrai le nom d'Henriette à l'écho des places publiques, à l'écho des carrefours; je ferai retentir de mes cris, de mes accusations, de mes blasphèmes, tout l'espace infini qui s'étend de la terre au ciel.

— Et moi, rugit Henriette avec un regard dévorant, je...

— Vous me tuerez? Non, vous ne me tuerez pas, car je vous connais et je suis sur mes gardes. Ainsi, pas

de projets chimériques, pas d'espoir insensé. Ce qui est fait est fait. Nous n'en pouvons rien changer. Flétrie, perdue, impossible pour tout autre que pour moi, vous serez à moi. Nul homme ne vous touchera la main, nul ne vous adressera deux fois des paroles d'amour. Vous ne serez ni la femme d'un Liancour quelconque, ni la maîtresse d'Henri IV. Vous n'aurez pas même recours à votre père qui ignore votre passé; pas même à votre frère qui exagérera bientôt pour vous le dégoût du roi. Tout à l'heure, vous me menaciez de leur vengeance. Qu'ils viennent, je suis prêt, je les attends.

Enfermées dans cette main de bronze, les deux misérables femmes palpitaient et passaient des sueurs de l'épouvante aux frissons de la colère.

— Eh bien, dit Marie Touchet à bout de forces, ce n'est pas la peine de lutter; puisque vous voulez nous perdre, soit. Nous préparerons à cet événement étrange M. d'Entragues, mon fils et le monde.

En disant ces mots, elle serrait la main d'Henriette pour lui communiquer un peu de courage.

— Ah! vous voudriez gagner du temps, répondit la Ramée. Mais je n'en ai pas à perdre, moi. Vous aurez, s'il vous plaît, préparé ces messieurs pour ce soir, car, ce soir, j'épouserai M[lle] Henriette et l'emmènerai chez moi.

— Ce soir! Mais c'est de la démence, s'écria Marie Touchet.

— Ce soir, je serai morte, dit Henriette, avec un inexprimable désespoir.

— Vous, mourir!... Je vous en défie, répliqua la Ramée. Tant que vous aurez l'espoir que je vous connais, vous ne mourrez pas, et vous l'avez encore, ce fol espoir. Ce soir donc, je reviendrai vous prendre pour vous conduire à l'autel. De là nous partirons. Si

MM. d'Entragues et d'Auvergne n'ont pas été prévenus avant, ils le seront après, peu importe.

— Ordonnez, monsieur, bégaya Henriette, aux yeux de laquelle venait de luire une chance de salut.

— Je vous devine bien, interrompit la Ramée; vous essayerez de la fuite. Mais ce serait encore inutile. Je vous l'ai dit, toutes mes mesures sont prises. Vous avez vu si je savais toutes vos démarches, toutes vos pensées. Je les saurai de même jusqu'à ce soir. Votre maison est entourée de gens à moi. J'ai des amis, mesdames; vous ne ferez ni un geste ni un pas que je ne le sache et que, par conséquent, je n'en prévienne les conséquences. Au surplus, essayez. L'épreuve vous convaincra mieux que tous mes discours. Essayez!

Après ces derniers mots, qui achevèrent de briser la malheureuse Henriette, il salua la mère et gagna lentement la porte. Arrivé sur le seuil, il se retourna, et d'une voix fatiguée, mais vibrante encore de son inextinguible passion :

— Rappelez-vous bien mes paroles, dit-il. Sur cette terre, moi vivant, vous ne serez à nul autre qu'à moi, je le jure! Résignez-vous. Peut-être ne vous ferai-je pas attendre aussi longtemps que vous le redoutez. Cela regarde, non pas vous ni les vôtres, mais Dieu et moi. A ce soir nos noces!

En achevant de parler, il souleva la tapisserie et disparut.

— Pour cette fois, murmura Henriette, je crois que je suis perdue. Qu'en dites-vous, ma mère?

— Je cherche? dit Marie Touchet.

XVI

L'HÉRITIER DES VALOIS

La Ramée, après son départ, se mit à organiser la oirée selon le programme qu'il en avait tracé à ses deux amies.

Il fit préparer les chevaux, distribua les consignes à ses agents et prévint le desservant d'une chapelle voisine.

Enfin allait s'opérer la réalisation de son rêve. Son visage rayonnant trahissait le triomphe; on eût dit que son mauvais génie, protecteur ce jour-là, le soulevait par les cheveux et l'empêchait de toucher trivialement la terre. Cependant il finit par se lasser et rentra chez lui pour se reposer un moment, c'est-à-dire rentra dans l'appartement qu'il occupait chez la duchesse, dont l'hôtel était alors inhabité.

Mme de Montpensier, depuis l'entrée du roi à Paris, ne s'y sentait plus à l'aise. La bonté généreuse du vainqueur l'avait médiocrement rassurée. Elle ne pouvait croire qu'on pardonnât tout à fait, elle qui ne pardonnait pas. Aussi, après les premières grimaces, fatiguée de s'incliner, ayant dépensé tous ses sourires, elle avait prétexté les beaux jours, sa faible santé, des affaires en province, et, à petit bruit, s'était retirée dans ses terres.

En ce temps là, le royaume de France s'administrait péniblement. La politique était difficile à faire en pratique à cause des difficultés matérielles. Recouvrements

pénibles, distances infranchissables, division entre les provinces, mélange de royalisme et d'espagnolisme d'une localité à l'autre, partage des villes entre différents suzerains, constituaient à chaque pas une impossibilité pour la surveillance. La duchesse de Montpensier, retirée en Lorraine ou dans le Blaisois, était bien plus éloignée de la main d'Henri IV qu'un ennemi politique ne le serait aujourd'hui de son ennemi par une distance de mille lieues.

Aussi la duchesse, à l'abri d'un coup d'État, s'était-elle repris à respirer. Les griffes limées avaient retrouvé leurs pointes. La sécurité d'une campagne semblable à un petit gouvernement, avait ramené chez la sœur de M. de Mayenne Espagnols, ligueurs, mécontents de toute sorte. On avait commencé, en se retrouvant, par se regarder avec des soupirs. Puis, comme les soupirs n'étaient pas assez éloquents, on avait gémi, puis on avait critiqué, puis on avait menacé, puis, après s'être compté, on avait conspiré comme de plus belle.

C'était là-bas un concert qui eût empêché Henri IV de dormir si le héros n'eût pas dormi chaque soir au bruit du canon de l'ennemi.

Divisant les catholiques de France en vieux et en nouveaux, la duchesse, aidée des bons pères jésuites, avait inventé force arguments ingénieux pour établir que tout catholique nouveau était un hérétique. L'abjuration du roi se trouvait supprimée par ce sophisme, et de là, liberté pleine et entière à tout bon ligueur de recommencer la Ligue et de courir sus à l'hérétique converti.

Il va sans dire que, dans ces combinaisons nouvelles, figuraient avantageusement tout ce que Philippe II avait pu lancer sur la France d'Espagnols gangrenés par l'avarice et le fanatisme. On avait renoué avec M. de Mayenne, dont

l'esprit flottant et l'ambition instinctive n'avaient jamais su dire leur dernier mot. Enfin, depuis que le roi était rétabli en France, tous ces ennemis rampants, volants, glissants, insectes furieux, reptiles affamés, féroces rongeurs, avaient chacun fait leur trou dans ce trône auguste, que les boulets de dix batailles n'avaient pas réussi à entamer.

De temps en temps, la duchesse expédiait à Paris un espion. La Ramée, dont nous savons la faveur près d'elle, avait obtenu ce poste et se servait de l'autorité supérieure pour surveiller ses petites affaires privées. On sait comment il les avait conduites, et son dénoûment approchait, parallèlement à celui que la souveraine maîtresse avait ménagé à ses intrigues politiques.

Donc, la Ramée était rentré à l'hôtel par la petite porte dont il avait la clef, et qui, ouvrant l'allée d'une maison adossée à l'hôtel, communiquait sans que nul le sût avec le quartier général de la duchesse. En ces temps d'astuce et de guet-apens, c'était une ressource familière aux grands conspirateurs d'acheter la plupart des maisons qui avoisinaient la leur. Ils avaient ainsi autant d'entrées secrètes qu'il leur en fallait pour admettre les initiés, autant de portes inconnues pour les faire échapper en cas d'investissement ou d'alarme : Mme de Montpensier n'avait pas négligé cette intéressante précaution.

La Ramée voulait, disons-nous, se reposer un moment, rassembler toutes ses ressources, et, lorsqu'il en aurait fini avec les Entragues, lorsqu'il aurait épousé Henriette, emmener sa femme, la conduire auprès de la duchesse, la lui présenter et prendre un congé définitif.

— J'ensevelirai quelque temps, pensait-il, mon bonheur dans une solitude où rien ne le puisse troubler. Puis, lorsque s'éveilleront les regrets et les instincts ambitieux

d'Henriette, lorsque ma folle passion sera bien assouvie, lorsque le délire m'aura quitté, alors nous reparaîtrons, moi guéri, elle domptée.

Le malheureux comptait sans la destinée. Les impies, les scélérats, appellent ainsi les actes de la Providence quand elle frappe. Que deviendrait un criminel s'il avait la conscience ou la crainte de Dieu?

La Ramée pénétra dans son appartement. La nuit, qui vient vite en décembre, tombait rapidement sur Paris du haut d'un ciel sombre et bourré de neige. La Ramée comptait trouver à l'hôtel obscurité, silence et solitude. Il fut bien surpris d'entendre des bruits de pas dans les corridors, et en ouvrant la porte qui communiquait avec l'intérieur, il fut plus surpris encore de trouver l'hôtel aussi éclairé en dedans qu'il était noir et fermé à l'extérieur.

Les corridors, les vestibules, les antichambres s'emplissaient peu à peu de visiteurs silencieux, introduits sans doute par ces issues secrètes dont nous venons de parler; car la grande porte de l'hôtel était fermée et verrouillée en dedans. La Ramée regarda dans la cour d'honneur et la vit sillonnée de groupes noirs, au sein desquels reluisait çà et là, sous les manteaux, un fourreau d'épée ou le canon d'une arme à feu.

Majordome, valet de pied, huissier étaient à leur poste dans l'intérieur.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensa le jeune homme, est-ce que la duchesse serait revenue?

— Son Altesse vient d'arriver, répliqua mystérieusement l'huissier, à qui la Ramée avait adressé la question.

— Il faut que je lui parle, se dit le jeune homme, et que je sache pourquoi elle revient de cette façon. Est-il arrivé quelque nouvelle? Se trame-t-il quelque chose?

Je le saurai. Il faut aussi que j'instruise la duchesse de mes projets, car les lui taire serait un manque d'égards. Fermons d'abord la porte par laquelle je suis entré.

La Ramée, en s'approchant de cette porte, la vit gardée par plusieurs hommes qui s'étaient postés aux différents étages de l'escalier.

— Voilà qui est étrange, pensa-t-il. Avertissons la duchesse de cette nouvelle singularité.

Il assura son manteau, prit ses gants, et s'achemina vers l'autre porte de son appartement.

Là il trouva l'huissier, qui, d'un ton respectueux, l'invita, de la part de la duchesse, à se rendre dans la grande salle.

Chemin faisant, il voyait affluer aux environs de l'appartement ducal les mystérieux visiteurs qu'un même signal avait attirés au même rendez-vous.

La Ramée entra dans la grande salle où Mme de Montpensier tenait ses audiences solennelles.

Cette salle immense, garnie des portraits de l'illustre maison de Lorraine, avait ce soir-là, aux flambeaux, un caractère de majesté sombre que la Ramée ne lui avait jamais connu jusqu'alors. On eût dit que les murs chargés de figures menaçantes, d'armes aux feux sinistres, préparaient leur écho à quelque terrible événement. La princesse, assise près de la cheminée, les yeux tournés vers la flamme, attendait, le front dans ses mains. Les reflets rouges du brasier se jouaient sur les rubans violets et le jais de sa robe. L'huissier annonça M. de la Ramée, et la duchesse se leva aussitôt avec un étrange empressement.

— Vous ici! madame, s'écria le jeune homme; faut-il que vos amis se réjouissent ou s'alarment de ce retour imprévu?

— Ils peuvent se réjouir, dit-elle.

— Dieu soit loué. Alors, les alarmes que m'avait causées tout ce que je vois...

— Dissipez-les.

— Et la présence de ces hommes dans l'escalier dérobé par lequel j'arrive à mon appartement?

— Ces hommes sont placés là par mon ordre.

— Pardon, madame, je n'en fais mention que parce qu'ils semblaient me garder et me fermer le passage.

— Ils vous gardent en effet, répliqua la duchesse avec la même affectation de courtoise déférence qui bouleversait toutes les idées de la Ramée depuis le commencement de l'entretien.

Pourquoi le gardait-on? Pourquoi ne l'appelait-on ni la Ramée, comme d'habitude, ni monsieur, ni mon cher? Cent questions se pressaient sur les lèvres du jeune homme, qui n'osait en formuler une.

Mais le temps marchait et ne permettait ni hésitation, ni scrupules de diplomatie. La Ramée sentait approcher l'heure à laquelle il devait se rendre chez Henriette.

— Madame, dit-il à la duchesse, quand vous m'avez fait appeler, je me disposais à vous demander audience.

— Vous ne saviez pourtant pas que je fusse à Paris, répliqua-t-elle.

— Je venais de l'apprendre, et le devoir me commandait de vous dire ici ce que je fusse allé vous communiquer à la campagne.

— Parlez.

— J'ai besoin d'un congé pour ce soir, madame, et vous prie de vouloir bien me l'accorder.

— Pour ce soir, impossible, dit la duchesse.

La Ramée tressaillit.

— Il me le faut pourtant, madame; car j'ai des engaments qui ne souffrent pas de retard.

— Je vous connais des engagements près desquels ceux dont vous me parlez ne sauraient compter.

— Madame, je me marie.

La duchesse tressaillit à son tour.

— Vous vous mariez!... Est-ce possible?

— Dans une heure, madame.

— Avec qui donc, bonté divine?

— Avec Mlle Henriette de Balzac d'Entragues.

— Mais, vous êtes fou.

— Je le sais bien, madame, mais je me marie.

— Je vous ai laissé, à votre aise, courtiser, épier, assiéger cette fille, mais parce que je croyais qu'il ne s'agissait, de vous à elle, que d'une amourette, d'un passe-temps.

— Un passe-temps! de Mlle Henriette d'Entragues à moi! d'une fille de noblesse, d'une fille de grande maison à un pauvre petit gentilhomme de province... un passe-temps! Non, non, madame, c'est bel et bien une passion sérieuse, qui ne peut avoir de satisfaction que par le mariage, et encore!

— Je vous répète que c'est une folie, dit froidement la duchesse, et je ne vous laisserai pas faire une folie.

— Enfin, madame, répondit la Ramée, je sais ce que je fais peut-être!

— Non!

— J'ai engagé à madame la duchesse mes services et mon épée, elle peut disposer de moi comme instrument, comme serviteur : bras, esprit, âme, je lui ai tout promis, mais non mon cœur.

La duchesse haussa les épaules.

La Ramée avec une sourde irritation :

— Peut-être suis-je utile en ce moment, murmura-t-il, et mon absence peut paraître une désertion, quand tous les serviteurs de votre maison sont assemblés; mais dai-

gnez songer, madame, que je ne demande qu'une heure : dans une heure je serai marié, tous mes préparatifs sont faits à l'avance. Dans une heure, après la célébration, je comptais partir et emmener ma femme, mais je ne partirai pas, je ne l'emmènerai pas; dans une heure je serai de retour ici, aux ordres de Votre Altesse... Seulement, je le déclare, il faut que je sois marié ce soir et je le serai!

La duchesse, au lieu d'éclater avec colère, comme c'était son habitude quand on lui tenait tête, et comme la Ramée s'y attendait après cette déclaration, ne s'émut pas, ne cria pas. Regardant fixement le pâle jeune homme :

— Je vous ai dit, articula-t-elle avec calme, que vous n'épouseriez pas Mlle d'Entragues. Vous ne l'épouserez pas, pas plus demain que tout à l'heure, pas plus dans un an que demain.

— Parce que? dit insolemment la Ramée.

— Parce que c'est impossible.

— Vous appelez impossible toute chose que vous ne voulez pas, s'écria-t-il tremblant de colère.

— Non, dit-elle de plus en plus tranquille. Ce mariage ne se fera pas, parce que vous-même le refuserez tout à l'heure.

— Voilà ce qu'il faudra me persuader, madame.

— C'est ce que je vais faire; aussi bien le moment en est venu, et je ne vous mandais auprès de moi que dans ce dessein.

La duchesse frappa sur un timbre qui emplit la vaste salle de sa vibration argentine.

La Ramée, maîtrisé par ce sang-froid inouï, resta immobile, muet, dans l'attente de l'événement que ces bizarres préludes lui promettaient.

Au son du timbre, les tapisseries de la salle se soule-

vèrent, et l'on vit entrer par les trois portes colossales une quantité d'hommes dont les visages et les noms étaient bien connus de la Ramée.

C'étaient les principaux chefs ligueurs un moment dispersés sous le souffle de la réaction royaliste ; quelques-uns de ces prédicateurs fanatiques chassés de Paris par le retour du roi et trop généreusement épargnés par sa clémence ; c'était un jésuite professeur du collége où la duchesse avait fait entrer Jean Châtel; c'étaient des Espagnols délégués par le duc de Feria ou par Philippe II lui-même ; c'était enfin, avec quelques bourgeois incurables et deux ou trois membres de la faction des Seize, tout l'état-major de la révolution que Mme de Montpensier tenait sans cesse suspendue comme un nuage destructeur sur la France, à peine remise de tant d'orages surmontés !

Devant ce flot de puissants personnages, la Ramée avait reculé jusqu'à la porte que gardaient plusieurs hallebardiers et mousquetaires de Lorraine ; la duchesse remarqua son mouvement, et d'un coup d'œil ordonna aux gardes de serrer leurs rangs.

— Approchez-vous, je vous prie, dit-elle à la Ramée qui fut contraint d'obéir.

Quand le silence se fut établi dans la salle, Catherine de Lorraine, orateur prétentieux comme elle était général d'armée, fit un pas vers l'assistance, s'appuya d'une main au dossier de son fauteuil, et après s'être recueillie :

— Seigneurs, dit-elle, et vous, messieurs, qui composez la véritable force de notre religion et de notre patriotisme, vous savez pour la plupart nos desseins, puisque vous partagiez notre douleur et nos espérances, mais vous ignoriez comment et sous quelle forme ces espérances pourraient se réaliser.

Nous ne nous dissimulons ni les uns ni les autres combien est précaire le nouveau règne sous lequel la France s'est courbée. Bien des circonstances le peuvent abréger : la guerre a ses hasards, la politique d'usurpation a ses dangers, le nouveau roi peut tomber sur un champ de bataille ; il peut tomber aussi frappé par le ressentiment public. Je ne parle pas des chances de mort que fournit une vie dissolue, aventureuse : on meurt aussi vite, et plus sûrement peut-être, d'un excès, d'une orgie que d'une balle ou d'un coup de poignard.

Dieu m'est témoin et vous l'avez tous vu, plusieurs même m'en ont blâmée, que pour le bien du pays j'ai fait taire mes inimitiés, oublié les malheurs de ma famille, et reconnu le nouveau roi. Cependant je ne puis m'aveugler sur l'avenir : le roi n'a pas d'héritier, un enfant bâtard ne compte pas ; si le roi mourait, que deviendrait la France ? S. M. Philippe II, dans un sentiment de glorieuse générosité, a renoncé à ses droits au trône. M. de Mayenne aussi abdique. Je renonce pour mon neveu de Guise, qui n'a pas rallié la majorité des vœux du peuple français. Mais, du sein de cet abandon général, la bonté divine a suscité un miraculeux et providentiel moyen de salut. Messieurs, écoutez religieusement la parole qui va sortir de mes lèvres. Il existe un rejeton de la branche royale, messieurs ; la France possède un légitime Valois !

A ces mots, on entendit frémir l'assemblée, dont les têtes oscillèrent sous un ouragan de passions mal contenues. Çà et là, quelques visages sérieux, ceux des principaux initiés, du jésuite, entre autres, examinaient avec soin l'attitude générale.

— Un Valois ! murmura-t-on de toutes parts.

— Vous savez, continua la duchesse, que du mariage du roi Charles IX avec Élisabeth d'Autriche, naquit, à

Paris, le 27 octobre 1572, un enfant présumé être Marie-Élisabeth de France. Le roi attendait, espérait un fils, ce fut une fille que lui présenta sa mère Catherine de Médicis, une fille qui ne vécut même pas et dont la mort fut déclarée le 2 avril 1578. Eh bien, seigneurs, eh bien, messieurs, ce n'était pas une fille qui était née au roi Charles IX, mais bien un fils, que par jalousie et pour assurer le trône à son fils favori, le futur Henri III, Catherine de Médicis avait soustrait et fait disparaître en l'échangeant contre une fille.

Un silence glacé s'étendit sur l'assemblée après les paroles de la duchesse. Pour ses partisans, qui la connaissaient si bien, le moyen providentiel dépassait les limites du prodige.

— Oh! reprit-elle en profitant habilement de ce silence, vous vous taisez, vous êtes atterrés; le crime énorme de cette substitution vous épouvante! Que sera-ce lorsque vous aurez sous les yeux les preuves complètes, irréfragables, les documents minutieusement naïfs qui établissent, sans une ombre de doute possible, tout le complot de Catherine de Médicis contre la postérité de son propre fils, un attentat, messieurs, qui, sans le secours de la Providence, éteignait à jamais une des plus illustres races qui aient paru dans le monde.

Tenez, messieurs, tenez seigneurs, dit la duchesse en dénouant sur la table une liasse de parchemins, de lettres et de mémoires; approchez-vous, prenez connaissance de ces titres. Habituez-vous à l'idée qu'il vous reste un maître légitime, un véritable roi Très-Chrétien, et quand la conviction se sera fait jour dans vos âmes, remerciez Dieu qui vous sauve de l'usurpation et de l'hérésie.

On vit s'approcher, en effet, avec une crainte superstitieuse ou plutôt avec une salutaire défiance les

ligueurs et les prêtres fanatiques. Les Espagnols, le jésuite, dans le secret, se tenaient à distance.

— Ceci, dit la duchesse, en désignant un mémoire, est le récit de la substitution, et révèle le lieu obscur où Catherine alla chercher la fille destinée à remplacer le jeune prince. Cet autre document vous montre Catherine faisant porter l'enfant mâle chez un gentilhomme du Vexin, son affidé, son féal, lequel gentilhomme éleva l'enfant parmi les siens, dans sa maison de Vilaines, aux environs de Medan.

La Ramée, jusqu'alors immobile, frissonna.

— Lisez maintenant, poursuivit la duchesse, lisez la déclaration du gentilhomme à son lit de mort, et toutes les preuves qu'il fournit, et, à l'appui de ces preuves, le témoignage du prêtre auquel il avait confié le terrible secret. Lisez et confrontez!... Ne craignez rien... Pénétrez-vous de la conviction sacrée!

— En effet, murmurèrent des voix auxquelles d'autres faisaient écho; en effet, les preuves sont éclatantes, irrécusables.

— Et, les ayant vérifiées, contrôlées, vous n'hésiterez plus à dire comme moi : Miracle!

— Miracle! s'écrièrent les fanatiques, dont le principal but était de renouer la guerre civile.

— Ainsi, seigneurs, ainsi messieurs, vous sentez pourquoi le roi d'Espagne, pourquoi l'illustre maison de Lorraine se sont désistés de leur prétentions, en face des droits acquis d'un Valois.

— Vive Valois! cria l'assemblée.

— Désormais, acheva la duchesse, dont le front ruisselait de sueur après cette furieuse harangue, désormais il vous reste à connaître le prince miraculeusement sauvé, la victime de Catherine de Médicis, le fils de Charles IX, votre maître et le mien! car il vit, seigneurs,

car vous l'avez près de vous, messieurs! car il a déjà versé son précieux sang pour notre cause, et il s'ignorait lui-même. Dieu permet que je le tire de son ombre et que je présente son front à la couronne de ses pères! Hier, il n'était rien; aujourd'hui, il est roi de France. Apparaissez, mon roi! votre nom d'hier était la Ramée.

— Je rêve!... balbutia le jeune homme ivre, éperdu, fou de voir s'agenouiller devant lui la duchesse et toute l'assemblée.

Il sentit le sang abandonner ses tempes et affluer à son cœur. Il pâlit, et, dans la morne majesté de l'éblouissement et de la démence, il apparut vivante image de ce sombre Charles IX, dont la capricieuse fortune lui avait légué quelques traits, et dont le souvenir se dressait encore à la pensée de la plupart des assistants.

— Le roi chancelle! s'écria la duchesse, qu'on le conduise à son appartement!

— Et qu'on l'y garde bien, dit-elle tout bas à ses Espagnols.

— Le peuple, ajouta l'héroïne en s'adressant au reste des conspirateurs, ne niera pas en le voyant qu'il soit le fils de son père. Maintenant, messieurs, à partir d'aujourd'hui, tenez-vous prêts. Depuis longtemps chacun de vous connaît son poste et a choisi son rôle. Quelque chose me dit que l'événement est proche. Voilà votre chef. Et derrière celui-là, j'espère, nul Français ne refusera de marcher pour le triomphe de la bonne cause! Je vous connais assez pour n'avoir pas besoin de vous dire qu'une indiscrétion est le signal de notre mort. Adieu, messieurs, et vive le vrai roi!

— Vive le vrai roi! répétèrent les ligueurs en défilant devant la duchesse.

Le jésuite passa le dernier, et, pendant qu'il faisait sa révérence :

— Et notre écolier ? demanda tout bas la duchesse, est-il prêt aussi ?

— C'est pour demain, dit le jésuite, qui se perdit dans la foule des conjurés.

XVII

AMBASSADES

Le lendemain, jour fixé par Gabrielle pour son départ, le soleil apparaissait à peine que deux hommes enveloppés de manteaux se promenaient en long et en large dans le parterre qui précédait la maison de la marquise

Il faisait froid, un froid brillant qui blanchissait la terre. On l'entendait résonner sous l'éperon de ces deux cavaliers qui causaient ensemble d'un ton aussi échauffé que leurs mains et leurs figures étaient froides. De temps en temps, l'un ou l'autre levait la tête vers l'appartement de la marquise où rien encore ne remuait.

— Je vous assure, monsieur Zamet, que le roi notre maître m'a donné une triste commission, dit le plus petit et le plus gelé des deux personnages. Empêcher une femme de faire un coup de sa tête !

— Il y va donc aussi de la tête du roi, monsieur de Rosny, répliqua le florentin Zamet.

— On le dirait, monsieur, et je vous ai mandé pour que nous en causions sérieusement. Je sais tout votre zèle pour la personne de Sa Majesté, et vous remercie

de vous être dérangé si matin pour venir me trouver ici, où j'étais envoyé par le roi. Oh! le cas est grave.

— Si grave que cela ?

— Le roi a le cœur tendre, monsieur Zamet, et depuis que sa maîtresse menace de le quitter, il ne vit plus. A propos, vous qui avez la vue excellente, ne voyez-vous rien bouger chez la marquise ?

— Rien encore, monsieur de Rosny.

— Nous aurons le temps de causer un peu avant qu'elle ne s'éveille.

— Mais pourquoi quitte-t-elle le roi ?

— Oh ! vous le savez mieux que personne, vous qui êtes involontairement la cause de cette rupture.

— Bien involontairement, monsieur, s'écria Zamet, comme s'il eût redouté qu'on n'entendît l'accusation des étages supérieurs. En conscience, je ne suis pas responsable de ce que fait le roi.

— Eh! ne vous en défendez pas tant, monsieur Zamet. Ce ne serait pas un si grand mal que le roi sût et pût se distraire.

Rosny, après avoir lancé ces paroles, regarda obliquement Zamet pour en apprécier l'effet. Mais Zamet était Italien, c'est-à-dire rusé. Il ne laissait pas lire sur son visage à première vue.

— Certes, continua Rosny, la marquise est une charmante femme, la meilleure des femmes. Jamais le roi ne saurait trouver une plus raisonnable maîtresse. Elle ne fait pas trop de dépenses, elle n'a pas trop de morgue ni d'ambition...

— Voilà bien des qualités, monsieur.

— Eh mordieu! j'aimerais mieux qu'elle en eût moins, j'aimerais mieux que le roi eût affaire à quelque diable incarné qui se ferait maudire trois ou quatre fois par jour. Le roi s'attache trop facilement, voyez-vous,

et il lui faudrait des cahots, des tempêtes dans le ménage. Est-ce que vous ne connaîtriez pas cela, monsieur Zamet, un diable féminin assez joli pour que notre cher sire s'en laissât charmer d'abord, assez méchant pour qu'il le chassât ensuite, cela nous rendrait service ?

— Mais, monsieur de Rosny, si le roi est féru d'amour pour la marquise de Monceaux...

— Puisqu'elle le quitte.

— Est-ce bien sûr? demanda Zamet en regardant fixement Rosny. Votre présence ici, ce matin, indique des projets de réconciliation.

— Vous avez deviné juste. Le roi m'a prié de fléchir sa cruelle.

— Et vous la fléchirez; vous êtes si éloquent.

— Voilà précisément ce que je me demande. Faut-il être éloquent ? Est-ce un service à rendre au roi ?

— Au cœur du roi, oui.

— Mais à ses intérêts?

— C'est autre chose. Il n'y a d'intérêts que ceux de l'amour pour un homme amoureux.

— Je ferai de mon mieux, dit Rosny, afin de contenter le roi. Mais enfin, il faut prévoir le cas où Mme de Monceaux serait inflexible. Elle a du caractère.

Sully prononça ces mots avec un accent qui promettait peu de zèle pour la négociation.

— En ce cas, monsieur?...

— En ce cas il faudrait distraire le roi bien vite avec quelque idée divertissante.

— Eh! eh!... c'est plus aisé à dire qu'à faire.

— Cependant j'ai compté sur vous, monsieur Zamet, pour deux raisons.

— Parlez, monsieur.

— La première, c'est que le nerf de toute distraction

est comme celui de la guerre, l'argent. Nous n'en avons pas.

Zamet fronça le sourcil.

— Et vous, vous en avez beaucoup, continua Sully.

— Oh! je vous assure que la moitié au moins de ce que je possède...

— Est placée à Florence, chez le grand-duc, je le sais. Ce qui vous met très-bien avec ce prince, je suppose

— Comment, s'écria Zamet avec inquiétude, vous savez...

— Je sais toujours où est l'argent, répliqua Sully; ce que je ne sais pas, c'est la façon de l'attirer chez nous. Oui, vous avez un million d'écus là-bas. Que ne sont-ils ici!

— Monsieur, je vous assure...

— Ah çà! monsieur Zamet, si vous tombiez malade, ne laissez pas tout cet argent à Florence. J'en ai trouvé un placement bien plus avantageux pour vous.

— Lequel donc?

— Supposez que le roi soit tout à fait séparé de madame la marquise; supposez qu'il se divertisse un peu çà et là, tandis que l'on romprait son mariage avec la reine Marguerite; supposez encore que le roi se remarie...

— Ah! ah! dit Zamet en regardant de nouveau Sully qui grattait de sa canne avec indifférence les corbeilles semées de givre.

— Est-ce que vous auriez quelque chose contre un mariage du roi? reprit Sully.

— Mais, selon... dit le Florentin en promenant ses yeux autour de lui, dans la crainte des espions.

— J'entends un bon mariage, cher monsieur Zamet, avec une princesse jeune, belle, si c'est possible, et riche surtout.

— Cela peut se rencontrer.

— Vous n'avez personne en vue?

— Mais...

— Il y a une infante d'Espagne.

— Une moricaude, une guenuche.

— Il y a une princesse de Savoie.

— Les sept péchés capitaux, plus la misère.

— Il y a... ma foi, il y a la reine Élisabeth d'Angleterre.

— Voilà soixante ans que les médecins exigent qu'elle meure vierge.

— Peste! ce n'est pas le roi qu'il lui faut pour mari. Nous avons passé en revue toute l'Europe plus ou moins nubile, n'est-ce pas?... Eh! mais non, mais en vérité non, cher monsieur Zamet, nous oublions quelqu'un.

— Qui donc? demanda le Florentin avec une naïveté qui faisait honneur à sa diplomatie.

— Mais quelqu'un de votre pays même... Est-ce qu'à Florence vous n'avez pas une princesse?

— Il est vrai.

— La fille du grand-duc de Médicis.

— La princesse Marie.

— Qui doit avoir, cette année?...

— Quelque vingt ans.

— Et qui est belle?

— Oh! une merveille.

— Un bon État; un peuple dodu, que la maison de Médicis a su engraisser à point.

— Les Médicis sont habiles.

— Je le crois bien; des gens qui ont un million d'écus à M. Zamet!... A propos, quel caractère a-t-elle cette belle princesse-là!

— Je ne sais, et n'oserais dire.

— Vous devez savoir. Quelqu'un me racontait hier

que vous avez chez vous sa sœur de lait, la fille de sa nourrice.

En parlant ainsi, Rosny attachait sur Zamet son œil gris, d'une trempe à fouiller jusqu'au fond d'une âme.

— Vous savez tout, monsieur, répliqua le Florentin en s'inclinant.

— Tout ce qui peut intéresser mon maître, oui, cher monsieur Zamet. Ainsi, voyez comme tout cela s'enchaîne sans effort. Mettez les unes au bout des autres nos suppositions de tout à l'heure : la rupture du roi avec la belle Gabrielle, ses passe-temps avec tous les masques qu'on lui fera trouver; car on peut lui faire trouver de jolis masques, n'est-ce pas? Puis la dissolution du mariage avec Mme Marguerite; puis, nécessairement, un nouveau mariage. Et admirez comme votre princesse florentine vient s'adapter à tout cela avec ce million d'écus qui vous rapporteraient, soit un marquisat, soit un duché, soit de bons gros intérêts hypothéqués sur de bonnes terres.

— J'aime trop le roi, dit Zamet palpitant de joie, pour repousser toutes ces suppositions. Mais que de difficultés à vaincre.

— On dit votre petite compatriote un peu magicienne.

— C'est la maladie de notre pays.

— Il faudra que je me fasse faire par elle mon horoscope, dit Sully.

— A vos ordres, monsieur.

— Il suffit; vous pouvez être certain, monsieur Zamet, que je vous tiens pour un galant homme, bon ami de notre bon roi.

Zamet s'inclina encore.

— Vous prêterez bien cinquante mille écus à la fin

de ce mois, n'est-ce pas? Il va falloir distraire Sa Majesté soit par la guerre, soit autrement.

— Je chercherai la somme, monsieur.

— Grand merci. Cette nouvelle va réconforter un peu le cher sire, qui ne sort pas de tristesse ou de colère depuis avant-hier; c'est la première fois que je l'ai entendu parler de se venger.

— Se venger de qui?

— Mais de celui qui a prévenu la marquise. Je crois, Dieu me pardonne, que le pauvre hère payera pour tout le monde; mais, bah! si cela a pu divertir le roi, qu'importe! Monsieur Zamet, nous voilà au 27 décembre, j'ai bien envie d'envoyer chercher demain nos cinquante mille écus.

— Oh! demain, c'est bien tôt.

— Voilà la marquise qui appelle ses gens. Je vous quitte, monsieur Zamet. Eh bien! à demain soir, le prêt, en attendant tous ces intérêts que vous savez.

— Bien, monsieur.

— N'oubliez pas mon horoscope. Au revoir!

En disant ces mots, Sully, qui avait serré la main à Zamet d'un air significatif, se fit annoncer chez la marquise de Monceaux.

Il était temps. Gabrielle, levée depuis le jour et habillée, avait déjà commencé ses préparatifs, et, sans être vue, derrière les rideaux, guettait le ministre absorbé par son entretien avec Zamet.

Lorsqu'il entra chez elle, tout était fini. Gabrielle donnait ses ordres pour qu'on attelât les mules.

Le ministre après avoir exprimé ses regrets et son étonnement par quelques mots de politesse, expliqua la commission qu'il avait reçue du roi, et plaida la cause de son maître, mais ce fut bien languissamment et son éloquence tant vantée ne fit pas de frais ce jour-là.

Gabrielle, radieuse d'une beauté mélancolique, ne cessa, pendant que Sully parlait, de caresser et d'embrasser son fils. Puis, après le discours du ministre:

— Je me sépare du roi, dit-elle, l'aimant toujours d'une très-tendre amitié. C'est pour son bonheur que je le quitte; peut-être si je le voulais, pourrais-je rester encore, mais le roi a besoin d'être libre et tout le monde désire sa liberté et me reprocherait son esclavage. Je supporterais avec peine qu'on me congédiât plus tard, c'est pourtant ce qui ne manquerait pas de m'arriver; j'aime mieux prendre les devants. Êtes-vous de ceux qui me diront que j'ai tort?

Sully était net lorsqu'il le voulait bien. Les harangueurs le trouvaient harangueur et demi; mais, avec les gens d'exécution, il se montrait laconique comme au bon temps de Lacédémone.

— Non, madame, répliqua-t-il, je ne vous dissuaderai qu'autant que la bienséance l'exige.

— En politique, monsieur de Rosny, la bienséance ne compte pas. Conseilleriez-vous au roi de m'arracher mes habits pour me retenir?

— Eh bien, dit-il, non. Ce n'est pas que je n'aie pour vous une amitié, une estime que vous pourrez mettre à l'épreuve, mais...

— Mais vous m'aimez mieux à Monceaux qu'au Louvre?

— Oh! madame, ce n'est pas vous qui gênez: c'est la maîtresse du roi.

— Je n'ai pourtant pas été gênante depuis mon avénement à la couronne, dit mélancoliquement Gabrielle. J'ai tenu bien peu de place sur le trône, et je souhaite que le roi et ses ministres ne soient jamais plus incommodés désormais qu'ils ne l'ont été par ma présence. Adieu, monsieur de Rosny. Je perds le roi parce que

je fus amie tendre. Il me remplacera, mais ne me retrouvera pas. Je fus douce au pauvre peuple, qui ne maudira pas ma mémoire. Adieu, monsieur de Rosny, acheva-t-elle en sanglotant, au moins m'avez-vous assez estimée pour n'être pas hypocrite avec moi. Adieu.

Cette angélique bonté fit plus d'impression sur l'austère huguenot qu'il ne s'y était attendu lui-même. En regardant la généreuse créature essuyer ses larmes, dont pas une n'était mêlée de fiel, il se dit en effet que jamais Henri ne retrouverait un ange comme celui-là, et se reprocha vivement de n'avoir pas été plus prodigue de baume pour guérir une si noble plaie.

Il se trouva brutal, il chercha le moyen de revenir sur ses paroles, il s'avoua qu'il avait fait tout le contraire de ce que le roi l'avait chargé de faire chez Gabrielle. Mais comme sa conscience le félicitait d'avoir rendu service à l'État et au prince, comme elle ne lui reprochait qu'un peu de dureté, il s'arrêta au moment de réparer sa faute.

— Je m'en vais donc, madame, acheva-t-il avec un respect qui n'avait rien d'affecté, rapporter à Sa Majesté que je n'ai pas réussi à vous retenir.

— Allez, monsieur, dit-elle avec un sourire, et ne vous vantez pas trop du mal que vous vous êtes donné.

Ce fut sa seule vengeance. La douce femme tendit sa main blanche à cet exécuteur qui s'échappa précipitamment, emportant la victoire et un remords.

Il n'était pas dans l'antichambre où Gabrielle l'avait reconduit, qu'on entendit monter un homme essoufflé qui criait :

— Hé là !... les mules, ne sonnez pas si haut, vous n'êtes pas encore parties, harnibieu !

C'était Crillon, que le roi venait de dépêcher à son

tour, devinant bien, le pauvre Henri, que son premier ambassadeur pourrait manquer d'enthousiasme.

— Ah! monsieur de Rosny, dit-il en joignant le huguenot sur le palier. Eh bien! madame est-elle convertie ?

— Non, monsieur, répliqua Rosny, dépité de voir surgir ce nouveau champion. Madame persiste et va descendre.

Gabrielle, s'armant de courage :

— C'est vrai, dit-elle, je pars.

— Oh! mais non, madame, interrompit Crillon. Il faut d'abord que vous m'écoutiez, j'ai aussi mon discours à faire.

Rosny était revenu vers l'appartement, curieux de surveiller cet orateur dont la verve et les saillies imprévues ne laissaient pas de lui causer quelque inquiétude.

— Mon cher monsieur, lui dit Crillon en le repoussant doucement dehors, le roi vous attend avec grande impatience ; vous lui manquez. Il veut que vous preniez le galop, s'il vous plaît. Pendant ce temps-là, je vais donner un nouvel assaut à madame.

Rosny hésitait encore.

— Ah! mais vous n'avez donc pas de charité, lui dit-il ; le roi est là-bas qui vous attend et qui pleure.

Rosny, mâchonnant sa moustache, alla retrouver son cheval.

— Oui, continua Crillon en prenant les mains de la marquise, et la conduisant près de la fenêtre, oui, il pleure ! il se désole, cela fend le cœur, harnibieu, est-ce que vous souffrirez cela? Un roi de France avec des yeux rouges!

— Et moi! ai-je les yeux secs?

— Bah !... une femme : et pourquoi toute cette co-

lère, tout cet esclandre, parce que le roi a été au bal masqué, parce qu'il vous a trompée. Mais, madame, il vous a peut-être trompée déjà trente fois, et vous ne vous êtes pas fâchée pour cela... Bon ! je dis de belles sottises, reprit-il en voyant s'assombrir encore le visage de Gabrielle. C'est de l'invention pure. Le roi ne vous a jamais trompée, pas même avant-hier. Il m'a raconté cela en détail. Cela ne vaut pas un froncement de sourcils! Harnibieu! quand votre fils sera grand, est-ce qu'il ne trompera pas les femmes, et vous en rirez. Riez donc!

Gabrielle balbutia quelques mots entrecoupés de soupirs. C'étaient les mêmes plaintes, les mêmes résolutions toujours empreintes de cette douce opiniâtreté qui distingue les bons cœurs, injustement froissés.

— Si c'est par amour-propre que vous partez, dit Crillon, vous avez tort. Qu'a fait le pauvre roi? il vous a priée lui-même, il vous a fait prier; votre amour-propre est cent fois à couvert. Mais prenez-y garde, vous exagérez !... Quoi ! ce cher sire a un enfant, un beau petit enfant tout frais baptisé. Il s'est déjà habitué à ses caresses, et voilà que vous lui ôteriez cet enfant, son petit compagnon !... Harnibieu ! c'est dur, c'est mal! Ne faites pas cela, car je vous appellerais un méchant cœur.

— Cher monsieur de Crillon, n'augmentez point ma peine. N'ébranlez pas ma résolution. Il ne me reste plus que mon enfant et Dieu...

— Et moi, donc! s'écria le brave chevalier attendri; çà! j'ai promis au roi que vous resteriez; et quand je devrais coucher en travers de la porte, vous ne sortirez pas.

Crillon parlait encore, qu'au bas de l'escalier retentit une voix haletante qui criait :

— Je veux parler à M. de Crillon.

— Au diable l'animal, grommela le chevalier dérangé dans sa péroraison.

— Dites que je suis un de ses gardes.

— Qu'est-ce que cela me fait, pensa Crillon.

— Que je m'appelle Pontis, et que je viens pour un très-grand malheur.

— Il n'en fait jamais d'autres, ce coquin-là, dit Crillon à Gabrielle; mais son grand malheur attendra.

— Ajoutez, hurla la voix, que c'est de la part de M. Espérance.

Crillon bondit jusqu'à la rampe de l'escalier, se pencha en dehors et cria d'une voix de tonnerre.

— Monte, belître!

— Espérance, murmura Gabrielle, dont un souvenir innocent et frais traversa l'esprit fatigué par tant de larmes.

Crillon et Pontis étaient déjà face à face.

— Monsieur, dit le Dauphinois, rouge, tremblant et suffoquant à chaque mot, où est Espérance?

— Pardieu, est-ce que je le sais?

— Comment, vous ne le savez pas? Mais, monsieur, hier au soir des archers sont venus chez lui.

— Des archers? pourquoi faire?

— Des archers, répéta Gabrielle en s'avançant.

— Oui, madame, des archers, au nom du roi.

— Eh bien, après? demanda Crillon.

— Après, ils ont emmené Espérance.

— Où? cria le chevalier.

— Puisque je vous le demande, monsieur!

— Mais, tu t'es informé; continua Crillon en secouant son garde qu'il tenait par le buffle.

— Pardieu!

— Aux gens, aux voisins, à Zamet?

— Il est voisin de Zamet, demanda Gabrielle.

— Oui, madame, rue de la Cerisaie.

— Rue de la Cerisaie, se dit la jeune femme, frappée d'une idée subite.

— Mais, reprit Crillon, pourquoi ces archers? que lui voulaient-ils? qu'a-t-il fait?

— Rien.

— Qui a-t-il vu, reçu?...

— Personne... qu'un homme enveloppé d'un manteau, qu'on l'a vu reconduire avant-hier du jardin dans la cour à neuf heures et demie du soir.

Gabrielle tressaillit.

— Au moment, continua Pontis, où je paradais dans son carrosse.

— Mais cet homme, quel est-il?

— Eh! le sait-on!

— Je crois que je le sais, interrompit Gabrielle saisie d'un tremblement nerveux... Cette maison qu'habitait M. Espérance, elle est belle?

— Oui.

— Neuve?

— Toute neuve.

— Une grande cour, un jardin qui communique...

— Avec ceux de Zamet. Eh bien?

— C'est là que M. Espérance a reconduit un homme avant-hier?

— Oui, madame.

— Eh bien, cet homme c'était le roi.

— Ah! je comprends! s'écria le chevalier, le roi sortait de chez Zamet par la brèche du mur.

— Et le roi, dit Gabrielle, s'est figuré que j'avais été avertie par le pauvre Espérance, et il s'en est vengé.

— Je ne comprends plus.

— Vous comprendrez plus tard.

Crillon allait répondre lorsqu'un valet se précipita dans la chambre de Gabrielle, en lui offrant un paquet de forme étrange et en lui disant à l'oreille.

— Tenez, madame, examinez vite ceci d'où dépend, dit-on, la vie du roi !

Gabrielle déchira à la hâte l'enveloppe qui recouvrait une figurine modelée en plâtre ; à la statue était attaché un billet qu'elle dévora en pâlissant.

— Ah ! monsieur de Crillon, dit-elle, vite, vite, courez au Louvre chez le roi !

— Que lui dirai-je ?

— Que je reste à Paris, que je ne le quitte plus, que je vais le trouver... Allez, allez, je vous suis !

— Le roi ne pleurera plus, et il me dira en même temps ce qu'est devenu Espérance, s'écria le chevalier en descendant l'escalier avec la célérité d'un jeune homme.

XVIII

AU LOUVRE, LE 27 DÉCEMBRE 1594

La salle du roi, au Louvre, était pleine de gens affairés, inquiets : gens d'épée, gens de robe, qui s'entretenaient, en arpentant la galerie, de cette disparition du roi et de sa tristesse depuis sa rupture avec Gabrielle.

Cet événement avait pris les proportions d'une catastrophe. Mille bruits circulaient qui annonçaient, les uns le départ de la marquise, les autres la consolation prochaine du roi. Tout à coup M. de Rosny traversa

cette salle, pour entrer dans le cabinet de Sa Majesté.

Sa froide et impénétrable physionomie fut curieusement interrogée. Mais nul n'y put lire la vérité. Sully eût été fort embarrassé lui-même de dire ce qu'il pensait en ce moment.

Il ne croyait pas que Crillon pût réussir à retenir Gabrielle, mais il ne voulait pas non plus annoncer à Henri le refus définitif de sa maîtresse. Ainsi perplexe, il marchait lentement, pour se donner le temps de trouver une réponse mixte.

Mais le roi ne lui en laissa pas le loisir. A peine l'aperçut-il sous la tapisserie de son cabinet qu'il courut à lui, et de la voix, des yeux, de l'âme, il l'interrogea sur le résultat de son ambassade.

— Elle vous a refusé ! s'écria-t-il en voyant les traits compassés du ministre.

— Il faut que je l'avoue, sire, répliqua celui-ci.

Henri découragé laissa retomber ses bras.

— Ce coup m'est douloureux, murmura-t-il, et sera mortel. J'aimais tendrement cette ingrate. Que dis-je, ingrate ! C'est moi qui fus ingrat. Elle se venge de ma trahison, elle fait bien.

— Tout cela, pensait Sully, ne va pas trop mal et l'explosion est raisonnable. Je n'en ai dit ni trop ni trop peu. Si la marquise persiste à partir, c'est annoncé. Si elle cédait à Crillon, je ne me suis pas avancé de manière à reculer honteusement. Mais pour éviter en ce cas le premier choc, éloignons le roi.

— Sire, dit-il alors, du courage. Votre Majesté ne restera pas en cette prostration.

— Non, certes, s'écria Henri, et ma résolution est prise.

— Vraiment? dit Rosny avec une certaine joie.

— Oui. Je vais de ce pas dire à la marquise tout ce que j'ai sur le cœur.

— Mais, sire, vous exposez la dignité royale à un échec. Il était sans importance que je ne réussisse point, que M. de Crillon ne réussît pas...

— Oh ! mais j'ai réussi, s'écria le chevalier en faisant irruption dans le cabinet, sur les pas de l'huissier qui l'annonçait.

A la vue de Crillon, au bruit de ces douces paroles, le roi poussa une exclamation de joie et embrassa son heureux ambassadeur, tandis que Rosny se mordait les lèvres.

— Elle reste? mon Crillon, elle reste? demandait le bon roi dans un transport difficile à décrire.

— Elle fait plus, elle vient!

— Ah! dit le roi éperdu de bonheur, allons à sa rencontre. Viens, Crillon, venez, Rosny.

— Sire, par grâce, de la modération, dit le huguenot retenant Henri par une main.

— Un moment, sire, dit le chevalier le retenant par l'autre. Mme de Monceaux sera au Louvre dans quelques minutes, et j'ai fait vos affaires en conscience, n'est-ce pas?

— Oui, oui, mon Crillon.

— Faites donc un peu les miennes.

— Que veux-tu?

— Vous avez envoyé arrêter un jeune homme, rue de la Cerisaie?

— Oui; un drôle qui m'avait brouillé avec Gabrielle; un traître à qui je m'étais confié pour sortir sans être vu de chez Zamet, et qui m'a dénoncé à la marquise.

— C'est impossible, dit Crillon.

— Comment?

— C'est plus qu'impossible, c'est faux! Ce jeune homme est un garçon loyal, et non un traître.

— Tu le connais donc?

— Harnibieu! si je connais Espérance!

— Au fait, c'est vrai; je me souviens, maintenant, le blessé des Génovéfains, ce beau blessé, je savais bien que cette figure-là ne m'était pas inconnue. Eh bien! mon Crillon, ton protégé m'a trahi! et je lui avais serré la main! Ah! vois-tu, si j'eusse été comme lui un simple gentilhomme, je lui eusse fait avaler sa félonie à la pointe de mon épée; mais je suis roi et j'ai dû me venger en roi!

— Votre Majesté, dit Crillon tout pâle de colère, trouve donc ma garantie mauvaise?

— Ta garantie?

— Je réponds que ce jeune homme ne vous a pas plus trahi que moi-même, et je somme ses accusateurs de me prouver en face...

— Tu seras satisfait, car c'est Gabrielle qui me l'a dit, et puisqu'elle vient, elle te le répétera.

— A-t-on vu pareille duplicité! s'écria le chevalier. Tout à l'heure elle m'a dit à moi qu'il n'était pas coupable. En vérité, la cour est un repaire de fourbes et de méchants.

— La voilà! interrompit le roi en soulevant de sa main la portière du cabinet pour voir plus tôt la marquise, qu'un murmure flatteur des courtisans accueillait à son entrée dans la galerie.

Gabrielle, dont l'émotion doublait la beauté, marchait rapidement, et sur son passage toutes les plumes balayaient la terre.

Le roi ne put se retenir plus longtemps. Il lui tendit la main, puis les bras, et l'attira dans le cabinet avec une physionomie où la joie éclatait par le rire et les larmes.

Sully, dont la retraite pouvait s'appeler discrétion, sortit en étouffant un soupir. Crillon laissa un moment le roi se repaître de la vue de son idole. Il laissa s'exhaler les tendres reproches de Henri, ses soupirs, ses protestations et ses promesses; puis, prenant le bras de Gabrielle :

— Pendant que vous êtes heureux, dit-il, un innocent souffre par votre faute. Voyons, madame, il faut de la franchise : vous avez accusé Espérance; persistez-vous ?

— Mon Dieu! s'écria Gabrielle, j'oubliais; oh! c'est excusable, dans le trouble où je suis et avec tout ce que j'ai à dire au roi. Mais je vais me souvenir.

— Vous m'avez dit, reprit le roi, que vous aviez appris tout par ce jeune homme.

— Je vous ai dit, sire, tout ce qu'une femme peut dire quand on lui ment et qu'elle ment elle-même. Le fait est que j'étais instruite de votre sortie, avant votre sortie, par la lettre d'un homme que je ne connais pas. Le fait est que, pour vous épier, je m'en accuse, je m'étais cachée rue de la Cerisaie, et que c'est moi qui de mes yeux vous ai vu sortir. Enfin, je dois à la vérité de n'accuser que moi; j'ai appris seulement aujourd'hui que M. Espérance demeurait rue de la Cerisaie et que Votre Majesté lui avait parlé avant-hier au soir.

— Quand je vous disais, sire! s'écria le chevalier en baisant la main de Gabrielle. Maintenant, qu'avez-vous fait de ce pauvre garçon, loyal, innocent et calomnié?

— C'est honteux à dire, répliqua le roi avec embarras, je l'ai fait enfermer au Châtelet.

— Harnibieu!... dit Crillon, en prison! comme un coquin!... mon brave Espérance! Ah! madame, il est capable d'en être tombé malade, d'en être mort!

en prison! voilà ce que c'est! les femmes mentent et cela retombe toujours sur quelqu'un.

— C'est un désespoir pour moi, répliqua Gabrielle.

— Mettons-le en liberté, dit le roi.

— Pardieu! cela ne sera pas long, s'écria le chevalier, qui s'enfuit comme un trait, laissant les deux amants ensemble.

— Sire, n'avez-vous pas, comme moi, un remords, dit Gabrielle, dont Henri pressait passionnément les mains.

— Je n'ai dans l'âme que tendresse et joie, depuis que je vous ai revue. Ah! mon Dieu, interrompit le roi avec un soubresaut.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, effrayée.

— Il y a que ce fou de Crillon est parti sans ordre signé de moi et que le gouverneur du Châtelet ne lui rendra pas le prisonnier à lui seul, tout Crillon qu'il est.

— Écrivez promptement cet ordre, sire, nous l'allons expédier par un page. Puis Votre Majesté voudra bien écouter ce que je venais lui dire.

Le roi se mit à écrire. Il tenait encore la plume quand Sully reparut, essayant de sourire à Gabrielle.

— Sire, dit-il, la galerie est pleine de monde, et j'annonce à Votre Majesté une bonne nouvelle.

— C'est un effet du retour de l'ange gardien, dit galamment le roi, qui signait l'ordre d'élargissement que Gabrielle couvait des yeux. Mais de quelle nature, cette nouvelle?

— MM. de Ragny et de Montigny, gentilshommes picards, viennent faire leur soumission. C'est une économie de canons et de poudre. Ils attendent le moment d'embrasser les genoux de Votre Majesté.

— Des rebelles?... Mais, mon cher Rosny, j'ai là tout près de moi une rebelle qui vient de se soumettre aussi;

je lui dois bien quelques instants pour faire mes conditions.

— Le véritable soumis, je crois que c'est Votre Majesté, répondit gravement le ministre.

— Et par conséquent c'est moi qui ai des conditions à faire, interrompit non moins sérieusement Gabrielle. Oh! vous pouvez les entendre, monsieur de Rosny.

— Madame...

— La première, c'est que le roi ne quittera plus le Louvre... sans moi.

— Madame la marquise va devenir jalouse, dit Sully, et la jalousie exagère même ses triomphes.

— Je ne suis jalouse que du salut du roi, monsieur, et comme sa vie est menacée s'il sort du Louvre...

— Qui dit cela? fit en souriant un peu dédaigneusement le ministre.

— Ceci, répliqua Gabrielle en montrant la lettre qu'elle venait de recevoir chez elle.

— De qui?

— Lisez la signature.

— Frère Robert : je ne connais pas.

— Oh! mais je connais, moi, s'écria le roi, en s'emparant du billet, qu'il lut à haute voix :

« Ma chère fille, ne quittez point le roi, ne le laissez point sortir du Louvre, et ne laissez pas approcher de lui la figure que voici, au cas où vous la rencontreriez sur votre chemin. »

— Voici la figure, ajouta-t-elle en tirant de dessous sa mante la statuette de plâtre peinte avec une merveilleuse vérité.

— Ventre Saint-Gris! s'écria le roi, frère Robert m'avait déjà fait voir cette figure.

— Armée d'un couteau, dit Sully. Mais c'est un épouvantail, une vraie invention de moine.

— Le moine qui a inventé cela, répliqua le roi pensif, n'est pas de ceux qu'on épouvante ou qui cherchent à semer la peur.

Rosny haussa imperceptiblement les épaules.

— Soit, dit-il. Sa Majesté ne sortira pas du Louvre; et quant à la figure signalée, on veillera. Mais en attendant, madame, le roi a des affaires urgentes. Bien des gens réclament sa présence dans la galerie; la galerie est dans le Louvre; nous ne sortons pas de vos conditions en nous y rendant.

— J'y vais, interrompit le roi. Rosny, vous allez sceller ici même cet ordre que je viens d'écrire pour le gouverneur du Châtelet, et madame le prendra.

— Je l'attends, sire.

— Moi, je vais faire le tour de la galerie.

— Et vous revenez !

— Sur-le-champ.

— Vous me jurez que vous ne sortirez pas !

— Je suis trop intéressé à vous obéir, dit le roi en serrant la jeune femme sur son cœur, tandis que le ministre préparait flegmatiquement cire et cachet.

Henri souleva la tapisserie.

L'huissier de service frappa du pied, selon la coutume, pour avertir le capitaine des gardes qui, à ce signal, cria dans la salle :

— Le roi, messieurs !

Henri parut, le sourire sur les lèvres, le front radieux, l'œil étincelant de bonheur comme en un jour de victoire.

Il s'avança vers les courtisans, dont le nombre avait grossi et qui l'entourèrent bientôt avec une respectueuse familiarité.

Gabrielle le suivait des yeux. Elle le vit se diriger vers le groupe des gentilshommes picards, dont Sully

lui avait annoncé la soumission. L'un de ceux-ci adressa au roi une courte harangue, au nom de ses amis. Henri répliqua par quelques mots d'oubli et de clémence. La scène était touchante et intéressa Gabrielle, qui la contemplait de loin.

Sully venait, dans le cabinet, de sceller l'ordre et le tendit à la marquise, dont l'attention fut distraite un moment. Mais aussitôt qu'elle eut pris l'enveloppe, elle retourna à son observatoire. Les gentilshommes remerciaient le roi, le front courbé, le genou ployé. L'assemblée louait Henri de sa générosité par un murmure de reconnaissance.

Tout à coup, un cri partit du fond de la salle, au seuil de laquelle accourait un moine, les bras étendus, les habits en désordre.

— Prenez garde ! il est ici! cria-t-il d'une voix lugubre qui fit gémir les voûtes.

— Frère Robert! s'écria Gabrielle, dont les yeux cherchèrent Henri. Mais le roi se baissait pour relever les suppliants, et au-dessus de lui, sur sa tête même, brillait un couteau dans la main d'un jeune homme pâle.

Gabrielle poussa un cri déchirant. Elle venait de reconnaître dans l'assassin la figure annoncée par le génofévain. Jean Châtel s'était glissé dans le groupe, et, profitant de l'occasion, avait frappé.

Le coup adressé à la gorge du roi le rencontra plus haut, près de la bouche. Il se releva blessé, étourdi, au milieu de la foule pâle et muette d'horreur à la vue du sang qui inondait le visage du roi.

Gabrielle tomba inanimée sur le parquet. L'assassin, pendant ce tumulte, allait s'échapper. Frère Robert le saisit au cou, l'enleva d'un bras nerveux et le jeta aux gentilshommes et aux gardes, dont les épées étaient déjà tirées.

— Gardez-vous de le tuer, dit-il; il faut qu'il parle!

Cependant Sully, tremblant, livide, faisait emporter le roi dans son cabinet. L'assemblée se lamentait, c'était une confusion, une douleur, une rage inexprimables. Frère Robert pénétra dans le cabinet où Sully, dans son trouble, eût laissé entrer tout le monde.

Henri essayait de rassurer ses amis. Il demandait des nouvelles de la marquise, qu'on venait d'amener près de lui. Il souriait à la pauvre femme qui, revenue à elle, pleurait de voir couler le sang.

Derrière les portes on entendait bruire la foule émue. Frère Robert, gardien sombre et inflexible, avait fait fermer les portes par un cordon de gardes, et lavait la blessure du roi, et de ses doigts tremblants rapprochait les chairs tranchées.

— Oh! la statue! murmura Gabrielle, oh! frère Robert.

— Je n'ai pu arriver à temps! répondit le moine d'une voix sourde.

— Qu'est-ce que c'est que cette blessure? demanda Henri, qui voyait que personne autour de lui n'osait adresser cette question.

— Légère, n'est-ce pas? dit Sully les larmes aux yeux.

— Oui, dit le moine.

— Eh bien! s'écria le ministre, il faut se hâter de l'aller annoncer partout!

En disant ces mots, il courut vers la porte. Frère Robert le saisit au passage et l'arrêta de sa main de fer.

— Vous êtes fou, mon frère! demanda Rosny, peu habitué à se voir ainsi contrarié.

— Restez! dit froidement le moine.

— Mais, sire, s'écria Rosny, entendez toutes les voix

qui gémissent, la ville est dans le deuil, dans l'angoisse ; c'est faire courir un danger réel à l'État que de tarder une seconde à proclamer la bonne santé du roi. Mêlez-vous de vos prières et de vos compresses, et laissez-nous gouverner les affaires publiques.

— Je vous dis, répondit le moine, qu'il faut que le bruit sinistre circule dans la ville : je vous dis qu'il y a danger pour l'État à faire croire que le roi n'est pas mourant. Je vous dis que la blessure est mortelle, que le couteau était empoisonné.

En parlant ainsi il serrait tendrement la main du roi et lui souriait ainsi qu'à Gabrielle, qui comprenaient bien tous deux le sens de la pression et du sourire.

— Mais cet homme est fou ! dit Rosny dans le paroxysme de la colère.

— Vous êtes plus fou que moi, vous qui criez si fort, repartit à demi-voix et précipitamment frère Robert. Quoi, vous êtes homme d'État et vous ne comprenez pas ce qui se passe ! Vous ne comprenez pas que Mme de Montpensier vient de jouer sa seconde partie, et que vous allez l'empêcher de jouer sa troisième et sa dernière ! Regardez le roi, il ne dit rien, il ferme les yeux, vous voyez bien qu'il est mort.

Cette sombre figure éclairée du feu du génie n'avait en ce moment rien d'humain : on eût dit l'un de ces sublimes prophètes dont la pensée et la parole illuminaient comme l'éclair et ébranlaient comme le tonnerre les multitudes béantes devant leurs sinistres révélations.

Sully regarda le roi, qui de son doigt posé sur sa lèvre ensanglantée lui commandait la soumission et le silence. Après quoi il se laissa doucement aller dans les bras de Gabrielle.

Alors le moine entr'ouvrit les portes, que les servi-

teurs d'Henri refermèrent sur lui. Il entra dans la galerie, et toute la foule se porta à sa rencontre pour obtenir quelque nouvelle.

— Que dit-on?... qu'y a-t-il?... le roi!... le roi!... comment va le roi?... demandèrent cent voix haletantes.

— On dit que le roi est mort! murmura le moine avec un accent de délire qui fit courir des frissons de terreur dans toute l'assemblée.

— Le roi est mort!... répéta la foule... avec des gémissements et des larmes.

En même temps, les gardes faisaient sortir de la galerie la noblesse et le peuple ivres de désespoir.

On entendit courir sous le balcon, et s'étendre par les rues, comme un souffle lugubre, ce lamentable cri : Le roi est mort! Et frère Robert, silencieusement voilé par son capuchon, sortit du Louvre, suivant avec avidité cette trace funèbre qui s'allongeait devant lui à chaque pas envahissant la ville immense!

XIX

PARADE ET RIPOSTE

Nous avons laissé Marie Touchet et sa fille dans une situation difficile. Peut-être ne serait-il pas inutile de retourner vers elles pour voir comment leur industrie essaya d'en sortir.

D'abord elles ne virent aucune ressource. La Ramée les avait enfermées dans l'alternative infranchissable d'un silence qui les livrait à lui, ou d'une révélation qui

les déshonorait sans retour et terminait à jamais les rêves d'ambition de la famille.

Sortir de ce cercle était la première condition. Mais ni la mère ni la fille, l'une avec la rage du désespoir, l'autre avec le flegme de sa vindicative réflexion n'y put parvenir.

Elles virent qu'en effet la maison était gardée, que la fuite était impossible, que d'ailleurs eussent-elles fui, leur persécuteur les retrouverait tôt ou tard et que ce serait à recommencer.

Un éclat, une révélation, qui eût averti le roi et appelé l'attention sur la conduite d'Henriette, elles n'en supportèrent pas l'idée un seul moment. Marie Touchet, au bout d'une heure de lutte et de tâtonnements douloureux dans cet obscur labyrinthe avoua, humiliée, à sa fille qu'elle n'avait rien trouvé ; que la position n'avait pas d'issue et que le seul moyen, non pas de parer les coups de l'agresseur mais de les amortir, c'était de tout avouer à MM. d'Entragues et d'Auvergne, lorsqu'ils reviendraient de chez Zamet et du Louvre.

Nouvelle source de désespoir pour Henriette. Mais dans les circonstances extrêmes la douleur extrême devient acceptable. Tout, dans les plus débiles organisations, s'élève alors à une puissance jusque-là inconnue. La fière Henriette courba la tête devant cette nécessité.

Et quand son père et son frère reparurent, le sacrifice était résolu. Marie Touchet prit la parole, et dans les plus ingénieuses subtilités de son éloquence, avec les plus adroites circonlocutions de l'euphémisme, elle raconta aux deux gentilshommes stupéfaits la demande en mariage de la Ramée et les causes de cette hardiesse inouïe.

Pendant ce récit, qui fut sommaire, on le conçoit, et

qui n'attribua que deux légèretés de jeune fille à Henriette, celle-ci, la tête ensevelie dans ses mains, sanglotait et essayait d'émouvoir les auditeurs par cette pantomime du suppliant que Cicéron recommande à l'orateur comme un des plus efficaces arguments d'un plaidoyer.

Tandis que Marie Touchet parlait du page huguenot et de l'inconnu de Normandie, M. d'Entragues, en deuil de ses illusions sur l'innocence de sa fille, arpentait la chambre en se rongeant les ongles avec colère. M. d'Auvergne, le sourcil froncé, regardait les boucles noires et brillantes des petits cheveux frisés qui paraient le col si blanc et si rond d'Henriette. Et il se disait qu'il avait là une petite sœur gaillardement lancée dans la carrière des aventures.

Márie Touchet finit son discours. Un silence plus cruel que la colère en couronna la péroraison. Henriette qui comprit ce silence, redoubla de soupirs et de larmes, cachant de plus en plus son visage.

— Il résulte, dit enfin le comte d'Auvergne, que ce la Ramée veut profiter de la mauvaise position de mademoiselle.

— Oui, mon fils.

— Il sait donc tout, ce la Ramée? Vous avez donc confié ou laissé voir à ce drôle...

— Nous y avons été contraintes, dit solennellement Marie Touchet.

— Contraintes! répéta le comte en haussant les épaules, comme si jamais on était contraint à faire une sottise.

Le mot était aussi peu filial que fraternel. Mais, dans les grandes occasions, qu'est-ce qu'un sentiment?

— Ce n'était pas une sottise, dit Marie Touchet, puisqu'il s'agissait d'une vengeance.

— C'est différent, reprit le comte. Eh bien, que fera-t-il, voyons, ce la Ramée?

— Je le crains déjà moins depuis que j'ai eu le courage de tout vous avouer, s'écria habilement Marie Touchet, car mon principal chagrin venait de l'ignorance où vous étiez sur ce qui concerne Henriette.

— J'eusse aimé mieux l'ignorer toujours, murmura le père Entragues d'une voix sombre.

— Eh! monsieur, par grâce! n'accablez pas une coupable qui se repent, lui répondit la mère avec un coup d'œil suppliant à son fils.

— C'est vrai, reprit le comte; sortons d'embarras ces pauvres femmes. Vous craignez, n'est-ce pas, que, si vous refusez ce coquin, il n'aille tout dire au roi, et que le roi ne se dégoûte ?

— Voilà tout.

— Eh! alors le moyen est facile! s'écria le père Entragues. Il faut faire prendre ce misérable, et on le tuera comme un chien, n'est-ce pas, monsieur ?

— Mon Dieu, je ne vois que cela, répondit M. d'Auvergne. Une fois mort, il ne dira rien au roi.

— Oh! monsieur, murmura Marie Touchet, ce la Ramée est un homme bien adroit. Il s'est arrangé sans aucun doute pour que son secret surnage. Il aura déposé quelque écrit bien détaillé, bien appuyé de preuves, entre les mains d'un complice qui le viendra produire après sa disparition.

— Ah! si vous craignez cela, dit M. d'Auvergne un peu découragé.

— Mais, hasarda le père, un papier n'est jamais fort quand un homme n'est plus là pour l'appuyer. Je persiste dans mon dire. Se débarrasser de la Ramée, c'est d'abord détruire un ennemi, et surtout c'est détruire celui qui veut épouser mademoiselle. Ses complices, s'il en reste après lui, ne seront pas des épouseurs; ils demanderont de l'argent, ou toute autre chose possible;

on les satisfera, tandis que satisfaire la Ramée en lui donnant Henriette, c'est monstrueux.

— Soit : qu'on le tue, répliqua tranquillement M. d'Auvergne. Cela d'ailleurs arrange tout momentanément.

Marie Touchet prit un air encore plus désolé.

— Eh, messieurs, ce moyen même ne saurait être employé, dit-elle.

— Pourquoi ? demandèrent les deux hommes.

— Parce que la Ramée le connaît bien, il le connaît trop.

— Il sait que vous voulez le tuer ? vous le lui avez donc annoncé ?

— J'avais oublié de vous dire, balbutia Marie Touchet, que dans les deux fatales circonstances dont j'ai eu à vous faire part, ce la Ramée nous avait prêté son bras.

Henriette s'affaissa de plus en plus.

— Quoi ! s'écria M. d'Auvergne, le page huguenot et le gentilhomme normand... tous deux...

Et son geste termina sa phrase.

— Oui, monsieur, dit modestement la mère.

— Mort de ma vie ! murmura le jeune homme en regardant avec admiration le tableau de famille qui s'offrait à sa vue, vous faites bien les choses, mesdames.

— Tout pour l'honneur, répliqua Marie Touchet avec emphase.

M. d'Entragues se retournait sur lui-même comme un serpent sur des charbons ardents.

— Je conçois, reprit le comte après une minute de réflexion, que ce la Ramée se défie. Il sait vos façons. Peste !... Ah ! mais vous allez avoir là un dangereux adversaire.

Marie Touchet leva les yeux aux ciel.

— Si dangereux, poursuivit le comte se refroidissant

à vue d'œil, que je ne vois pas bien clairement l'issue d'une pareille lutte.

— Bah! s'écria M. d'Entragues, on a beau se défier de la mort, on a beau connaître ses ennemis, il faut toujours que l'on succombe.

— Ce n'est pas mon avis, monsieur d'Entragues, et je vous jure bien que si je me défiais de quelqu'un comme la Ramée doit se défier de ces dames, ce quelqu'un-là ne me tuerait pas.

— Que feriez-vous, je vous prie?

— D'abord je ne viendrais pas chercher moi-même ma future épouse dans sa maison. Je la ferais venir, par un billet, à la chapelle où je dois l'épouser, et il faudrait bien qu'elle y vînt. En sorte que si l'on me tuait, du moins ne serait-ce qu'après le mariage. Et croyez-le bien, c'est ce que va faire la Ramée.

— Puisqu'il a dit qu'il viendrait, murmura Henriette.

— Bon! il a dit cela, et il fera ce que je viens de vous dire.

— Mais Henriette n'ira pas à cette chapelle, s'écria M. d'Entragues, et il faudra que la Ramée arrive ici lui-même.

— Oh! mais alors, c'est du bruit, du scandale, c'est un échange de lettres ou de messagers, c'est la divulgation du secret, et, ma foi, quant à moi, je ne me mêlerai pas dans ce chaos.

— Oh! monsieur! s'écrièrent les dames avec un profond désespoir, en tendant vers le comte des mains suppliantes comme les Ichétides d'Eschyle.

— Monsieur, vous ne nous abandonnerez point, dit M. d'Entragues avec humilité.

— Si, par la mordieu!... je vous abandonnerai parfaitement. Que dirait le roi en apprenant qu'il y a dans votre maison tous ces amours, tous ces assassinats, tous

ces complots, et que chaque jour en allant le voir au Louvre, je lui porte un pareil bagage enveloppé dans mon manteau?

— Le roi ne saura rien, monsieur, dit Marie Touchet, si nous vous avons pour guide, pour appui. Oh, monsieur, ne réduisez pas à cette extrémité une jeune fille plus légère que coupable.

— Deux hommes tués et un troisième condamné à mort, quelle légèreté!

— Pour la famille, monsieur, pour vous-même, secourez-nous!

— Ah! pour moi, c'est différent. Oui, pour moi, je ne dis pas. Car je risque de me compromettre, et, à vrai dire, je ne vois que moi d'un peu intéressant dans toute cette affaire. Mais le moyen?

— La Ramée viendra, dit Henriette, j'en répondrais. Il m'aime, et, fût-ce au prix de sa vie, il ne perdra pas une occasion de me voir. Et puis, il ne croit pas que nous osions jamais, madame et moi, vous instruire de la vérité. Il nous croit donc sans appuis, sans ressources.

— Vous l'êtes pardieu bien, mademoiselle; car lui mort je ne saurais empêcher le secret d'aller au roi.

— Pourquoi le tuer? dit Henriette. Il m'aime, vous ai-je dit, et vous voyant uni à nous... Tenez, monsieur, daignerez-vous me permettre, à moi, pauvre esprit indigne, de vous faire part d'une idée?

— Parlez! parlez! Votre idée doit être bonne! Sachez que je professe dès aujourd'hui la plus grande estime pour vos lumières!

— Voyons votre idée, mademoiselle, dit M. d'Entragues.

— J'oserais proposer, messieurs, qu'au lieu de menacer M. la Ramée quand il viendra, on le reçût poliment; qu'au lieu de le désespérer, on lui donnât de la

confiance ; qu'au lieu de le tuer, en un mot, on l'éloignât.

— C'est fort judicieux, dit aigrement Marie Touchet, mais comment l'éloigner ? Est-ce un homme à se contenter de l'ombre ?

— J'avais ouï dire, murmura Henriette que tout mariage fait par violence pouvait être annulé ; or, si jamais violence fut manifeste, c'est dans cette occasion.

— Mais, ma chère demoiselle, si vous êtes une fois mariée, dit le comte avec un rire cynique, il n'y aura plus à s'en dédire.

Henriette rougissant :

— Le mariage à la chapelle satisferait M. la Ramée, dit-elle.

— Bah ! répondit le comte riant de plus en plus, ce n'est pas cela qu'il faut à votre homme. Du diable si je m'en contenterais, moi ! Non, ce n'est pas tout cela qu'il faut faire.

— Écoutons ! dit M. d'Entragues avec empressement.

— Vous dites qu'il viendra vous chercher, reprit le jeune homme. Je l'admets. Ne paraissons ni M. d'Entragues ni moi. Soyez toutes les deux, seules ; ayez l'air de l'attendre et d'être préparées.

— Bien, murmurèrent les trois auditeurs.

— Je vais vous envoyer quatre de mes gardes qui happeront le drôle...

— Permettez que je vous interrompe, dit Marie Touchet. Il a, lui, des agens cachés autour de la maison, des espions qui guettent chacune de nos démarches. Ils verront entrer vos gardes et empêcheront la Ramée de paraître, ou, s'il vient, il y aura lutte, et une lutte, c'est du bruit, c'est une chance qui peut être défavorable.

— J'enverrai vingt, trente gardes, cinquante, s'il le faut, qui n'entreront qu'au moment où la Ramée sera monté ici, et contre lesquels il n'y aura pas de résis-

tance possible. Laissez-moi achever. Il essayera de faire du scandale, et il révélera, il accusera. Nous verrons alors. Ce la Ramée est un protégé de Mme de Montpensier, disiez-vous, nous irons trouver Mme de Montpensier. On s'expliquera, mais on n'épousera pas.

— J'ai un moyen meilleur, dit Marie Touchet.

— Voyons.

— Les espions de la Ramée sont dans la rue. Ils ne sont que dans la rue. Faisons ouvrir dans le mur qui nous sépare du bâtiment voisin une brèche par où M. d'Auvergne fera entrer ses hommes. La Ramée est trop amoureux pour ne pas craindre la mort, ou pour ne pas se rattacher à la vie si on lui laisse quelque espoir de posséder Henriette. Les gardes de M. d'Auvergne occuperont notre maison par ce passage secret. Ils saisiront la Ramée lorsqu'il se présentera. Celui-ci se verra tout à coup en face de la mort, d'une mort stérile, et capitulera peut-être, ou tout au moins nous fera gagner du temps.

— Et puis, s'il faut qu'on le tue, dit M. d'Entragues, on le tuera; car, je le répète, lui mort, toutes ses révélations perdront la moitié de leur valeur.

— Voilà qui est convenu, interrompit M. d'Auvergne; j'enverrai les hommes nécessaires. Mais par où entreront-ils?

— L'hôtel n'est séparé que par une maison de la petite rue de la Vannerie; les gardes entreront déguisés par cette maison dont M. d'Entragues fera prévenir les maîtres. La brèche de notre mur sera faite tantôt, dussions-nous l'ouvrir de nos mains.

— A merveille. Maintenant, sortons, M. d'Entragues et moi, le visage calme, la mine insouciante, et rendons-nous à nos affaires. Je ne dis pas que le moyen soit parfait et qu'il réussisse; mais enfin, dans la triste position

où je vous vois, mieux vaut un à peu près que rien. Et ne dussiez-vous gagner à cela que d'être débarrassées de la Ramée, ce sera une consolation.

Les deux femmes se précipitèrent sur les mains du comte. Marie Touchet en serra une noblement, Henriette baisa l'autre avec reconnaissance.

Tel était le plan combiné dans la maison d'Entragues. Nous savons comment il fut annihilé par le plan combiné chez Mme de Montpensier.

Le soir se passa, les gardes furent introduits en vain. La Ramée ne parut pas. Toute la nuit se passa pour les deux femmes dans des angoisses mortelles.

M. d'Entragues acheva d'y perdre le peu de cheveux qui lui restaient. Non-seulement la Ramée ne parut pas, mais on observa avec surprise que ses espions et agents disparurent du quartier. Cette désertion, ce silence qui eussent dû combler de joie ces misérables femmes, redoublèrent leurs appréhensions; dans tout, même dans le salut, elles voyaient un nouveau piége.

Après la nuit, qui les favorisait de son ombre épaisse, le jour revint. La matinée s'écoula encore sans nouvelles. Un billet de M. d'Auvergne reçut pour toute réponse : Rien!

Cette inexplicable absence de la Ramée inquiéta M. d'Entragues à tel point qu'il n'y put tenir, et s'en alla chez Mme de Montpensier pour s'informer de ce qui se passait.

Sur ces entrefaites eut lieu l'événement que nous avons raconté, au Louvre, et déjà, se répandait par tout Paris l'horrible nouvelle, lorsque M. d'Auvergne, presque pâle, égaré, accourut au logis de sa mère pour lui annoncer la mort du roi.

Qu'on juge de l'effet produit sur ces ambitions par le seul coup qu'elles n'eussent pas prévu. Le roi mort!

Tous les plans renversés, la fortune des Entragues évanouie. Désormais, qu'importait le passé d'Henriette, qu'importait la colère de la Ramée ; qu'était-il cet obscur, cet imperceptible atome ? A quoi bon tant de rage amassée, tant d'armes aiguisées ? Le roi était mort.

M. d'Auvergne raconta comment, dans la galerie du Louvre, où toute la cour venait de voir rentrer la marquise de Monceaux, l'assassin avait frappé à deux pas de lui le malheureux prince qui venait de lui sourire.

Il raconta le deuil, l'horreur, qui suivirent cette scène, et l'épouvantable désolation qui fit déserter le Louvre après qu'un moine inconnu, un génovéfain qui avait donné les premiers soins au roi, fut venu annoncer que tout était fini et que le trône était vide.

La stupeur, la muette consternation des deux femmes, rien ne saurait l'exprimer. Elles passèrent de la surexcitation la plus violente à la prostration la plus inerte. On eût dit que chez elles le faisceau complet des nerfs qui sont la vie venait de se briser d'un seul coup.

Le comte, lui non plus, ne pouvait s'en remettre. Le roi l'avait protégé, élevé. Avec le roi, il perdait tout. Qui allait régner en France ? Qui combattrait l'Espagnol, qui proclamerait ou repousserait la Ligue ? Jamais nation ne s'était trouvée dans un si douloureux veuvage de tant d'espoir, de tant de prospérités, de tant de gloire promises par ce règne.

Le comte, pour rafraîchir son front brûlant, s'approcha de la fenêtre. Les cris lamentables montaient de la rue de la Coutellerie jusque dans les maisons ; le peuple, disséminé comme les fourmis éperdues, pleurait, criait, se signait ; déjà les boutiques commençaient à se fermer, on entendait le bruit des verrous et des barres à l'aide desquelles les plus prudents ou les plus peureux se barricadaient précipitamment.

Soudain, de grands coups retentirent à la porte de l'hôtel, un cavalier se précipita dans la cour, c'était M. d'Entragues qui revenait de chez Mme de Montpensier où on ne l'avait pas reçu, et qui, arrêté dix fois en route par le peuple parce qu'on le prenait pour un courrier, tant il se hâtait, aiguillonnait sa monture sous la double impression de la terreur et de la curiosité.

Les deux dames, le comte s'empressèrent autour de lui. Il parlait à peine, il était haletant, il tremblait.

— Eh bien! eh bien! lui dit-on, vous savez?...

— Oui, oui; mais vous, savez-vous?

— Quoi?

— Savez-vous qui va succéder au roi?

— Non.

— Un prince de la maison de Valois, que Mme de Montpensier gardait caché, prêt à tout événement.

— Un Valois... mais lequel?

— Un fils de Charles IX.

— Vous êtes le seul, mon fils, s'écria Marie Touchet en saisissant le bras du comte d'Auvergne.

— Non, madame, dit M. d'Entragues, pâle de rage; non! Je l'ai cru d'abord, mais on parle d'un fils légitime de Charles IX et de la reine Élisabeth.

— Légitime?

— Oui, ce bruit court déjà dans toute la ville, et l'on assure que le nouveau prince va être montré au peuple et conduit en grande pompe par les Guise au parlement.

A ce moment, un bruit confus, vibrant comme le fracas des houles marines avant l'orage, ébranla tout le quartier, du sol au faîte des maisons.

XX

OU CRILLON FUT INCRÉDULE COMME THOMAS

Ce bruit annonçait au peuple l'approche du nouveau maître que la Providence lui avait miraculeusement conservé.

Ce cortége parti on ne sait d'où, escorté par des ligueurs et gentilshommes de la maison de Lorraine, recrutait chemin faisant un grand concours de peuple, et l'on n'eût su dire si tous ceux qui faisaient partie de l'escorte étaient des curieux ou des partisans. Les rumeurs de surprise dans foule, l'immobilité absolue et le silence des gentilshommes qui s'avançaient, formaient un contraste bizarre avec la douleur bruyante et les mouvements tumultueux de gens qui apprenaient pour la première fois la mort du roi.

Au milieu du cortége, à cheval, venait la Ramée, dont le visage, plus pâle que de coutume, rappelait d'une manière frappante celui de Charles IX. Ses partisans avaient eu soin de l'habiller de manière à rendre plus sensible encore cette ressemblance, et en dépit de la mode, ils promenaient devant le peuple le pourpoint long et serré comme une taille de guèpe, la fraise gaufrée et le toquet à plume du célèbre auteur de la Saint-Barthélemy.

Quelques émissaires, habilement répandus dans la foule, faisaient ressortir cette ressemblance du fils avec le père ; et dans ces flots de populace superstitieuse où bouillonnait encore l'écume du fanatisme religieux, le nouveau prétendant récoltait déjà quelque faveur en sa

qualité d'héritier d'un prince qui avait voulu extirper l'hérésie en France.

La Ramée avait pris sa route par la place de Grève pour traverser la rue de la Coutellerie, où demeurait la femme dont plus que jamais il eût voulu devenir le maître. L'ardeur de sa passion s'accroissait de l'ivresse d'un succès inespéré. On eût pu voir monter à son cerveau cette double flamme dont les reflets coloraient parfois son visage d'une teinte sinistre.

Il traversait, disons-nous, la place de Grève, au milieu du concours immense de peuple qui se ruait là de toutes les extrémités de la ville, et ses yeux, brillant d'un feu contenu, dévoraient déjà la maison d'Henriette, qu'il cherchait de loin à son balcon.

Il la vit enfin; elle aussi l'aperçut; Marie Touchet, le père Entragues et le comte d'Auvergne reconnurent aussi ce sombre cavalier environné d'un respect étrange comme sa royauté. Leur stupeur, leurs bras levés au ciel, l'expression et le mouvement de toutes ces physionomies qui contemplaient son triomphe, causèrent à la Ramée la plus poignante joie qu'il eût ressentie de sa vie. Cette surprise, cette exclamation des Entragues vengeaient toutes ses humiliations passées, effaçaient tous ses chagrins. Encore un instant, et il serait sous la fenêtre d'Henriette, et celle qui, la veille, le chassait fiancé obscur, allait le saluer illustre et roi.

Mais tandis que la Ramée s'engageait avec son escorte dans la rue de la Coutellerie par la petite rue Jean de l'Épine qui la précède, un grand mouvement s'opérait en sens inverse, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la rue, à l'endroit où elle bifurque avec celle de la Vannerie. Là était une foule assez compacte, assez vacillante, et dont les hésitations formaient un engorgement, une sorte de remou tournant autour des premières maisons,

au lieu d'aller joindre le grand courant qui entraînait la multitude à la rencontre du triomphateur.

Au centre de ce groupe était un homme à cheval, gesticulant, se démenant, communiquant à ses auditeurs le feu qui éclatait dans ses regards et dans ses paroles. Cet homme c'était Crillon, Crillon, qui du Louvre avait couru au Châtelet pour délivrer Espérance, et qui, sans ordre du roi, n'ayant pas trouvé le gouverneur, occupé pour lors à l'hôtel de ville avec les architectes, allait chercher ce gouverneur et lui redemander son prisonnier.

Mais chemin faisant, le brave chevalier venait de voir courir les effarés qui criaient : « Le roi est mort ! » Il avait vu la consternation rouler et grossir devant lui comme un tourbillon, et ces mots : « Le roi est mort ! » l'avaient arrêté dans sa course en le frappant au cœur.

Çà et là fuyaient des gens pâles, les yeux pleins de larmes, d'autres couraient vers le Louvre, et pas un de tous ces gens ne doutait de la réalité. Jamais l'homme n'est incrédule à l'avertissement lugubre des plus grandes calamités. C'est en cela surtout que se révèle sa nature craintive et éphémère.

— Le roi est mort ! se dit Crillon comme les autres en arrêtant son cheval à la rue des Arcis, mais c'est impossible, je quitte le roi ; il était plein de vie et de santé : c'est impossible.

Le chevalier, en songeant ainsi du haut de sa selle, pareil à une statue, ne s'apercevant pas qu'il parlait haut, et qu'un groupe se formait autour de lui, un groupe d'honnêtes bourgeois, saisis de respect et de compassion pour cette noble figure, pour ces cheveux gris et cette épaisse moustache du gentilhomme que tout Paris connaissait, admirait et adorait.

Il ne s'apercevait pas non plus, le digne guerrier,

qu'en parlant seul, en réfléchissant à la possibilité de cet affreux malheur, il avait peu à peu laissé tomber ses bras, pencher sa tête, et que le vent venait d'enlever son chapeau.

Une femme tout en pleurs s'approcha du cheval immobile, qui flairait la terre durcie, elle appuya sa main sur l'arçon, et dit au chevalier :

— Hélas ! M. de Crillon, ce n'est que trop vrai, notre bon roi est mort !

— Qui l'a dit ? murmura Crillon encore engourdi par la stupeur.

— Tenez, voici mon mari et mon fils, qui sont au service de M. de Ragny.

Elle montrait deux hommes dont les yeux rougis annonçaient le désespoir.

— Ils ont vu le coup, mon bon monsieur.

— Je vous répète que je quitte le roi, il y a une demi-heure.

— Il y a un quart d'heure qu'un écolier scélérat a poignardé le roi dans son Louvre.

— J'étais avec mon maître au bout de la galerie, dit l'un de ces hommes ; j'ai vu tomber Sa Majesté ; on l'a emportée. Tenez, voici de son sang que j'ai recueilli sur le parquet.

Il montrait une large tache rouge sur son mouchoir.

— Du sang de ce bon roi ! gémirent tous les assistants avec un redoublement de pleurs et de sanglots. Qu'allons-nous devenir !

Crillon poussa un soupir si douloureux qu'on eût dit que son âme allait s'échapper avec. Puis brisé, anéanti, il pâlit et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux sur ses joues mâles.

— Ah ! pauvre sire ! murmura-t-il, pauvre cher ami ! il faut que je le voie encore.

En parlant ainsi, le chevalier tournait son cheval pour regagner le Louvre.

— Et l'on pense déjà, dit un des bourgeois, à lui donner un successeur.

— Comme si c'était possible! ajouta un autre.

Crillon fit volte-face à ces mots.

— Quel successeur? demanda-t-il.

— Vous entendez ces cris, monseigneur? dit une femme.

— Oui certes.

— Eh bien, ils annoncent l'arrivée du nouveau roi qui se rend au parlement.

— Quel roi?

— Le fils de Charles IX.

— Ah çà, braves gens, que me dites-vous là? s'écria le chevalier se remettant peu à peu. Quoi! l'on nomme roi M. le comte d'Auvergne?

— Oh! non, monseigneur; celui-là est un bâtard, tandis que l'autre est le vrai fils de la reine Élisabeth, conservé par Mme la duchesse de Montpensier.

— Oh! oh! mes enfants, vous battez la campagne, dit Crillon; et votre fils de Charles IX ainsi conservé commence à me faire douter de la mort de notre roi.

— Voyez au bout de la rue, on l'annonce, il vient; regardez tout le monde qui se précipite!

— Ah! je suis curieux de voir cela, et, pour mieux voir, je vais à lui.

En disant ces mots, Crillon poussa son cheval dans la rue de la Coutellerie, qu'envahissait la tête du cortége à son autre extrémité.

Crillon ne pouvait encore rien voir, mais déjà il avait conçu des doutes: son cœur, solide comme celui du lion, s'était retrempé; sa tête fière se redressait.

— Mes amis, disait-il à ceux qui marchaient autour

de son cheval, on dit que le roi est mort, mais moi je n'en sais rien. On m'a montré de son sang; mais si vous saviez tout ce que j'en ai versé, moi, de sang riche et vermeil, et pourtant je ne suis pas mort, comme vous pouvez voir. Harnibieu! quelque chose me dit que si le roi, mon bon ami, avait cessé de vivre, son âme avant de partir m'en aurait donné la nouvelle. Nous nous aimions trop pour qu'il ne me dît pas adieu! Harnibieu! mes enfants, le roi ne peut pas être mort.

Ce discours, vigoureusement coupé de gestes hardis, de vaillants regards, d'attendrissements que comprenait la foule idolâtre du héros, avait amassé autour de Crillon une troupe déjà réconfortée par ses paroles.

— Non, disait le chevalier, tant que je n'aurai pas vu mort celui que tout à l'heure j'ai tenu vivant dans mes bras, tant que je n'aurai pas vu ses yeux éteints, sa bouche muette, je dirai le roi est vivant, mes amis, et je ne connais pas d'autre roi que lui. Allons un peu regarder l'autre en face.

— Suivons Crillon! vive Crillon! répétait la foule, qui portait l'homme et le cheval dans la rue étroite, et s'avançait lentement à l'encontre de la troupe du prétendant caché alors par le coude que faisait la rue à cet endroit.

Mais après le détour de cette courbe les deux partis se trouvèrent face à face. Les yeux enflammés de Crillon cherchèrent et découvrirent sur-le-champ le triomphateur, au centre de son groupe, qui s'essayait déjà à crier : Vive le roi fils de Charles IX!

— Harnibieu! s'écria d'une voix tonnante le chevalier, en se dressant sur ses étriers, qui est-ce qui crie vive un autre roi que le roi Henri IV, le vôtre et le mien?

Cet éclat, cette apparition, cette formidable cata-

strophe étouffa tout murmure. On vit la Ramée blémir au son de cette voix, comme le chacal tremble au rugissement du lion. Mais il était sous le balcon d'Henriette ; elle le voyait ; il eût bravé le ciel et l'enfer.

— Je suis le fils du roi Charles IX, dit-il de sa voix stridente et hautaine... Je suis roi, puisque le roi est mort.

La foule, qui le suivait, applaudit à ses paroles.

— Oh ! s'écria le chevalier d'un accent d'ironie insultante, c'est là votre roi à vous autres ? Mais je le connais. Ah ! voilà le champion de la Ligue ! Eh bien ! il est galant !... Et vous suivez ce drôle, tas de belîtres que vous êtes, et vous donnez du vive le roi à ce larron ! Attends, attends, Crillon est tout seul, mais il va te montrer comment on défait les rois de ta trempe ! Ça, vous autres qui m'entourez, suivez-moi au nom de notre maître. Quant à vous, traîtres ou idiots, qui entourez le vôtre, haut la main, et qu'on vous voie !... Aux épées ! harnibieu ! et vive le vrai roi !

A ces mots, dont rien ne saurait rendre l'irrésistible élan, la dévorante énergie, Crillon fit jaillir du fourreau son épée, et voulut prendre du champ pour lancer son cheval. Mais la rue était tellement gorgée de peuple, que le cheval ne pouvait avancer.

On vit les femmes, les enfants fuir et se cacher dans les allées, sous les portes. La Ramée mit bravement l'épée à la main. Mais une troupe de ses partisans, qui s'étaient concertés depuis l'arrivée de Crillon, l'entraîna, l'enleva de cheval et lui fit rebrousser chemin pour sauver ses jours ou pour ne pas compromettre sa dignité nouvelle par un conflit qui pouvait ne rien amener de bon.

En effet, autour de Crillon, nombre de bourgeois reprenant courage s'étaient armés à la hâte. Les bâtons

ferrés, les hallebardes, les mousquets commençaient à briller dans la rue. Un combat était imminent.

— Mais, monseigneur, disait-on au chevalier, si le roi est vraiment mort, il lui faut bien un successeur.

— Harnibieu! je ne veux pas que ce soit celui-là. D'ailleurs, voyez comme ses partisans déménagent, voyez comme ils disparaissent! Son armée a déjà fondu. Et lui, où est-il? où le mène-t-on? se cacher dans quelque cave! Ah! malheur! faut-il que cette rue soit ainsi encombrée! Oui, le lâche, il s'abrite derrière des murailles... Il s'est sauvé dans une maison, et je ne puis courir le reprendre!

En effet, après s'être un moment consultés, les Entragues avaient conclu que le roi était bien mort, puisque M. d'Auvergne l'avait vu assassiner, que la Ramée n'était plus un homme à tuer ou à laisser tuer par cet écervelé de Crillon, et qu'en bonne politique il fallait lui ménager une retraite. Telle avait été l'inspiration de Marie Touchet, appuyée par le père Entragues et par M. d'Auvergne lui-même, lesquels, à la vue de Crillon, s'étaient hâtés de quitter le balcon pour n'être point remarqués et compromis.

Il résulta de la délibération, que M. d'Entragues envoya prévenir les partisans de la Ramée qu'on lui offrait un asile dans une maison voisine. L'offre, on le conçoit, fut acceptée d'autant plus volontiers, que dans la maison, la Ramée savait trouver Mme d'Entragues et Henriette.

C'est ainsi que l'héritier de Charles IX disparut aux yeux de Crillon, lequel, plus animé que jamais, lança toute sa troupe au siége de cette maison maudite.

Cependant la Ramée, une fois dans l'hôtel d'Entragues, avait pu entendre les portes résonner sous l'effort des assiégeants. Guidé par ses amis, il arriva sans s'en

douter au fond des cours, à vingt pas tout au plus de la brêche faite la veille dans le mur pour donner accès aux soldats chargés de le prendre ou même de le tuer.

La fortune tant de fois capricieuse à son égard lui offrait aujourd'hui pour moyen de salut ce qu'hier elle lui préparait comme chance infaillible de ruine et de mort.

Mais la Ramée voulait expliquer à Henriette et son absence de la veille et sa nouvelle position. Il n'en trouva pas le temps, pressé qu'il était par les gentishommes commis à sa garde.

Ceux-ci lui représentaient l'instabilité du souffle populaire, le danger de séjourner dans une maison que dix minutes suffisaient à prendre d'assaut. Les gens de l'hôtel lui expliquaient qu'en restant, il perdait sans retour les maîtres de la maison, qui lui avaient donné asile.

— Crillon ne ménage rien, disait-on, et la foule qui seconde son aveugle colère saccagera, pillera et tuera tout ce qui va lui tomber sous la main.

La Ramée appelait opiniâtrement Mlle d'Entragues; rien ne le détournait de cette idée, ni le craquement des gonds qui cédaient peu à peu aux coups des assaillants, ni les cris du chevalier, dont la terrible voix dominait le tumulte de mille voix. Il voulait, disait-il, rester ou mourir jusqu'à ce qu'il eût vu Henriette.

Celle-ci apparut enfin, pâle et tremblante, entraîna par la main le jeune homme incertain, le conduisit à la brèche cachée par une tapisserie, sous l'escalier, l'y poussa, secondée par un nouvel effort de ses partisans.

— Là-bas, dit-elle, est un jardin, puis une cour, puis la rue de la Vannerie. Allez!... allez, et n'oubliez pas que vous êtes sauvé par celle que vous vouliez perdre!

— Bien, répliqua-t-il, bien! je payerai ce service, je le payerai d'une couronne. Le passage que vous m'ouvrez, Henriette, je l'accepte comme le plus court chemin pour me rendre au Parlement. Là m'attendent mes amis, mes sujets. C'est là qu'il faût arriver, dussé-je franchir à pieds joints tous les obstacles, même la honte.

— Une couronne! pensa la jeune fille illuminée par ce mot prestigieux. La devineresse me l'a prédite. Pourquoi ne me viendrait-elle pas aussi bien de la Ramée que de celui qui est mort?

— Adieu, prince, s'écria-t-elle, au revoir!

— Merci, murmura-t-il radieux en lui serrant les mains.

Il mit dans cette pression d'une main perfide tout le feu de son âme à jamais désarmée par ce qu'il croyait être une preuve d'amour. Le malheureux! Il valait mieux que sa complice, puisqu'il la croyait meilleure que lui!

Cependant, après l'évasion de la Ramée, les Entragues, embarrassés, avaient à se justifier près de Crillon. Le père Entragues parut à une fenêtre basse aux treillis de fer, et appela près des barreaux le chevalier, qui accourut.

— Ah! mordieu! s'écria celui-ci en voyant M. d'Entragues, j'eusse dû m'en douter. Il y a trahison, puisque vous êtes ici.

— Monsieur, dit le rusé gentilhomme, ne perdez pas de temps à nous calomnier, nous avons été envahis chez nous, malgré nous; une troupe de ces partisans du prétendant a forcé nos portes et escaladé nos murs, ils ont pratiqué un trou dans la muraille pour faire fuir leur maître, hâtez-vous, hâtez-vous, sinon nous sommes perdus.

Tout à coup, une clameur auprès de laquelle tous les

bruits de la matinée n'étaient que des bourdonnements, s'engouffra dans la rue du côté de la place de Grève. Crillon, dans la crainte d'une attaque dirigée en queue sur sa troupe, dont il était tout au plus sûr, se retourna pour faire face aux nouveaux flots de peuple qu'il voyait s'amonceler dans les environs.

— Vive le roi ! hurlait la foule avec des trépignements et des élans indéfinissables.

On vit alors déboucher de la place de Grève un carrosse dont les rideaux et mantelets levés laissaient tout l'intérieur à découvert.

Quatre chevaux traînaient d'un pas pesant la lourde machine entourée de gardes françaises, de gardes suisses, et d'une foule éblouissante de pages, de gentilshommes et d'officiers.

Au fond du carrosse, vêtu de noir, le cordon bleu au col, la tête nue, les joues pâles, était assis Henri IV, souriant malgré sa lèvre fendue, que les chirurgiens avaient recousue et pansée. Il tendait ses mains au peuple, qui, de chaque côté du carrosse, se ruait entre les pieds des chevaux, entre les mousquets des gardes, et bénissait Dieu du bonheur inespéré qui lui rendait son roi.

L'air ébranlé par les applaudissements et les cris d'allégresse alla porter cette nouvelle à Crillon, qui, tout frissonnant d'orgueil et de joie, s'allà jeter avec la foule à la rencontre d'Henri IV.

— Quand je vous disais, s'écria-t-il en s'adressant aux bourgeois qui lui avaient prêté main-forte. Vous voyez bien que le voilà et qu'il n'est pas mort !

Ce spectacle, tout imposant, tout merveilleux qu'il fût, n'approchait pas cependant de celui qu'un observateur intelligent eût trouvé sur le balcon des Entragues.

A la vue du roi ressuscité, du vrai propriétaire de la couronne, Marie Touchet et son mari faillirent s'évanouir de peur. Le comte d'Auvergne s'élança par les degrés pour aller complimenter Henri. Henriette poussa un grand cri qui attira l'attention de tous, et tomba sans connaissance aux bras de son père, dans une attitude des plus scéniques.

— Ma fille en mourra de joie, s'écria le père... Mais vive le roi ! vive le roi !...

Henri, en passant, ne perdit pas un seul détail de cette scène et salua gracieusement le balcon, malgré les mouvements de colère et les haussements d'épaule de Crillon, à qui ses gardes venaient de faire place dans le cortége.

XXI

OU LE ROI S'ENDORT, OU GABRIELLE SE SOUVIENT

Lorsque le roi rentra au Louvre après cette promenade qui avait rassuré toute la ville et confondu ses ennemis, Sully l'attendait avec les principaux de son conseil, et l'on vit arriver bientôt le génovéfain qui, lui aussi, avait fait sa promenade et se tenait modestement à l'écart, derrière les plis épais de la tapisserie.

Le roi, un peu souffrant, envoya de sa main au moine un baiser en forme de bonjour gascon, silencieux salut qu'eux seuls comprirent. C'était le payement mystérieux de cet immense service si mystérieusement rendu par l'ami invisible.

Sully, triomphant et nageant dans la joie, vint à la

rencontre de son maître, l'aida dans sa marche un peu lente, en même temps que Gabrielle, accourue aux premiers bruits du retour d'Henri, présentait son front et son bras, une caresse et un appui.

Crillon ne tarda pas à se joindre au groupe, et son bon sens accoutumé lui fit dire à Sully :

— Je pense qu'il y aura quelque chose à faire pour nous.

— Oui, mes amis, interrompit le roi; mais, vous le voyez, je parle si difficilement, et les médecins m'ordonnent si impérieusement le silence, que, ce qu'il y aurait à faire vous allez être forcés de le deviner.

— Nous devinerons! s'écria Sully. Applaudissons-nous d'abord du succès de cette sortie que j'avais conseillée au roi.

Henri, regardant son ami le moine, qui souriait de loin sans répondre.

— Applaudissez-vous d'abord, dit-il, du conseil que le père génovéfain m'a donné de faire le mort. Sans cette heureuse inspiration, le complot du faux Valois n'eût pas éclaté.

— C'est vrai, harnibieu! s'écria le chevalier. Mais où est-il, ce brave génovéfain? est-ce qu'on ne le remerciera pas un peu? J'ai des amis, moi, aux génovéfains de Bezons.

Henri indiqua du doigt le capuchon sauvage qui, plus que jamais, cherchait l'ombre. Mais Crillon l'y poursuivit, et, transporté de joie:

— C'est mon brave compère de la Porte-Neuve! c'est mon frère Robert! s'écria-t-il. Oh! nous sommes en bonnes mains; et s'il prête au roi un peu de son élixir pour les blessures, le roi parlera beaucoup demain, et trop après-demain. Çà, messieurs, remercions frère Robert; n'est-ce pas, M. de Sully?

— Ne me remerciez pas tant, murmura le moine; car, moi, je ne me sens pas de force à vous faire des compliments.

— Qu'y a-t-il? bégaya le roi, à qui Gabrielle posait sa douce main devant la bouche.

— Notre frère génovéfain n'est pas encore content, dit Sully avec une légère nuance d'aigreur; nous avons cependant suivi ses conseils, ses ordres. C'est un moine qui aujourd'hui a gouverné le royaume de France. Aujourd'hui, Henri IV s'est presque appelé Henri III.

— On avait quelque esprit sous Henri III, répliqua frère Robert avec une froide gravité, et lorsque le roi se laissait conseiller de bonnes choses par les moines, au moins trouvait-il des serviteurs qui exécutaient l'ordre qu'ils avaient reçu et l'exécutaient avec intelligence.

— Qu'est-ce à dire? demanda le ministre avec émotion, car l'allusion lui semblait trop directe pour qu'il n'y répondît pas.

— Je veux dire, répondit le moine en attachant sur Rosny son regard ferme et lumineux, que Sa Majesté avait ordonné qu'on écoutât mes avis et qu'on exécutât mes ordres; cependant on y a manqué.

— Oh! oh! messire génovéfain, vous êtes amer! Voyez comme l'autorité est enivrante, elle vous a monté tout de suite à la tête; qu'ai-je négligé, s'il vous plaît de ce que vous aviez prescrit? Vous avez voulu qu'on épargnât ce misérable écolier, ce petit Châtel, il est en bonnes mains au Fort-l'Évêque. Vous avez voulu que le roi passât pour mort, on l'a cru mort, qu'il sortît et se montrât, il est sorti, que faut-il de plus?

— Je voulais, répliqua frère Robert, que la mine creusée par les ennemis du roi se découvrît tout à fait et que ces ennemis fussent convaincus.

— Ne le sont-ils pas? N'est-il pas acquis que le traître imposteur la Ramée, soi-disant Valois, a conspiré contre l'État?

— Où est-il?

— On le cherche.

— Où sont ses complices et instigateurs?

— Patience, messire génovéfain, messieurs du parlement feront leurs enquêtes, et on vous répondra.

— Eh! monsieur, si vous eussiez fait ce que je disais au roi, l'enquête serait finie. Si vous eussiez fait envahir l'hôtel de Mme de Montpensier...

— Il était vide.

— Oui, quand vous vous êtes décidé à y envoyer vos gentilshommes gantés et confits en politesses. Ils ont frappé, n'est-ce pas, montré dents blanches et patte de velours aux portiers. On leur a dit que madame n'était pas revenue de ses terres.

— Précisément.

— Il fallait envoyer-là M. de Crillon avec cent gardes comme je lui en connais quelques-uns. Il fallait enfermer tout le quartier dans un réseau d'épées et de mousquets; entrer par les fenêtres, enfoncer les portes, se jeter dans chaque cave par le soupirail; et alors, monsieur, vous eussiez trouvé la dame au fond de quelque alcôve avec ses papiers, ses grimoires et ses acolytes; vous lui eussiez demandé ce qu'elle faisait-là, cachée, avec des jésuites. Au lieu de cela, tandis que vous grattiez à ses portes comme on fait pour les reines, elle s'est sauvée par des issues secrètes; elle se moque de vous; elle vous défie de la convaincre, et, tout à l'heure, vous la verrez arriver de province avec des officiers poudreux, un glaçon à chaque poil de la moustache, car elle a des moustaches, la noble dame, et quand vous l'accuserez, elle vous dira que vous la

prenez pour une autre. Voilà ce qui ne fût pas arrivé sous le roi Henri III, monsieur; et j'en appelle au souvenir de M. de Crillon, qui a eu l'honneur de servir ce prince.

— Harnibieu ! murmura le chevalier, tout ce que vient de dire ce révérend frère est d'une vérité flamboyante. Nous avons fait une sottise, monsieur de Rosny ! et voilà le roi qui ne peut pas parler, c'est vrai, mais qui rit sous cape. Allons, allons, c'est une balourdise.

— Eh ! monsieur, répliqua Rosny, je n'accepte pas votre expression, j'attendrai pour me condamner moi-même.

— Vous n'attendrez pas longtemps, murmura le moine en rabattant son capuchon jusque sur sa barbe. Et, en effet, il avait à peine achevé ces mots, que le capitaine de service accourut empressé, pour annoncer au roi que Mme la duchesse arrivait à Paris, et désirait offrir ses compliments à Sa Majesté.

Rosny rougit, Crillon frappa dans ses mains, le moine ne bougea pas.

— Ah ! mon cher Rosny ! dit le roi bas au ministre, en lui montrant frère Robert. C'est qu'il la connaît bien, allez. Qu'on fasse entrer la duchesse ! Reste ici, Crillon.

Le moine s'inclina aussitôt devant le roi et se retira par une porte latérale. Gabrielle le suivit.

— Voilà une impudente princesse, grommela Crillon, et je ne suis pas fâché de voir comment elle expliquera son Valois devant un Bourbon.

— Oh ! elle l'expliquera, répliqua Henri. Mais ce n'est pas moi qui parlerai. J'ai la lèvre heureusement fendue. Rosny, vous qui êtes un Démosthènes, vous parlerez !

— Je vais prendre ma revanche, se dit Rosny en s'assurant de la flexibilité de sa voix.

On annonça Mme de Montpensier.

Frère Robert ne s'était pas trompé. La dame était couverte de cette poussière fine que soulève la grande gelée sur les routes. Les glaçons promis avaient dû fondre au feu de ses yeux ardents. Quand elle traversa rapidement la longue galerie, en essayant de donner l'équilibre à ses deux jambes inégales, on vit les plus braves gentilshommes s'écarter du tourbillon de ses jupes traînantes comme d'une atmosphère chargée de peste. Mais elle, insensible à ce mépris mêlé de crainte, poursuivit sa route, faisant baisser les yeux aux plus hardis. Le roi lui-même fut embarrassé de sa contenance, quand les portières de son cabinet se furent refermées derrière la duchesse.

— Eh quoi ! sire, s'écria de loin la duchesse, c'était donc vrai !... Votre Majesté a donc couru un grand danger !

Henri montra le taffetas noir qui fermait sa plaie.

— Ne parlez pas, ne parlez pas ! se hâta-t-elle de dire; oh ! l'horrible assassinat !

— Montrez le couteau, murmura tout bas le roi à ses serviteurs.

Sully s'en saisit, et s'approchant de la duchesse, le couteau de Châtel à la main :

— Voici le couteau, dit-il.

— Comme il ressemble à celui de Jacques Clément ! dit froidement Crillon, dont le regard fier et provocateur parlait plus clairement encore que sa voix.

La duchesse voulut aussi braver ce regard, mais ce fut en vain; elle abaissa les yeux sur la calme et railleuse figure du roi.

— C'est moi, madame, dit alors Rosny, qui aurai l'honneur de vous entretenir, au nom de Sa Majesté à qui les médecins ordonnent le silence, et d'abord, si vous ne fussiez venue, j'allais vous mander de la part du roi.

Henri fit un signe ; on apporta un tabouret à la duchesse, que ces derniers mots ne semblaient pas avoir effrayée.

— J'en suis honorée, monsieur, dit-elle, mais je vous demanderai d'abord des détails sur l'événement.

— N'en savez-vous pas ?

— En route... oui... j'ai recueilli quelques paroles çà et là ; mais des bruits.

— Vous connaissez l'assassin, madame.

— Moi, monsieur ?

— Sans doute, puisqu'il a été votre familier pendant six mois.

La duchesse contracta ses sourcils et ses lèvres.

— Vous faites allusion, je pense, aux étoffes que m'a vendues le petit Châtel.

— Tous les jours ?

— Mais, monsieur, on dirait que vous m'interrogez ?

— Parfaitement, madame, et je pense que c'est aussi l'avis du roi.

La duchesse regarda Henri en pâlissant. Celui-ci faisant un effort :

— Il le faut, ma cousine, murmura-t-il, pour que vous nous aidiez à dénouer chaque fil du complot.

— Ah ! s'écria la duchesse, s'il en est ainsi, je suis prête à subir tous les interrogatoires possibles. Nous en étions au petit Châtel ?

— Qui ne vous quitta pas durant six mois, reprit Rosny.

— Mais que j'ai renvoyé il y a un an.

— Pour le placer aux Jésuites ?

— Je crois que oui. Ai-je mal fait ?

— Peut-être, madame, car on prétend que déjà Châtel avoue beaucoup de choses qui compromettent...

— Qui donc ?

— Les jésuites, répliqua Rosny tranquillement. Mais nous ferions mieux de laisser un moment ce Châtel, qu'on saura bien faire parler assez pour nous éclairer, et de parler un peu du conspirateur son complice.

— Il a un complice?

— Ce prétendu Valois.

— La Ramée, n'est-ce pas, monsieur?

— Vous savez déjà?

— Oui, l'on m'a conté cette bizarrerie.

— Harnibieu! vous appelez cela une bizarrerie, madame la duchesse, s'écria le chevalier; une bizarrerie qui fera brûler l'un et rouer l'autre, sans compter qu'il pourrait y avoir un certain nombre de décapités.

— Monsieur de Crillon, dit sèchement la duchesse en soutenant cette fois le regard de son loyal ennemi, je suis venue ici pour parler au roi. A défaut de Sa Majesté, je parle à M. de Rosny, mais je ne vous parle pas et vous prie de ne m'y pas contraindre.

— Oh! oh! répondit Crillon avec une ironie dédaigneuse, quand j'adressais la parole à votre frère de Guise, il n'était pas toujours aimable, mais il savait être toujours poli. Mais, par la mordieu! puisque vous n'en voulez pas, moi je n'y tiens guère et ne recommencerai plus. Je me tais, seulement, j'écoute.

Henri appela le chevalier près de lui d'un petit signe, et pour le calmer s'appuya sur son épaule.

— Le roi, dit vivement la duchesse, est fatigué de ce verbiage, sans doute, et nos discussions...

— L'éclairent! reprit Sully, en la retenant doucement sur son siége. Nous disions, s'il vous plaît, que vous avez ouï parler du crime de cet imposteur.

— On m'a tout conté. Oui, monsieur.

— La Ramée aussi était au nombre de vos serviteurs?

— Je le nierais vainement.

— C'est un malheur étrange, madame, et là, réellement, je remarque une bizarrerie : voilà deux hommes accusés, l'un d'avoir assassiné le roi... il fut à vous six mois ; l'autre, de vouloir détrôner Sa Majesté, il était des vôtres encore hier.

— N'est-ce pas, ma cousine, que c'est singulier? murmura le roi.

— C'est douloureux, sire.

— Vous devez en être au supplice.

— J'en tomberai malade.

— Eh ! eh ! moi, j'en ai failli mourir, dit Henri, incapable de résister au plaisir de lancer une gasconnade.

— Sire !... silence ! cria le chevalier du ton d'un huissier de la Tournelle.

— Eh bien ! madame, reprit Sully, dans le procès qui va résulter de ces événements, il sera impossible que vous ne figuriez pas.

— Monsieur !... interrompit la fière Lorraine.

— Comme témoin, madame. Ainsi ne direz-vous pas d'avance à Sa Majesté ce que vous savez?

— Mais je suis prête.

— Et d'abord, ce prétendu Valois, qui l'a inventé?

— Mais il s'est inventé seul, je suppose. D'ailleurs, vos juges le lui demanderont.

— Harnibieu ! s'écria le chevalier, elle sait bien que... mais pardon, sire, je me tais.

— M. de Crillon voulait dire, madame, que cet imposteur a échappé.

— Ah ! dit-elle froidement, mais vous le rattraperez sans doute ?

— On fera tout pour cela. Quel peut être son plan? De se jeter dans les provinces, où, trouvant plus d'ignorance, de besoins, de crédulité, il exploitera quelques misérables et soulèvera des séditions.

— Cela est possible; la province est mal confirmée dans le devoir.

— Mais ne pensez-vous pas, madame, que son imposture doive tomber devant l'examen de ses titres?

— Je pense que vous vous trompez sur ce point, dit la duchesse en regardant tranquillement Henri et Crillon. L'examen de ses titres soulèverait plus de faveur que de répulsion.

— Vous les connaissez? demanda vivement le roi malgré la douleur de sa blessure.

Cette question renfermait tout le procès. La duchesse l'accepta bravement. Avec de tels ennemis, elle ne pouvait faire longtemps la petite guerre.

— Sire, répondit-elle, connue pendant longues années pour une adversaire des rois de France, je ressemble à ces aimants qui attirent, dit-on, et le fer et l'orage, on oublie que j'ai eu le bonheur de me réconcilier avec Votre Majesté, on m'apporte tout ce qui est une plainte, un grief, une arme contre vous.

— Et elle s'en sert vilainement, harnibieu! grommela Crillon dans sa moustache.

— Il résulte, continua la duchesse sans feindre de remarquer l'étonnement où son audace jetait Sully et Henri lui-même, que ce la Ramée m'a communiqué, l'autre jour, toutes ses idées de race, toutes ses prétentions à la royauté. D'abord, je traitai cela de rêverie.

— D'abord, dit le roi. Mais ensuite?

— Je commence par affirmer au roi que ce la Ramée m'était étranger, que je m'intéressais à cette figure à cause de sa ressemblance avec un prince que j'ai connu, mais qu'en dehors de ce vague intérêt, je traitais la Ramée comme tous mes serviteurs et officiers de troi-

sième ordre. Cependant, aussitôt qu'il m'eut révélé sa condition, qu'il m'eut fait voir ses titres...

— Il a des titres ! s'écria Rosny.

— Sans doute, répondit froidement la duchesse. Sans cela, comment le croirait-on ?

— C'est juste, murmura Henri.

— Oui, harnibieu ! il a des titres, s'écria l'incorrigible chevalier. Il en a ; je les connais, moi ! Il est voleur, assassin, et des plus fieffés.

— Silence ! dit le roi à son tour. Laisse parler ma cousine, qui a vu les preuves.

— Je dois avouer, sire, qu'elles ébranleront beaucoup d'esprits.

— Le vôtre, peut-être, madame la duchesse ? demanda Rosny en contenant Crillon qui trépignait.

— Je ne le nie pas absolument, sire ; mais j'ai promis fidélité à Votre Majesté, et je ne m'en croirai dégagée que...

— Que quand je serai mort, ma cousine.

— Elle s'est crue dégagée ce matin, murmura Crillon.

— Oui, sire, dit l'audacieuse, je vous dois fidélité jusqu'à la mort. C'est ce qui fait que malgré les apparences, je n'ai pas même écouté les prétentions de la Ramée, et je défie qu'il se dise autorisé par un mot de moi qui étais encore dans mes terres quand il a commencé son entreprise.

Crillon, Sully et Henri IV se regardèrent en mémoire du frère Robert, qui leur avait prédit l'effronterie de la duchesse.

— Il résulte aussi de tout cela, dit Rosny, que les preuves dont dispose cet imposteur sont brillantes et peuvent éblouir, et que, sans l'immuable fidélité de madame à son roi, elle eût accueilli ce prétendant.

— Pourquoi non? si c'eût été un Valois ! et que le malheureux événement de cette matinée nous eût enlevé Henri IV, qui n'a pas d'héritier.

— Oh!.., s'écria Sully entraîné par la colère et par le sentiment du danger que venaient de lui révéler ces paroles, le roi n'a pas d'héritiers légitimes, non ! mais je jure Dieu qu'il en aura!

— C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, répondit la duchesse en se levant. De cette façon, je ne serai plus soupçonnée d'ambitionner une couronne que Dieu n'a pas daigné mettre dans ma famille; de cette façon, au premier péril du roi, mes ennemis ne m'accuseront pas de collusion ou même de complicité, comme certains audacieux se permettent de le faire.

Crillon haussa ses puissantes épaules pour secouer cette flèche féminine.

— Et de cette façon, répliqua-t-il, personne ne sera tenté, par disette, de greffer des Valois sur des la Ramée. Oui, harnibieu! sire, ayez des enfants! ayez-en de quoi faire reculer tous les Châtel qui se présenteraient.

— Cette fois, monsieur parle d'or, dit aigrement la duchesse. Je termine en souhaitant à Sa Majesté toute la prospérité qu'elle mérite.

La duchesse salua et se dirigea vers la porte du cabinet, puis, après une nouvelle révérence, traversa, aussi majestueusement qu'à son arrivée, la galerie pleine de murmures et de regards sombres.

— Vous voilà battu, Rosny! dit le roi épuisé de fatigue, en se renversant sur son fauteuil. Cette scélérate nous cache encore quelque trame.

— Oui, il y a péril, murmura le ministre; mais je me charge de l'intérieur.

— Et moi de l'extérieur, s'écria le chevalier; je monte

à cheval pour suivre la bande de ce coquin de Valois, dont la duchesse paye certainement les relais. Je cours donc et le ramène ici perdu ou pendu.

— Allez, mes bons amis, allez, dit le roi tout pâle. Moi, je suis las, je suis triste de toutes ces horreurs. Qu'on prie madame la marquise de vouloir bien venir me réjouir un peu les yeux par sa bonne présence. Et puis je dormirai, et demain, j'espère me retrouver un homme.

En effet, dix minutes après, Sully parcourait la ville avec ses gens, et Crillon courait la campagne avec ses gardes.

Le roi s'endormit doucement, après avoir vu son petit César, et reçu les tendres soins de Gabrielle.

Celle-ci quitta la chambre royale, et, secouant sa tête alourdie par tant d'événements :

— Tout va mieux, murmura-t-elle : les ministres pensent à la tranquillité des peuples, Crillon au châtiment des coupables, il est temps que je songe, moi, au pauvre innocent que tout le monde oublie en cette bagarre.

Elle prit sur sa table l'ordre signé le matin par le roi pour la mise en liberté d'Espérance, et qui, depuis le matin, était resté là, oublié.

— Il souffre par moi, murmura-t-elle, c'est par moi qu'il sera guéri.

XXII

LE PRISONNIER DU ROI

Le Petit-Châtelet, où le roi avait envoyé son prisonnier, était situé au bout du Petit-Pont, dans la Cité, un

peu plus loin que l'endroit où depuis nous avons vu l'Hôtel-Dieu.

Sa tour massive fermait le Petit-Pont, et sous la voûte qui traversait cette tour s'ouvrait un passage qui servait de porte à la ville.

Le Petit-Châtelet, sombre édifice, tout empreint de cette lèpre hideuse qui est comme la pâleur des monuments, n'avait cependant point la triste réputation de son aîné le Grand-Châtelet. Les prisons de ce dernier étaient, disait-on, tellement affreuses que l'imagination des plus hardis coquins reculait devant une captivité dans ces tombes. On y parlait d'un certain cachot nommé la Chausse d'Hypocras, où la victime était descendue par une poulie, comme un seau dans le puits. Et là, les pieds dans une eau glacée, le corps brisé par la forme conique de ce réceptacle où l'on ne pouvait se tenir ni couché ni debout, le prisonnier expirait fatalement dans la première quinzaine.

Au Petit-Châtelet, les prisons, quoique plus humaines, devaient toutefois offrir de bien tristes séjours, à en juger par la partie de l'édifice consacrée à la liberté. En effet, les appartements habités par le gouverneur ne recevaient d'air et de jour que par d'étroites fenêtres avarement percées dans les massifs de pierre. Et chacun, disent les historiens de ce temps, détournait la tête avec effroi en passant devant l'antique forteresse.

C'était là que les gens du roi avaient conduit Espérance. Le gouverneur, après avoir lu l'ordre royal et considéré attentivement la figure sereine et charmante du prisonnier, qui marquait plus d'étonnement que de crainte, plus de curiosité que de colère, se contenta de lui désigner une chambre de la prison ordinaire; et tandis que les archers sortaient avec un geôlier pour exécuter cet ordre, Espérance demanda au gouverneur, avec sa

politesse persuasive, s'il voudrait lui faire la grâce de répondre à quelques questions, notamment à celles-ci :
— Où suis-je, et pourquoi y suis-je?

Le gouverneur, qui était un petit vieillard affable, gentilhomme huguenot, répondit tranquillement :

— Vous êtes au Petit-Châtelet, prison d'État; quant à la cause de votre arrestation, vous la devez savoir mieux que personne.

— Monsieur, je l'ignore absolument.

— Alors le roi la sait, cela suffit.

Et le gouverneur, après avoir écrit le nom du prisonnier sur son registre, lui tourna poliment les talons.

Espérance, abasourdi malgré sa fermeté habituelle, ne trouva plus rien à demander ou à objecter. Son geôlier vint le prendre et le conduisit dans une sorte de chambre carrée, noire, sale, et meublée de quelques débris honteux, échappés à la fureur des Bourguignons, lorsqu'en 1418 ils égorgèrent les prisonniers du Petit-Châtelet.

Le geôlier tenait à la main une lampe dont la fumeuse clarté avait seule permis à Espérance de distinguer ces affreux détails. Mais quand il eut emporté avec lui cette pauvre lumière, le jeune homme se trouva plongé dans la plus horrible obscurité. Il frappa aussitôt à la porte pour rappeler le geôlier qui s'éloignait. Celui-ci revint.

— Pardon, mon ami, dit Espérance, vous oubliez de me laisser la lampe.

— Si c'est pour cela que vous me rappelez, mon jeune seigneur, répliqua le geôlier, c'était bien inutile. On n'a pas de lampe en prison; une lampe c'est du feu.

— Excusez-moi; c'est que je voulais écrire, et pour cela il faut voir clair.

— Écrire! Est-ce qu'on écrit ici?

— Eh bien! mon ami, répliqua tranquillement Espé-

rance, s'il est défendu d'écrire, je n'écrirai pas. Mais il ne vous est pas défendu à vous de me rendre service, un service bien simple et qui sera bien payé.

— Cela dépend, monsieur. De quoi s'agit-il ?

— D'aller trouver M. de Crillon.

— Le brave Crillon ? s'écria le geôlier.

— Lui-même.

— Vous le connaissez ?

— C'est mon ami. Dites-lui seulement que je suis au Petit-Châtelet. Vous vous rappellerez bien mon nom : Espérance.

— Un beau nom de prisonnier, dit le geôlier avec un sourire railleur.

— N'est-ce pas ? répondit Espérance, sans témoigner ni chagrin ni amertume. Eh bien, ferez-vous ce que je vous demande ?

— Je verrai, dit le geôlier, qui sortit pensif, car tant de patience, de douceur et de beauté l'avaient frappé d'un respect involontaire.

Cet homme n'alla pas trouver Crillon, mais il conta au gouverneur sa conversation avec le prisonnier, et le gouverneur, en qui déjà la figure du prisonnier avait éveillé quelque sympathie, arriva quelques heures après dans la chambre d'Espérance.

— Vous vous dites ami de M. de Crillon ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Mais alors vous êtes un grand coupable, car M. de Crillon vous abandonne, puisque vous voilà en prison, et ce n'est pas un homme à laisser ses amis dans l'embarras. Je le connais, moi, qui ai fait la guerre avec lui pendant dix ans.

Espérance raconta ce qu'il savait, ce qu'il faisait, qui il était. Il mit dans son récit la sincérité, la pureté de son âme tout entière. Il s'étonnait d'une arrestation sans

motif et l'attribuait à un malentendu qui ne pouvait manquer de s'éclaircir aux premières explications.

— En attendant, ajouta-t-il, je vous supplie, monsieur, de ne pas me laisser ici dans ce taudis noir et nauséabond. Je quitte le grand air, le soleil, et si j'étais une femme, je vous dirais que j'ai peur ici. D'ailleurs, le logement que vous me donnerez je ne l'occuperai pas longtemps, et sitôt que M. de Crillon sera prévenu...

— Mais, jeune homme, il ne le sera pas. Tout prisonnier d'État entre ici inconnu. Je n'ai pas le droit de révéler sa présence à qui que ce soit; car ce peut être un secret entre le roi et ce prisonnier, un secret que le roi me fait l'honneur de me confier et que je n'ai pas le droit de trahir. Ici, je n'ai affaire qu'au roi, puisqu'il a signé l'ordre de votre arrestation.

Espérance baissa la tête. Il lui sembla que la porte un instant ouverte, et par laquelle il revoyait le jour et la liberté, se refermait plus lourdement que jamais.

— Comme il vous plaira, monsieur, murmura-t-il. Je ne veux point vous causer de gêne ou heurter vos scrupules. Je souffrirai, et ne dirai plus rien.

Le vieux gentilhomme se connaissait en prisonniers, il savait distinguer la résignation d'avec l'hypocrisie, la patience d'avec la lâcheté.

— Voilà un aimable caractère, pensa-t-il. C'est peut-être un enfant gâté que le roi veut redresser par quelques jours d'abstinence. Ne forçons point la dose. Il a déjà pris son parti le pauvre garçon; il s'est installé sur le grabat.

Il frappa du poing sur la porte, le geôlier reparut.

— Conduis monsieur au comble, dit-il.

Espérance se leva, et devinant qu'une faveur venait de lui être accordée, remercia le gouverneur avec effu-

sion. Il serra la main du vieillard qui lui dit en se dégageant doucement :

— La chambre du comble est bonne. J'y mettais mon fils en pénitence. C'est une prison paternelle.

— Vous avez un fils, monsieur ?

— J'en avais un... qui serait de votre âge.

— Vous l'avez perdu ?

— A dix-huit ans, d'un coup de mousquet... après la bataille d'Aumale. M. de Crillon le connaissait bien, car il l'avait pris dans ses gardes. Mon pauvre Urbain !...

— Urbain, s'écria Espérance, Urbain du Jardin peut-être ?

— Vous l'avez connu ?

— Oh ! le page huguenot assassiné par la Ramée, pensa le jeune homme.

— Monsieur, murmura-t-il, M. de Crillon m'en a parlé quelquefois.

Le vieillard, ému, se hâta de répondre :

— C'est le brave Crillon qui a relevé Urbain expirant et a reçu son dernier soupir. Qu'il ne soit pas dit que le nom de Crillon a été devant moi invoqué en vain. Allez, monsieur, allez avec le guichetier.

Et il redescendit sans ajouter une parole laissant Espérance plongé dans sa surprise douloureuse. Quoi ! lui, victime échappée au couteau dirigé par Henriette, il allait remplacer dans sa chambre la victime tombée sous le plomb du même assassin.

Cette prison du comble, effrayante pour un enfant rebelle, sembla un paradis à Espérance, après l'enfer qu'il venait d'habiter. La voûte en était basse, le carreau glacé, mais l'air y circulait librement, largement, le soleil couchant l'emplissait de ses rayons rouges, et par deux fenêtres semblables à des yeux de pierre, le prisonnier, en se haussant, voyait à travers les barreaux

ce magnifique panorama de la ville antique, et ses collines, que la brume du soir commençait à baigner, et, sur la droite, Notre-Dame qui dominait, et la Seine, charriant ses glaçons sous les arches.

Espérance poussa un cri de joie. Son palais, trouvé la veille, lui avait fait moins de plaisir.

Ce fut bien autre chose encore, lorsque le guichetier, désormais aussi empressé à plaire qu'il l'avait été peu d'abord, lèva lès barres d'une porte massive qui donnait sur un petit balcon entièrement fermé de barreaux comme une cage. De là la vue était admirable et facile, pour peu que le prisonnier s'assît sur le banc formé par la saillie circulaire. Le treillage de ce balcon était disposé de façon que nul du dehors ne pût voir à l'intérieur; mais l'habitant du donjon, suspendu au-dessus du vide, voyait et respirait sans danger et sans gêne.

Espérance fouilla dans sa poche et donna au guichetier la moitié des pistoles qu'elle renfermait.

Cet homme prépara le lit, alluma le feu dans la cheminée, déposa sur une table assez propre un souper raisonnable, et se retira en fermant les verrous dont Espérance charmé ne remarqua pas même le grincement lugubre.

La nuit était venue. Un silence glacé montait de la ville au faîte du Châtelet. Le jeune homme, après avoir rempli ses poumons d'air pur, ferma la porte du balcon et vint s'asseoir devant le feu, dans un fauteuil où le pauvre Urbain avait sans doute passé plus d'une nuit de pénitence.

Et là, malgré l'odeur du souper qui fumait dans un grand plat de terre, malgré la bonne apparence d'une bouteille aux flancs larges, au long col, malgré la douce influence du feu qui petillait joyeusement et ronflait dans l'âtre sonore, Espérance perdit peu à peu son hu-

meur sereine, et sa gaieté, retrouvée un instant, s'envola par bouffées avec les tourbillons gris de la fumée qui escaladait le ciel.

Il pensait, le pauvre enfant, à cette punition si prompte que lui envoyait Dieu après un bonheur exagéré. La compensation ne s'était pas fait attendre. On n'atteint pas impunément le sommet des prospérités humaines ; à plus forte raison, quand on le dépasse, doit-on s'attendre à recevoir tous les éclats de la foudre.

Espérance, cherchant à creuser les causes de sa disgrâce, ne trouvait obstinément que ceci : Une imposture lui avait donné la jouissance du palais de la Cerisaie, cette imposture, qui cachait peut-être un crime, avait été découverte. Le roi, instruit de tout et honteux d'avoir été un moment protégé par ce faux propriétaire, s'en vengeait en réduisant le fanfaron à l'état d'un simple voleur.

Quant au silence de Crillon, comment l'interpréter, sinon par le même motif? Crillon aussi avait pu se considérer comme le jouet d'une supercherie destinée à usurper sa protection, et convaincu par le roi, il se taisait. Quant à Pontis... hélas! le noble Espérance accusa Pontis d'ingratitude ou de faiblesse!

Mais ce qui domina toutes ses douleurs, ce qui résista aux luttes que soutenait le jeune homme contre sa mauvaise fortune, ce fut l'idée qu'il allait être raillé, méprisé partout, et que le bruit de son écroulement parviendrait aux oreilles d'Henriette et de Gabrielle. Henriette rirait et se réjouirait. C'était une vengeance. Gabrielle se dirait que l'aventurier Espérance ne valait plus un souvenir. Alors, du haut de sa grandeur, de sa beauté bienheureuse, elle laisserait tomber la sentence infamante qui, à jamais, exclurait Espérance de son esprit et de son cœur. Cette figure du blessé de Bezons,

auquel pendant trois jours elle s'intéressa, auquel, naïvement tendre, elle demanda et offrit une éternelle amitié, cette figure s'effacerait souillée, et Gabrielle chercherait autour d'elle d'autres amis, dans cette foule de beaux gentilshommes moins délicats qu'il ne l'avait été à ménager les amours et l'amour-propre du roi.

Cette idée arracha non pas des larmes mais du sang aux yeux gonflés du pauvre jeune homme, car il s'avoua, en présence de cet affreux malheur, que depuis une année son cœur n'avait pas battu sans qu'un seul battement n'eût répété comme écho une syllabe du nom de Gabrielle. Cette immense douleur, cette soif de mouvement et de sanglots, c'était la maladie d'amour : le besoin d'appeler une mère à jamais perdue, c'était le tourment de l'âme en peine ; et cette folle joie de revoir Paris après une absence volontaire, c'était l'espoir mal dissimulé de retrouver la femme qu'il avait fuie par-delà les mers.

Un moment, il s'était dit en se mirant dans l'or et le marbre de son palais, que Dieu semblait compatir à ses chagrins d'amour ; que Gabrielle, dans sa cour du Louvre, dont les rayons éblouissaient, ne serait pas plus brillante ni plus recherchée que lui ; qu'elle entendrait parler de sa richesse, du goût de sa maison, du bien qu'il ferait aux pauvres, et que le concert des louanges et des bénédictions arrivant aux oreilles de cette femme adorée, conserverait à son âme le doux et poétique souvenir qu'elle avait dû garder de son ami d'un jour.

Il s'était bercé de ces rêves charmants, s'excusant de son orgueil sur la complaisance de Dieu, qui les lui avait envoyés, et voilà que d'un revers terrible de sa main, Dieu renversait l'édifice et l'architecte, et tout cela s'en allait, poussière et fumée, rejoindre dans l'éternité

passée tous les rêves d'ambition qu'a fait naître et qu'a détruits l'amour.

Plus de palais, plus de louanges, plus de richesse, plus de bruits caressants pour l'oreille de Gabrielle. Rien que le silence de la honte ou le bruit d'un écroulement scandaleux, que couvrent d'ordinaire les éclats de rire de la foule.

Telles étaient les pensées d'Espérance. Cependant les heures marchaient. La braise sifflait avec de petits murmures et se couvrait de flocons blancs, précurseurs d'une extinction prochaine. Déjà la lampe exhalait ses dernières lueurs; bientôt l'obscurité, le froid, allaient envahir la chambre.

Espérance demanda pardon à Dieu de sa vanité, se recommanda pieusement à sa miséricorde, et s'étendit sur le lit en songeant au pauvre Urbain du Jardin, dont l'ombre mélancolique venait peut-être chaque nuit visiter cet asile heureux de ses premières années. Le sommeil succéda à ces agitations, et le seigneur de la Cerisaie oublia sous la voûte de pierre le velours, l'ébène et les franges d'or de son lit de prince.

Le lendemain fut un jour malheureux. Espérance après avoir reçu son déjeuner et sa provision de bois vit disparaître le guichetier qui ne reparut pas, même à l'heure du dîner. Il vit comme un mouvement étrange dans les rues éloignées, car il ne pouvait voir que loin, tout ce qui avoisinait le Châtelet lui étant caché par la convexité de la tour. Il remarqua des gens qui levaient les bras au ciel, d'autres qui semblaient s'essuyer les yeux; il entendit un bruit d'armes dans la forteresse; d'autres bruits également belliqueux autour des portes. Bon nombre de cavaliers, à la tête desquels il crut reconnaître vaguement M. de Rosny, traversèrent le quai à l'extrémité du Petit-Pont, et se perdirent dans

la Cité. Que signifiaient ces bruits, ces promenades militaires? Que signifiait surtout l'oubli dans lequel on le laissait, sans feu, sans vivres, sans nouvelles, sans amis, même irrités? M. de Crillon, Pontis, que ne lui faisaient-ils traduire au moins leur mécontentement?

La journée parut bien longue au pauvre prisonnier; tous ses fantômes noirs que le jour avait dissipés revinrent lorsqu'il sentit que dans une ou deux heures la nuit allait revenir. Cette vie serait-elle donc sa vie? Dormir, souffrir, c'était donc désormais pour lui le chemin et le but! Peu s'en fallut qu'il ne tombât dans le désespoir quand il vit le soleil, tournant derrière le Louvre, abaisser ses rayons de pourpre sur les cheminées des maisons et venir caresser de son adieu quotidien les treillis de fer et le balcon de sa chambre.

— Quoi! s'écria-t-il, personne ne m'aimait donc en ce monde? Quoi! des pierres entassées suffisent à séparer un homme de tous ceux qui l'ont connu, et pas un cœur n'aura eu la force de lancer un soupir qui franchisse ces murailles et parvienne jusqu'à mon cœur! Je fais bien voler, moi, mes vœux et mes prières par delà l'horizon; ne se trouvera-t-il personne qui me le rende?

En disant ces mots, il s'assit découragé sur le banc, derrière le treillage du balcon, et appuya dans ses mains, en la serrant bien fort pour qu'elle n'éclatât point en sanglots, sa tête lourde de douleurs qu'il n'avait pas méritées.

Cependant, les verrous avaient grincé, la porte s'était ouverte, le guichetier avait traversé toute la chambre pour venir frapper sur l'épaule du prisonnier.

Ce contact de la grosse main qui voulait être caressante réveilla Espérance.

— Ah! s'écria-t-il, vous voilà enfin.

— Un peu tard, n'est-ce pas, monsieur? mais j'avais bien d'autres soucis, allez!

— C'est peu poli, dit Espérance en souriant.

— Vous ne savez donc pas, vous, qu'on a failli tuer le roi?

— Mon Dieu! s'écria le jeune homme avec consternation, est-ce possible!

— Un roi si bon!

— Oh! oui, dit le généreux Espérance, la perle des rois!

— Et vous comprenez qu'en apprenant cela, je n'avais plus le cœur à nourrir les prisonniers, ajouta naïvement le guichetier.

— Pas plus que les prisonniers n'auraient eu de cœur à manger. Mais, le roi, comment va-t-il?

— Trêve de détails... on monte, et vous en saurez assez long tout à l'heure.

— On monte?... ici?... quelqu'un vient me voir?

— Le gouverneur.

— Ah! dit Espérance désappointé, le gouverneur.

— Oui, il accompagne naturellement les visites qui arrivent.

— Il m'en arrive donc, des visites?

— Pardieu! sans cela notre seigneur se dérangerait-il? Le donjon est trop élevé pour ses vieilles jambes.

— Oh! mon ami, laissez-moi aller au-devant de ceux qui viennent.

— Inutile, dit le geôlier, ils sont arrivés.

Espérance dévorait des yeux l'entrée de sa prison. Il y vit apparaître le gouverneur, et puis, derrière le vieillard, une femme dont la mante de velours cachait la tête, dont un masque couvrait le visage. Cette femme, à l'aspect du triste réduit, fit un geste d'effroi et de com-

passion. Elle s'arrêta comme si ses petits pieds eussent refusé de la porter plus loin.

Le gouverneur s'avança, le visage riant, vers Espérance, qu'il amena par la main en face de la dame inconnue. Celui-ci se laissait guider, le cœur doucement ému de reconnaissance et de curiosité. Lorsqu'il fut à deux pas de la visiteuse, le vieillard salua, et partit laissant le cachot ouvert, tandis que le guichetier, sur un signe de l'inconnue, s'asseyait au seuil de la porte.

— Vous êtes libre, monsieur Espérance, dit la dame d'une voix tremblante qui fit courir un frisson dans les veines du prisonnier.

Il s'avança, les bras étendus ; elle ôta son masque dont la pression, sans doute, avait rougi légèrement son visage d'ange.

— Gabrielle!... s'écria Espérance en joignant les mains... Oh ! pardon, madame!

Et il recula éperdu devant son rêve, qui surgissait vivant et embaumé du sol de l'obscur cachot.

XXIII

UN DES MILLE COUPLETS DE LA CHANSON DU CŒUR

Espérance et Gabrielle se regardèrent un moment en silence, cédant, l'un et l'autre à l'irrésistible attrait d'une beauté que ni l'un ni l'autre n'avait jamais trouvée aussi complète ailleurs.

Le jeune homme revoyait Gabrielle femme accomplie après l'avoir laissée jeune fille parfaite. Rien de plus suavement pur que les lignes de son visage, dont la

pensée et les soucis avaient, s'il eût été possible, ennobli l'expression. Quant au corps, type autrefois irréprochable de grâce et de finesse virginales, il avait gagné en se développant, ce charme voluptueux qui change en frénésie chez l'amant les mélancolies de l'amour. Espérance en voyant ces cheveux dorés aux riches tresses de soie, cette peau d'un blanc frais et moelleux sous laquelle courait l'existence en longs rameaux d'azur, l'œil bleu dont la langueur fascinait, les lèvres rouges comme un fruit, le sein palpitant qui repoussait la dentelle, Espérance recula, nous l'avons dit, et appuya ses deux mains sur sa poitrine où s'allumait le triple amour de l'imagination, de l'âme et des sens.

Elle aussi, avait admiré dans le prisonnier cette douce noblesse des traits, leur éloquente pâleur, l'expression de tristesse amère qui avait plissé un instant les coins délicats de sa bouche. La vigueur élégante de cette mâle jeunesse lui rappelait les images des dieux anciens, dont le seul aspect révélait la céleste origine.

Espérance ayant rejeté en arrière les cheveux magnifiques qui ombrageaient son front, ce mouvement gracieux et fier remua le cœur de Gabrielle comme tremblait l'Olympe dans Virgile au simple geste de Jupiter.

Le jeune homme rompit le silence.

— Vous ici, madame, murmura-t-il, dans une prison?

— C'était mon devoir, dit-elle vivement. Si je me fusse contentée de vous envoyer délivrer, si je ne vous eusse donné moi-même des explications, peut-être la faute que j'ai commise se fût-elle à bon droit appelée d'un autre nom... Or, vous avez déjà assez de sujets de m'en vouloir.

— Moi, madame?

— Je suis donc venue : la faute subsiste, mais j'espère que vous voudrez bien me la pardonner.

— J'ignore absolument, madame, dit Espérance, de quelle faute vous voulez parler.

— Mettez-y de la discrétion, monsieur, je mérite cette réserve, mais n'exagérez pas, je vous prie, car sans méchanceté vous blesseriez un cœur, ami malgré tout ce que vous pouvez croire.

— Je ne crois rien, je vous jure.

— Oh! vos yeux parlent un langage contraire. Je sais combien ces yeux disent franchement votre pensée..... Vous m'en voulez. Je vous assure cependant qu'en répondant au roi, j'ignorais que vous fussiez établi dans cette maison de la rue de la Cerisaie; j'ignorais plus: j'ignorais même votre retour à Paris, et, à propos de ce retour, je pourrais parler aussi de votre départ, départ étrange, brusque, mystérieux; mais ce sont des affaires qui ne regardent que vous, monsieur, ainsi, je n'insisterai pas.

— Mon Dieu! madame, s'écria Espérance, je proteste devant vous que je ne comprends pas un mot à ce que vous me faites l'honneur de me dire. Vous daignez vous accuser de torts que je n'eusse jamais songé à vous reprocher. Ces torts, je vous demanderai même de vouloir bien me les expliquer, si toutefois ils existent.

— Mais, dit Gabrielle embarrassée, car elle croyait encore cette ignorance affectée, je veux parler de votre arrestation.

— Elle n'est pas votre fait, je suppose, le roi aura eu des motifs que je ne connais pas, mais qui doivent vous être absolument étrangers.

Gabrielle raconta au jeune homme le malentendu qui avait irrité le roi et l'avait poussé à la vengeance. Elle

s'accusa de n'avoir pas éclairci ce quiproquo, source de la désagréable aventure d'Espérance.

— Mais, ajouta-t-elle, à partir du moment où votre nom a été prononcé, où j'ai su que vous étiez celui à qui le roi avait parlé, celui que la colère royale avait injustement frappé, oh ! à partir de ce moment je n'ai plus rien à me reprocher, pas même un retard. En effet, je fusse venue plus tôt sans l'horrible événement qui a failli enlever le roi à son État.

— J'ignore même cet événement, dit Espérance, un prisonnier ignore tout.

Gabrielle fit le récit de l'assassinat et des troubles qui l'avaient suivi. Elle glissa sur le prétendant, sur le faux Valois, tout au plus quelques mots. Ce n'était là que de la politique, et Gabrielle semblait chercher un autre sujet de conversation.

— Eh bien ! dit Espérance en remuant tristement sa tête, voilà comment, soit qu'on habite une prison, soit qu'on parcoure des pays lointains, on vit, le temps passe et change tout sans que nous le sachions, fortunes, existences, affections.

Il étouffa un soupir, et prenant un visage indifférent :

— Enfin, madame, continua-t-il, bénissons le ciel. Le roi est sauf, et vous êtes plus heureuse et plus belle que jamais.

Elle ne répondit pas. Elle avait penché sa tête charmante. D'un bras elle s'appuyait au dossier de la grande chaise ; l'autre retombait languissant.

— Vous venez de prononcer, reprit-elle, des paroles que j'ai trouvées amères.

— Moi, madame !

— Oui, le sens ne m'en a pas échappé. Vous venez de

dire que, dans l'absence, les cœurs sur lesquels on comptait sont changés.

— L'ai-je dit ?

— Je l'ai entendu. Ce n'est pas à moi, je suppose, que ce reproche s'adresse?

— Oh! madame... et pourquoi aurais-je la témérité de vous adresser même l'ombre d'un reproche? De quel droit? dans quel but? Un reproche!... Mais j'étais pour vous tout respect, et depuis que je sais votre bonté pour moi, je suis toute reconnaissance.

— Monsieur, dit-elle avec une angélique douceur, le temps me manque pour subtiliser avec vous sur ce texte; je suis d'ailleurs trop ennemie des circonlocutions en usage à la cour. Tenez, regardez le soleil qui se couche et qui jette sur nous ses dernières clartés; il m'avertit que j'ai un moment au plus à passer ici, et qu'après ce moment je ne retrouverai peut-être jamais l'occasion de vous convaincre.

— De quoi? madame.

— De mon regret de vous avoir causé tant d'ennuis.

— Ils sont oubliés! s'écria Espérance; votre démarche eût comblé les vœux d'un prince, d'un empereur. Moi, pauvre étranger obscur, vous m'en voyez ébloui de joie et d'orgueil.

Il mit peut-être à ces mots une véhémence dont elle s'étonna, car aussitôt, se repliant avec la réserve habituelle des femmes qui se sont laissé entraîner par le cœur, elle reprit :

— Je devais à M. de Crillon de vous voir et de vous faire mes excuses. Il m'a reproché mon étourderie. Il a couru, ce matin, pour vous chercher, sans rencontrer le gouverneur, et, en ce moment, forcé par le service de vous négliger encore, il me saura gré de ne pas avoir oublié toute l'amitié qu'il vous porte. Allons, monsieur,

vous êtes libre. Tout le grand air de cette ville vous appartient. Retournez à votre petit palais ; soyez heureux... Eh bien ! vous hésitez ? Ressembleriez-vous déjà à ces prisonniers dont j'ai ouï parler, qui regrettaient leur cachot et refusaient la liberté ?

Ce ton d'enjouement affecté fit froncer le sourcil à Espérance. Il s'assombrit.

— Voilà, dit-il, madame, que vous vous repentez d'avoir été trop bonne et trop familière avec moi. Vous vous excusez de la grâce que vous m'avez faite. Cependant, je ne voulais pas en abuser. Je vous écoutais, je me payais par chaque syllabe tombée de vos lèvres des heures tristes que j'ai passées ici. Mais puisque vous l'ordonnez, je suis prêt à sortir.

Elle reprit sa douce humeur à mesure qu'Espérance perdait la sienne. Rêveuse, souriante, le visage illuminé par les feux roses du soleil mourant, elle fit quelques pas vers la fenêtre, en franchit le petit seuil, et trouvant le banc de pierre qui, l'instant d'avant, servait de siége à Espérance, elle s'y plaça les mains pendues au treillis de fer, la tête adossée à la muraille. Puis son visage changea graduellement d'expression. Il pâlit, les prunelles s'éteignirent.

Alors le jeune homme qui la suivait comme si elle eût été l'âme et lui le corps, s'arrêta près d'elle et s'agenouilla sur le seuil en la regardant, les mains jointes.

— Vous vous dites, n'est-ce pas, madame, que l'on peut être bien heureux en prison ?

— Oui, c'est précisément cela que je pensais, répondit-elle.

— Et cette idée vous est venue...

— En regardant ma prison à moi...

Elle lui montra le Louvre profilant sur l'eau glacée sa colonnade noire, abandonnée par le soleil.

— Vous allez sortir de celle-ci, murmura-t-elle, et moi je vais rentrer dans celle-là !

Il poussa un soupir douloureux, et dit :

— On n'est pas reine sans être un peu esclave.

— Je ne suis pas reine, s'écria-t-elle amèrement, mais esclave, oh ! oui, je le suis bien !

— Par votre volonté, ajouta-t-il le cœur palpitant.

— C'est vrai.

— Vous ne vous repentez pas, j'espère ?

— Non, dit-elle si bas et d'une voix si brève que les lèvres seules parlaient.

Mais se remettant avec effort :

— Vous avez une délicieuse habitation, monsieur Espérance, reprit Gabrielle.

— On vous l'a dit, madame !

— Je l'ai vue.

— Vous ?

— Sans doute, ne vous ai-je pas expliqué tout à l'heure que pour mieux surprendre le roi, j'étais entrée chez vous.

— Je n'avais pas bien compris.

— Je vous ai dit que j'avais surpris le roi dans votre maison.

— C'est-à-dire sortant de chez moi.

— C'est-à-dire sortant par votre maison, tandis qu'il était entré par la rue Lesdiguières.

— Je ne sais d'où Sa Majesté venait.

— Pas de délicatesse. Il l'a avoué lui-même. Il venait de voir chez Zamet une femme.

— Ah ! madame, si vous laissez pénétrer dans votre cœur ce serpent qu'on nomme la jalousie !

— Je ne suis pas jalouse ! s'écria-t-elle.

— Alors, pourquoi vouliez-vous surprendre le roi ?

— Vous avez raison, dit-elle froidement.

Et son regard vacillant chercha l'Arsenal comme pour découvrir derrière les arbres de la Cerisaie.

— Je cherche votre maison, interrompit-elle, la voit-on d'ici ?

— Non, madame.

— Vous allez être bien heureux, là, n'est-ce pas ? C'est riche, c'est charmant.

— On le dit.

— Le jardin est-il beau ?

— Très beau.

— Vaut-il celui des Génovéfains ? Vous savez... à Bezons ?

Espérance tressaillit.

— Avec ses lis qui semblent de grands cierges la nuit, avec ses roses et ses jasmins qui embaument au soleil, et ces œillets enivrants qui retombaient dans les bordures de thym, où vers midi bourdonnaient tant d'abeilles. Vous rappelez-vous ce beau jardin ?

— Oui, madame, dit Espérance, frissonnant.

— J'oubliais les grands orangers, dans l'allée, près du couvent ; je ne me promenais pas de ce côté-là sans être inondée de leurs fleurs. Un soir, en revenant à ma chambre, j'en trouvai qui étaient tombées dans mes cheveux et dans ma gorgerette. Ce fut le soir où vous me rendîtes service. Vous étiez bien souffrant, alors ; je vous trouvai fort bon pour moi et très-délicat.

Espérance se renversa derrière l'angle de la porte. Il était devenu si pâle, qu'il le sentait et ne voulait pas laisser voir sa pâleur.

— On était heureux dans ce temps-là, dit Gabrielle.

— Ne l'êtes-vous plus ? murmura-t-il. Vous avez, dit-on, un fils beau comme vous ?

— Un petit ange ! dit-elle en rougissant.

— C'est plus qu'il n'en faut pour être heureuse.

— Voilà trois fois que vous me répétez le même mot, dit Gabrielle en se retournant vers Espérance, et vous savez pourtant que vous me faites mal.

— Moi ?...

— Me croyez-vous heureuse ? est-ce possible ? Appuyez la main sur votre cœur, et répondez.

— Oh ! madame, je ne sais pas, moi.

— Puisque vous ne savez pas, ne dites pas que je suis heureuse. Si je vous ai parlé de votre bonheur à vous, c'est que j'ai la certitude qu'il n'est troublé par aucun nuage, c'est que je sais...

— Que savez-vous, vous-même, je vous prie ?

— Que vous avez voyagé gaiement, insoucieusement, au point d'oublier tous ceux qui s'inquiétaient de vous à Paris. M. de Crillon l'a dit souvent en ma présence. Et au retour, vous avez trouvé toute prête la maison que vous vous étiez bâtie. Riche, jeune, libre, que vous manquait-il ? La liberté, je vous la rends. Et si désormais je passe encore devant votre porte, je me dirai avec certitude : Là demeure un homme heureux.

— Vous venez de parler comme je parlais tout à l'heure, dit Espérance, et vos calculs vont être bien dérangés, madame, car si vous passez encore devant ma maison, ce n'est pas cela que vous direz.

— Pourquoi ?

— Parce que, d'abord, je n'y demeurerai pas.

— Qu'est-ce à dire ?

— J'y coucherai ce soir pour la dernière fois, ajouta Espérance.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. Quel logis plus charmant trouverez-vous dans Paris ?

— Demain, poursuivit-il, j'aurai quitté Paris.

— Par exemple !...

— Je m'y ennuie. Oui, madame, l'homme heureux par excellence s'ennuie.

— Ah!... et... vous retournez à vos voyages, peut-être.

— Probablement, madame.

— Pour longtemps ?

— Mais pour toujours.

Elle fit un mouvement plein de trouble et d'inquiétude.

— A votre âge, dit Gabrielle, a-t-on des affaires si sérieuses qu'elles prennent toute la vie?

— Je n'ai pas d'affaires, non.

— Ah! je comprends... Pardon, c'est qu'en vérité, j'ai l'air de vous questionner. Mais, si je suis curieuse, c'est un peu par amitié. Nous avions fait certain pacte d'amitié, autrefois; vous l'avez oublié, sans doute?

— Non, assurément, murmura Espérance.

— Je disais donc que cette absence éternelle ne peut avoir pour cause qu'un établissement... éternel aussi.

— Je ne saisis pas bien.

— Peut-être vous vous mariez, voilà ce que je veux dire, ajouta-t-elle d'un ton bref.

— Nullement.

— Il est vrai que sans se marier on peut aller rejoindre pour ne les plus quitter des personnes qu'on aime.

— La personne que je veux rejoindre, dit gravement Espérance, je l'aime en effet; mais c'est ma mère et elle est morte.

— Oh! alors, s'écria Gabrielle en lui prenant les mains, alors vous ne pouvez partir, car rien ne vous y force et tout vous le défend.

— Qui donc, madame, m'ordonnerait de rester en une ville où chaque bruit, chaque voix m'apporte une souffrance nouvelle. Je vous ai dit que je suis malheu-

reux ici, que j'y mourrais de douleur. Pourquoi donc y resterais-je ?

— Mais vous y êtes revenu, mais vous y étiez installé hier ?

— Hier, c'était possible... Aujourd'hui plus.

— Mais vous avez des amis ici !

— M. de Crillon et Pontis : un protecteur et un protégé, deux mémoires éphémères.

— N'en avez-vous pas d'autres ?

— Qui ne pensaient pas à moi hier, qui m'auront oublié demain.

Elle baissa la tête avec une mélancolie profonde.

— Vous avez raison, dit-elle. Il faut savoir se passer d'appui en ce monde. Elle est rude, mais salutaire, votre leçon !

— Vous ne dites point cela pour vous, madame, vous toute-puissante, vous que le monde invoque, et qui n'avez besoin de personne.

— Ah ! s'écria-t-elle le cœur brisé, nommez-moi donc un seul ami !... nommez ! je n'ai pas même mon fils, car ses yeux sont encore fermés pour moi comme son cœur. Tout le monde m'attaque, tout le monde me hait. Nul ne me défend, nul ne peut même faire cet effort de mentir poliment pour m'offrir un peu d'amitié. Vous qui me l'aviez jurée, vous reprenez votre serment !

— Ah ! madame, dit Espérance d'une voix éteinte, il est des serments qui engagent au delà de notre puissance, et l'homme est parfois une créature trop faible pour tenir ce qu'il promet.

— Quoi ! vous m'abandonnerez ! vous me verrez souffrir et vous ne me tendrez pas votre main ?

— Si je voyais ce triste spectacle, je ne le supporterais pas, aussi refusé-je de le voir.

— Ainsi, quelqu'un de vos amis serait menacé de

mort, vous craindriez ce triste spectacle ; et pour ne pas le voir, vous partiriez, abandonnant au lieu d'aider. Je vous croyais un cœur.

— J'en ai un, madame, que vos reproches injustes déchirent. En effet, pourquoi resterais-je, à quoi puis-je vous servir? Est-ce vous qui désirez de me voir souffrir ?

— Souffrir... de quoi ?

— Par grâce, ne m'arrachez pas une parole de plus. Vous voyez combien je lutte.

— Dites-moi votre souffrance, et vous verrez si je suis lâche et faible pour vous seconder ou vous guérir.

— Eh bien ! s'écria-t-il, vaincu par la passion, vaincu par la généreuse opiniâtreté de Gabrielle, je vais vous le dire, puisque vous m'y forcez; aussi bien, après m'avoir entendu, ne pourrez-vous plus m'arrêter dans mon dessein, ni me reprocher ce que vous m'aurez contraint de faire. Si je suis parti brusquement, étrangement, l'année dernière, c'est que je vous avais vue sortir de chez le roi le lendemain de la prise de Paris, c'est que déjà mon courage était épuisé, c'est que je vous accusais déjà de trahison et de mensonge, c'est que je vous maudissais de m'avoir promis l'amitié et de ne pas m'avoir donné l'amour; je sais bien qu'en parlant ainsi je me sépare à tout jamais de vous; mais la destinée m'entraîne, ce que je vous dis, je ne le répéterai plus, mon cœur y perdra tout son sang, mais avec le sang la douleur s'échappe. Oui, je suis parti malheureux, et plus malheureux je suis revenu. Si je vous eusse trouvée heureuse, enivrée, sans mémoire, oh ! je l'espérais, j'avais préparé à mon cœur la consolation de l'oubli, celle du mépris... Oui du mépris... pardonnez-moi si je me perds tout à fait, madame... Mais au lieu de cela, vous m'apparaissez douce, tendre et bonne; je vous vois mal-

heureuse; tout en vous intéresse mon cœur et mon âme; je sens que je vais vous aimer si follement que j'en perdrai le respect comme j'en ai perdu le repos. Or, vous n'êtes pas libre et vous aimez le roi, c'est donc pour moi deux fois la mort au bout de chaque pensée; et qui sait si ma mort même ne vous perdrait pas? J'ai fini; mon cœur est vide; encore un jour, et peut-être j'y sentirais entrer le désespoir. Ne vous irritez pas, plaignez-moi; faites-moi la grâce de me laisser ensevelir ma folie dans un coin du monde où vous ne m'entendrez pas si je soupire, où vous ne saurez pas si je vous aime.

Gabrielle, pâle et la tête renversée, avait fermé les yeux. On eût dit que cet ouragan de passion l'avait brisée, qu'elle ne respirait plus, qu'elle était morte.

Espérance, honteux de sa faiblesse, cachait son visage dans ses mains. Il ne vit pas la jeune femme se ranimer peu à peu, passer une main glacée sur son front, et se tourner vers lui pour lui dire :

— Vous m'aimiez donc, à Bezons?

— Oui, madame.

Elle leva les yeux au ciel et soupira. Sans doute elle se disait que des deux routes ouvertes alors devant ses pas, elle avait choisi la moins heureuse. Mais cette âme ne savait pas composer avec la loyauté.

— Je m'étais promise au roi, répondit-elle simplement, comme pour se répondre à elle-même.

— Oh! voudriez-vous dire, s'écria Espérance, que sans cela vous m'eussiez aimé?

— Oui, et il y a plus, je vous aime tendrement.

— L'amitié, toujours!

— Je ne sais pas si c'est de l'amitié ou de l'amour, je n'y cherche point de différence. Je ne savais même pas que je vous aimais. Seulement, quand vous m'avez dit

que vous alliez partir pour ne plus revenir, je m'en suis aperçue. Ne partez point.

— Vous m'avez entendu, et vous parlez ainsi?

— Pourquoi non? Que vous m'aimiez à mille lieues ou ici, qu'importe? C'est mon âme que vous aimez, puisque ma personne ne vous appartient pas. Oh! rien ne vous empêchera d'aimer mon âme. Quant aux souffrances dont vous avez peur, est-ce que mon sourire, est-ce que la pression de ma main ne vous guériront pas? Quand vous serez sûr d'être mon ami le plus cher, d'occuper ma pensée, d'embellir ma triste vie, quand vous me consacrerez toute la vôtre, m'aidant, me conseillant, me défendant, n'aurez-vous point assez de plaisir et de peine pour défrayer les journées? Ne me quittez pas, je n'ai plus de père; le mien m'a reniée, il ne m'aime plus, il ne m'estime même pas, puisqu'il use de ma protection pour avoir une charge à la cour. J'ai le roi, me direz-vous. Eh bien, il me trompe, vous le savez mieux que personne, et sans mon enfant, à qui je me dois, sans la blessure faite par l'assassin d'hier, j'allais me séparer à jamais du roi et m'ensevelir dans une retraite éternelle. Maintenant, voyez tout ce qui m'entoure, des ambitieux que je gêne, ou des ambitieux que je sers, des femmes qui m'envient ma place, des prétendus amis du roi qui lui conseillent de me quitter; ici des perfidies, là des embûches, plus loin des coups de poignard ou du poison, voilà ma vie en attendant la mort... Oh! ne jugez-vous pas que j'ai besoin d'un ami qui soutienne mon cœur et m'empêche de désespérer à mon âge? J'ai lu, dès le premier jour, dans votre âme, et vous avez cru comprendre la mienne, vous ne vous êtes pas trompé; je suis tendre, je suis fière, j'ai de la force pour aimer. N'êtes-vous pas de même, et ne donnerons-nous pas à Dieu le spectacle de deux cœurs si tendrement

unis, si noblement dévoués, qu'il ne puisse refuser à notre amitié sainte ses bénédictions et son sourire? Oh! depuis hier, cette idée a grandi dans mon sein, elle m'a épurée comme une flamme divine, elle me dévore; c'est une joie ineffable!... Si vous saviez comme je vous aimerai! Vous sentirez les rayons de cette tendresse qui vous ira chercher partout pour vous pénétrer comme un soleil vivifiant. Songez que j'ai vingt ans, que mon cœur déborde, et que je mourrai jeune. Aimez-moi! secourez-moi!... ne me laissez pas seule en ce monde, vous dont l'âme, je le sens, a été faite pour la mienne!

— Ah! s'écria Espérance éperdu de joie et de douleur tout ensemble, vous me demandez là toute ma vie!

— Toute!

— Bien! vous l'aurez! C'était ainsi qu'il fallait me parler pour être comprise. Je me donne à vous pour jamais; mon esprit, mon corps et mon âme, prenez!... mais voici mon marché, je fixe le salaire.

— Dites.

— Vous me parlerez quand vous pourrez, vous me sourirez quand vous ne pourrez pas m'adresser la parole, vous m'aimerez quand vous ne pourrez pas me sourire.

— Oh! murmura Gabrielle les yeux mouillés de larmes, Dieu est bien bon de vous avoir créé pour moi.

Des pas pesants l'interrompirent. Le guichetier, engourdi sans doute d'être resté longtemps assis, marchait dans la chambre et cherchait à rallumer le feu.

— Nous avions oublié cet homme, dit Espérance.

— Allons!... s'écria Gabrielle radieuse, la liberté est là-bas! Allumez un flambeau, brave homme, et nous éclairez l'escalier.

Le guichetier se hâta d'obéir. Tous trois descendirent.

Gabrielle, précédée du porte-flambeau, précédait elle-même Espérance. Tout en descendant, elle se retournait lui souriant incessamment, comme eût fait un ange ; et rien n'était si beau que cette lumière et cet amour rayonnant sur ces deux jeunes fronts.

Arrivée aux portes, où le gouverneur l'attendait pour la conduire jusqu'à sa litière, elle jeta sa bourse pleine d'or aux pauvres qui regardaient et admiraient l'équipage.

— Jour de joie ! dit-elle.

Quand elle eut monté dans sa litière, et que ses gens à cheval commencèrent à marcher, elle tendit ses deux mains brûlantes à Espérance, et l'attira si près d'elle qu'il respira son souffle parfumé.

— A ma libératrice, merci ! dit-il à haute voix en s'inclinant avec respect.

— Merci à mon ami, dit-elle tout bas.

Et en se baissant elle appuya ses lèvres sur la main d'Espérance.

Sa litière était déjà loin, que le jeune homme cherchait encore ses idées et son chemin.

XXIV

DROIT DE CHASSE

Quand Espérance rentra chez lui, croyant surprendre son monde, il fut surpris lui-même, on l'attendait. Un avis envoyé deux heures avant était parvenu au maître d'hôtel qui, sur-le-champ, passant, ainsi que toute la maison, d'une vive inquiétude à une joie immodérée,

avait préparé le service comme si le maître n'eût fait qu'une absence ordinaire et rentrait pour dîner.

A cette prévenance du donneur d'avis, Espérance reconnut bien sa libératrice, qui ne voulait pas l'exposer aux hasards d'un retour en plein désordre.

C'était bien la même femme qui venait de lui promettre une vigilance de tous les moments, et qui, avant de promettre, avait déjà tenu parole.

Il remercia ses gens de leur intérêt, de leur empressement, se laissa soigner, adorer, et s'assit devant un admirable repas, auquel il ne toucha que des yeux, parce que, à chaque bouchée, le cœur gonflé de sa secrète joie, contrariait par ses bonds et ses battements fous, les volontés de l'estomac. Doux supplice de l'inanition, bien connu de la jeunesse amoureuse, ces Tantales mourant de faim et de bonheur tout à la fois!

Quel homme ne se souvient d'avoir, au milieu du festin le plus joyeux, repoussé l'assiette ou reposé le verre, en songeant au baiser promis ou reçu de la maîtresse absente. Quiconque une heure après ou avant le rendez-vous ne sent pas son cœur monter jusqu'à ses lèvres, sera peut-être un heureux convive, mais n'est pas un heureux amant.

Espérance se hâta de rentrer dans son appartement pour dormir, disait-il, mais en réalité, pour songer sans trouble et sans témoins. Son esprit frais et tenace, comme il est à vingt ans, lui répéta fidèlement mot par mot, geste par geste, signe par signe, toute la scène de la prison. Le sourire, l'intonation du : oui, je vous aime! — celle du: comme je vous aimerai! repassèrent à ses yeux et à son oreille. Tout son corps frissonna quand il se rappela la pression des mains de Gabrielle et son ineffable regard dans l'escalier. Quant à cette caresse de l'haleine suave de son amie, quant à la pres-

sion chaude des lèvres qui avaient effleuré sa main, ce furent, lorsqu'il se les rappela, lorsqu'il en retrouva la sensation par la mémoire, des élans de bonheur, des extases d'amour, dont Espérance savoura vingt fois de suite la volupté toujours nouvelle.

Désormais, quelle occupation dans sa vie! comme elle serait courte et meublée cette vie, soit par le souvenir, soit par l'espoir! Que de trésors à joindre aux trésors déjà recueillis! Quelle source intarissable de jouissances dans cette idée qu'il avait été choisi par Gabrielle, et que rien ne pourrait interrompre la poétique et chaste communication de ces deux âmes à jamais unies; rien, pas même la distance, pas même les obstacles du vouloir et du pouvoir.

Le sommeil qui suivit ces réflexions fut délicieux et continua le rêve, et le lendemain, au réveil, Espérance se rappelant combien il allait être heureux, se figura qu'il vivait pour la première fois, et que jusque-là il n'avait fait que végéter.

Une surprise bien douce encore l'attendait au sortir de sa chambre. Pontis vint l'embrasser avec l'effusion d'un cœur dévoué. Puis, ce fut le tour de Crillon, qui avait été averti par Gabrielle, et à peine revenu de son expédition, avait voulu revoir celui qu'il appelait l'infortuné prisonnier.

Jamais gaieté pareille ne s'était assise au foyer d'un simple mortel. Espérance rayonnait. Pontis fit remarquer au chevalier sa bonne mine et sa faconde intarissable. Pontis trouvait sublime la démarche de Gabrielle. Crillon soutenait qu'elle n'était que due. Espérance souriait, et disait oui à l'un et à l'autre.

Il fut très-fort question ce jour-là, non plus de Gabrielle, car Espérance rompit habilement l'entretien chaque fois qu'il errait de ce côté, mais du faux Valois,

de la rusée duchesse, et de tout le tracas qui allait résulter encore pour le roi de cette complication nouvelle de la politique.

Après qu'Espérance et Pontis eurent longuement exprimé leur rage contre la Ramée, et admiré cette puissance vivace de l'ennemi qui, toujours terrassé, se relevait toujours, Espérance demanda au chevalier comment il était possible qu'un pareil drôle occasionnât des ennuis au roi.

Le moucheron était-il à ce point le tyran du lion ?

— Le roi, répliqua Crillon, en est fort préoccupé.

— Le roi a pourtant la tête bonne, dit Espérance.

— La tête... la tête... murmura Crillon.

— Si mon colonel me permettait de parler, dit Pontis.

— Parle, cadet, mais parle bien.

— Eh! monseigneur, on dit partout que le roi a été blessé à la tête et que le cerveau s'en ressent.

— C'est un peu exagéré, repartit Crillon, mais le roi paraît affaibli de raisonnement, voilà qui est sûr. Croiriez-vous que nous faillîmes nous quereller hier ensemble à propos de cette coquine d'Entragues ?

— En vérité ! dit Espérance en rougissant.

— Oui. Le roi soutenait que cette fille s'était réellement évanouie au balcon par amour pour lui, et que je la calomniais en prétendant le contraire.

— Vous prétendiez donc le contraire, monsieur? demanda Espérance.

— Oh! dis-je au roi, si j'eusse voulu la faire revenir à elle, je n'avais qu'un mot à dire, un nom à prononcer.

— Vous n'avez rien dit, j'espère, monsieur le chevalier, répondit Espérance, car ma délicatesse y est engagée.

— Non, je n'ai dit que cela. Le roi a froncé le sour-

cil, frotté de baume sa lèvre malade et marmonné dans ses dents :

— Chaque fois qu'un pauvre prince est aimé, chacun s'empresse de lui persuader qu'il est...

— Comment ? dit Espérance.

— M. le colonel a voulu dire trompé, se hâta d'ajouter Pontis. Mais il est bien dommage que le cher sire ignore ce que M. la Ramée est à Mlle d'Entragues et réciproquement. Car, du caractère qu'a le roi c'est tôt ou tard un commerce qui s'établira. M. le comte d'Auvergne y pousse, toute la famille y pousse et tant pis pour la marquise de Monceaux.

— Un clou chasse l'autre, dit Crillon.

— Monsieur le chevalier, s'écria Espérance, je vous supplie d'être meilleur pour la plus estimable et la plus charmante femme de la cour.

— Il dit cela, parce qu'elle l'a tiré de prison. Mais, malheureux généreux que vous êtes, si elle ne vous y eût pas mis, elle n'aurait pas eu besoin de vous en faire sortir.

— Enfin, permettez-moi de vous faire observer, dit Espérance, qu'entre Mlle d'Estrées et Mlle d'Entragues, il y a la différence d'un ange à une furie. Le jour où Mlle d'Entragues régnera sur le roi, je plains la France.

— Et je plains nous autres, s'écria Pontis, car nous sommes mal notés par là. Tandis que la marquise nous protége, c'est évident, n'est-ce pas, Espérance ?

— Encore un mot de ce la Ramée, interrompit le jeune homme. Est-ce qu'il a des partisans, est-ce que son histoire se propage ?

— Tous les ligueurs, tous les Espagnols, bon nombre de prêtres ou de moines, et les jésuites surtout le soutiendront.

— C'est un gros parti, murmura Espérance. Mais il faudra combattre.

— A propos de combats, dit tout à coup Crillon, vous savez que le roi en s'éveillant ce matin a songé à vous et parlé de vous.

— Un peu soufflé par Mme la marquise, peut-être bien, dit Pontis, car elle aura voulu raconter ce que tout le monde savait, sa visite au Petit-Châtelet.

— Précisément.

— Et le roi, qu'a-t-il dit ?

— Le roi a paru un peu surpris que vous eussiez eu les honneurs d'une telle intervention ; puis il s'est ravisé et a trouvé qu'on n'avait pas assez fait pour vous ôter le mauvais goût de la disgrâce passée.

— Pas assez fait ?

— Oui, le roi est généreux en de certains jours. Certes, a-t-il dit, le jeune homme doit être flatté de la protection de madame la marquise, mais cela ne lui retire ni la prison qu'il a faite, ni la laide couleur de cette arrestation imméritée.

— Il a dit imméritée ? c'est bien ! s'écria Pontis.

— Harnibieu ! ai-je dit au roi, voilà comment le meilleur prince du monde fait toujours un peu de mal sans s'en apercevoir.

— Il faut lui pardonner, a répondu Sa Majesté, s'il fait le bien en s'en apercevant. Je m'étais trompé sur ce jeune homme, je lui ferai réparation.

— C'est fort beau ! dit le garde.

— C'est noble, en effet, ajouta Espérance.

— C'est juste, dit Crillon.

— Mais je ne vois pas trop pourquoi tout ce récit vous est venu à propos de combats, demanda Espérance au chevalier.

— Voici : c'est que Sa Majesté est capable de vous

offrir une compagnie en quelque régiment. Il pousse fort à la culture des officiers, notre grand monarque, et s'il les trouve beaux, braves, riches, il s'en empare. Avis à vous, vous voilà prévenu.

— Je le défie bien de m'éblouir, dit Espérance.

— Oh ! ne dites pas cela ; il est séduisant quand il veut affiler sa langue. Je me souviens que cent fois il nous faisait faire, à nous ses amis, des tours de force avec un seul mot prononcé d'une certaine façon. S'il vous offre une compagnie, vous voilà enrôlé.

— Pas encore, dit Espérance en souriant, d'ailleurs, il n'est pas là pour m'offrir.

— Il n'est pas là, non ; mais vous serez bientôt au Louvre, et le moyen de refuser ? Oui, vous serez au Louvre. Sa Majesté m'a commandé de vous amener le plus tôt possible, et ce sera aujourd'hui même, s'il vous plaît.

— J'irai donc, dit Espérance avec une secrète joie de rencontrer sitôt une occasion de revoir Gabrielle.

— Quelle chance ! si l'on offrait quelque chose à Espérance dans les gardes, dit Pontis, et si j'étais désormais sous ses ordres ; le doux service, les beaux congés que j'aurais ! quelles aubaines, et qu'on se donnerait de bon temps !

— Là, là, là ! dit Crillon, paresseux que tu es ; ne prévoyons pas de si loin. Si Espérance entre aux gardes, il sera d'abord sous mes ordres, et je lui défendrai absolument de gâter un drôle comme toi : ta gangrène est déjà bien assez profonde.

— Eh ! mais notre palais, il le faudrait donc abandonner ? Et nos cuisiniers, et notre cave, et toutes les douceurs de la vie, sambioux ! Espérance, pas de faiblesse, au moins ; n'accepte pas les honneurs à la place du bonheur ! Comment irais-je, si vous étiez mon chef,

dans le carrosse de mon chef ? Comment dirais-je : toi à celui qui pourrait me mettre aux arrêts ? Pas de faiblesse ! Espérance.

— Ne crains rien, repartit celui-ci avec un sourire. Je me garderai comme du feu de ces tentations d'orgueil. Les honneurs ! ah bien oui. Ceci est du foin pour les gens heureux.

— Du vrai foin, répéta Pontis, *fœnum*, en latin.

— Voilà de plaisants philosophes ! s'écria le chevalier.

— Désintéressés, monseigneur, comme Aristides et Curius.

— Marauds ! quand vous ne serez plus jeunes, quand vous perdrez vos cheveux ou ne les pourrez plus perdre, ainsi des dents, quand vous ne ferez plus baisser les yeux à une seule femme, vous verrez si l'ambition ne vous pousse pas. Que faire ! dans cette vie, sans cheveux, sans dents et sans amour, si l'on n'avait pas les glorioles et les sonnettes de l'ambition ? D'ailleurs je ne sais pas pourquoi ce Pontis parle toujours pour deux. Tu es gueux, cadet, tu es râpé, raflé ; tu as pour perspective un lit gratis sur quelque champ de bataille, un de ces lits d'où l'on ne se relève pas, à moins que tu n'ailles retrouver la paille d'avoine de ton castel en poudre. Espérance, au contraire, est riche, reluisant et renté ; il a tout ce que tu as et tout ce que tu n'as pas. Parle pour toi seul, cadet.

— Mais non, interrompit Espérance, Pontis, au contraire, a tout ce que j'ai.

— C'est juste, dit le garde.

— Allons donc ! aura-t-il l'héritière qui tôt ou tard sera trop heureuse d'épouser Espérance ?

— Tard ! dit Espérance en riant de si bon cœur, que

Pontis fit chorus, et que le chevalier, forcé de les imiter, s'écria :

— Je ne sais ce qu'il y a aujourd'hui dans les yeux du seigneur Espérance, mais on dirait de la flamme vive.

— C'est le contentement, monsieur.

— Harnibieu ! le contentement d'avoir été en prison ! vous n'êtes pas difficile. Si la prison vous profite ainsi, pourquoi ne demanderions-nous pas au roi qu'il vous en fasse tâter de temps en temps, pour vous remettre en belle humeur ? Voilà un chrétien qui m'arrive d'Italie tout blême, tout lugubre ; il soupirait à fendre des arbres ; il ne parlait que de choses mortuaires ; tout à coup on le jette en prison comme un bohème, je me figure qu'il en mourra, vu les dispositions que je lui connaissais à la mélancolie... je n'en ai pas dormi deux jours ! et, regardez... le voilà...

Espérance continuait à rire, et Pontis s'en crevait sans savoir pourquoi.

— Quels belîtres ! s'écria le chevalier ; on voudrait les égayer qu'on n'y parviendrait pas, et pour une pauvre fois qu'on veut les assombrir, ils rient comme un tas de mouches au soleil. Allons, mordieu ! allons au Louvre regarder la moustache grise du roi et sa lèvre fendue. Cela vous fera penser, d'abord à la Ramée qu'on écartellera quelque jour s'il ne vous a pas dévorés avant, puis au petit serpenteau de Châtel qu'on est en train d'écorcher tout doucement pour extraire de lui quelques bonnes vérités. Vous penserez aussi à votre amie d'Entragues, qui vous veut tant de bien, aux petits couteaux de la mère Touchet, toutes choses gaies, et si vous riez au nez du roi, nous le verrons bien, et le Châtelet est toujours là-bas avec son brave homme de gouverneur... A propos ! il s'appelle du Jardin ! Et il

était le père de son fils, vous savez ce que je veux dire, Espérance. Riez encore de celui-là si vous voulez !

Les deux jeunes gens se calmèrent pour faire plaisir à Crillon, et l'on partit pour le Louvre où Pontis vit bien que l'égalité est une fiction sur cette terre, car il resta dehors tandis que ses deux compagnons entraient dans le cabinet du roi.

Espérance eut lieu d'être satisfait de sa visite. Henri, tout en le caressant beaucoup, ne lui fit aucune ovation publique. L'attirant à part :

— L'affaire, lui dit-il avec son aimable sourire, s'est passée entre nous, qu'elle reste entre nous. On ne sait pas que vous avez été jeté dans les fers par Henri le tyran, ne l'apprenons pas au monde. Il faudrait aussi lui dire, à ce monde bavard et curieux, que le roi s'est conduit comme un écolier, que l'écolier s'est conduit en roi. Or, ma royauté n'est pas assez solide pour affronter de tels chocs. Demeurons bons amis, jeune homme. J'ai eu besoin de vous, et vous m'eussiez rendu un grand service sans le démon familier des femmes qui trahit toujours les maris. Cependant, votre bonne volonté comptera pour le fait. Ainsi demandez-moi ce que vous voudrez, pourvu que je puisse vous l'accorder, c'est acquis. Es-tu content, Crillon ?

— Espérance l'est-il ? demanda le chevalier.

— Je suis comblé, répondit le jeune homme en fléchissant le genou.

— Allons, demandez, mon beau confident, s'écria le roi, pourvu que ce ne soit pas de l'argent !

— Eh ! sire, il vous en prêtera si vous voulez, dit Crillon.

— Peste ! je n'ai garde de refuser, répliqua le roi. Mais que veut-il ?

— Rien, sire, que l'honneur de vos bonnes grâces.

— C'est trop peu, dit Henri, un peu gêné de n'avoir rien à offrir.

Espérance sentit cette nuance avec son exquise délicatesse.

— Sire, dit-il, je suis grand chasseur, et n'ai pas présentement de terres.

— Vous aimeriez à chasser sur les miennes ? dit Henri.

— De temps en temps, sire, avec l'agrément de Votre Majesté.

— C'est accordé, répliqua le roi, sans voir que derrière la tapisserie, un divin profil, visible pour Espérance tout seul, venait d'apporter au jeune homme le sourire promis à défaut de la parole.

Le sourire était malicieux à faire le désespoir d'un lutin. Car Gabrielle avait entendu cette autorisation donnée à Espérance de chasser sur les terres du roi. Craignant de rire au point d'être découverte, et de rougir si elle était aperçue, Gabrielle aima mieux disparaître, et la vision échappa aux regards avides d'Espérance.

L'audience était finie, Crillon emmena son protégé.

— Maintenant, dit-il, vous voilà commensal du roi. Le droit de chasse dans les bois de Sa Majesté vous ouvre les maisons royales en tout temps.

— Ah ! dit Espérance avec une feinte naïveté ; en tout temps?

— Oui, que le roi y soit ou n'y soit pas. C'est un privilége que n'ont pas toujours les princes du sang. Il vous plairait courir un cerf la nuit, aux lanternes, que le roi ne vous en empêcherait pas.

— J'userai, répondit Espérance avec un soupir, et tâcherai de n'abuser jamais.

Je verrai Gabrielle quand je voudrai, pensa-t-il, sans même qu'elle le sache. Je la verrai sans que nul

puisse croire que je la cherche... Allons, c'est un vrai bonheur.

Au sortir du cabinet royal, Crillon et le jeune homme se quittèrent. Pontis reprit son compagnon, et le voyant aussi radieux qu'à l'arrivée :

— Puisque tu es dans une bonne veine, dit-il, joue quitte ou double.

— Qu'est-ce à dire?

— Amusons-nous.

— Soit. Mais comment?

— J'ai une idée. Donne une fête pour inaugurer ton palais. Nous y recevrons tous les bons compagnons et toutes les aimables femmes de Paris; il faut se faire un cercle, sambioux!

— Oh! oh! tant de monde...

— Crois-moi, Espérance, répandons-nous un peu, je te conterai pourquoi.

— Conte.

— C'est mon tour de garde et je n'ai pas le temps aujourd'hui, mais fais préparer un bon déjeuner demain et je veux t'en raconter de belles.

— C'est conclu.

Espérance rentra chez lui par le chemin le plus long, lentement, à petits pas, incapable de contenir son ivresse s'il n'eût pas respiré le grand air pendant deux longues heures.

Dans son vestibule il aperçut, attachée à la table de marbre et broutant des fleurs dans une corbeille, une charmante biche portant collier de cuir de Cordoue avec une plaque d'argent sur laquelle était gravée cette inscription : Chasse du roi.

Ses gens lui annoncèrent orgueilleusement que c'était un présent qui venait d'arriver du Louvre.

— Encore Gabrielle! tant d'esprit avec tant d'âme,

murmura-t-il, dans une si parfaite beauté. Oh! mon Dieu, est-ce que je ne suis pas trop heureux!

XXV

INTRIGUES DE BAL ET AUTRES

On sera peut-être surpris que nous n'ayons pas encore ramené le lecteur chez ce voisin d'Espérance, le riche Zamet, seigneur des fameux dix-sept cent mille écus, dont l'hôtel, rue de Lesdiguières, avait à Paris une réputation universelle.

Zamet, que sa fortune faisait rechercher de toute la noblesse et des ministres, qui lui empruntaient de l'argent, était une de ces étranges figures dont l'histoire ne suffit pas toujours à bien crayonner la ressemblance. Ce qu'un pareil personnage fait ouvertement tient peu de place dans les annales d'une époque, mais quiconque retrouverait ses traces dans les marches souterraines qu'il a faites pour arriver à son but mystérieux, quiconque saurait éclairer ce type obscur d'un reflet de la vérité, s'étonnerait, d'après l'importance de l'œuvre, des proportions gigantesques que prend tout à coup la figure de l'ouvrier.

Zamet, Florentin, dévoué aux Médicis et leur agent en France, les servait avec un dévouement qu'il disait inspiré par la reconnaissance, et qu'on peut, sans calomnie, attribuer à l'ambition la plus effrénée comme la plus intelligente. Il devait sa fortune à Catherine de Médicis, et s'était promis qu'une autre Médicis décuplerait cette fortune. Seulement, pour atteindre un tel ré-

sultat, les forces d'un homme eussent été à peine suffisantes. Il n'y avait plus de Médicis en France. Catherine était morte avec toute sa postérité peu regrettée, il faut le dire, et la nation française ne paraissait pas disposée à replacer son front sous le joug des Italiens.

Médicis était un nom qui signifiait alors : Guerre religieuse, Saint-Barthélemy, guerre civile, guerre étrangère. Il signifiait encore : Famine, corruption, crimes de famille. Trente ans de meurtres, de spoliations, faisaient un cortége sanglant et infâme à ce nom, devenu à peu près impossible. Cependant Zamet avait besoin de rapprocher les besants d'or de la fleur de lis de France. Il prit ses mesures; l'histoire est là pour nous apprendre s'il se trompa.

Quelque temps après les scènes que nous avons tracées dans nos derniers chapitres, le seigneur Zamet, en son hôtel de la rue Lesdiguières, se promenait un soir de long en large dans la grande salle voisine de sa galerie. Il était soucieux, et méditait avec soin l'analyse d'une lettre qui lui était arrivée de Florence.

Assise auprès d'une table, sur laquelle ses deux coudes étaient appuyés, la signora Leonora méditait aussi, et son œil petillant de génie, interrogeait vaguement par les airs le démon rebelle de l'inspiration.

A l'angle de la salle, un homme plus somnolent que rêveur, un beau paresseux, ayant tournure de gentilhomme et timidité de laquais, attendait un mot de Zamet ou de Leonora pour se décider à mettre en mouvement son corps voluptueusement engourdi par la chaleur et le *far niente*.

— Le courrier attend, murmura Zamet en italien, et il faut que la dépêche soit expédiée ce soir même. Que dire de nouveau là-bas! Avez-vous une idée, Leonora?

— J'en aurais si nous voulions mentir, répondit la

Florentine. Mais à quoi bon mentir? Ce qu'il faut là-bas, c'est la vérité.

— La vérité, c'est que le roi n'est pas mort.

— Cela peut s'écrire, et faire plaisir à Florence.

— La vérité, c'est aussi que le roi est revenu plus que jamais à la marquise de Monceaux. Quand on a été si près de les voir brouillés! Quand j'avais déjà entamé des négociations avec M. de Sully!

— Voilà qui sera désespérant, dit Leonora. Cependant il le faut mander à Florence.

— On verra chez nos princes que rien de nouveau n'a été fait. En attendant, le temps passe.

Leonora haussa les épaules d'un air qui voulait dire :

— Qu'y puis-je faire?

— La lettre sera bientôt écrite alors, dit Zamet.

— Et bientôt lue, surtout.

— Écrivez donc, répéta Leonora. Les premières nouvelles que nous enverrons seront meilleures. Écrivons!

Zamet, en rechignant, grommela :

— Faites!

— Vous ne me le diriez pas deux fois, si je savais écrire. Prenez la plume, vous.

— Moi, j'ai ma goutte, répliqua Zamet.

Leonora souriant :

— Voilà une goutte qui n'oserait pas se montrer, si vous aviez de belles nouvelles à envoyer. Allons, Concino, tu n'as pas la goutte, toi, écris.

Le paresseux étendit les bras et fit craquer toutes ses articulations, comme un chien au sortir du chenil. Leonora lui tendit la plume, qu'il prit de la main gauche.

— Vous dicterez, au moins, dit-elle à Zamet.

Celui-ci, en effet, dicta un résumé des faits qui s'étaient accomplis dans la dernière période : la blessure

du roi, sa réconciliation avec Gabrielle, la déclaration du prétendu Valois.

Concino écrivait lentement, mal, et avec hésitation, de la main gauche. Zamet le lui ayant reproché, il prétexta une brûlure au pouce droit.

Le fait est qu'il voulait que son écriture ne pût être reconnue en cas de surprise, et il y réussissait à merveille ; son grimoire n'eût pas été déchiffrable pour un des plus rusés greffiers de la Tournelle.

Lorsqu'il crut comprendre que la dictée était finie, il jeta la plume et se secoua comme après une rude corvée.

— Suis-je libre? demanda-t-il.

— Va! dit Leonora.

— Où va-t-il tous les soirs ainsi avec tant de précipitation dans sa lenteur? demanda Zamet.

— Il va jouer, répliqua Leonora, pour nous amasser une dot, que nul ne nous donnera, je le vois bien, si nous ne la gagnons nous-mêmes.

Cette attaque au coffre-fort de Zamet n'eut pas de succès, mais elle décida la fin de l'entretien. Concino se leva et sortit.

Zamet relut la dépêche, la scella d'un certain cachet composé de plusieurs lettres juxtaposées, et Leonora se chargea de la remettre au courrier prêt à partir.

— Maintenant, dit Zamet, il est temps, je crois, que l'on m'habille si je veux assister au bal que donne le voisin, ce voisin tombé du ciel et qu'on dit plus riche que moi.

Il rentra chez lui en disant ces mots avec une amertume manifeste. Leonora fut à peine seule, qu'elle ouvrit délicatement la dépêche, y écrivit d'une main rapide deux ou trois lignes sous le revers de l'enveloppe,

sans rompre le cachet, et descendit pour donner elle-même le message à celui qui l'attendait.

Elle remontait dans le vestibule quand un bruit de chevaux retentit au dehors. Leonora se hâta de rentrer chez elle, où, dix minutes après, une voix jeune et vibrante l'appela par son nom.

C'était Henriette, enveloppée d'un manteau, pâle comme si elle eût souffert, embarrassée comme si elle fût venue dans quelque grand dessein.

Leonora l'accueillit avec cette politesse empressée des Italiennes, la fit asseoir, la caressa, lui plaça une peau de loup sous les pieds, et lui fit mille compliments sur sa beauté. Henriette écoutait d'un air distrait, ou plutôt n'écoutait pas.

— Qu'avez-vous, lui dit enfin Leonora, qui vous amène?

— Mon père d'abord, répliqua Henriette en italien. Il est chez M. Zamet avec lequel il cause un peu tandis que je vais t'entretenir. Faisons vite, et surtout faisons bien.

— Qu'y a-t-il, signora?

— Oh!... presque rien, mais ce rien me sera utile si tu veux l'entreprendre.

— Je suis prête.

Henriette recueillit ses idées, ou plutôt les disposa en bon ordre pour ne les exposer qu'avantageusement. Tactique de diplomate qui se propose de mentir pour faire dire la vérité à l'adversaire.

— M. Zamet, dit-elle, ne va-t-il pas au bal ce soir?

— Oui, signora.

— Chez un seigneur voisin?

— Mur à mur. Un très-beau bal, dit-on, dont tout le monde se promet merveille. C'est un événement dans le quartier.

— Qui donc a invité M. Zamet? Le seigneur voisin, probablement?

— Je ne crois pas. C'est un grand guerrier; *illustrissima spada*, qui vint ici l'autre soir.

— M. de Crillon, peut-être?

— Précisément.

— En sorte que tu n'as pas vu ce voisin?

— Jamais, et ne sais pas même comment il s'appelle.

— C'est inutile. J'espérais seulement que tu l'aurais vu.

— Pourquoi faire?

— Pour le reconnaître au besoin.

— N'est-ce que cela? Je puis le voir ce soir, si cela me fait plaisir.

— Comment donc?

— En plaçant une échelle au long du mur de notre jardin qui est contigu au sien. La fête aura lieu dans les jardins. Le seigneur en question s'y promènera, et je le verrai.

Les yeux d'Henriette étincelèrent.

— C'est une idée, dit-elle, oui, en effet, une échelle...

Puis amèrement :

— Le moyen n'est pas noble, ajouta-t-elle, mais quand on n'est pas invité, on s'arrange comme on peut.

— Voilà qui m'étonne, demanda Leonora. Beaucoup de personnes de la cour sont conviées, dit-on. Pourquoi ne l'êtes-vous pas avec votre famille?

Henriette rougit.

— Je ne sais, mais que m'importe, Leonora; il ne s'agit pas de cela.

— Il paraîtrait que cela lui importe beaucoup, pensa l'Italienne en voyant se froncer les sourcils de Mlle d'Entragues.

— Nous disons, reprit Henriette, que tu pourras voir

ce personnage... c'est beaucoup déjà que de le voir, mais cela ne suffit pas.

— Ah !

— Quand tu l'auras bien vu, de façon à être certaine de le reconnaître partout et toujours, il faudra que tu études la maison.

— Sa maison, à lui?

— Et que tu puisses observer ses démarches ou les faire observer.

Leonora devint sérieuse.

— Vous ne m'en dites pas assez ou vous m'en dites trop, répliqua-t-elle. L'ordre qu'on ne comprend qu'à demi est presque toujours mal exécuté. Observer est un mot vague ; précisez-le. Quand observerai-je? Où? Pourquoi?

Henriette regarda fixement la pénétrante Italienne.

— Je croyais, Leonora, qu'en m'adressant à une devineresse, je serais dispensée de la moitié des explications.

— Avec une moitié d'explications, je devinerai un tout, mais avec un quart, je ne devinerai qu'une moitié tout au plus.

— Eh bien! dit Henriette en cherchant avec soin chaque parole, je suis chargée par une de mes amies qui aime ce jeune homme...

— C'est un jeune homme?

— Je le suppose. Je suis chargée, dis-je, de savoir si elle peut espérer d'être aimée. Il faut te dire que mon amie en doute.

— Est-elle belle?

— Mais oui.

— Eh bien! pourquoi ne l'aimerait-il pas?

— Ce n'est pas une raison.

— Oh! cela dépend du genre d'amour que votre amie réclame.

— Elle n'est pas des plus exigeantes ; cependant, Leonora, si le cœur du jeune homme est pris dailleurs ?

— Ah ! voilà.

— C'est ce que je veux savoir... pour mon amie.

— C'est entendu. Et pour savoir cela, vous désirez que j'observe ou fasse observer le jeune homme ?

— Précisément.

— Que je sache où il va.

— Oui, Leonora.

— Qui il voit ?

— Oui.

— Qui il aime, enfin ?

— Tu as deviné. Mon amie te sera reconnaissante. Je lui ai dit que tu habitais à cent pas de la maison du seigneur en question.

— A trente pas, signora.

— Que tu plongeais de ta fenêtre dans son jardin.

— Presque dans sa chambre.

— Et ces nouvelles ont tellement enchanté mon amie qu'elle m'a donné pour toi ces vingt ducats, en attendant la récompense des peines que tu vas prendre.

Leonora prit les ducats, qu'elle serra dans sa poche avec une cupidité mal dissimulée.

— Je ferai mieux que de regarder par-dessus un mur, dit-elle, j'irai dans la maison.

— Tu le peux ?

— Rien de plus aisé : M. Zamet y entre bien, et il est quatre fois plus gros que moi ?

— Mais s'il t'y rencontrait ?

— Je saurai l'éviter. D'ailleurs, quand il me verrait ? Ne suis-je pas libre ?

— Mais tu n'es pas invitée ?

— Je vais partout où je veux. Et quand une fois j'aurai pénétré chez le jeune seigneur, je serai bien sotte si je ne parviens pas à lui parler, et il sera bien fin s'il parvient à me cacher quelque chose.

— Leonora, tu es une perle ! quand commences-tu?

— Ce soir.

— Un jour de bal ?

— Precisément. Si le jeune homme aime quelqu'un, cette personne ne peut manquer d'assister au bal. Pour qui donne-t-on bal, si non pour sa maîtresse. Or, si la maîtresse est là, je vous la nommerai avant qu'il soit minuit.

Henriette avec une voix concentrée :

— Tu as raison, dit-elle. Chacune de tes paroles est une maxime de sagesse. Eh bien ! tandis que tu manœuvreras ainsi, je veux me donner le plaisir de te suivre du regard. Tu m'as éveillé les idées et cette échelle me tente. Ton jardin est noir, désert, n'est-ce pas ?

— D'autant plus que M. Zamet sera absent ; Concino aussi. Les gens joueront entre eux, ou se coucheront de bonne heure.

— Eh bien ! je vais dire à mon père que tu me donnes une leçon de chiromancie, qu'il peut retourner à l'hôtel et m'envoyer prendre dans deux heures. Cependant, tû feindras de t'installer ici avec moi ; M. d'Entragues parti, tu pars et te glisses chez le voisin, après m'avoir conduite au mur du jardin et accommodée sur la bien heureuse échelle. Ce sera une partie piquante.

— Assurément, et vous verrez la fête comme si vous y étiez invitée.

Henriette se pinça les lèvres.

— Tu n'y vois aucun obstacle, aucun mécompte, Leonora ?

— Aucun. Mais comme il faut tout prévoir, je prendrai mon bel habit florentin, qui me fait si belle, et je réponds d'attirer l'attention d'un roi, s'il s'en trouve au bal.

— Il ne serait pas impossible que le roi y assistât, dit vivement Henriette.

Elles furent interrompues par l'arrivée de M. d'Entragues, qui cherchait sa fille. Tout se passa comme les deux femmes l'avaient concerté. Le père consentit à partir, laissant Henriette plongée dans les explications savantes des lignes, des monts et des planètes.

A peine fut-il dehors que Leonora se fit habiller par sa compagne. Elle couvrit ses beaux cheveux de la coiffure aux longues aiguilles, enferma sa taille dans le corsage broché d'or, et sa jambe fine brilla sous une jupe à bandes bigarrées dans des bas de soie rouge. Ainsi vêtue, elle était belle de ce charme étrange devant lequel pâlissent toujours les beautés régulières; et Henriette avoua que jamais regard plus enchanteur n'avait recelé tant de flammes périlleuses pour le repos des cavaliers.

Leonora conduisit sa compagne au fond du jardin sombre, leva de ses petites mains nerveuses une échelle lourde pour un bras d'homme. Henriette y monta, s'arrangea de manière à voiler à demi sa tête sous des lierres tombant d'un vase sur le chaperon du mur.

— Je vois, je verrai, merci! murmura-t-elle en se penchant vers Leonora qui voulait connaître le résultat de l'épreuve.

Le manteau bien roulé autour de son corps, les bras commodément appuyés sur le mur, la jeune fille se promit d'être patiente. Leonora lui promit de ne pas tarder longtemps à revenir.

De l'autre côté du mur on entendait les instruments

préluder, on voyait s'allumer des flambeaux dans les allées.

La nuit était magnifique; les premiers souffles du printemps avaient échauffé la terre; les violettes, pressées d'éclore, envoyaient leur parfum du sein de l'ombre où elles se plaisent. La flamme des torches et des lampes de couleur faisait briller à l'extrémité des branches les premières bourres des feuilles d'un vert d'émeraude; les charmilles alignées dessinaient ainsi leurs courbes élégantes.

Au loin, la maison resplendissait; les vitres ressemblaient à des gerbes de feu. La foule des conviés se répandit hors du foyer de l'incendie et gagna peu à peu le jardin.

Le souper destiné aux danseurs étalait ses magnificences dans la grande salle du rez-de-chaussée. On eût dit un de ces festins gigantesques mis en scène par Paul Véronèse. L'amphitryon qui s'annonçait sous de pareils auspices ne pouvait manquer d'avoir un jour beaucoup d'amis.

Pontis, dans un costume d'une splendeur extravagante, rôdait autour des buffets comme s'il montait sa garde; peut-être se réservait-il certains morceaux ou certaines bouteilles.

Quant à Espérance, frais et charmant comme à l'ordinaire, il parcourait les groupes de ses hôtes, et recevait çà et là les félicitations et les accolades. Une biche, inquiète et éblouie par les lumières, le suivait, cherchant à rencontrer sa main caressante. Quand il traversait les allées, pour donner ses ordres ou pour accompagner quelque femme qui lui parlait bas, un murmure d'admiration s'élevait sur son passage.

Zamet aussi parcourait les jardins, non sans avoir

longuement supputé les frais de cette réception royale. Il avait cherché et accaparé Crillon, dont toute la malice s'exerçait à prouver au financier que désormais on l'appellerait Job, et qu'Espérance serait Crésus.

Zamet, un peu ébranlé, voulut s'en éclaircir et vint faire comme les autres ses compliments à Espérance. Crillon les laissa marcher quelques moments ensemble et parler finances. Cependant cette conversation embarrassait le jeune homme, malgré ses habitudes de naïve franchise. Plus, il s'avouait pauvre et incertain de sa richesse, plus Zamet s'effrayait de la rivalité.

Tout à coup Zamet poussa un cri de surprise, et, tout agité, quitta le bras d'Espérance.

— Qu'y a-t-il, seigneur Zamet? demanda celui-ci.

— Avez-vous vu passer là, derrière ces arbres, une femme en costume italien?

— Non, mais on peut chercher.

— Voilà qui serait étrange, se dit Zamet à lui-même, oui... la voilà, la voilà!

En effet, Leonora égarée venait de passer comme une ombre.

— Cette petite femme qui nous tourne le dos?

— Oh! j'ai bien vu son visage.

— Vous la connaissez?

— Certes, et je ne comprends pas comment elle pourrait être ici. Permettez, seigneur, que je satisfasse ma curiosité.

En disant ces mots Zamet se dirigea rapidement vers l'allée où venait de disparaître l'Italienne.

Espérance avait eu à peine le temps de se demander qui était cette femme, quand il la vit tout à coup s'élancer de derrière un arbre qui lui avait servi de cachette pour éviter et dépister Zamet.

Elle vint droit au jeune homme, s'arrêta en face de

lui avec une expression indéfinissable de surprise et de ravissement.

— Speranza! s'écria-t-elle.

— La Florentine au caleçon rouge! se dit Espérance, par quel hasard?

— Quoi! reprit vivement Leonora, vous êtes le maître de cette maison?

— Mais, oui.

— Vrai, bien vrai?...

— Demandez-le, ma chère, au seigneur Zamet qui vous a vue et vous cherche en ce moment.

— Oh!... s'écria-t-elle en lui saisissant le bras, conduisez-moi un peu à l'écart et donnez-moi quelques minutes, il faut que je vous parle!

XXVI

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA

C'était l'heure où les danseurs fatigués songent à se rafraîchir, où les instruments s'enrouent. Le souper déployait toutes ses séductions, les tables s'emplissaient de convives affamés. Espérance, attachant sur la jeune Florentine un regard scrutateur, s'aperçut bien qu'elle avait quelque chose de sérieux à lui dire.

Il lui demanda un moment pour paraître au souper et présider à l'installation de ses hôtes. Et tandis qu'il s'éloignait avec promesse de revenir bientôt, Leonora se remit à marcher seule dans l'allée d'arbres verts au bout de laquelle s'élevait la partie du mur que Mlle d'Entragues avait choisie our en faire un observatoire.

Cependant, à l'un des angles de cette allée, Leonora rencontra tout à coup Zamet qui la guettait depuis un moment et se tenait prêt à lui couper le passage. Le visage du financier trahissait l'inquiétude de son esprit.

— Leonora, s'écria-t-il en s'approchant de l'Italienne, pourquoi êtes-vous ici, et en conversation si particulière avec ce jeune homme?

— Je pourrais vous répondre, dit-elle en souriant, que cela ne vous regarde pas.

— Non, vous ne le pouvez pas. Car la moindre démarche suspecte que vous ferez à Paris je serai obligé d'en instruire Leurs Altesses à Florence.

— Ainsi que je serais forcée moi-même de le faire, dit tranquillement Leonora, si vous m'étiez suspect de votre côté, pourtant je vous laisse assez de liberté, n'est-ce pas? vous croisez en tous sens les fils de vos affaires, et je ne le trouve pas mauvais.

Zamet, un peu étourdi par cet aplomb de la jeune femme, répliqua qu'on ne se justifie jamais en accusant.

— Je ne vous accuse pas, seigneur Zamet, je me défends. Si je suis venue ici, c'est que je connais le maître de la maison. C'est, vous le savez, le jeune homme que ma bonne étoile me fit rencontrer si miraculeusement aux portes de Melun, lorsque l'on voulait m'arrêter; il me protégea, me sauva mon secret et la vie.

— Ah! c'est différent, dit Zamet. Cependant vous eussiez pu m'en avertir.

— Je ne le savais pas si voisin de nous.

— Vous ne saviez pas, il y a une heure, qu'il fût notre voisin et vous le savez à présent?

— Oui.

— C'est bizarre, convenez-en?

— J'en conviens; mais y a-t-il dans ma destinée autre

chose que des bizarreries? J'ai lu dans nos vieux poëtes que ces trois déesses qui filent la vie des mortels, emploient selon le besoin du fil d'or pour le bonheur, du fil sombre pour l'infortune. Mon écheveau, à moi, doit être bigarré d'une étrange manière.

— Tout cela ne m'explique pas, continua Zamet opiniâtrément, comment vous avez su, en une minute, que vous connaissiez le seigneur Espérance?

Elle prit un air riant.

— Speranza! murmura-t-elle; le beau Speranza! Avouez qu'il est bien beau, et que, si près de lui, le cœur d'une femme doit recevoir des avertissements rapides!

— Tu es amoureuse, Leonora!

— Pourquoi non?

— Et Concino?

— Nous ne sommes pas encore mariés.

— Raison de plus, scélérate, pour que tu ne le trompes pas.

— Concino est trop paresseux pour s'occuper de ces sortes de choses. Mais d'ailleurs, reprit la jeune femme d'un ton plus sérieux, voilà bien des sottises que je débite, Speranza va revenir, et je veux vous parler sérieusement.

— Comment! il va revenir? ici?... près de toi?

— Oui.

— Il quittera tout son monde pour un tête-à-tête avec toi?

— Oui.

— On en jasera. Tu vas faire tort à ce pauvre seigneur.

— Impertinent! dit Leonora, dont le regard lança une

flamme. Je vaux bien celles avec qui il causerait si je n'étais pas là.

— Sans doute, répliqua Zamet, mais...

— Et je vaux bien, surtout, celle qui m'envoie ici pour lui parler.

— Ah! s'écria Zamet, on t'envoie... qui?

— La signorina, la signorinetta, la regina futura.

— Henriette d'Entragues?

— Silence! Ne dites pas ce nom assez haut pour qu'il aille frapper le mur que vous avez en face.

— Elle guette... oh! très-bien.

— Et en rentrant chez vous, ne vous heurtez pas à son échelle, vous rompriez le col à sa future majesté.

— Oh! brava Leonora, que tu as d'esprit!

— Vraiment?

— Quoi! la d'Entragues t'envoie parler à Espérance?

— Pour le compte d'une amie, dit Leonora avec un clin d'œil malin.

— C'est-à-dire qu'elle en est amoureuse folle. Bon! Et que dois-tu dire à Espérance?

— Beaucoup de petites choses.

— Aie des preuves, surtout!...

— Laissez faire.

— Ah! Leonora... Celle-là, une fois que nous l'aurons assise où elle veut s'asseoir, ne sera pas si difficile à renverser que la marquise de Monceaux.

— Je l'espère bien.

— Elle est bien vicieuse, cette Henriette, continua Zamet avec mépris. Pas même de tenue! au moment où elle veut détrôner une femme qui se tient si bien! Mais prends garde, Leonora, de la cómpromettre trop tôt avec Espérance.

— Oh! n'ayez pas peur, dit l'Italienne en souriant.

— C'est que, vois-tu, le moment est bon pour nous;

le roi y mord ; elle l'a ensorcelé, toute scélérate qu'elle est. Hier, il m'a demandé tout bas de ses nouvelles, et non content de cela, il a envoyé son la Varenne s'informer de la santé de ces dames. L'affaire marche, ne l'entravons pas.

— Ne craignez rien, vous dis-je, seigneur Zamet. Speranza est trop charmant pour que je le laisse dévorer par cette Française. Oh ! non... pauvre cher Speranza, elle ne l'aura pas ainsi.

— Tu le gardes pour toi, n'est-ce pas ? dit le vieux Florentin avec un rire équivoque.

— C'est ce qui pourrait lui échoir de plus heureux, mon maître. Mais j'entends bien des éclats de rire, là-bas...

— Oh ! le vin est généreux.

— Comme l'amphitryon. Il vient, il vient !

— Je me sauve.

— Au contraire, restez. J'aime mieux que nous n'ayons pas l'air d'être en mystère. Vous m'aurez surprise ici, tant mieux.

— Mais, qui es-tu pour lui ? Il faut que je le sache.

— Je suis Leonora Galigaï, femme de Concino, protégée de Marie de Médicis.

Zamet fit un mouvement d'effroi.

— Malheureuse ! dit-il, tu lui as dit ce nom !

— Que voulez-vous, il a bien fallu lui montrer que je n'étais ni une Espagnole, ni une aventurière indigne de sa protection.

— Mais il peut deviner que tu sers ici la princesse.

— Quoi ? N'êtes-vous pas Florentin aussi, vous, et en même temps bon ami du roi, et bon ami de Mme de Monceaux, comme vous le serez de Mlle d'Entragues à son tour et de toutes les autres, jusqu'à ce que...

— Tais-toi, il pourrait entendre.

Espérance arrivait, cherchant son Italienne. Il la vit au bras de Zamet, dont la rusée s'était emparée.

— Eh quoi ! s'écria-t-il avec enjouement, le seigneur Zamet a donc pris au vol sa colombe florentine ?

— Les colombes florentines, seigneur Speranza, interrompit Leonora en quittant le bras de Zamet pour prendre celui d'Espérance, sont blanches, avec des yeux roses. Moi je suis noire, avec un œil plus noir encore. Je ne suis qu'un petit corbeau.

— Cette petite fille, dit Zamet, a voulu venir ici à toute force. Elle y est, vous êtes le maître de la maison, je vous laisse.

Espérance riant :

— Elle est en sûreté avec moi, dit-il.

Leonora le regarda singulièrement comme pour lui reprocher cette parole, dont une autre se fût rassurée.

Zamet fit la révérence et partit.

— Me voici à vos ordres, petit corbeau, dit Espérance, mais une question d'abord.

— Voyons.

— Zamet vient de dire que vous aviez désiré de venir chez moi. Et en m'apercevant, vous vous êtes écriée comme si vous ne vous fussiez pas attendue à me voir.

— C'est vrai.

— C'est singulier alors.

— Je ne dis pas non. Mais vous allez m'écouter, n'est-ce pas ?

En disant ces mots, elle serra tendrement le bras du jeune homme.

— Je suis venue, dit-elle, pour vous rendre un service, ou du moins pour vous épargner un ennui.

— Merci.

— Vous ne vous doutez pas de l'intérêt que vous m'avez inspiré... c'est de la reconnaissance.

— La vertu des cœurs généreux.

— Je cherchais bien impatiemment l'occasion de payer cette dette; l'occasion s'est offerte, je la saisis.

— Mais, dit Espérance, vous ne m'avez toujours pas expliqué comment vous veniez me rendre service sans savoir que vous vinssiez chez moi.

— Cher seigneur, ne nous étendons pas trop sur ce chapitre; il entraînerait des commentaires oiseux. Voyons le résultat, rien de plus. Cependant, je veux être franche avec vous, parce que, voyez-vous, seigneur Speranza, quand on vous parle, l'esprit commence, puis le cœur s'en mêle et chasse l'esprit.

— Bonne Leonora!

— Je dis donc que j'étais venue vous apporter probablement un ennui.

— Ah!

— Oui. Je ne savais pas que ce fût pour vous, pour Speranza! Vous comprenez.

— Pas bien.

— Oui, je venais près du maître de cette maison avec de certaines idées et un certain message...

— Ennuyeux.

— Certes. Lorsque tout à coup j'ai vu Speranza... un visage qu'on n'oublie jamais, et alors, mes idées ont changé de nature. Au lieu d'un ennui, j'apporte un service.

Leonora, mal satisfaite de tenir Espérance avec un seul bras, appuya sur lui ses deux mains aussi éloquentes que ses yeux.

— On m'avait chargée, dit-elle, de demander au maître de cette maison... Notez que ce n'est pas à Speranza.

— De demander?...

— Quelle est la femme qu'il aime, articula lentement

l'Italienne en plongeant son lumineux regard dans les yeux éblouis d'Espérance.

Celui-ci se remit promptement, mais son trouble n'avait pas échappé à Leonora.

— Speranza, dit-elle avec émotion, n'est pas forcé de me répondre.

— Cette question, ma belle amie, varie d'importance suivant la personne qui la fait. Est-ce vous qui la faites ?

— Je ne dis pas que l'envie m'en manque, Speranza, répondit-elle avec un accent passionné, mais je vous suis trop dévouée pour mentir. Ce ne serait pas vous rendre service. Et, vous en êtes sûr, n'est-ce pas ? je veux vous rendre service, je le dois.

— C'est moi qui vous en serai reconnaissant, dit Espérance avec empressement, car il ne cherchait plus à dissimuler l'intérêt que cette question soulevait pour lui. Qui donc, en effet, cherchait à savoir le nom de celle qu'aimait Espérance ? Qui donc pouvait lire et avait peut-être lu ce nom doux et terrible au fond de son cœur ?

— M'en saurez-vous gré ? répliqua Leonora, en proie à une ardeur indéfinissable qu'elle puisait sans s'en rendre compte, dans les yeux et le contact d'Espérance ; dites que vous m'en saurez gré.

Il prit la main de l'Italienne, l'ouvrit doucement et y appuya ses lèvres. Elle pâlit, et la brûlante effluve parcourut ses veines qu'elle embrasa comme un de ces poisons qui foudroient :

— Il me serait impossible, murmura-t-elle, de vous résister quand vous me commandez d'obéir. Vous voulez savoir quelle est la personne qui m'envoyait vous questionner. Un serment m'empêche de proférer son

nom... mais, faites ce que je vais vous prescrire, et vous serez instruit.

Il la regarda étonné.

— Je suis un peu magicienne, dit-elle, ne l'oubliez pas. Voilà un homme qui passe portant un flambeau : c'est un de vos valets, n'est-ce pas?

— Oui, et un Napolitain justement. Il vous comprendra.

— Commandez-lui de faire ce que je lui dirai.

Espérance appela le valet et lui parla bas. Cet homme s'approcha respectueusement de Leonora, qui à son tour lui dit à l'oreille :

— Allez jusqu'au dernier sapin de l'allée, à droite, et quand nous serons arrivés à vingt pas de vous, mettez, comme par mégarde, avec votre flambeau, le feu à la première branche de ce sapin. Vous couperez la branche ensuite.

Le valet la regarda, stupéfait.

— Faites ! dit Leonora.

— Je vous ai dit d'obéir à madame, ajouta Espérance.

Le valet s'inclina et partit.

— Maintenant, dit-elle à Espérance, regardez bien où nous sommes.

— Dans l'allée des sapins et des mélèzes.

— Au bout de laquelle est un mur ?

— Celui de Zamet.

— Sur le mur, que voyez-vous ?

— Nous sommes bien loin et l'ombre est un peu noire, mais je crois pourtant distinguer un vase de pierre d'où tombent des flots de lierre... Eh bien, mais cet animal de Napolitain va mettre le feu à mes arbres.

— Regardez toujours à cet endroit, sans affectation, et approchons-nous.

Tout à coup la flamme jaillit de la branche résineuse

et inonda d'un reflet rouge le pâle visage d'Henriette, qui regardait sous son abri de feuilles, et apparut ainsi, à Espérance, masque effrayant, contracté par la haine et la jalousie.

Il allait s'écrier. Leonora, lui serrant le bras avec force, le fit tourner sur lui-même et continuer la promenade en sens inverse, avec l'apparente tranquillité d'un insouciant promeneur.

— Henriette !... murmura le jeune homme. C'est Henriette qui vous envoie !

Leonora ne répondit pas.

— Henriette, qui veut savoir le nom de la femme que j'aime... Elle s'en doute donc !

— Ah ? demanda Leonora, est-ce qu'elle aurait des raisons de s'en douter ?

— Nullement, dit Espérance en proie à une agitation facile à concevoir.

— Cependant vous êtes troublé. Que faudra-t-il que je lui réponde ?

— Mais... ce que vous voudrez, Leonora.

— Il faut que je lui réponde quelque chose, Speranza ; et quelque chose de vraisemblable, car elle n'est pas crédule ni facile à tromper.

— Répondez-lui... répondez-lui, dit tout à coup le jeune homme avec enjouement, que je suis amoureux de vous, mon petit corbeau.

Un éclair jaillit des prunelles de l'Italienne.

— Vous le voulez bien ? dit-elle avec passion.

Il la regarda. Cet élan lui avait fait peur.

— Ah ! vous vous refroidissez vite, seigneur.

— Mais non... c'est vous qui enflammez tout avec votre irrésistible gaieté.

— Vous appelez cela de la gaieté, dit-elle ?

— Mais...

— Tenez, Speranza, continuons sur le ton de la franchise : il est certain que la vue de ce visage que je vous ai montré au faîte du mur, vous a causé une frayeur très-grande.

— Je ne le nierai pas. Frayeur est un mot bien fort, cependant.

— Donc, la signora Henriette a touché juste. Vous redoutez qu'elle ne pénètre vos amours.

— Je n'ai pas d'amours, s'écria vivement Espérance.

— Il est indispensable de le prouver à cette femme, Speranza, car, je me connais en physionomies, et celle que nous venons de voir était bien menaçante pour votre repos. Comment m'autoriserez-vous à prouver à Henriette qu'elle s'est trompée? Vous hésitez? Voulez-vous que je vienne à votre aide, ajouta l'Italienne, avec un de ces sourires dont rien ne peut rendre l'expression, je crois avoir trouvé une idée.

— Je le veux bien.

— C'est le service que je me proposai de vous rendre sitôt que je vous eus reconnu.

— J'accepte.

— Il n'est qu'un moyen. Aimez quelqu'un en effet, et je dirai à la signora le nom de cette personne, et je lui prouverai... que je ne mens pas. Voyons, est-ce qu'il vous est bien difficile, Speranza, de trouver un nom à dire. Il y a bien des femmes ici. Je les regardais tout à l'heure, et beaucoup sont belles. Si vous vouliez choisir...

Elle parlait ainsi le sein haletant.

— Peut-être, continua-t-elle d'une voix à peine intelligible tant l'émotion l'oppressait, peut-être n'avez-vous pas besoin de chercher bien loin, car vous devez savoir que Dieu vous a créé de telle sorte qu'au lieu de respirer comme les autres hommes et d'exhaler seulement

un souffle, vous exhalez le feu d'amour; vous avez le charme, comme on dit chez nous. Quiconque vous voit s'échauffe, quiconque vous touche, brûle.

En disant ces mots, elle frissonnait, et son âme tout entière avait passé dans son regard et dans sa voix.

— Le danger est grand, pensa Espérance, pour moi et pour Gabrielle; voilà deux femmes liguées contre moi : l'une est ma mortelle ennemie l'autre m'aime. Avec celle-ci je détruirais toute l'influence de celle-là; si je voulais, j'assurerais mon secret, que dis-je, je perdrais Henriette. Que faut-il pour faire de Leonora une alliée invincible? un serrement de main, un baiser, une promesse; sur mille hommes pas un n'hésiterait, et chacun d'eux croirait avoir agi en galant homme.

Il passa une main glacée sur son front.

— Eh bien! dit Leonora, qui le voyait combattre douloureusement les angoisses de l'incertitude, répondez-moi un mot, comme à une sincère amie.

— Allons, pensa Espérance, est-ce que par hasard je serais lâche? Ainsi ferai-je, Leonora, dit-il en se redressant. Oui, je vais vous traiter en amie. Leonora, vous m'êtes envoyée pour savoir si j'aime quelqu'un. Vous êtes la femme que j'aimerais avec le plus de joie si mon cœur était libre. Mais il ne l'est pas. J'ai quelque part, à Venise, laissé une femme que j'aime avec idolâtrie. Je lui ai juré de l'aimer toujours et sans partage. Mon âme est ainsi faite que je mourrais plutôt que de manquer à ce serment. Oh! je sais bien que l'on rirait de moi si cette absurde fidélité à une absente était connue du monde. Mais je parle à une femme dont le cœur vient de me parler aussi. Vous me comprendrez, Leonora, quand je vous dirai qu'avec un peu d'adresse ou de complaisance, je vous eusse trompée, que je vous eusse pendant quelques heures, quelques jours peut-

être, donné le semblant d'un amour qui n'est pas à vous. Vous me comprendrez encore mieux quand j'ajouterai que je ne me dissimule pas la difficulté de ma situation, le péril si vous voulez, auquel m'expose ma sincérité brutale. Mais si, pour conjurer ce péril, je m'excusais de manquer à mon serment, je ne me pardonnerais jamais de donner mes lèvres, mon corps à d'autres qu'à celle qui possède mon âme. Et elle, ne me le pardonnerait pas non plus, dût son salut résulter de mon infidélité. Elle en mourrait de douleur et moi de honte. Le saurait-elle jamais? dira le monde, non, peut-être; mais je le saurais, moi, et n'oserais jamais plus regarder en face ses yeux dont chaque mouvement dirige les mouvements de ma vie. Voilà ma réponse, Leonora : Je n'aime jamais qu'une femme à la fois; peut-être un jour n'aimerai-je plus celle qui me possède aujourd'hui. Qui sait si cela n'arrivera pas demain ! Alors, c'est moi qui vous irai supplier, Leonora, de m'accorder ce qu'aujourd'hui je ne puis recevoir de vous, c'est-à-dire le don du plus charmant amour qu'un galant homme soit fier d'avoir inspiré.

En achevant ces mots, avec une douce politesse, il souleva jusqu'à ses lèvres la main froide de l'Italienne, qui le regardait, pâle, mais sans colère, et dont l'ivresse se dissipait peu à peu pour faire place à une sauvage admiration.

— Bien! dit-elle après un long silence. Mais est-ce là ce que votre amie devra rapporter à Mlle d'Entragues?

Espérance, la regardant avec une expression touchante de généreux abandon,

— Quand on a le bonheur, dit-il, de posséder une amie aussi spirituelle, aussi délicate que vous, on ne lui

dicte pas ce qu'elle doit faire ; on se confie à son esprit et à son cœur.

Leonora serra les deux mains du jeune homme et s'éloigna en murmurant avec une sombre douleur :

— Voilà comment je voudrais être aimée ! Oh ! mais celle-là est parfaite sans doute... Une femme digne de Speranza !... Je comprends qu'Henriette en soit jalouse et cherche à la connaître. Qu'elle cherche de son côté ; moi, je trouverai du mien !.. Oui, je trouverai ; je me donne huit jours pour savoir le nom de cette femme !

XXVII

ULYSSE ET DIOMÈDE

Aussitôt après le départ de Leonora, Espérance se replongea dans les tristes réflexions qui l'avaient assailli au commencement de l'entretien.

— Le danger serait immense, pensa-t-il, si j'avais pour Gabrielle un de ces amours vulgaires qui se révèlent inconsidérément par des preuves matérielles, et, comme dans une déroute de soldats, laissent toujours traîner sur leurs champs de bataille quelque débris de leur bagage. Mais, entre nous, comment découvrir ce qui s'agite profondément au fond de nos cœurs ? Quelle Henriette collectionnera mes soupirs pour les porter à Henri IV ? Quelle Leonora saisira comme pièce de conviction sur les lèvres de Gabrielle le sourire qu'elle m'envoie et l'insaisissable baiser qui va de son âme à la mienne ? Jamais une lettre, jamais un rendez-vous com-

promettant, jamais un messager porteur de ces accablantes révélations sous lesquelles succombent tôt ou tard les amants ordinaires. Je défie donc mes ennemis de me perdre ou de nuire à Gabrielle avec ce que nous leur fournirons. Voilà, ajouta-t-il avec une joie mélancolique, voilà le bénéfice des dévouements chevaleresques, et peu de gens les comprennent assez pour les reconnaître et les suivre à la trace. Nul ne peut les atteindre et les souiller à la hauteur où ils s'élèvent. Allons, allons, ce n'est ni la haine de Mlle d'Entragues, ni la passion de Leonora qui m'empêcheront de bien dormir quand tout le monde va être parti, quand je serai seul, et je pourrai me livrer tout entier à Gabrielle, en les défiant d'aller deviner son nom dans les impénétrables replis de mon cœur.

En parlant ainsi, Espérance avait rejoint les groupes de ses hôtes, qui déjà se préparaient au départ. Les vides se firent peu à peu dans les quadrilles, les musiques se turent, les dernières bougies, vacillant au souffle frais du matin, se renversèrent mourantes. Ce qu'Espérance avait désiré arriva; il se trouva seul.

Cependant il regrettait de n'avoir pas dit adieu à ses deux amis partis sans doute comme les autres, et comme l'intendant s'était approché pour demander à monseigneur s'il était satisfait de la fête, Espérance, après l'avoir félicité, s'informa de l'heure à laquelle s'était retiré M. de Crillon.

— Monseigneur, dit l'intendant, il y a deux heures environ, M. de Crillon s'est trouvé fatigué par le bruit et les mouvements des danseurs; il avait la tête pesante et m'a demandé la clé du grand cabinet de monseigneur. Il y doit être encore.

— Ouvrez-moi, répliqua Espérance.

L'intendant obéit. Alors on aperçut Crillon étendu dans un grand fauteuil, et dormant d'aussi bon cœur que s'il eût été dans son lit, après avoir exécuté à lui seul toutes les danses de tous les danseurs ensemble.

Espérance se garda bien d'interrompre ce sommeil sacré : il y avait tant de noble sérénité, tant de calme religieux sur le front du brave chevalier !

Il repoussa doucement la porte et le laissa sur son fauteuil.

— Et Pontis? demanda-t-il à l'intendant, s'est-il bien diverti ?

— Oh ! oui, monseigneur; je le crois du moins.

— Où s'est-il retiré? chez lui, ou bien au quartier des gardes?

— Non, monseigneur, non, pas si loin. Ici tout près, au contraire.

Espérance chercha des yeux dans la salle. L'intendant, souriant d'un air narquois, souleva l'un des coins de la nappe, sous laquelle Espérance aperçut deux pieds qu'à leur parure extravagante de bouffettes d'un rouge feu, il reconnut pour ceux de son ami.

Sans pouvoir réprimer un éclat de rire, il tira à lui ces deux pieds et amena ainsi le corps qui essayait de se révolter et maugréait des imprécations contre les perturbateurs de son repos.

Espérance redressa l'ivrogne et l'assit après l'avoir tancé vertement. Pontis ouvrit un œil morne et balbutia quelques excuses.

Il avait, bégaya-t-il, essayé de faire le galant et le beau près des femmes. Il avait déployé toutes les séductions de son costume éblouissant; mais ni le velours nacarat, ni la soie cerise, ni l'orfévrerie dont il s'était chamarré ne lui avaient rapporté un bénéfice honnête.

Les dames, ce soir-là, n'avaient de regards et de sourires que pour le maître de la maison.

— J'ai eu beau dire que j'étais ton ami, continua Pontis, pas une ne m'a supporté pendant plus de deux minutes. Il est vrai que je danse mal; mais enfin je suis ton ami. Bref, me voyant éconduit sans aubaine ni espoir, j'ai recouru à la consolation infaillible.

— Tu as bu!

— Quel bon vin!

— Tu en as trop bu!

— Avare!

— Vous êtes un ivrogne et un butor... vous me faites rougir de vous devant des laquais.

Pontis voulut protester, mais ses jambes refusèrent de prendre part à sa colère. L'ivresse l'envahissait, il retomba sur le siége où Espérance l'avait assis.

— Demain, murmura-t-il menaçant.

— Oui, oui, demain. dit Espérance qui ne put s'empêcher de rire.

A ce moment un valet de chambre s'approchant d'Espérance lui annonça qu'un moine venait d'entrer et demandait à lui parler.

— Un moine? A pareille heure? Un moine mendiant peut-être, attiré par les reliefs du souper?

— Non, monseigneur, il n'a rien mendié.

— C'est sans doute un quêteur, reprit Espérance. Il s'est dit qu'après le plaisir on a le cœur plus disposé à la charité, et je trouve son idée ingénieuse. Malgré l'heure avancée, qu'il entre.

— Oh! monseigneur, il est entré, dit le valet, et sans attendre notre réponse il s'est dirigé vers le jardin comme s'il eût habité cette maison toute sa vie

Espérance consulta sa bourse et s'avança à la rencontre du moine.

Celui-ci, objet de curiosité pour la plupart des serviteurs d'Espérance, se promenait tranquillement sur la terrasse parmi les arbustes et les lampes mourantes. Sa haute taille, son capuchon bien clos, le mouvement heurté de ses épaules, qui ressemblait à l'élan de certains grands oiseaux quand ils sautent, cet ensemble grotesque et solennel à la fois frappa les yeux d'Espérance comme un souvenir familier.

— Le génovéfain ! s'écria-t-il. Frère Robert !

— Moi-même, repartit le moine. Bonjour, seigneur Espérance.

— Soyez le bienvenu, cher frère... Quel heureux événement vous amène ?

— Je passais, dit celui-ci, sans s'inquiéter de ce qu'il y avait d'invraisemblable dans ce passage de Bezons à la rue de la Cerisaie vers trois heures du matin.

— J'eusse aimé mieux, reprit Espérance en souriant, que vous fussiez venu exprès pour moi.

— Je viens aussi pour vous, sans doute... et pour M. de Crillon. Il est ici, je crois ?

— Oui, mon frère.

— J'étais allé pour le voir en sortant de chez le roi. On m'a dit que vous donniez bal, et que le seigneur chevalier s'y trouvait.

Espérance fit signe à l'un de ses gens d'aller réveiller M. de Crillon, tandis que le génovéfain regardait avec sa froide curiosité Pontis, qui, sur sa chaise, faisait mille tentatives désespérées pour retrouver ses idées et ses jambes.

Frère Robert le désigna du doigt :

— Oui, dit Espérance, c'est Pontis ; le camarade

Pontis, un horrible ivrogne qui ne vous reconnaît même pas, tant il s'est laissé abrutir par le vin.

— Oh !... murmura Pontis en écarquillant ses yeux avec lesquels il comptait parler à défaut de la langue.

— Il m'a reconnu, dit tranquillement le moine en lui tournant le dos pour aller à la rencontre de Crillon qui arrivait tout empressé.

— Frère Robert ici !... s'écria le bon chevalier.

— Oui, seigneur. On ne m'invite pas, je m'invite.

A ces mots prononcés avec le flegme particulier à cet étrange personnage, Crillon et Espérance échangèrent un regard qui signifiait :

— Il a quelque chose à nous dire.

— Si nous allions nous asseoir dans mon cabinet, dit Espérance.

Frère Robert l'arrêta.

— Nous sommes bien ici, dit-il.

— Fermez les portes au fond ! cria Espérance à ses gens.

Tout l'espace compris entre les salons et cette salle demeura libre et désert. Pontis ronflait sur sa chaise.

— Voyons, mon frère Robert, dit Crillon impatient d'entrer en matière, parlez-nous un peu de ce qui vous amène.

— Mais... le plaisir de vous voir.

— Sans doute, sans doute, et après ?

— Oui, interrompit Espérance, il me semble voir sur le visage de ce cher frère, un peu de tristesse.

— Je suis triste, en effet, répliqua le génovéfain, qui profita de la réplique.

— Le motif ?

— Je sors du Louvre, où j'ai trouvé le roi bien dés-espéré.

— Bien désespéré! s'écrièrent à la fois Espérance et Crillon.

— Sans doute... Croyez-vous que ce soit peu de chose que la résurrection de la guerre civile en France?

— Eh! mon Dieu! dit Crillon, où donc la guerre civile?

— En ce moment dans la Champagne, chevalier, demain en Lorraine, après-demain partout.

— Mais qui la souffle?

— Le nouveau Valois.

— Ce croquant de la Ramée?

— Il va se faire sacrer à Reims.

— Êtes-vous fou, mon frère, s'écria le chevalier avec un éclat qui réveilla Pontis, la Ramée sacré à Reims!

— La Ramée! grommela Pontis en cherchant son épée d'une main engourdie.

— Par grâce, contez-nous comment cela est possible, dit Espérance en pressant le moine, qui ne demandait pas autre chose.

— La Ramée ou Valois, comme vous voudrez, répliqua-t-il, s'est enfui de Paris. Il a trouvé dehors un noyau de troupes que la duchesse lui avait ménagées. A cette troupe se sont joints des Espagnols envoyés par Philippe II. Puis, des mécontents; il n'en manque jamais en France. Toute cette canaille a reconnu ou feint de reconnaître le nouveau prince, et lui, pour se donner sur-le-champ l'autorité d'un roi de France, marche sur Reims avec son armée et prétend s'y faire sacrer. Voilà tout; rien n'est plus simple.

— Harnibieu!... Et le roi! dit Crillon.

— Il y en aura deux en France, repartit tranquillement frère Robert.

— Et l'armée royale!

— Il y en aura aussi deux en France. Que dis-je? il

y en aura trois, car M. de Mayenne a toujours la sienne.

— Enfin, on fera quelque chose j'imagine, dit Crillon exaspéré.

— Quoi? demanda le moine avec son flegme imperturbable.

— Le roi n'a pas une idée? on me fera croire cela?

— Le roi a des idées, soit; mais si le moyen de les exécuter lui manque?

— Bah!.. d'ailleurs, toute cette sacrerie est peut-être un mensonge.

— Non, dit avec fermeté frère Robert.

— Ah! c'est différent; si vous en êtes sûr...Mais d'où tenez-vous ce bruit?

— Ce serait long à vous conter. Qu'il vous suffise de savoir que j'en suis sûr.

— Racontez, que diable! cela en vaut la peine.

— Non. C'est un secret de confession, dit béatement frère Robert.

— Le roi le sait-il?

— A peu près. Mais je n'ai pas voulu désoler le cher prince, qui déjà s'afflige outre mesure. Et le fait est qu'il a raison. Une armée en Lorraine, une en Picardie, une au midi, n'était-ce point suffisant pour épuiser la France? Voilà qu'il en va falloir conduire une quatrième en Champagne.

— Sans compter que, pendant ce temps, on fera quelque mauvais coup à Paris, si le roi en bouge, dit Espérance.

— Précisément, fit vivement le moine.

— Vous êtes là tous deux, s'écria le chevalier, à énumérer les chances de ruine, et vous ne diriez pas un mot des moyens de salut.

— Salut!... murmura Pontis redressé sur ses reins

et luttant pour élever son intelligence d'un degré au-dessus du niveau des fumées qui l'absorbaient.

— Tâche de te taire, toi, dit Crillon en le regardant de travers, ou je te fais sortir du ventre tout le vin que tu as bu.

— Notre frère Robert, reprit Espérance, n'a-t-il pas quelque bon expédient à nous offrir? Sa sagesse, si je ne me trompe, doit lui fournir des ressources.

— La sagesse, répondit le moine, dit ceci : Détruis la cause et tu supprimes l'effet.

— Parbleu! la belle affaire, on le sait bien, répondit Crillon. Détruis la Ramée, tu n'as plus de guerre civile. Mais, comment le détruire?

— C'est difficile, articula frère Robert sans manifester la moindre émotion. Il est dans son camp bien gardé, bien veillé au milieu d'une armée, c'est-à-dire de deux ou trois régiments de ligueurs.

Crillon ravageait avec colère sa moustache, qui n'en pouvait mais.

— Jolie armée, murmura-t-il. Qu'on me donne deux cents hommes, et je fais pendre tout cela.

— On ne vous donnera pas deux cents hommes, dit le moine; et d'ailleurs, vous les donnât-on, ces rebelles ne vous attendraient pas, ils se replieraient devant vous jusqu'à ce qu'ils eussent grossi au point d'accepter la bataille.

— Eh bien, après, bataille!

— Guerre civile, dit froidement frère Robert. C'est précisément ce qu'il faut éviter.

— Voudriez-vous par hasard détruire une armée sans la combattre? demanda ironiquement Crillon.

— Oui, je le voudrais, répondit le moine en attachant ses regards pénétrants sur le guerrier.

Espérance comprit que le génovéfain avait son idée prête, et réunit toute son attention pour la deviner.

— Si l'on était géant, poursuivit Crillon, on dévorerait ou l'on écraserait ces pygmées, mais nous ne sommes plus au temps des mirmidons.

— Vous êtes aussi géant que l'étaient les héros d'Homère, dit le génovéfain, et tout ce qu'ils ont fait, vous êtes capable de le faire.

— Croyez-vous? demanda Crillon avec bonhomie.

— Chevalier, dans le cours de votre carrière héroïque, vous avez souvent fait plus que d'entrer dans un camp pour enlever des chevaux.

— Les chevaux de Rhésus, dit Espérance.

— J'ai appris cela dans mon jeune âge, dit Crillon, oui, Ulysse et Diomède au milieu de toute une armée, c'était bien beau, mais c'est difficile.

— Un homme est bien plus facile à détruire que trois chevaux à emmener, dit tranquillement le moine.

— Je comprends, s'écria Espérance, il faudrait aller casser la tête à ce coquin au milieu même de son armée, et la guerre civile est finie.

— C'est vrai, dit simplement Crillon.

— C'est vrai, répéta le génovéfain, seulement le tuer ne suffirait pas.

— Comment cela? Que voudriez-vous y ajouter?

— J'aimerais mieux, pour la sécurité de l'État, que l'imposteur fût traduit devant des juges et bien publiquement jugé, condamné.

— Et exécuté, fort bien, dit Crillon. C'est juste, harnibieu! je m'appellerai Diomède!

— Moi Ulysse, dit Espérance.

Le moine se leva.

— Je pourrais, si vous y consentiez, vous rendre un

assez important service, dit-il. Je vous ferais arriver au cœur même de l'armée en question.

— Comment cela? dirent Crillon et Espérance.

— J'ai en ce moment au couvent trois officiers espagnols munis de bons passe-ports et de recommandations pour le nouveau prince. Ces braves gens viennent de l'Angoumois; ils vont en Champagne. Ils se sont un peu découverts à notre prieur dom Modeste, qui est, comme vous savez, la perspicacité même. Le peu qu'ils ont laissé voir de leurs desseins lui a suffi pour deviner tout. Il m'a expédié à Paris sur-le-champ pour avertir le roi. Mais j'ai trouvé Sa Majesté tellement découragée que je n'ai pas eu la force de l'instruire complétement de son malheur. J'espérais me retremper auprès de vous, et Dieu m'a fait réussir.

— Harnibieu! je le crois bien. Mais ces brigands d'Espagnols ne vont pas vous attendre, et tandis que vous êtes ici, ils vont gagner du pays là-bas.

— Ils m'attendront, dit tranquillement le moine.

— Comment pouvez-vous en être sûr?

— Je les ai fait enfermer.

— Des gens d'épée! ils forceront les portes.

— Je leur ai fait ôter leurs épées.

— Ils sauteront par les fenêtres, emportant leurs papiers.

— J'ai pris soin qu'on leur enlevât leurs habits. Ce sont gens très-modestes, les Espagnols; ils ne voudront pas courir les champs tout nus.

Crillon se mit à rire et embrassa frère Robert de toutes ses forces.

— Harnibieu! dit-il, vous n'êtes pas un moine, vous, vous êtes un vrai Saint-Michel.

— Eh bien! partons, s'écria Espérance.

— Partons, dit le chevalier, prenant le moine par le bras.

Tout à coup quelque chose leur barra le passage; c'était Pontis trébuchant qu'ils avaient oublié et qui leur dit :

— J'en suis, sambioux!

— Ah! c'est toi, malheureux! dit Espérance. Dors!

— Au large! dit Crillon.

— Mais... j'ai compris... balbutia Pontis, on va se battre... j'en suis.

— Nous n'emmenons pas les ivrognes; un ivrogne est un ennemi. Va-t'en! Et puisque tu as compris la chose importante que nous avons projetée, que ce soit un châtiment capable de te corriger à jamais.

— Espé...ran...ce... bégaya Pontis en cherchant à s'accrocher à son ami.

— Va dormir, te dis-je! nous montons à cheval et tu ne tiens pas même sur tes pieds!

En effet, rien qu'en cherchant à se dégager, le jeune homme fit rouler l'ivrogne tout à travers la chambre. Pontis poussait des gémissements douloureux et cherchait à joindre ses mains pour supplier.

— Je t'avais défendu, dit gravement Espérance, de jamais boire au point de perdre la raison. Tu me l'avais juré. Tu as faussé ton serment, Dieu te punit.

Pontis sanglotait à faire pitié; dompté par l'ivresse, il gisait incapable de faire un mouvement.

— Le coquin a du cœur, dit Crillon; mais il est soûl comme un charretier bourguignon. Tout à l'heure il va se rendormir. Laissons-le. En route, nous autres.

Espérance et le moine sortirent rapidement et se dirigèrent vers les écuries.

Ils aidèrent eux-mêmes les valets à seller les chevaux. Espérance calmait ses chiens, qui, en voyant les pré-

paratifs du départ, criaient de joie pour qu'on ne les oubliât pas.

— Tout beau, Cyrus! tout beau, Rustaut! dit le jeune homme, vos amis les chevaux s'en vont, mais à une chasse où les chiens sont inutiles. Tout beau! restez à la chaîne; nous causerons chasse à mon retour.

Il caressa la biche dans sa cabane, murmura bien bas le nom de celle qui la lui avait envoyée, et sauta en selle dès qu'on lui eut amené son cheval.

Quelques minutes après, les trois cavaliers, en tête le génovéfain, couraient sur la route de Bezons. Espérance avait jeté un manteau sombre sur la robe et le capuchon du moine, qui, déguisé de la sorte, n'avait plus rien de religieux. Son cheval dut s'en apercevoir.

Cependant Pontis, se cramponnant des doigts après la table, avait réussi à se lever. Tout tournait dans sa tête. C'était une ronde effrayante de verres, de plats d'argent et de flacons d'or.

Sa raison surexcitée changeait en horreur le ridicule de cette situation.

— Misérable! murmurait-il en cherchant à se tenir, tu es ivre... tu es tremblant... tu tournes.

Et il se frappait au visage.

— Lâche! tu es déshonoré... On va se battre et tu n'en es pas. Tu dégoûtes tes amis. Tiens, belître; tiens, ivrogne; tiens, pourceau immonde!

Et il accompagnait chaque épithète d'un furieux coup de poing. Les valets, cachés à l'angle des portes, le regardaient avec un mélange d'effroi et de respect.

— S'il allait rencontrer un couteau sur la table, pensaient-ils, il est capable de se tuer!

Mais à force de se gourmer, Pontis avait fait ruisseler le sang de son visage; il chancelait encore, mais la main

s'accrochait plus fermement crispée au bord de la table, il se tenait, il regardait avec bonheur couler ce sang avec lequel s'enfuyait son ivresse.

— De l'eau! dit-il d'une voix effrayante, de l'eau pour le misérable Pontis!

On lui tendit une carafe qu'il but avidement, non sans en avoir versé une bonne moitié sur sa moustache et sa poitrine.

— C'est bien, me voilà fort. Ah! ils sont partis! Eh bien! je pars aussi. Place! un cheval!

Il se dirigea en décrivant des courbes vagabondes vers l'écurie qu'on essayait de lui fermer. Mais sa fureur eût brisé tous les obstacles, on fut contraint de lui seller un cheval pour le satisfaire, seulement on espérait qu'il ne pourrait jamais l'enfourcher.

Mais la volonté formidable de cet homme commanda même à la rebelle matière. Dix fois il essaya, dix fois il retomba. Pleurant de rage, ivre de désespoir, il mit l'épée à la main, et, s'adressant aux valets éperdus :

— Scélérats! dit-il, si vous ne m'aidez je vais faire ici un massacre! Par grâce, mes bons amis... je vous en supplie!

Les valets attendris, car ils aimaient ce brave homme et n'avaient point pour l'ivrognerie la même sévérité que leur maître, s'approchèrent et voulurent persuader à Pontis qu'il faisait d'inutiles efforts.

— Vous ne retrouverez jamais ces messieurs, lui dit l'intendant, ils sont partis sans dire le but de leur voyage, et déjà ils sont loin. Restez, monsieur, restez!... nous aurons soin de vous.

Pontis faillit perdre courage à ce nouvel obstacle qui se dressait devant lui. Mais, au bruit des aboiements qui recommençaient de plus belle :

— Les chiens! s'écria-t-il... Oh! mon Cyrus! oh! mon

Rustaut! ils sauront bien retrouver Espérance... Lâchez-les, lâchez-les, je les suivrai.

Aussitôt il se hissa en selle ; les chiens détachés bondirent, fous de joie, jusqu'aux naseaux du cheval, leur ami ; et dès que la porte eut été ouverte, ils s'élancèrent, fouillant du nez la trace qu'ils eurent bientôt rencontrée.

Pontis baissa la main gauche, s'accrocha de la droite au pommeau pour ne pas tomber, et le cheval se précipita impétueusement dans le froid courant de la bise matinale.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Paris.— Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

TABLE

Pages.

